N° 567 — 33e Année. Tome CLIII — 1er Février 1922

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... *3 fr. 50* | *Etranger* .... *4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Il est regrettable que la déclaration ministérielle qui a recueilli chez nous l'imposante majorité que l'on sait, n'ait pas produit à l'étranger une aussi heureuse impression. Habituée à nos nombreuses concessions, l'Angleterre trouve trop énergique le langage de M. Poincaré, mais on peut penser avec infiniment de raison, que le nouveau Cabinet fera les plus loyaux efforts pour dissiper les malentendus, et que la reprise esquissée ces dernières semaines ne subira qu'un temps d'arrêt assez court, la situation de place chez nous étant parfaitement assainie.

Très peu d'affaires en rentes françaises, où cependant le 3 % ancien gagne trois quarts de points à 55,80 ; les fonds russes sont lourds, une entente avec les Soviets ne paraissant plus aussi proche.

Dans une atmosphère un peu lourde, nos grandes banques font cependant bonne contenance, se bornant pour la plupart à maintenir leurs cours antérieurs : Comptoir d'Escompte 950 ; Société Générale 703 ; Banque de Paris 1230 ; Banque française 214. Pareillement, nos chemins de fer sont fermes avec d'insignifiantes variations.

Les valeurs sucrières sont assez éprouvées, notamment les Sucreries d'Egypte, les évaluations de dividende pour l'exercice écoulé paraissent avoir été trop optimistes ; la Raffinerie Say perd près de cent francs à 1520, le Foncier Colonial revient à 1915. En valeurs cuprifères, le Rio est plus ferme à 1455, soutenu par la tension du change et la hausse de la matière ; aux transports maritimes, la faiblesse prédomine sans néanmoins amener de réaction brutale.

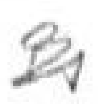
Les métallurgiques françaises sont soutenues dans leur ensemble : Creusot 2335 ; Châtillon-Commentry 1779 ; les charbonnages progressent de quelques francs. Le groupe des valeurs industrielles de Russie est moins influencé que les Rentes de même origine, néanmoins leurs cours s'inscrivent en réaction : Bakou 2365 ; Platine 673 ; Lianosoff 365.

Les valeurs de pétrole sont très irrégulières ; sur sa baisse à Amsterdam, la Royal Dutch revient à 18.000 ; la Shell est sans changement, la Mexican Eagle reprend à 196. Les mines d'or et la De Beers sont assez stables sur le bruit non confirmé de la cessation de la grève au Rand.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)



ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	75 fr.
Six mois	32 »	Six mois	40 »
Trois mois	17 »	Trois mois	21 »

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

NOTRE POLITIQUE FINANCIÈRE

—

Après une série de débats importants, souvent assez confus, le parlement a voté le budget de 1922. Malgré ce vote, il n'est pas exagéré d'affirmer que notre situation financière reste toujours aussi grave et aussi difficile. C'est toute la vie économique nationale qui est atteinte, et qui subit un malaise qui est la conséquence même de cette crise financière aiguë.

L'Allemagne paiera! nous avait-on dit. Oui, certes, l'Allemagne devait payer, l'Allemagne devait s'exécuter, en vertu du Traité de Versailles! Mais, l'Allemagne ne paye pas, elle demande, aujourd'hui, un moratorium que certains de nos Alliés n'hésiteraient pas à lui accorder. Notre situation financière est donc bien embarrassée. Elle ne cesse de préoccuper ceux qui ont le désir, qui sont même anxieux de voir renaître ce pays qui a tant souffert, et qui souffre encore, malgré sa victoire.

Les sommes que nous doit l'Allemagne, conformément aux engagements, sont, précisément, destinées à un « budget spécial » des dépenses recouvrables comprenant les frais de restauration des régions dévastées, les pensions des blessés, des veuves et des orphelins de la guerre. Ce sont là, en vérité, des dépenses sacrées, qui, ainsi que l'écrit M. Bokanowski, rapporteur général du budget à la Chambre, *ne doivent ni en droit, ni en fait retomber sur le contribua-*

ble français. L'Allemagne ne payant pas, il incombera à la France, cependant, de trouver les moyens financiers pour faire face à ces dépenses, et c'est ce que nous examinerons plus loin.

Les dommages subis par la France ont été évalués depuis 1919 à diverses reprises, mais, comme le dit aussi, avec raison, M. Bokanowski, *à des sommes toujours très supérieures à celles qui, en définitive, ont été fixées par la Commission des Réparations*.

Par une série de concessions, notre créance sur l'Allemagne a été fortement réduite. Tandis qu'au mois de janvier 1921 le gouvernement français évaluait à 136 milliards marks-or la créance de la France sur l'Allemagne, dans les premiers jours d'avril 1921 cette créance était ramenée à un chiffre de beaucoup inférieur, c'est-à-dire à 68 milliards, marks-or, soit le 52 o/o de la dette totale de l'Allemagne envers les Alliés définitivement fixée à 132 milliards marks-or.

Cette dette de 132 milliards fut fixée à Londres, et se trouve stipulée dans les accords de Londres du 5 mai 1921, par lesquels l'Allemagne devrait verser aux Alliés, en 1922, l'annuité de deux milliards marks-or, plus l'annuité mobile de 26 o/o de la valeur des exportations allemandes, ou telle autre somme équivalente.

Mais l'Allemagne déclare ne pouvoir payer le premier versement le 15 janvier Et la Conférence de Cannes ne nous apporta pas, à cet égard, les apaisements que nous en attendions. Non seulement l'Allemagne ne paie pas, mais la Commission des Réparations a estimé, après enquête faite outre-Rhin, que notre ancienne ennemie pourrait payer, en 1922, onze cents millions marks-or. Les ministres français, réunis en Conseil, au cours de cette Conférence de Cannes, estimèrent cependant que, malgré l'avis de la Commission des Réparations, avec des gages et des garanties, un moratorium pourrait être accordé à l'Allemagne.

Ces difficultés ne sont pas faites pour remettre de l'ordre dans nos finances !

D'une telle situation il se dégage nettement qu'il appartiendra à la France, en admettant que l'Allemagne paye, de trouver les moyens financiers pour faire face à une partie des dépenses prévues au budget spécial.

Et, cela est si vrai, que le Président du Conseil d'alors, M. Briand, estimait, en février dernier, que le chiffre de 68 milliards marks-or ne couvre que 61 o/o des dommages subis par notre pays, et dont l'Allemagne devait assurer, par le Traité de Versailles la réparation intégrale. D'après les chiffres de M. de Lasteyrie, rapporteur du « budget spécial » des dépenses recouvrables, les dommages à réparer pour les régions libérées ne sauraient être évalués à moins de 60 à 80 milliards, et M. de Lasteyrie déclare qu'il faudra trouver, pendant dix ans, pour les régions libérées, 6 à 8 milliards chaque année. Avec les pensions et les intérêts des sommes déjà empruntées pour la reconstitution, il faudra inscrire, chaque année, 12 à 14 milliards de crédit au budget spécial. Ce sont là les chiffres cités par M. Bokanowski, dans son rapport.

Et l'honorable rapporteur ajoute :

... Même dans le cas d'une rigoureuse exécution de l'état des payements par l'Allemagne, la France ne recevra de cette dernière qu'une portion de la somme qu'elle devra en tout cas verser aux pensionnés de guerre et aux sinistrés.

Devant le danger, qui nous menace, d'une Allemagne ne payant pas, demandant au contraire un moratorium, ce n'est pas seulement une fraction des dépenses du budget spécial qui incombera à la France, mais bien le total général de ces dépenses.

Voilà, en vérité, une redoutable éventualité à laquelle nous devons faire face. Comment y parvenir? Telle est, d'autre part, la question troublante qui se pose à tous les esprits, et qui demande à être résolue sans retard. Car, qui seraient les victimes d'une coupable négligence, sinon ceux qui ont souffert terriblement de la guerre? Quant à notre dette publique, on peut dire qu'elle atteint, aujourd'hui, un

chiffre considérable, qui, jusqu'ici, n'avait jamais été connu. Si nous nous en rapportons à ce qu'écrit M. Henry Chéron, rapporteur général du budget au Sénat, au cours de son exposé général, cette dette était déjà de 326 milliards au 15 novembre 1921. Au 31 décembre 1921, elle se chiffre à 328 milliards. D'ailleurs, dans ce total sont comprises nos dettes extérieures, sommes que nous devons notamment à l'Angleterre et aux Etats-Unis, calculées, non pas au cours du change actuel, mais bien au pair.

D'autre part, M. Henry Chéron fait observer que notre dette publique ne sera pas limitée à ce total. D'après les indications données par le ministre des Régions Libérées en mai dernier, il ressort que chaque année une dépense de neuf milliards, pendant huit années, sera nécessaire pour achever les travaux de reconstruction. D'ici 1929, comme le mentionne M. Henry Chéron, ce sera une somme de 72 milliards qui viendront s'ajouter à ces 328 milliards.

Et, toujours d'après les calculs de M. Henry Chéron, cette dette publique arriverait presque d'ici quelques années à 450 milliards. C'est ce que vient confirmer un discours de M. Pierre Forgeot, député, au cours de 1921, à la Chambre des Députés, dans lequel il déclarait que le passif de la France atteindrait près de cinq cents milliards. C'est là un chiffre formidable, et qui fait, même, frémir !

Si donc nous avons un passif tel, on peut concevoir aisément que les charges qui en résulteront seront énormes. Un tel passif, nous dit M. Henry Chéron, représentera, au taux de 5 o/o 21 milliards d'annuités. Ce serait donc la presque totalité de notre budget qui serait ainsi absorbée pour payer les intérêts de notre dette publique. Et M. Doumer comprenait si bien cette situation périlleuse que, dans l'exposé des motifs du projet de loi relatif au budget de 1922, il écrivait :

Nous sommes arrivés à cette situation paradoxale qu'à mesure que nos budgets s'accroissent, les ressources disponibles pour assurer la marche des services publics diminuent. Bientôt, si

l'on n'y prenait garde, l'Etat ayant hypothéqué tous ses revenus à ses prêteurs n'aurait plus le moyen de vivre.

La situation financière du pays est donc grave : on ne saurait le nier.

§

En 1922, nous nous trouvons en présence de deux budgets : le budget ordinaire, que nous allons examiner, et le budget spécial des dépenses recouvrables, dont nous avons parlé.

Le budget ordinaire pour 1922 atteint le chiffre élevé de vingt-cinq milliards.

C'est un budget qui ira, sans cesse, en augmentant.

Comment se décompose-t-il ?

En premier lieu, nous trouvons treize milliards inscrits pour le service de la dette publique. Cette dette publique représente environ 14 milliards d'annuités, pour le moment. Ensuite, se trouvent inscrits 11.800 millions de dépenses militaires et civiles.

Qu'avons-nous pour équilibrer ce budget ? Les recouvrements budgétaires pour 1921 ne donneront que 23 milliards de francs environ. Pour combler le déficit, les deux Chambres ont continué l'œuvre qu'elles avaient commencée en 1919 et en 1920, c'est-à-dire la politique de compression et d'économie.

Les résultats seront-ils ceux des prévisions ? L'avenir seul nous le dira ; mais, ce qui nous apparaît comme certain, c'est que le budget de 1923 sera encore plus difficile à équilibrer, parce que son déficit sera plus grand.

M. Henry Chéron indique, dans son rapport, que le budget de 1921 ne fut équilibré qu'à l'aide de 5 milliards environ de ressources exceptionnelles provenant de la contribution sur les bénéfices de guerre et de la liquidation des stocks, et de 400 millions de bons à court terme. Le budget de 1922 sera, en admettant que les prévisions soient réalisées, équilibré par 3 milliards 550 millions provenant de la liquida-

tion des stocks et de la contribution sur les bénéfices de guerre. Mais, en 1923, la situation ne sera plus la même. Si on peut évaluer à 400 millions la diminution des dépenses extraordinaires, il faut aussi tenir compte que les ressources exceptionnelles diminueront d'au moins trois milliards environ. En 1924, la situation sera encore plus difficile.

A ce sujet, M. Bokanowski écrit, dans son rapport cité plus haut, que « l'équilibre du budget de 1923 et des années à venir posera de nouveaux problèmes et exigera sans doute un effort considérable ».

Et M. Henry Chéron, de son côté, écrit « que c'est à 6 ou 7 milliards qu'il faut évaluer les ressources normales et permanentes qu'il faudra créer, en plusieurs étapes, pour arriver à un équilibre sincère du budget ordinaire» .

Le problème est donc posé; il faut créer, pour les années à venir, de nouvelles ressources fiscales.

Un tel déficit ne pourra être couvert que de trois manières : par des économies; un meilleur rendement des impôts actuels ; par la création de nouvelles ressources. Voilà ce que préconise M. Henry Chéron, et c'est ce que nous allons examiner.

§

Par des emprunts, ont dit certains, nous pourrons arriver à équilibrer nos budgets. C'est là, peut-être, vrai, en partie, mais c'est aussi et surtout une erreur. Emprunter signifie devoir, et l'Etat qui emprunte s'engage en même temps qu'il engage l'avenir même de la Nation, pour un nombre d'années considérables, à payer des intérêts. Car pour pouvoir emprunter de l'argent à ceux qui en possèdent, ne faut-il pas garantir un intérêt, plus ou moins élevé, suivant les circonstances ? C'est donc une nouvelle dette qui est contractée lors de chaque emprunt. M. Henry Chéron se déclare hostile à toute politique d'emprunts : « Mettre fin à la politique d'emprunts, dit-il, empêcher le mal de s'aggraver, constituerait déjà un progrès considérable. »

D'autre part, déclare M. Henry Chéron, « pour mettre fin à la politique d'emprunts, il est indispensable d'écarter, tant que l'équilibre budgétaire ne sera pas rétabli, toutes les mesures nouvelles, tous les projets ou propositions de loi se traduisant par des diminutions de recettes ou par des engagements de dépenses normales et permanentes.

Et, enfin, pour appuyer son argumentation, M. Henry Chéron demande la disparition des comptes spéciaux, la suppression des crédits supplémentaires, l'indépendance du contrôle des dépenses engagées, enfin la réorganisation de la comptabilité publique.

Ce sont là, on ne peut le nier, autant de mesures indispensables si nous voulons réellement, avant d'entreprendre de grandes réformes fiscales, assainir l'état de nos finances.

Mais, dans la situation financière actuelle, difficile, au milieu de laquelle nous nous débattons, il serait criminel d'engager le pays et son avenir par de nouvelles dettes. Emprunter ce serait courir à la ruine. C'est courir à la ruine, — parce que les emprunts se font contre l'activité économique du pays. Nous citerons encore, à ce sujet, ce que dit M. Bokanowski au cours de son rapport :

Tant que l'Etat empruntera à 6 $_0/^0$ et qu'il multipliera les appels au crédit, il est très clair qu'il sera impossible aux entreprises les plus solides et les plus intéressantes de trouver de l'argent à un taux qui ne soit pas excessif. Et l'activité économique ne saurait pleinement renaître tant que les entreprises seront obligées de rémunérer, par un intérêt trop élevé, les capitaux dont elles ne peuvent se passer.

Cette opinion vient donc appuyer sérieusement notre argumentation.

D'autre part, M. Gaston Jèze, dont la compétence en matière financière est unanimement reconnue, disait, dès 1917, que la politique d'emprunts était, pour une grande partie, responsable de la hausse générale des denrées et par conséquence de la cherté de la vie. Enfin, M. Gaston Jèze n'hésitait pas à dire que ces emprunts constituaient en

quelque sorte une hypothèque lourde à supporter pour les générations futures.

Et M. Ernest Tisserand, dans un livre (1) fort documenté paru en 1921, écrivait, à ce même propos :

La boule de neige des emprunts, outre qu'elle doit cesser de rouler, a conduit nos finances à une extrême complication, a établi entre nos divers emprunts des différences de forme qui ne peuvent subsister, a fait de notre dette, consolidée ou flottante, un monstre hybride en compagnie duquel toute sécurité d'existence est illusoire.

L'ère des emprunts est passée ! Emettre des emprunts, ce serait faire œuvre de mauvaise politique financière, ce serait, en vérité, méconnaître absolument les vrais intérêts supérieurs de la nation. On ne saurait donc préconiser sérieusement une pareille mesure, qui ne profiterait, d'ailleurs, qu'à quelques-uns. Il faut trouver autre chose de plus opportun, de mieux adapté aux temps actuels, de plus compatible non seulement avec nos nécessités, mais aussi avec nos possibilités.

§

Que penser des impôts nouveaux que l'on pourrait encore créer ? Est-ce vraiment possible ? Quels seraient les produits et les objets qui seraient taxés ? Et, ne craint-on pas, en créant ces impôts ou en augmentant les anciens, de relever d'autant le coût de la vie, au lieu de provoquer sa baisse ? Autant de questions que l'on pourrait poser à ceux qui sont les promoteurs de la création de nouveaux impôts. Ceux-là ne se rendent pas compte qu'une telle mesure ne serait, en somme, qu'un expédient fâcheux, et que ce serait le contribuable seul qui serait touché. Quand nous parlons de contribuable, cela ne signifie pas, uniquement, dans notre pensée, les travailleurs de toutes catégories, mais encore toute une foule de petits artisans, de fonctionnaires, de petits commerçants et industriels, d'employés,

(1) Georges Crès et Cie, éditeurs.

de professions libérales. Voilà ceux qui, avec les travailleurs manuels, seraient gravement atteints par une politique d'impôts qui n'est pas opportune.

D'ailleurs, quels que soient les impôts que l'on pourrait créer, ils auraient, n'en doutons pas, sur notre activité économique, sur notre production nationale, une répercussion désastreuse. Et c'est avec quelque raison, sans doute, que M. de Dion, député, au cours de l'exposé des motifs d'une proposition de loi, dont il est l'auteur, écrit notamment :

Les impôts, mal et hâtivement établis, superposés, frappent avec rigueur certaines catégories de citoyens assurant aux autres une indemnité totale ou partielle que rien ne justifie.

Voilà une phrase qui définit clairement ce que peut être, et c'est le cas pour nos impôts, une politique financière uniquement fondée sur l'impôt.

Et si l'impôt est nécessaire pour équilibrer les finances d'une nation, faut-il encore le rendre universel, c'est-à-dire le mettre à la charge de tous les citoyens, quels qu'ils soient, mais en rapport avec les moyens que leur donne leur situation sociale respective.

Il n'est pas téméraire de dire ici que certains des nouveaux impôts établis en 1920, et dont certains de nos législateurs s'enorgueillissent, ne sont pas ce qu'ils devraient être, c'est-à-dire démocratiques.

Les impôts ont encore leur utilité ; nous ne la méconnaissons pas. Nous pensons même qu'il en sera ainsi encore longtemps. Cependant, si les résultats que l'impôt a donnés avant la guerre ont été suffisants pour les besoins du pays, aujourd'hui, il n'en est plus de même ; l'impôt n'est plus suffisant, devant la carence allemande, pour pouvoir faciliter l'équilibre de nos budgets. Certes, il est de toute évidence que par un travail ininterrompu nous pourrions, avec quelque ténacité à la tâche, faire face à de nouveaux impôts ; mais notre travail n'aurait qu'un but : payer uniquement les impôts. Or, nous pensons qu'il faut aussi travailler non

pas seulement pour payer des impôts, mais pour réaliser des économies, et nous voulons que la nation puisse retrouver sa prospérité et sa richesse d'autrefois. Ce ne sera pas trop pour la France !

Ce qu'il faut à la France, pour lui permettre un rapide relèvement économique, c'est une politique financière nouvelle, hardie, faite d'équité. D'ailleurs, c'est ce que demande M. Geo-Gérald, député, au cours d'un exposé d'une proposition de loi tendant à créer un *Conseil supérieur des Finances :*

La fiscalité actuelle, écrit M. Geo-Gérald, doit être remaniée de manière à permettre une répartition plus équitable des charges fiscales et un meilleur rendement de l'impôt.

Les impôts nouveaux sont donc inopportuns. C'est une mesure désuète qui nous donnerait de désagréables surprises. Vouloir imposer davantage la nation au moment où elle doit tout faire pour renaître, ce serait annihiler toute renaissance nationale.

§

A propos de ces impôts il est nécessaire, pensons-nous, de mentionner les chiffres comparés, cités par M. Henry Chéron, du rendement des impôts en France et en Allemagne.

En 1921 le rendement probable des impôts en France semble devoir être de 17.815 millions, pour une population de 37 millions d'habitants, soit une somme de 481 francs d'impôts par habitant.

En Allemagne les impôts, au budget de 1921-1922, sont de 70 milliards de marks-papier pour 60 millions d'habitants, soit 1.100 marks par habitant, soit, au cours du change de 11 marks pour 1 franc, 100 francs par habitant.

On ne saurait donc accabler d'impôts le contribuable français vainqueur, en face de la situation avantageuse du contribuable allemand vaincu.

§

Ce que nous disons pour les impôts est si vrai que, pendant les débats qui se déroulèrent, dans les deux Assemblées Législatives, pour la discussion du budget de 1922, il n'a pas été fait allusion, ou presque pas, à de nouveaux impôts. La grande partie des débats, au contraire, démontre que nos législateurs ont tenu à réaliser une politique financière fondée sur un meilleur emploi des finances de l'Etat, nous voulons dire sur les « économies ».

Nous sommes, tout naturellement, de ceux qui pensent qu'il est indispensable de faire des économies, qu'il faut, pour cela, réorganiser nos grands services publics et nos administrations, mais que, précisément, il ne faut pas, dans ce but, en déposséder l'Etat.

Afin de réaliser des économies nous ne devons pas, pourtant, sacrifier l'intérêt général ; nous devons songer que les services administratifs du pays augmentent à mesure que, par ailleurs, se développe son activité économique. Nous réaliserions donc, difficilement, des économies dans certaines de nos administrations ; en agissant autrement, nous porterions atteinte à une ou plusieurs branches importantes de la production nationale.

Afin de libérer l'Etat de ses charges financières, et de réaliser des économies, certains de nos hommes politiques, et non des moindres, préconisent la remise intégrale des monopoles d'Etat entre les mains d'entreprises privées. Ce serait là, il ne faut pas hésiter à le dire, une série d'opérations importantes et pleines de risques. Certes, l'administration directe par l'Etat n'est pas un exemple, tant elle présente de défectuosités. Mais il faut bien dire que cela ne tient pas uniquement à la forme étatiste, mais surtout aux moyens routiniers employés par l'administration elle-même. Ce sont donc, à notre avis, ces administrations qu'il faut réformer.

Les monopoles visés sont ceux des tabacs, des allumettes, des P. T. T. et enfin celui des poudres.

En ce qui concerne le monopole des tabacs et des allumettes, ainsi que M. Doumer, ministre des Finances, a su le dire au Parlement, il ne faut pas songer à en déposséder l'Etat, puisque ce sont plusieurs millions que la nation en retire chaque année. Les chiffres peuvent confirmer ce que nous disons. Les recettes prévues pour 1922, pour les tabacs par exemple, dépassent 1.600.000.000 de francs ; celles pour les allumettes dépassent 115 millions. Ce ne serait donc pas faire une économie en enlevant ce monopole à l'Etat, ce serait, au contraire, le priver de quelques millions de bénéfices chaque année.

Quant à la fabrication des poudres, qui pourrait songer, à une heure où la paix n'est pas encore organisée, à remettre cette exploitation, qui constitue une grande partie de notre Défense nationale, à une entreprise privée ? Si une telle éventualité venait à se produire, ce serait faire vraiment bon marché de notre sécurité. D'ailleurs, la Chambre des Députés, au sujet de cette question des poudres, s'est montrée très réservée, et n'a pas accueilli avec sympathie cette proposition.

Quant aux P. T. T., la question est déjà posée au Parlement par une proposition de loi due à l'initiative de M. Louis Deschamps, député, proposition qui tend à remettre l'exploitation des P. T. T. à une entreprise privée. A notre avis, l'Etat ne saurait être dépossédé en tant que propriétaire de l'exploitation des P. T. T. Le contrôle de l'Etat est indispensable et là aussi il y a une question de sécurité nationale, de secret professionnel, de confiance.

L'Administration des P. T. T. laisse fort souvent à désirer, le public en supporte les erreurs, mais nous ne pensons pas qu'une entreprise privée, étant donnée l'étendue de l'exploitation, puisse faire mieux : ce qu'il faut réformer, par conséquent améliorer, adapter aux nécessités actuelles, c'est la forme de gestion, sans pour cela déposséder l'Etat

d'un service public sur lequel son contrôle, ainsi que nous l'avons dit, est indispensable.

Si nous avons été amené à examiner rapidement, au cours de cette étude, cette question très actuelle des monopoles d'Etat, c'est qu'elle fait partie d'une politique d'économies, que beaucoup ont préconisée, et dont le Parlement a eu à s'occuper, tout récemment.

Il est incontestable que des économies sérieuses ont été faites sur les crédits des différents services administratifs de l'Etat, et ainsi par ces réductions qui ont atteint un chiffre important notre budget a pu être équilibré. Mais il faut bien se rendre à l'évidence qu'il n'en sera pas ainsi pour le budget prochain. Les économies que nous pourrons encore réaliser, et ce sera toujours utile, ne suffiront pas pour permettre l'équilibre budgétaire. Et, l'Allemagne ne payant pas, le déficit à couvrir sera d'autant plus important. Comment donc résoudre le problème? Telle est la question.

§

Pour réaliser une politique financière qui remette nos finances dans une situation meilleure et normale, à l'abri des difficultés, il nous faut abandonner de vieilles méthodes qui, en l'espèce, ne pourraient qu'apporter, sinon une amélioration, du moins un équilibre apparent et passager.

La France traverse, à l'heure actuelle, une période grave pour son existence. Des sacrifices devront être faits, ils deviennent, chaque jour, plus nécessaires, mais il ne serait pas juste de les demander toujours aux mêmes. A notre avis, et c'est celui de beaucoup dans ce pays, il faut trouver des finances là où elles existent ! C'est un principe essentiellement démocratique.

Si nous voulons épargner à la Nation les heures tragiques et douloureuses du bouleversement qui ruinerait nos meilleures espérances, il nous faut apporter à ce pays des réformes qui apaiseront l'opinion publique, en même temps

qu'elles permettront un équilibre normal de nos budgets.

Ainsi que nous l'avons vu, au cours de cette étude, des emprunts et des impôts nouveaux sont impossibles ; quant à des économies, elles ne peuvent suffire à combler les déficits. Il faut donc, ainsi que le demande M. Henry Chéron, faire exécuter par l'Allemagne l'état des modalités de payement arrêté par la commission des Réparations et aménager, avec les annuités des obligations qui y sont prévues, le budget des dépenses recouvrables.

Ceci est parfait. Mais l'Allemagne fait preuve de mauvaise volonté ; c'est à la France qu'il incombera, ainsi que nous l'avons déjà dit, de faire face à ces dépenses.

Examinons, maintenant, quelques-unes des différentes initiatives parlementaires tendant à créer de nouvelles ressources fiscales.

C'est d'abord la proposition de M. Gounouilhou, député de la Gironde, tendant à instituer une créance nationale sur tous les éléments du capital affecté à l'amortissement de la dette publique, prévoyant au profit de l'Etat une perception d'un impôt de 20 o/o sur tous les éléments du capital composé par les biens meubles et immeubles possédés par les particuliers. Au cours de l'exposé des motifs M. Gounouilhou écrit :

C'est qu'il appartient aux actuels possesseurs de la fortune de supporter les charges de la guerre qui, malheureusement, ne pourront être payées intégralement par l'Allemagne.

M. Edouard Herriot, député et maire de Lyon, est, d'autre part, l'auteur de deux propositions de résolution. L'une tendant à une contribution extraordinaire sur la fortune ; l'autre demandant l'établissement d'une contribution prélevée sur le capital.

Dans l'exposé de la première M. Herriot écrit :

Nous estimons que le moment est venu de trouver les ressources indispensables en demandant au capital une importante contribution afin de réduire la dette formidable qui pèse si lourdement sur notre situation générale.

Par la seconde résolution, et c'est celle que M. Herriot a développée à la tribune de la Chambre, le député de Lyon préconise, au cas où l'impôt sur le capital ne pourrait être appliqué, un impôt supplémentaire sur les revenus des capitaux.

Il y a, par ailleurs, d'autres initiatives intéressantes; notamment la proposition de M. Aubriot, député, tendant à la mobilisation de notre créance sur l'Allemagne. Cependant, à notre avis, et c'est l'avis de beaucoup dans ce pays, la proposition de M. Herriot et celle de M. Gounouilhou sont beaucoup plus près de la réalisation.

Le prélèvement sur la fortune est, en réalité, une réforme essentiellement démocratique. Nous sommes, certes, parfaitement de l'avis de M. Henry Chéron, quand il demande que le fonctionnement de la perception de l'impôt sur le revenu soit amélioré, afin d'en obtenir un meilleur rendement ; mais, en admettant que cela soit fait, le rendement qui sera obtenu ne suffira pas à améliorer l'état de nos finances.

D'ailleurs, au cours de ces derniers mois, on peut constater qu'une évolution favorable à un prélèvement exceptionnel sur la fortune s'est faite. Cette réforme trouve de nombreux partisans. Et, ce ne serait pas, au sens propre du mot, une innovation, puisque, dans l'antiquité, les Romains, sous la République, jusqu'en 167 av. J. C., ont connu l'impôt sur le capital, qu'ils appelaient *tributum ex censu*.

La fortune de la France peut être évaluée, à l'heure actuelle, aux environs de 750 à 800 milliards. Ce sont là, en vérité, des chiffres approximatifs, que nous empruntons à M. René Besnard, ancien ministre, car les économistes et les sociologues sont assez divisés sur le chiffre représentant la fortune de la France. Avant la guerre, cette même fortune pouvait être évaluée à environ 275 milliards.

A notre avis, la seule manière de remettre de l'ordre dans nos finances, et cela parce que nous sommes en face

de la carence allemande, c'est de procéder à un prélèvement exceptionnel sur la fortune acquise. Agir ainsi, ce serait aller chercher l'argent là où il se trouve, et faire œuvre, en même temps, de justice fiscale et sociale. Si un sacrifice de sang a été largement et librement consenti pendant la guerre, un sacrifice d'argent peut et doit être fait sans aucune difficulté par ceux qui possèdent, pour permettre au pays de renaître à la vie.

Les adversaires de ce prélèvement prétendent l'opération impossible. Là n'est pas notre avis. Avant de procéder à un prélèvement sur la fortune des mesures spéciales et préparatoires sont nécessaires, notamment, contre l'évasion des finances françaises à l'étranger, et ensuite il faudra établir le cadastre des fortunes par la transformation des titres au porteur en titres nominatifs.

Et, à ce dernier propos, nous ne serions pas les premiers à agir ainsi; l'Italie nous a déjà devancés dans cette voie.

Ne perdons pas de vue, ainsi que nous l'avons déjà dit, que notre dette publique atteindra, d'ici quelques années, près de 450 milliards, et qu'il nous faudra trouver chaque année 6 ou 7 milliards de ressources nouvelles et normales pour équilibrer nos budgets. En admettant même que l'Allemagne s'exécute, qu'elle respecte les accords, il sera toujours nécessaire que nous trouvions des ressources nouvelles financières pour combler le déficit. Voilà ce qui doit nous guider dans la recherche des moyens à employer pour résoudre la crise financière.

Cependant, il faut bien s'entendre sur un prélèvement sur la fortune acquise.

Ce n'est pas, dans notre pensée, un prélèvement perpétuel, ni, non plus, un prélèvement sur le capital qui est employé réellement dans l'industrie ou le commerce. Mais c'est, au contraire, un prélèvement exceptionnel, sur la fortune qui reste inactive dans les coffres-forts, en titres divers, et dont les revenus vont enrichir ceux qui ne travaillent pas.

Enfin, il faut aussi mentionner les fortunes faites pendant

la guerre et qu'il importe d'imposer lourdement, car elles sont illicites.

Telle est une solution : elle n'est pas parfaite, mais c'est vers elle que nous nous acheminons, et nous savons que, précisément, M. Bokanowski, rapporteur général du budget de la Chambre, n'y sera pas opposé, si, — et nous en sommes certain,—elle rapporte à la France les milliards qui sont indispensables à son relèvement.

§

La question de notre situation financière est donc inscrite, encore, au seuil de cette nouvelle année, à l'ordre du jour. Il faut la résoudre. D'elle dépend toute la vie matérielle du pays. D'elle dépendent, aussi, toutes les réformes administratives et sociales qu'il nous faut accomplir. Enfin, cette question financière est elle-même conditionnée par l'attitude de l'Allemagne.

Sans manquer de faire respecter l'exécution de nos droits par l'Allemagne, nous devons, d'ores et déjà, nous mettre à l'étude pour l'élaboration de mesures hardies, propres à assurer au pays un équilibre financier indispensable à son activité.

S. FERDINAND-LOP.

L'ŒUVRE CRITIQUE
DE
REMY DE GOURMONT

—

Bibliophile passionné, le maître était un acharné lecteur ; il appliquait au livre refermé les ressources puissantes d'une analyse sagace et pénétrante. Sa pensée riche de notions, aiguisée par un sens critique pénétrant, fouillait à travers les phrases, déshabillait promptement une idée faible de la trop belle parure du style, ou bien, réhabilitait un méconnu. Il a laissé, épars, dans des centaines d'articles écrits au hasard des lectures, un travail critique considérable, qui présente en raccourci l'histoire originale de la littérature française. C'est un résumé de cette encyclopédie que j'exposerai; j'ai recueilli, en accompagnant le maître dans ses promenades littéraires et philosophiques, à travers ses articles et ses livres, ses opinions et ses idées ; je les présenterai fidèlement, sous la forme historique, afin d'en mieux faire voir la belle unité. Les hommes et les livres sont jugés, parfois d'un seul mot, qui crée une valeur nouvelle, ou fait fléchir le cours d'un écrivain réputé, mais le jugement reste personnel, porte la marque d'un talent fait de sensibilité très fine, de rigoureuse logique. On retrouve d'ailleurs les idées directrices dont il ne s'est jamais départi, dont j'ai esquissé la trame dans sa « Philosophie ». Je ne prétends qu'à rendre un pieux hommage à la mémoire d'un maître. Il a écrit : « Copier est une laide chose, c'est, en admiration d'un acte d'énergie, un acte de lâcheté. » Il n'avait pas songé que cela pût être un acte d'amour.

I. — L'ART ET LA PENSÉE

Deux idées, fantômes épars au ciel de la pensée, prennent corps sous sa plume avertie : la loi de constance intellectuelle est affirmée et les bases d'une science nouvelle sont jetées: celles d'une chimie des idées.

L'intelligence, cette « perle de l'huître », est invariable dans le temps. L'homme du XXe siècle naît avec la même facilité de création que son ancêtre préhistorique, mais il est plus riche de notions, il a, pour bâtir l'édifice de son existence, tout le stock de matériaux que lui ont légué les morts. L'intelligence, capacité d'assimilation, est constante; le génie, faculté de création, est toujours primitif. Pascal inventant la géométrie fait acte de génie, il aurait pu acquérir les mêmes notions par un acte d'intelligence. Il y a une loi de constance intellectuelle, et, à la base des découvertes humaines, il en est une qui les contient toutes : l'invention du feu. Le feu crée le loisir et le loisir a donné naissance à l'art.

On retrouve dans les idées de Gourmont sur l'art la noblesse de l'écrivain qu'il préférait, Flaubert : il est surtout intellectuel, peu sensible aux arts plastiques ; l'emprise du raisonnement sur les sens a discipliné ceux-ci ; il en vient à poser en principe que la création artistique est inséparable de la fréquence de l'état subconscient ; c'est vrai pour la musique et la poésie, mais inexact pour les arts plastiques : l'imagination ne peut que modifier le témoignage des sens. On croit lire un chapitre de la correspondance de Flaubert dans ceci :

> L'art a un but tout à fait particulier, il se suffit à lui-même... Si on donne à l'art un but de moralité, il cesse d'être, puisqu'il cesse d'être inutile... Il est incompatible avec une préoccupation morale ou religieuse... Il est par essence inintelligible au peuple parce que le peuple n'est pas désintéressé et ne connaît que le principe d'utilité.

Le magistral article de 1899 sur la dissociation des

idées débute par une étude de l'idée en tant qu'image, concrète ou non, évoquée par le mot. Une association de mots peut accidentellement créer une image abstraite: l'idée pure, ou, à mi-chemin de l'abstraction : le cliché. Le cliché-type est le proverbe :

L'homme qui écrit par clichés est difficile à tromper. On ne le ferait pas coucher avec une phrase qui ne se serait pas prostituée à une génération de grimauds.

Le cliché est purement verbal ; il a son homologue dans le domaine idéal : le lieu commun. Il semble qu'il y a des idées dont l'affinité réciproque est grande : automatiquement, elles se soudent, il faut alors une certaine clairvoyance pour analyser et séparer les éléments dont la combinaison, au sens chimique du mot, a créé le lieu commun. C'est à cette analyse que Gourmont a donné le nom de dissociation des idées...

Le but secret du lieu commun est d'exprimer une vérité... Une vérité est un lieu commun non encore dissocié... Elle est morte lorsque l'on aperçoit que les rapports qui relient ses éléments sont des rapports d'habitude et non de nécessité.

Beaucoup d'idées sont ainsi dissociées dans son œuvre : vice-châtiment, vertu-récompense, soldat-honneur, la mort (que les hommes n'ont jamais pu associer à l'idée de néant).

C'est saper bien des principes que de les regarder ainsi par le petit bout de la lorgnette des idées reçues, c'est faire œuvre de démolisseur; il faut de ces bons ouvriers qui jettent bas de temps à autre la pyramide de la bêtise humaine ; alors, les Bouvard et les Pécuchet regardent avec angoisse leur édifice anéanti, et puis patiemment ils redressent les pierres écroulées, le monument s'élève à nouveau, sous l'œil narquois des dieux.

II. — LA LANGUE ET LE STYLE

La langue est un phénomène physiologique, qui n'a d'autre raison d'être que son utilité.

Etre, c'est vivre, c'est se modifier à chaque instant. Lorsqu'une langue cesse d'évoluer, elle meurt.

Le peuple seul a le droit de recréer sans cesse son propre instrument, qui assure la vie de la langue, et nul concile, même académique, ne peut prévaloir contre l'usage. « La langue parlée est toujours antérieure à la langue écrite, qui est une invention ; elle évolue toujours la première, ne garde jamais sa pureté originelle troublée par les emprunts faits à d'autres peuples. » Les mots étrangers ont pour nous un très grand charme, fait de leur absence de signification.

Les mots subissent en général une dégradation de sens. L'italien en offre un exemple typique dans l'exagération des épithètes laudatives.

La langue parlée aime les phrases balancées, assez nuancées : la poésie est un signe de primitivité, le génie poétique est donc bien spontané, et ceci est une preuve que la poésie est faite pour être récitée et non lue.

L'Esthétique de la Langue Française est un livre consacré à la langue parlée ; *le Problème du style* (réfutation de l'*Art d'écrire* par Albalat), à la langue écrite.

J'aime le mot pour son esthétique personnelle, dont la rareté est un élément ; la sonorité en est un autre ; les mots m'ont donné peut-être plus de joie que les idées.

On n'enseigne pas l'art d'écrire ; le style est, lui aussi, un phénomène physiologique, il exprime la façon de sentir, de voir, d'un écrivain. L'imagination n'a jamais été créatrice ; elle ne peut qu'associer des images ou des fragments d'images perçus par les sens dans la nature ; la littérature repose donc tout entière sur la réalité.

Il y aura deux sortes de styles correspondant à ces deux catégories d'hommes : les visuels et les émotifs. Et, se rencontrant derechef avec Flaubert, Gourmont écrit :

Le signe de l'homme dans l'œuvre intellectuelle, c'est la pensée ; la pensée est l'homme même, le style est la pensée même.

La sensation, combinée avec la mémoire visuelle, est à la base du style ; il faut écrire pour l'oreille, non pour

les yeux. La connaissance de l'orthographe est donc inutile, et n'a d'ailleurs avec le style aucun rapport ; les femmes du XVIIIe siècle écrivaient d'adorables billets avec une orthographe parfaitement fantaisiste.

Les règles de la grammaire ne sont que des usages séculaires mis en code par des grammairiens... il y a un droit linguistique traditionnel.

Il ne faut pas bouleverser ces usages comme le veulent les partisans de l'orthographe phonétique.

Le style est aussi la part artistique par excellence dans l'œuvre littéraire : il est désintéressé ; le public ne le goûtera pas, il n'est d'ailleurs nullement qualifié pour cela. C'est de plus le vêtement de la pensée. Or, une belle pensée sera rarement mal vêtue. N'apprenez pas à écrire : écrivez tout bonnement.

Il vaut mieux ne rien savoir et dire simplement sa pensée, ignorant si elle retentira très loin ou si elle mourra à nos pieds.

III. — LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Des Origines au XVIIe siècle.—De l'intérêt que portait le maître au vieux français, qui n'est que du latin modifié, est sorti *le Latin Mystique* ; ce n'est pas un livre définitif, mais une piste ouverte à travers la forêt touffue de la littérature médiévale, piste que d'éminents chercheurs transformeront un jour en chemin fleuri. Ecrit pour le public cultivé, mais non érudit, il révélait la fécondité remarquable du Moyen Age ; les auteurs sont obscurs, presque tous ecclésiastiques, c'est du fond des cloîtres qu'ils écrivaient leurs douloureuses ou tendres poésies.

La langue qu'ils emploient est la langue savante d'alors : le latin, mais un latin incorrect, une langue de rénovateurs que l'université ignora de parti pris. Elle avait gravi la montagne latine jusqu'au sommet de la perfection virgilienne, et, fatiguée de son effort, ne voulait pas

redescendre par des sentiers pourtant fleuris. Il y a sur ces pentes du latin médiéval des fleurs de sang, de terribles apostrophes. Les Pères « battent du bélier de leurs homélies les remparts de l'éternelle chair ». Il y a aussi des fleurs très douces, d'amoureux lys mystiques élevant vers la vierge ou l'agneau les blancs pétales de leurs strophes légères.

Au IIIe siècle, Commodien de Gaza écrit sa tonitruante version du Jugement Dernier. Prudence, au ve, est maître de sa métrique, et nous laisse le *Péristéphanon*, où se trouve le plus ancien poème de langue française : *La Cantilène de Sainte Eulalie.* Sidoine Apollinaire a de pieuses visions et Claudien Mamert est l'auteur de *Pange Lingua.* Le VIe siècle a connu Fortunat, poète à l'imagination dévergondée. Strabon, abbé de Fulda, auquel Huysmans pour l'usage de Des Esseintes emprunta de subtiles métaphores.

Au xe siècle apparaissent les Séquentiaires, tendres et élégiaques : Godeschalkoun, visionnaire humain; Hermann Contractus, les poètes de la Vierge, l'auteur de l'*Ave Maris Stella,* du *Salve Regina.*

Le XIe est épris de symbolique. Hildebert est l'auteur d'un bestiaire fort complet ; Marbode est un poète pour qui tout est analogie, symbole, concordance. Sa symbolique des pierres précieuses, son traité d'herméneutique lapidaire fut la documentation de Huysmans pour la *Cathédrale.*

La plus étonnante figure du XIIe siècle est celle de saint Bernard, abbé de Clairvaux, vilipendant la luxure et célébrant la Vierge. Ce siècle fut la belle époque de la littérature mystique : les poètes abondent : saint Anselme, Adam de Saint-Victor, « le plus magnifique artisan verbal qui ait fait sonner le psaltérion latin ». Saint Thomas d'Aquin, un versificateur d'une grande maîtrise, auteur du *Panis Angelicus,* du *Tantum Ergo.* La Vierge a eu d'adorables chantres anonymes, son Cycle possède

dans les Litanies le chef-d'œuvre de la symbolique chrétienne.

Les métaphores d'apparence incohérentes semblent finalement d'une admirable logique.
La poésie triste et pénitente du Moyen Age se déploie en deux sombres fleurs amertumées de cendre: le *Dies Irae* et le *Stabat Mater*.

Une étude détaillée de ces hymnes, de leur origine et de leur évolution clôt ce livre du *Latin Mystique*, trop peu connu.

Il est impossible d'assigner dans le temps une frontière au latin et au français. Dès le XVIIe siècle,cependant, des œuvres existent, uniques. Elles sont rudes, mais c'est de la vie « arrêtée, fixée dans le temps sans métaphores ni comparaisons ».Les auteurs se nomment Saint-Léger, Alexis, Roland. Le *Roman de la Rose* par Jean de Meung atteint à Juvénal par l'élévation de sa satire. Le Cycle d'Arthur a donné *Tristan*. Du XIIIe siècle datent la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine, homme simple et grand conteur, et les *Fioretti* de saint François, cet esprit libre, ferme et volontaire qui traversa la vie comme une espérance. Cette époque a connu de beaux conteurs : les contes de fées de Marie de France, le *lai du Chevrier* sont de belles choses.

Au XVe siècle le chanoine Guillaume de Machault a chanté,comme Pétrarque, le roman de sa vie. Sa Laure est Péronne d'Armentières, leur correspondance est touchante.

Rabelais ne paraît pas avoir beaucoup préoccupé Gourmont;on ne trouve à son sujet que des notes d'érudit, des dates d'éditions.

Malherbe et Ronsard sont aussi passés sous silence.

Mais Du Bellay :

est le musicien le plus pur du XVIe siècle ; il renouvelle le sonnet et Saint-Amand, grand poète verbal, produit de véritables pièces de vitrine.

Théophile est un tendre : ce fut un païen, un libre esprit, un amoureux de la nature ; par lui, au-dessus des classiques, se renoue à l'origine de la langue la tradition romantique.

Le XVIIe siècle.— Les écrivains du grand siècle se recrutent partout ; la société bonhomme, soucieuse avant tout d'amour et d'argent, ignorait les frontières des classes.

Parmi les poètes trois auteurs peu connus sont révélés : D'Esternod, auteur de *l'Espadon Satirique*, poète d'une singulière virilité et d'une souplesse rare ; François Maynard, le bon disciple de Malherbe, libertin effréné dont la *Belle Vieille* n'est pas sans mérites ; Etienne Tabourot, seigneur des Accords, « poète sans talent, conteur sans esprit, compilateur sans goût, qui a mis sa médiocrité même au service de ses étonnantes Bigarrures », où le calembour le dispute à l'acrostiche. Boileau, cher à tous les professeurs de troisième, le bon Boileau dont nous avons tous sucé par discipline l'insipide lait, est aussi remis à sa vraie place :

Il n'y a rien dans ses livres qui nous émeuve, c'est l'homme des rancunes qui ne tira jamais rien de lui-même ; arrangeur adroit, il a pour idéal la platitude raisonnable ; il a été tant surfait qu'on est tenté de le mépriser trop.

Les historiens ne sont pas trop mal traités : Tallemant des Réaux « est un curieux peintre qui nous éclaire la société du XVIIe siècle, Saint-Simon est un extraordinaire artiste de style, pur de toute rhétorique ». Les philosophes ont été l'objet d'études approfondies.

Descartes a « beaucoup de méthode, mais pas de style visible ». La Rochefoucauld passait pour un homme du monde qui avait bien de l'esprit ; Bacon doit à la critique de Joseph de Maistre sa grandeur ; en voulant nous montrer le côté grotesque et païen de la philosophie baconienne, de Maistre en a révélé les plus belles pages, dissi-

mulant à nos yeux ce qui fait sa faiblesse : l'inobservation, l'absence de toute expérience. Bacon n'a jamais vu.

Le Chemin de Velours est une belle étude sur Pascal et les Jésuites :

Sa pensée est toute nue, parfois suante de fièvre, jaunie par le jeûne ou, tout à coup, rouge d'un sang qui fuit le cœur, et le laisse glacé... le jansénisme enleva Pascal à la science et c'est dommage... il en est des *Provinciales* comme des vieux livres célèbres, on les admire de confiance : elles sont pourtant bien réfutables.

Parmi les moralistes, La Bruyère garde toute sa vie, sa valeur :

Il était plein de mépris pour ses contemporains, fier, arrogant, vivant comme un ours entre sa pensée et ses livres, plein de contradictions, n'ayant pour lui qu'une chose : la volonté.

Gourmont s'est attaché avec une verve mordante, une ironie implacable à déboulonner La Fontaine de son piédestal classique. Le bonhomme ! qui quitte sa femme, court la prétentaine, écrit des contes salés ! le brave homme ! qui était méchant comme tous les égoïstes que l'on trouble dans leurs plaisirs ! Le moraliste ! qui fournit dans ses fables un assez joli choix de maximes sceptiques et ironiques. Le poète, d'une inégalité déplorable, son esprit, de faible ressource verbale ! Si près de la nature ! alors que ses fables sont pleines d'erreurs de botanique et d'histoire naturelle ! Ce fut en réalité un conteur et par ailleurs un aimable épicurien, un libertin débonnaire épris avant tout de liberté, qui accepta toutes les femmes, prit la vie comme elle vint et la peignit comme il la vit. Il ne perçut le bien et le mal que dans leurs rapports avec lui-même ; c'est en cela surtout qu'il fut près de la nature.

Le théâtre du XVIIe siècle est un composé de tous les genres, burlesques et sérieux. Bien des succès nous sont inconnus et réciproquement l'Université et la Comédie-

Française ont donné l'immortalité à bien des fours. Molière est l'objet des attentions du critique : il est sympathique parce qu'il fut persécuté plutôt comme philosophe que comme comédien ; il prit sa revanche dans *Tartuffe*.

Négligeant Corneille, Gourmont avise Racine. Ah ! le doux Racine ! Sournoisement, le maillet se dresse, et retombe :

Loin d'être doux, il était cruel, féroce, procédurier, arriviste, courtisan : il eut du génie, guère de vertus... de sa poétique rien ne pouvait sortir et rien n'est sorti... il garda pour ses maîtresses d'abord, pour lui ensuite toute sa sensibilité... il est le marbre parfait et stérile.

Les écrivains sacrés sont ménagés :

Fénelon est le type de l'écrivain visuel, créant ses métaphores. Il eût été un grand écrivain s'il avait osé davantage.

Bossuet écrivait fortement, parce que sa pensée était sûre d'elle-même. Il veut le mot exact parce qu'il considère le style comme l'expression de cette pensée.

*Le XVIII*e *siècle*. — « C'est le charme de ces gens à perruque que leur pensée est presque toujours aussi nette que leur verve est originale. » Ce fut une belle époque pour les lettres, qui furent rarement l'objet d'un culte aussi assidu. L'Encyclopédie n'a pas tenté Gourmont ; les vingt-deux in-folio constituent une pile assez rébarbative. Peu de réflexions sur ces auteurs légers et délicieux : Bachaumont, Collé, Barthélémy. Fontenelle « n'a laissé qu'un nom ; ses *Entretiens* sont plaisants, il promène sur la science son éternel sourire, c'est comme une image anticipée de Voltaire, mais il fut vraiment raisonnable, ce parfait homme du monde à qui Mme de Genlis disait en lui mettant la main sur le cœur : « C'est un cerveau que vous avez là. »

Helvétius fut « très beau, très sage, très riche, très heureux ». Ce philosophe souriant a droit à notre estime

pour avoir toujours combattu l'esprit de mortification et affirmé que l'on n'est jamais coupable lorsque l'on est heureux.

Laclos aurait dû se borner aux *Liaisons Dangereuses;* lorsqu'il parle des femmes, il tombe dans l'idéalisme.

Les *Mémoires* de Casanova suent l'authenticité, car il raconte volontiers les aventures qui tournèrent à son détriment. Cette remarque n'est pas une preuve d'authenticité d'ailleurs.

Daniel de Foe a son petit panégyrique :

> Robinson Crusoé n'est pas un livre, c'est un fait, comme la Bible

L'usage est de le lire dans une traduction abrégée, l'usage a raison. L'auteur en écrivant le livre original en ignorait la portée.

Voltaire a été l'objet d'une intéressante évolution dans l'esprit du critique, qui de l'indifférence passa à l'admiration. Il écrit en 1903 :

> Qui fut plus gonflé de rhétorique ?... son naturel est fait de grimaces pénibles lorsqu'elles n'amusent pas

Onze ans après, en 1914, il faisait amende honorable :

> *Candide* est un pamphlet et un traité de philosophie, on le trouve toujours amusant et il instruit toujours. Il est fait pour ceux qui veulent regarder la vie en face. C'est le type du roman goguenard, un livre créateur de valeurs, plein de force philosophique... Après avoir presque tout détesté de Voltaire, j'en aime aujourd'hui à peu près tout, car je me suis aperçu en le lisant que cet homme est un grand écrivain et le type même du sage. C'est l'esprit le plus vaste que je connaisse et le moins superficiel. S'il a parlé de tout, c'est qu'il savait tout.

A la fin du siècle apparaissent les précurseurs du romantisme. L'abbé Delille, par l'amour de la nature que révèle son *Art des Jardins*, est tout près des romantiques, son *Almanach des Muses* continue à paraître en pleine Terreur, sentimental et plat. On y trouve du Fabre d'E-

glantine, « il était fait pour aimer, rimer et chanter », cet auteur d'*Il Pleut Bergère*, pour écrire des pièces comme son *Orange de Malte*.

Rousseau, ce demi-fou, a été le cristal qui solidifia la solution saturée d'idéal du romantisme : ce fut une maladie heureuse parce que nécessaire. Rousseau mit à la mode la sensibilité maladive et deux idées fausses : la bonté des hommes et leur égalité. Dans la vie il est revêche et muet; lorsqu'il écrit, il change de caractère, devient un discoureur passionné, un idéaliste lyrique.

A Rivarol, Gourmont consacre un long article qui nous montre les facettes multiples de son caractère. Ce génial causeur était aussi un excellent traducteur, qui s'efforça de mettre à la portée du XVIIIe siècle l'*Enfer* de Dante; son journal royaliste, *Les Actes des Apôtres*, le révèle comme un excellent écrivain politique. Ses articles ont la « beauté des choses définitives » et lui valurent le surnom de Tacite. Il eut un collaborateur : Champcenetz, joyeux, insouciant et gai philosophe qui « fait des courses » dans sa littérature.

Chamfort est présenté comme un précurseur acide de Vigny : un grand homme d'esprit qui fit un mal énorme à lui-même et à ses contemporains en se faisant l'apôtre du pessimisme méchant et amer, en révolte contre la destinée.

Le Romantisme. — « Le Romantisme fut surtout un mode de sensibilité, le dégoût du réel et la substitution du rêve allant jusqu'au dégoût de la vie. »

Cette sorte d'hypertrophie de la sensibilité se traduira suivant les tempéraments physiologiques des écrivains, tantôt par une philosophie fatale et désespérée, tantôt par une truculence lyrique pleine de métaphores étonnantes, de mots sonores, de rimes éclatantes.

Vigny appartient à la première catégorie d'hommes désabusés :

C'est le poète de pierre... Il a toutes les vertus si l'orgueil en

est une. C'est l'homme qui n'a jamais ri... Sa puissance de concentration est immense... Ses poèmes sont tristes, ses *Destinées* désespérées... N'ayant jamais su être enfant, il n'a jamais compris la nature, et lui en veut de son indifférence, de sa beauté, de son sourire sous le soleil...

Lamartine marque la transition entre le romantisme triste et froid et le lyrisme virulent d'Hugo. Longtemps abrité sous les jupes d'une mère-poule, il s'émancipe en Italie dans les bras de Graziella. Plus tard il se laissa aimer, n'aima jamais que dans le passé, ne sut pas dans sa perpétuelle mobilité se donner au moment présent. En 1797, il fit la connaissance de l'abbé Dumont, intéressante et curieuse figure de prêtre insouciant et philosophe comme seul le XVIIIe siècle pouvait en produire, et qui fut l'inspirateur de *Jocelyn*.

Victor Hugo appartient au lyrisme. Il partage avec Fénelon le don de l'imagination visuelle.

Toutes les sensations qu'il éprouve, il les traduit en verbe au moyen d'images visuelles ; c'est de la nature vivante, de la fécondité infinie... Sa poésie est de l'éloquence, il cherche l'effet et la rime sonore...ses derniers vers représentent tout ce que sa fécondité verbale avait de magnifique et d'exceptionnel... Il ne fit jamais aucune concession au peuple et, plus que tout autre, engendra la haine littéraire.

Au type lyrique appartient aussi Musset ; ce poète de l'amour est, avec Ronsard, celui qui a le mieux exprimé la passion. Et pourtant nul n'a mis moins de sensibilité dans une œuvre pourtant sentimentale. Il vécut de l'amour, et n'en mit pas dans ses vers. Sa correspondance avec Aimée d'Alton témoigne de la facilité avec laquelle son imagination qui était vive se substituait à la réalité. Cependant ses vers répandent un parfum de volupté. Emile Faguet ayant patroné une anthologie des œuvres de Musset, un Musset des Familles, provoqua en ces termes l'indignation de Gourmont :

Le beau coq fringant qui courait après toutes les poules est

devenu un paisible chapon, propre à prendre de la graisse en somnolant dans sa cage.

Maurice de Guérin, bien qu'ayant écrit en prose ces délicieux poèmes que sont *le Centaure* et *la Bacchante*, s'apparente à la grande famille des poètes romantiques. Ce gentil païen fut d'abord coté comme catholique, et son nom fut connu, grâce à celui d'Eugénie de Guérin. Gourmont le révéla par une publication soignée de ses petits poèmes et créa ainsi sa valeur.

Baudelaire appartient au romantisme par les métaphores cohérentes de ses poèmes. Bien qu'il se montre ingénu dans la vie, on ne sait jamais avec lui où commence l'ironie. Il fut mauvais, démoniaque, méprisa la femme civilisée, honnit le bourgeois qu'il définissait comme Flaubert un coquin et une canaille stupide. En prose, il est l'impeccable. On a rarement remarqué combien il était « Père de l'Eglise ».

C'est parmi les prosateurs que s'est révélée avec le plus de verve, mais aussi avec le plus d'amour la sensibilité du critique.

Chateaubriand est le soleil le plus éclatant du ciel romantique.

C'est un visuel. C'est pourquoi, jusqu'à la fin de sa vie, il eut la pureté du style. Il corrigea toujours, se souciant beaucoup de l'harmonie de sa phrase. Ses dernières œuvres sont abondantes en riches métaphores. Il se montre d'une sérénité sentimentale absolue, c'est dans ses mots qu'il met son cœur. L'expression de grand écrivain à lui appliquée semble prendre une signification particulièrement juste ; c'est la seule qui puisse lui convenir et qui ne l'eût pas surpris. Un livre de jeunesse : *l'Essai sur les Révolutions* nous montre l'âme d'un jeune émigré, fougueux, voltairien, parfaitement incrédule, puis, brusquement, il évolue vers le *Génie du Christianisme*, à la mort de sa mère. Sa sœur Lucile, ombre falote, sans génie, appa-

raît comme une neurasthénique éprise pour son frère d'une passion maladive.

Mme de Staël est une douce figure qui appartient encore au XVIIIe siècle aimable et policé, individualiste, aimant la liberté. Elle souffrit dix ans d'exil pour avoir tenu tête à Napoléon sur qui « la liberté faisait le même effet que l'obscénité sur un homme vertueux ». Elle représente la liberté persécutée, souffrant d'un visage calme. George Sand est fort antipathique à Gourmont qui l'orne de l'épithète due à Nietzsche : « La vache à écrire ». De fait, cette femme courte et grosse, avec sa large face bovine, éclairée par deux yeux de velours, met une insistance peu élégante à faire de la littérature avec ses sentiments. Musset, Pagello, Chopin et bien d'autres rapportèrent à la bonne dame des pages fructueuses.

Stendhal ne peut à vrai dire être classé romantique. Il n'est d'aucune école, d'aucune époque, unique dans l'histoire de l'art. C'est un « test » au sens physique du mot, ceux qui lisent sans plaisir doivent renoncer à faire jamais partie des « happy few ». Il pressentit le romantisme qu'il appelle romanticisme dans *Racine et Shakespeare*. Puis, à mesure que s'affirme l'école, il devient de plus en plus critique... Sa morale est simple :

La recherche du bonheur par l'amour.

C'est une morale violemment individualiste, qui ne tient compte ni des traditions, ni des préjugés, ni des nécessités sociales. Il a importé dans l'histoire des femmes qu'il connut si bien, des procédés scientifiques ; il a été l'instigateur des Bourget et des Barrès. Sa méthode est exposée dans son livre *De l'Amour*. Ses romans en sont l'application. La Vie d'Henri Brulard est manquée ; il donne à l'enfant qu'il était des sentiments d'homme, erreur dans laquelle tombèrent tous les peintres du quatrocento qui ont représenté le bambino. Tempérament féminin, Beyle ressemble à ses héroïnes qui ont le cœur

en perpétuelle agitation. Balzac est loin d'être traité dans l'œuvre de Gourmont avec le soin et l'ampleur qui conviendraient à ce géant. Il semble que le critique ait pris plaisir à le rapetisser, à en faire un tâcheron de la littérature, un forçat de la plume :

Ce fut un homme en désordre qui passa sa vie à essayer de la mettre en ordre... Sa vie littéraire fut une perpétuelle lutte contre les mauvaises influences, comme sa vie sociale fut une lutte contre les mauvaises fortunes... Il ne sut pas vivre ainsi que le prouve ce mot effroyable qu'il prononça un soir qu'il avait consacré quelques heures à ses amours : « Encore un roman de perdu ». Son œuvre critique est pénible ; ce grand créateur qui rentre si bien dans la peau de ses personnages ne sait pas rentrer dans la pensée d'un écrivain. C'était pour le sentiment un grand enfant prêt à sourire à la moindre caresse affectueuse. En 1850, son mariage avec Mme Hanska eut une conséquence funeste : il stérilisa l'écrivain qui mourut seul trois mois plus tard.

Flaubert est l'écrivain que Gourmont a le plus aimé, le plus lu et commenté. Il le juge avec une impartialité sereine, et un noble souci de rendre hommage à l'artiste:

C'est un des écrivains les plus personnels ; il incorporait à son œuvre toute sa sensibilité; tous ses efforts pour se tirer de ses livres n'empêchent pas qu'il n'apparaisse embusqué derrière chaque mot... Il ne travaillait avec peine que dans les sujets opposés à son tempérament fougueux et romantique. Livré à son génie ce n'était pas le tâcheron laborieux et entêté, mais un écrivain spontané et fougueux. Son plus grand effort fut de dompter cette fécondité juvénile, de sacrifier à une œuvre unique : *la Tentation*, les projets de son imagination... Il est mort au moment où il comprenait la vanité du grand style romantique... Il est arrivé à force de travail à la dureté précise que Molière a trouvée du premier coup : l'idée a vaincu l'image plastique... Tous ses livres finissent dans la morne résignation d'un scepticisme triste, il vaut mieux les présenter comme une œuvre comique... Il y a un sentiment absent de ses œuvres : l'amour de la vie ; ses personnages vivent tous dans la chimère ou le futur et s'imaginent autres qu'ils ne sont. J. de Gautier a pu édifier sur cette dominante la philosophie du bovarysme.

La bêtise tient une place énorme dans l'œuvre de Flaubert. Bouvard et le Dictionnaire représentent le monument de la

bêtise humaine. C'est le livre par excellence, le livre pour les forts, car il contient bien de l'amertume et son goût de néant porte au cœur.

Villiers de l'Isle-Adam est une figure à plusieurs faces, qui réfléchit, dans des tonalités diverses, les rayons pourpres du crépuscule romantique. C'est un idéaliste effréné, un idéaliste verbal qui croit à la puissance des mots. Il fut l'homme du rêve scientifique, celui de l'Eve future. Il est le type de sa race et de son siècle, un grand railleur. Il avait le travail lent et déréglé, parfois « le punch flambait »,l'idée envahissant le subconscient montait à la conscience: il parlait. Né pour être un excellent conteur, c'est notre Poe.

Barbey d'Aurevilly est complexe, capricieux, plein de contradictions, à la fois individualiste et catholique de forme, sincère jusqu'à la folie. Poète, sa sensibilité littéraire est vive, réaliste, il s'intéresse à la vie. Il voulut faire aussi œuvre critique, ses jugements sont absurdes et faux.

Les Goncourt furent d'excellents écrivains par l'originalité, la fécondité, la diversité. Ils achevèrent l'évolution du romantisme en créant la liberté du style qui fut leur sceptre. Historiens, ils révélèrent le XVIIIe siècle; n'ayant pas d'idées générales, ils ne furent pas systématiques; de la femme ils retinrent l'élégance, l'esprit, le sourire. Par malheur, leur œuvre manque d'au delà, leur littérature se répète ; lorsqu'on a visité cette propriété bâtie et bien close qu'est le Journal, on a tout vu. Ils n'ont jamais compris que les faits découlent d'un type et non le type des faits. Dans leur œuvre pas d'horizon.

Sainte-Beuve est étudié au point de vue primordial de critique. Le critique est créateur de valeurs.

Après avoir passé pour satirique, le portrait de Chateaubriand a fini par atteindre à la ressemblance parfaite.

La méthode est le renouvellement des motifs par remaniement du milieu.

Il entre dans une œuvre avec prudence et indécision : c'est ainsi qu'un homme du Nord aimait à cheminer doucement dans le cœur des femmes. L'histoire de sa liaison avec Adèle Hugo nous ouvre sur ses procédés d'instructifs horizons, l'histoire des hommes n'étant bien souvent que celle des femmes qu'ils ont aimées. Par malheur, il est trop lettré, il ne sait pas se mettre nu devant la statue nue, il lui faut un carnet et un tas de petits papiers.

Taine est nettement un écrivain sensoriel. Les facultés artistiques basées sur l'exercice de la sensation ne peuvent être antérieures à la sensation. Son vrai début dans la littérature est le *Voyage aux Pyrénées*.

Mérimée est un grand amateur qui aime la société des femmes ; il écrivit pour elles et son talent s'évanouit avec son dernier amour ; le sujet est tout; il cueille une fleur pour l'offrir. C'est le représentant le plus remarquable de l'ancien type français tel qu'il existait au temps de Voltaire.

Michelet, « l'éternel blessé », est un grand amoureux de la femme, et un grand poète. Il eut une veuve qui corrigea et annota les œuvres posthumes de son mari.

On devrait surveiller les veuves, s'écrie Gourmont, elles deviennent dangereuses... Il y avait en Michelet du prêtre... Il y a des pages pour l'âme dans son œuvre, qui exigent que, les yeux ouverts vers l'infini, on rêve à la destinée des êtres...

Le Parnasse. — Ce groupe d'écrivains, dont le nom a pour origine celui de la revue *le Parnasse Contemporain*, fondée par Mendès en 1886, se proposa pour programme le soin de la forme. Leconte de l'Isle en fut le maître et le vivant exemple. L'école refusait aux poètes le mélange du sentiment et de la poésie, commettant ainsi une erreur de principe qui devait amener l'abus des recettes, des procédés, et cette allure de marbre glacial, d'implacable austérité par laquelle la poésie se soutient dans l'attitude noble et la perfection continue. Gourmont, par son silence,

témoigne du mépris qu'il éprouve pour cette formule d'art. S'il parle d'Heredia, c'est pour regretter que cet homme de goût ait sacrifié à ce romantisme froid et impersonnel ; s'il s'occupe de Dierx, c'est que celui-ci, avant de mourir, découvrit que les cœurs étaient vivants, que les amants appartiennent à la poésie éternelle, qu'il ne fallait pas sacrifier à la sonorité la pensée mélancolique qui l'obsédait.

Le Symbolisme. — L'importance du mouvement symboliste est comparable dans l'histoire littéraire à celle du mouvement romantique. Qu'ils l'aient voulu ou non, les écrivains contemporains ont subi son influence, ont bu à ces sources poétiques qui coulèrent abondantes à la fin du XIXe siècle. Gourmont a vécu parmi ces écrivains, dont il avait l'âge, s'est passionné pour eux, a rompu en leur faveur d'innombrables lances. Plusieurs furent ses amis, beaucoup l'écoutèrent comme un maître, aucun ne le quitta sans recevoir de lui une parole d'encouragement, un geste de sympathie. Aimant la vie active, jugeant les hommes à leurs œuvres, il était fatal qu'il adoucît à l'égard des artistes de son temps le fil de sa critique, qui n'a pas toujours l'impartialité désirable. Nous jugeons à présent avec un recul dont il ne disposait pas, avec des éléments de comparaison qu'il négligeait volontairement.

Le mouvement symboliste est la mise en œuvre de théories assez nettes que le groupe affirma peu à peu dans les jeunes revues qui fleurirent aux environs de 1885-1890 qui se nommèrent : *Décadent, Décadence, Cravache, Vogue, Mercure de France.* La littérature doit symboliser l'idée au moyen de héros imaginaires ; l'œuvre d'un écrivain doit être le reflet de sa personnalité. Sa seule excuse est d'être original; le symbolisme serait donc l'expression littéraire du symbolisme en art. Il y eut en poésie un résultat tangible de l'effort symboliste : le brisement du vers, la création du vers libre. Le style n'est plus un style d'école, il est le reflet d'un homme. L'étiquette changea

au cours des ans : de Décadents, mot dû à Huysmans, ils devinrent Symbolistes sur les conseils de Gustave Kahn. Ils représentent une époque féconde des lettres françaises, presque uniquement poétique, intéressante dans l'histoire de l'art, dont ils renouvelèrent quelques doctrines.

Mallarmé est un poète cher à Gourmont, le poète aimé par excellence, il n'en parle qu'avec adoration et le grand article qu'il lui consacre dans ses Figures du symbolisme est un bel acte d'amour.

On présente Mallarmé comme le prince de la décadence. L'idée de décadence est celle de mort naturelle ; elle se confond avec l'idée d'absence. On l'assimile à tort à l'idée d'innovation. Mallarmé a voulu écrire sans clichés, il y a été amené par excès d'art; sa poésie est une femme effarée, repliée comme les fleurs qui craignent le soleil. Où fuir ? Il se réfugia dans l'obscurité comme dans un cloître. Son désordre apparent provient d'une tendance à la préciosité ; jamais il n'écrivit au hasard, mais, pour donner l'impression de nouveau, il a raréfié l'expression de son génie. Sa logique l'avait amené à supprimer le second terme de la comparaison ; il en résulte une langue nouvelle, imprécise comme le rêve qu'elle évoque et dont elle ne veut pas s'astreindre à cerner les contours. C'est aussi un rêveur qui donne aux mots leur sens absolu, et qui est atteint d'hypertrophie du sens typographique. Il aima les mots pour leur sens possible plus que pour leur sens vrai. A la fin de sa vie, avec *Un coup de dés*, il travaillait au chef-d'œuvre inconnu, n'écrivait plus que par des signes obscurs à tous, et parfois à lui-même : il méditait un drame ésotérique, où les idées auraient été suggérées, non exprimées. Jamais il n'eut conscience de son obscurité, il eut l'illusion de croire les hommes à la hauteur de son oreille. Dix fois on a coupé les roseaux autour de la statue, et nul n'a voulu s'approcher pour écouter les confidences du Dieu. Pourtant les vers limpides et opalins, les poèmes doucement lumineux, parfois rouges d'un incendie rapide sont les plus nombreux. Il est le poète de la grâce et de la limpidité matinales, même en ces babioles de la *Dernière Mode* qu'il dirigea deux ans. *Hérodiade* est le poème le plus pur, le plus transparent de la langue française.

Verlaine est une nature, et, comme tel, indéfinissable. Sa vie, comme celle de Baudelaire, prouve qu'il n'y a pas

de rapports entre l'homme et l'œuvre. Il fut compliqué, fraternel à tous les sentiments, à toutes les sensations. Ses dernières années s'écoulèrent dans une noce populacière. C'était un enfant vieilli, vicieux, méchant, au terrible tempérament. On venait respirer dans son présent l'odeur de son passé. Ce fut un grand poète, d'une poésie toute spontanée : forme et pensée. Il avait le don du verbe et le don des larmes, il souriait à l'infini de l'air d'un faune qui écoute sonner des cloches.

Rimbaud, qui fut pour Verlaine une maîtresse jalouse et passionnée, avait un tempérament génial de femme perverse; il vécut comme poète ce que vit un champignon peut-être vénéneux, mais il est de ceux à qui une heure de génie vaut un entier pardon.

Les voyages de Moréas dans la littérature française, accomplis avec une patience admirable et fructueuse, en ont fait un amateur passionné de la langue. Les *Stances* furent le couronnement de son labeur. Ses *Contes de la vieille France*, tirés des fabliaux du cycle breton, sont simples et élégants.

Laforgue est un esprit doué de tous les dons, riche d'acquisitions importantes. Son intelligence était vive et liée à sa sensibilité. Il mourut de froid un jour de neige; son œuvre déjà magnifique n'est

> que le prélude d'un oratorio achevé dans le silence. Il eut le génie de l'ingénuité ironique. Toute sa poésie est la parodie de sa sensibilité profonde.

Henri de Régnier est le maître incontesté de la poésie française actuelle, le représentant le plus glorieux du groupe symboliste. Gourmont, rendant compte de ses *Premiers Poèmes*, l'appelle

> poète mélancolique, somptueux et riche, d'une sensibilité infinie, maître de sa langue... Les sujets les moins personnels sont ceux qui lui agréent ; il est en cela plus artiste que poète. C'est le gardien un peu isolé de l'art pur. Prosateur, il domine son sujet.

L'âme riche, le talent généreux de Stuart Merrill accompagnent un tempérament fougueux, un cœur très doux. Il est naïvement instrumentiste, a une manière grave de jouer avec les mots...

Samain a en lui du meilleur de Verlaine ; il a écrit les plus doux vers d'amour de ce temps dans une langue souvent parfaite. Il sait être tendre, délicat, sensuel. Suave, il est d'une admirable sincérité. Vielé-Griffin est le maître du vers libre; sa poésie est une femme voilée, c'est le poète de la joie, calme, religieux, amant de la nature. Gustave Kahn est un poète d'amour, avant tout un artiste, parfois davantage.

Paul Fort est la figure la plus curieuse de la seconde génération symboliste, la plus ingénue, la plus riche de poésie. C'est un poète dont le talent est une manière de dire. Il est d'une vérité étonnante. Sa poésie chante sur les tons pittoresques, émotifs, ironiques. L'opinion de Gourmont n'a pas varié dans le temps. Il écrit à propos des *Poèmes de France :*

> Sa fécondité toujours en éveil nous a donné de jolies ballades; ce furent toujours de beaux cris.

Les figures de second plan sont étudiées en détail dans le *Livre des Masques*, recueil élogieux à la gloire du symbolisme. C'est peut-être la seule partie de son œuvre critique où l'écrivain ait été partial. Faut-il vraiment le lui reprocher ? Dans la bataille littéraire qui se livrait alors, il fallait gagner une place au soleil, et la solidarité était la meilleure manœuvre. Infatigable thuriféraire, Gourmont trouve souvent des épithètes justes et gracieuses : F. Herold « à la poésie blonde »; Poictevin, « un essentiel qui cherche l'âme »; H. Rebell, un « aristocrate païen »; Fontainas, « eau calme, grave et tiède d'une anse où, parmi les roseaux, les nénuphars et les joncs, le fleuve dans la sérénité du soir se répand et s'endort ».

Le Groupe Naturaliste. — Le symbolisme, qui réunit

surtout des poètes, vit naître parmi les prosateurs un groupement parallèle à tendances très différentes : le naturalisme. En même temps, par réaction naturelle, un groupe mystique réunit les écrivains dont les aspirations étaient idéalistes. Quelques écrivains très personnels ont su garder leur indépendance, tels Renan et ses élèves.

Le chef du groupe naturaliste fut Zola. Gourmont n'est pas tendre pour Zola dont

> le caractère littéraire fut décidément l'infatuation. Son œuvre est vulgaire et sans style... Moraliste, il punit toujours le vice et récompense la vertu.

Rosny

> est un écrivain original et tourmenté. Sa fécondité trouve le moyen de se renouveler et de ne jamais décroître ; il a quelquefois abusé de son talent à rendre les nuances.

Paul Adam

> est un spectacle magnifique ; il y a quelque chose de balzacien dans sa fécondité.

Mirbeau est un artiste sincère qui poursuit avec la même générosité foncière l'injustice sociale et l'injustice esthétique.

Maupassant, au début de sa vie, domine son œuvre, puis il se laisse dominer par elle. Il conta sans jamais s'arrêter. Nul talent n'est plus mécanique, ne se renouvela si peu. Il est tout entier dans *la Maison Tellier*.

La critique d'Huysmans est révélatrice du goût qu'avait Gourmont pour tout ce qui flattait son sens épicurien. Or, Huysmans marque précisément la frontière entre les deux groupements naturaliste et mystique. Au début de sa carrière, il nous est montré comme un ironique raffiné, collectionnant les impressions désagréables qui avaient en lui un grand retentissement. Le *Livre des Masques* fait un grand éloge de *Là-Bas* et d'*A Rebours*. Plus tard, l'auteur devait se déjuger, renier son ami. L'évolution d'Huysmans vers le christianisme révolte le

matérialiste. Il lui en veut de sa conversion, en discute même la sincérité :

Il est resté naturaliste et sans imagination... Son point de départ n'est jamais une idée, mais un fait... *La Cathédrale* est dénuée d'humanité à un degré douloureux... *L'Oblat* est d'un vide inexprimable... C'est bien le même écrivain qu'autrefois, le même œil, la même perversité en quête du laid, du mauvais, du baroque... Il est demeuré plus de lettres qu'il n'est devenu d'église.

J'aime ce jugement sur Pierre Louys :

Aphrodite rachète les entraves de nos mœurs. L'idée de mort vient se joindre à l'idée de beauté et les deux images enlacées comme deux courtisanes tombent lentement dans la mort.

Les Indépendants. — A côté des écoles surgit une merveilleuse floraison d'écrivains que leur personnalité, leur génie, amenèrent à œuvrer en dehors des formules, dans la pleine indépendance de leur génie.

Le plus remarquable fut Renan, qui représente l'intelligence haute et désintéressée. Ce qui le caractérise, c'est son scepticisme, sa haine de «l'horrible manie de la certitude». Il n'était pas sectaire, étant très complexe; il ne fut jamais martyr, car il tenait modérément à ses idées ; il s'estimait, preuve de force ; jamais il ne sépara la littérature de la science, la forme de la pensée. Sous son verbiage religieux, c'était un pur athée.

Il eut deux élèves : Anatole France et Jules Lemaître. Le premier devait, semble-t-il, séduire Gourmont par son scepticisme délicieux, son aimable conception de la vie. Il y a bien des points communs entre l'épicurisme d'*Une Nuit au Luxembourg* et la morale de maître Coignard. Cependant, jamais il n'est question de France dans la critique de Gourmont. Jules Lemaître n'est pas traité avec aménité : c'est un homme aux diverses contrariétés dont la critique marche à l'aventure. Il n'a ni foi littéraire, ni discipline.

En dehors de ces trois maîtres du style, il est un écri-

vain qui créa un style nouveau : Pierre Loti. Il est ainsi présenté :

C'est un génie féminin, il est le miroir de ceux qu'il aime... la littérature de cet académicien de babord, qui, sans avoir jamais lu, a trouvé le moyen d'imiter tout le monde.

Rostand, autre célébrité, « a fait applaudir d'un public difficile quelques-uns des plus mauvais vers dont s'afflige la langue française».C'est qu'il est un poète heureux, aimé. Sa poésie manque de personnalité, de pensée, de profondeur. Il représente le bonheur littéraire. Mme de Noailles écrit dans une jolie langue toute fraîche. Aucun écrivain depuis George Sand ne s'est ainsi follement laissé conduire par le sentiment et le caprice.

Une critique curieuse est celle de l'entomologiste J.-H. Fabre, dont l'œuvre est d'une si grande portée philosophique. Gourmont s'est servi de plusieurs faits exposés dans la *Vie des Insectes* pour étayer sa théorie de l'instinct : ce ne serait que de l'intelligence automatique. Jules de Gautier, lié à Schopenhauer, est un constructeur de systèmes, aimant à généraliser. Son idée de la vie est curieuse : deux forces mènent le monde, le désir de vivre et le désir de savoir, l'amour et la science. Le drame de la vie est la lutte pour l'équilibre.

Le Groupe mystique. — Les deux tendances littéraires qui régnèrent sur la prose du XIXe siècle devaient provoquer une réaction. Celle-ci était fatale et devait se dresser contre le naturalisme, dont la formule était par trop simple, et contre le scepticisme agnostique de l'école de Renan qui privait ses disciples de tout idéal, nécessaire pourtant à la vie morale. Cette réaction fatale se manifesta par un courant mystique qui emporta la jeunesse à l'aube du XXe siècle, et dont la guerre a interrompu en pleine force le développement. Des œuvres naquirent, qui exprimèrent cet état latent de notre sensibilité. Elles devaient naître, de par les lois éternelles de l'humanité, et si, par

l'ironie du destin, Ernest Psichari n'avait pas écrit le *Voyage du centurion*, un autre aurait parlé qui aurait dit ces choses. Mais il était normal que ce fût le petit-fils du grand sceptique qui donnât au monde cet exemple d'ironie. Le succès éclatant de la *Nouvelle Revue Française*, toute la floraison d'écrivains de valeur à tendances idéalistes : Claudel, Gide, Péguy et ses élèves, sont une preuve formelle de la réaction mystique.

Gourmont ne s'est pas rendu compte de cette révolution qui se faisait à son insu. Il est resté de sa génération, n'a pas pu suivre l'évolution ; élevé dans le paganisme et condamné par les événements à y rester fidèle, il était trop âgé pour voir naître avec sympathie un mouvement qui devait bouleverser ses doctrines les plus chères. Il était trop intelligent pour ne pas se rendre compte de la valeur des jeunes écrivains qui luttaient à leur tour pour une place au soleil, il les admirait avec une pointe d'irritation, celle de l'apôtre qui voit fleurir le bonheur en dehors de sa religion.

D'ailleurs cette réaction mystique a ses racines dans le symbolisme. Les poètes contemporains ont appartenu dans leur jeunesse au groupe des décadents. Mallarmé et Verlaine leur ont parlé.

Maeterlinck est

le mystique... Ses petits drames délicieusement irréels sont profondément vivants et vrais ; ils sont des états d'âme, des minutes qui seraient éternelles. Il a trouvé un cri sourd, inouï, un gémissement frileusement mystique... Si le mysticisme est resté la base de sa philosophie et de son art, le catholicisme en est absent, aussi la sensualité... Ses personnages ne savent que souffrir, sourire, aimer.

Verhaeren

est un rêveur des Flandres doux et violent, un croyant qui a une foi : l'avenir. C'est un puissant forgeron verbal ; tout prend dans ses vers un aspect fougueux, fantastique. Une criante vie fougueuse se dessine... Sa poésie manque d'intimité, elle est toute hallucinée, objective... Il est imprécis, exhale une colère

de prophète, contre la laideur de la nature et la méchanceté des hommes. C'est de la poésie sociologique ; sa beauté est faite de nouveauté et de puissance.

Dans le *Livre des Masques,* Claudel est l'objet d'un discret hommage. Il est écrit, à propos de *Tête d'Or :*

Sa littérature doit aux tragiques grecs, à Sophocle, à Shakespeare, à Wihtman,

Justice est aussi faite à F. Jammes, le poète bucolique, qui perçoit le monde extérieur en sensations brutes, puis en dégage la signification symboliste. A Saint-Pol Roux, l'un des plus étonnants inventeurs de métaphores et d'images parfois mauvaises, qui joue d'une cithare aux cordes trop tendues. A Gide, un des plus lumineux lévites, à Hello, dont la vie est un acte de foi et de confiance (profit est pris d'ailleurs pour une violente diatribe contre la foi). A Léon Bloy, prophète et pamphlétaire, écorcheur, énorme créateur d'images, dont le génie théologique est rabelaisien et le rapproche de Juvénal.

Barrès est jugé avec finesse :

C'est un maître en l'art d'écrire, mais il aime tant ses pensées qu'il s'arrête souvent pour les admirer... c'est un ambitieux intelligent... jamais il n'a écrit pour l'art. Cependant il est né aristocrate, il sait penser, écrire, sourire, se servir de tout, pour arriver à tout.

La critique de Brunetière est savoureuse: il introduit la théorie de l'évolution dans l'histoire littéraire, mais il se trompe. Sa seconde erreur fut de renouer la tradition à travers la religion, en répudiant la science. Son goût le porta vers les œuvres raisonnables, convenables. Une érudition énorme fait de lui un répertoire objectif.

IV. — LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

Les peuples ont une influence intellectuelle réciproque, toute culture étrangère laisse sa trace dans une culture nationale. Persuadé de cette loi, Gourmont n'étudie

jamais un écrivain étranger dans sa forme, mais au point de vue relatif de l'influence qu'a pu avoir son œuvre sur la culture française; parfois aussi il l'examine au point de vue absolu de la psychologie et des données humaines.

La Littérature anglaise. — Celle des XIIe et XIIIe siècles est en contact étroit avec la France et la Germanie. C'est celle du cycle d'Arthur; les Saxons, les Celtes et les Francs y collaborèrent. Au XIIIe siècle, on commence à traduire en France les écrivains anglais. Bacon en 1624, Gulliver en 1719, Milton en 1729. Il faut attendre 1776 pour que la traduction de Letourneur donne une valeur définitive à Shakespeare, méconnu par Voltaire. A la fin du XVIIIe siècle, tout ce qui a quelque valeur a été traduit. Ossian eut une influence sérieuse sur les romantiques, ainsi que Walter Scott et Dickens.

Shakespeare est admirable dans l'expression personnelle. Il n'avait pas l'âme d'un touriste, ses excursions se firent à l'intérieur du cœur humain. Le génie littéraire est incarné dans cet homme qui se livre en toute simplicité à son métier, qui n'envie rien parce que son imagination possède tout, qui se lasse un jour d'organiser ses rêves, s'en va mourir à Stratford dans la bourgade où il était né, après avoir refait sa fortune.

La gloire de Spencer est d'avoir fait entrer dans la philosophie l'idée d'évolution. Il a édifié tout un système sur les principes suivants : définition de la frontière du connaissable, définition de l'art qui pour lui est un jeu.

Ruskin peut être considéré comme le type du génie pur et simple. Sa précocité est singulière... Jamais il ne sut se faire aimer, jamais il ne jouit de la paix qui suit l'accomplissement des désirs ; c'est ce qui en fait un réformateur. Il aima la nature; inapte à l'action, c'était un primitif qui n'avait pas le sens des relativités ; prophète, il vivait dans l'absolu.

Poe fut un grand esprit critique, représentatif de l'Amérique, de la charge, de la réclame, de l'humour. Il

a une manière particulière de rire du progrès et de le dépasser dans ses imaginations. C'est le plus subjectif des poètes; la pensée qu'il décrit, il la vit. Ses contes ne sont que la moitié de lui-même; dans ses poèmes il se met tout entier. Meredith fut toujours incompris; pendant trente ans ses romans et ses poèmes ne rencontrèrent que l'hostilité et l'indifférence. Il aurait pu être le libérateur de l'âme anglaise, car il bafoue, des Anglais, la hiérarchie, et cette fable de la foi chrétienne.

La Littérature allemande. — Seuls les philosophes ont été l'objet des attentions de Gourmont. La culture allemande pose la question du mot « culture ». Les Allemands l'emploient à tort dans le sens de génie, par opposition au mot méthode. Si on donnait aux mots leur signification véritable, les pays latins seraient des pays de génie spontané, l'Allemagne un pays de culture. Gœthe savait voir. Sa valeur comme savant, comme biologue est grande, sa méthode scientifique excellente. C'est un des précurseurs du transformisme. Il est toujours la sagesse et l'impartialité mêmes. Il était soumis à des crises impulsives, mais avait toujours en train une idée dominante à laquelle il soumettait tous les incidents de sa vie. Nietzsche est le plus romantique des Allemands. Il écrit pour l'humanité tout entière. Il rêvait au-dessus du bien et du mal, et ses rêves n'étaient pas des rêves allemands, mais des rêves de demi-dieu. Il était européen, et prêchait aux hommes la domination sur eux-mêmes. Il déraisonne lorsqu'il parle des femmes qu'il ignora.

Kant est un cénobite barbare, sans rayonnement, sans bonté, c'est un a-prioriste, donc un théologien. Il n'y a pas de raison pure, c'est une belle machine à broyer le vent. Sa théorie esthétique est absurde: l'homme séparé de la nature étant un pur mystère, il faut nous replonger dans la nature, avoir une philosophie qui soit un commentaire de la vie.

La Littérature italienne.— Dans un petit livre, *Dante et Béatrice*, Gourmont a analysé l'idéal féminin du XIIIe siècle en Italie, la valeur historique de la *Vita Nuova*, et celle des différents poèmes de l'époque à la gloire de l'aimée. Il prétend démontrer que Béatrice n'a jamais existé, que toutes les femmes auxquelles les contemporains de l'Alighieri ont fait allusion sont de pures entités, des créations imaginaires.

Machiavel, par la pensée et par la forme, reste l'incarnation la plus caractéristique de la Renaissance païenne. C'est un observateur ; en tant que philosophe, il ne méconnaît pas le monde, mais il met au-dessus la vérité.

Léonard de Vinci a une valeur surfaite de précurseur. Il n'émet dans ses écrits que des théories générales très courantes à son époque. Seul son livre sur les *Fossiles* est peut-être en avance sur la géologie de son temps.

Léopardi est un faible, le type par excellence du pessimiste par tempérament. Sa poésie est difficile à goûter. Pour lui le monde est mauvais parce que la vie est mauvaise. L'idée de la méchanceté de la vie, de l'excellence de la mort revient sans cesse.

La Littérature espagnole. — Gourmont aimait cette langue ; il traduisit et révéla de belles choses espagnoles, ou de culture espagnole.

Gongora est du XVIe siècle. Il aime la métaphore à transformations. C'est le poète de la couleur, des accords majeurs, sa musique se reconnaît par la dissonance. Le gongorisme est la marque du génie espagnol, trop métaphorique, tour à tour emphatique et précieux.

Un court jugement sur Cervantès : Don Quichotte est une caricature, le héros est Sancho et le roman a pour thème la lutte de l'idéologue contre le réaliste.

L'Amérique du Sud a donné deux beaux écrivains : Julio Piquet, qui, plus souvent qu'à l'esprit, fait appel à la logique. C'est un remarquable philosophe. Il aime la recherche des causes et y est d'une rare sagacité.

Enrique Larreta nous révèle dans son roman, *La Gloire de Don Ramire*, la vieille âme espagnole envoûtée par la foi. C'est un roman puissant, d'une rigoureuse logique, dont l'auteur a la sérénité et le détachement de Flaubert.

Je termine ici l'esquisse d'une œuvre critique importante. Ne voulant qu'exposer, je me garderai de conclure. J'estimerai avoir fait œuvre utile si j'amène un lecteur à pénétrer plus avant dans la pensée du maître à la mémoire duquel je dédie ce lourd essai.

GABRIEL D'AULAN.

LES VERTUS IMAGINAIRES

—

A Mademoiselle
Madeleine Rodrigues-Henriques.

I

Stanislas de Louvet prit Georges Antheaulme par le bras et lui dit à brûle-pourpoint :

— Mon vieux, j'aime ta femme.

Ils venaient de dîner ensemble, dans un restaurant du Bois de Boulogne, et Georges n'avait pas remarqué dans les paroles et dans l'attitude de son cher et grand ami Stany des symptômes d'étrangeté qui auraient pu le faire douter de ses facultés mentales. Il crut donc que Stany plaisantait; mais celui-ci continua très sérieusement :

— Hélas! mon ami, je te parle sincèrement. Pour brutal que cela te paraisse, ce que j'ai à t'apprendre n'en est pas moins vrai. Notre amitié ancienne et profonde m'interdit de te laisser plus longtemps dans l'ignorance du sentiment dont je suis tourmenté.

Il y a des gens qui, non contents de compliquer leur vie, veulent également compliquer celle des autres.

Georges Antheaulme ne se rappelait rien du passé sans que Stanislas de Louvet y fût mêlé. Ils avaient été élevés, tous les deux, par des mères attentives au son de la cloche de leur avenir, femmes qui savaient les épreuves de l'existence et dont la droiture prépara des hommes. Au collège, ils avaient eu les mêmes maîtres. De culture semblable, d'opinions identiques, d'accord sur toutes leurs idées, ils avaient toujours partagé les mêmes plai-

sirs, souffert des mêmes peines, pleuré les mêmes deuils. Enfin ils avaient fait leur service militaire, puis la guerre, dans le même régiment. L'enfance et les jeux, la camaraderie des lycées, les hasards de la vie, les dangers de la guerre, les unissant sans cesse, les avaient rendus inséparables. Georges Antheaulme ne cachait rien à Stanislas de Louvet qui n'avait jamais eu de secret pour lui. Chacun d'eux aimait, dans l'esprit de l'autre, une franchise intégrale et cette bouleversante sensibilité, si rare chez les humains, qui était, pour leur cœur surchargé de tendresse, une source intarissable de joies réelles. C'était bien là le fond des caractères d'Antheaulme et de Louvet; aussi comprendra-t-on aisément la force de ces liens de l'éducation et de l'intelligence qui unissaient les deux hommes. Bien que, généralement, le premier soin d'une nouvelle mariée soit d'obliger son époux à se brouiller avec ses meilleurs amis, le mariage de Georges Antheaulme ne réussit pas à séparer les deux amis. Patricia, la femme de Georges, trouva Stanislas spirituel et consentit à adopter son amitié. Il faut songer à ce que pouvait être la douceur d'une vie comme celle de Georges Antheaulme entre une femme, belle comme l'était Patricia, dont il ne se cachait pas d'être éperdument épris et un ami comme Stany dont l'amitié était plus précieuse, pour lui, que celle d'un frère. Douceur sans sécurité, car Georges était trop fin pour n'avoir pas compris ce que son bonheur avait d'inespéré et qu'il serait, sans doute, aussi difficile à conserver que l'eau d'un ruisseau dans la paume de la main du voyageur assoiffé. Il se souvenait du proverbe turc qui dit que « lorsque la maison est finie, la mort entre ». C'est pour cette raison que Théophile Gautier assure que les sultans ont toujours un palais en construction et qu'ils se gardent bien d'achever.

Stanislas continua, le visage crispé :

— Notre tendresse me permet de te confier cet horrible drame intérieur. Depuis que je suis éclairé sur ma passion,

je souffre, comme un voleur qui aurait des remords, d'avoir la puissance de la dissimuler. Je ne pouvais tarder plus longtemps à te l'avouer ; maintenant, je me sens moins criminel. Ah ! j'avais cru tout d'abord que cela passerait, mais le silence, la raison, l'éloignement n'ont pu me soustraire à mon désir.

— C'est insensé, dit Georges entre ses dents ; écoute, Stany : s'il s'agissait d'une autre femme, je te dirais: prends-la donc ! Mais j'aime Patricia et j'en suis jaloux. Je ne soupçonnais pas que j'avais en moi tant d'amour et tant de jalousie. Est-ce assez bouffon ? Que de fois, ai-je répété qu'aucune femme ne méritait qu'on détruisît pour elle ses amitiés viriles ! Suis-je assez en désaccord avec moi-même ? Moi qui pensais, autrefois, qu'il valait mieux sacrifier cent maîtresses à un seul ami, je n'hésiterais pas, aujourd'hui, à t'abandonner pour ne pas risquer de perdre une parcelle de mon amour.

— Si tu savais combien je l'aime ! répondit, imprudemment, Stanislas distrait.

— Mais,Stany, tu veux me rendre fou ! hurla Georges excédé. Il me sera affreusement pénible de me passer de ton amitié; mais crois bien que je ne laisserai pas, un jour de plus, Patricia exposée à découvrir ta passion.

—Je sais que je suis indigne et misérable, répliqua doucement Stany ; mais l'amour ne se commande pas et je sens que c'est le plus grand amour de ma vie !

Georges Antheaulme parla moins brutalement :

—Je ne peux pas te blâmer d'un sentiment dont tu n'es pas responsable ; je dois même, pour être juste, te savoir gré de ta franchise. Mais tu aurais dû m'avertir plus tôt, dès le début de la crise. Nous aurions pu prendre nos précautions. *Te rends-tu compte de la complication insupportable que tu apportes dans l'organisation de mon bonheur ?*

Georges s'en voulut aussitôt de son cri égoïste. Aucun malheur ne l'atteignait encore; Stany, lui, souffrait sincè-

rement ; sa franchise en était une preuve. Il faut, cependant, admettre que de pareilles déclarations peuvent exaspérer un homme. Pourquoi prononcer des mots excessifs : « le plus grand amour » ? Que signifie « le plus grand amour » ? Tout le monde en parle et personne ne sait ce que c'est ! Tristan, Yseult, Roméo, Juliette, Ophélie et tous les autres possédés de l'amour en sont devenus fous ou en sont morts. *Alors, si c'est ça leur plus grand Amour, avec un A majuscule, il manque vraiment de gaîté !*

Mais tant était puissante la compréhension entre ces deux intimes que Stany souffrait de la détresse dans laquelle sa révélation avait précipité son ami et que Georges s'attendrissait de la franchise du passionné. Ils se turent et chacun écouta les pensées de l'autre. Loyalement, Stany, qui comprenait la volonté muette de Georges, proposa de s'éloigner pour essayer, une fois encore, de se détacher de l'objet de ses désirs. Rassuré, Georges Antheaulme accepta, lâchement.

Quelques jours plus tard, Stanislas de Louvet vint faire ses adieux à M. et Mme Antheaulme, avant de partir pour les Indes. N'était-ce pas véritablement étrange que Patricia ne parût pas étonnée de ce brusque départ ? Le désir subit du voyage conçu par l'esprit de Stany pouvait-il donc lui sembler une raison suffisante, ou bien avait-elle tout deviné,—le drame qui se jouait entre ces deux hommes, l'éloignement volontaire de l'un des deux —et se plaisait-elle dans l'indifférence, feignant l'aveuglement ?

S'être confié avait rendu à Stanislas son courage et sa fermeté ; aussi donna-t-il à Georges une poignée de main, fortement, en le regardant droit dans les yeux. Stanislas se dirigea ensuite vers Patricia. Antheaulme les observait. Stany alla franchement vers la jeune femme, lui baisa la main et plaisanta, sans équivoque. Mais que n'aurait-on pas découvert dans le regard d'adieu de Patricia ? On eût dit qu'elle y mettait à la fois de la ten-

dresse et de l'ironie. Se moquait-elle de l'effroi du jeune homme devant l'amour ? Lui lançait-elle un défi ? Même lorsqu'une femme n'a pas l'intention de prendre un amant, elle exige que l'homme qui l'approche la désire; sa coquetterie ne tolèrerait pas qu'il en fût autrement. Comme elle ne pense qu'à cela, ce qui arrive par la suite est toujours de sa faute.

Le regard de Patricia disait :

— Fuir ? A quoi bon ? L'absence donnera plus de violence à votre désir... Ne me retrouverez-vous pas, à votre retour ? Ce seront les mêmes yeux que vous verrez, la même bouche vous souhaitera la bienvenue ; vous presserez les mêmes mains...

Stany parti, Georges respira.

Du moins, se disait-il, pourrai-je sans crainte vivre encore six mois de bonheur !

Il se trompait. Bientôt, il remarqua un changement dans l'attitude de sa femme : non qu'elle fût moins douce avec lui, mais d'une tendresse un peu distante et se laissant aller à des rêveries exagérées dont il aurait pu sembler que ne dussent profiter ni leur bonheur, ni leur sensibilité. Quoique Georges fît pour distraire Patricia de son ennui, il n'y réussissait pas et il pressentait vaguement que leur union était compromise. Devenus étrangers aux sentiments l'un de l'autre, ni Georges ni Patricia ne parlaient de l'ami absent. Patricia donnait l'impression d'être atteinte d'une maladie de langueur ; aucun doute ne pouvait subsister : elle s'était mise, inconsciemment, à aimer Stany. Le silence du jeune homme lui avait parlé et l'avait émue plus sûrement que les paroles fugitives, les vaines déclarations et tous les serments. Ainsi, une habitude supprimée (car la présence journalière de Stanislas dans sa vie était une habitude) avait déclaré l'amour à son cœur amoindri.

Georges Antheaulme croyait, certainement par égoïsme et un peu aussi par fatuité (parce qu'il était trop sûr de

l'emprise qu'il avait sur sa femme) qu'il suffisait, pour être heureux, que Stanislas disparût. Il ne songeait pas que, par les lois de l'amour, présents, les amants se fuient et que, séparés, ils se cherchent. L'absence donnerait des ailes à leur amour en chrysalide ; au retour, ils seraient emportés par la crise définitive de leur passion qu'une intimité quotidienne n'aurait peut-être pas suffi à déterminer. La force de leurs sentiments serait telle qu'ils oseraient sans doute ce dont ils n'auraient jamais été capables sans ce tourment. Et Georges Antheaulme, qui avait sacrifié son amitié pour sauvegarder son amour, voyait son amour s'effondrer de soi-même. Aurait-il encore, maintenant, la possibilité de sauver sa merveilleuse amitié ?

Les six mois écoulés, Stanislas de Louvet revint.

Patricia lui dit :

— Comme vous avez maigri, Stany ! On dirait que vos yeux ont rongé votre visage...

Stany répondit :

— Patricia, votre figure disparaît sous votre chevelure...

Et ils se regardèrent d'une manière si désespérée que leurs âmes durent s'échapper de leurs yeux pour s'élancer l'une vers l'autre.

Antheaulme sut alors que tout était perdu pour lui. Stanislas l'évitait, et, de jour en jour, Patricia, oubliant ses tristesses inexpliquées de la veille, redevenait gaie. Georges devinait le mensonge et, cependant, il ne pouvait pas les accuser de perfidie, car il était trop subtil pour ne pas se rendre à cette évidence que Stany et Patricia s'efforçaient de dominer leur instinct. Ils souffraient tous les trois, ils se défiaient, ils se cachaient les uns des autres comme s'ils eussent été honteux d'un crime qui n'était pas encore consommé, mais qu'ils ne tarderaient pas à commettre bientôt. Georges sortait sans Patricia ; et

Stany, pour s'excuser de ne pas accompagner son ami, disait qu'il était occupé.

Depuis le retour de Stanislas, les deux hommes n'avaient pas eu l'entretien inévitable qu'ils sentaient imminent. Ils arrivèrent, enfin, au moment où, lassé de la dissimulation, on finit par se détester soi-même. Par quelles angoisses du cœur, par quelles inquiétudes de l'esprit, par quelles insomnies, par quelle fatigue du corps n'avaient-ils pas passé ? A quoi bon davantage se leurrer et pourquoi ne pas prendre une décision de sang-froid, plutôt que d'attendre qu'un fatal dénouement ne ravageât une si belle confiance et n'engloutît tant d'années de bonheur ?

Ces changements d'humeur, ces voluptés entrecoupées, ces chagrins, ces élévations et ces désespoirs ne pouvaient durer. L'écœurement étant plus fort que le désir de reconstituer un fragile bonheur avec les miettes du passé, Georges Antheaulme prit, soudainement, la résolution de briser tous ses attachements et de s'éloigner des objets qui abaissaient sa vie et sa sentimentalité au niveau de celles des jaloux, des hypocondres, des faibles, enfin de n'importe quel médiocre.

Un soir, il réunit Patricia et Stany et, comme on entrait dans la saison du printemps, il donna l'ordre au maître d'hôtel de dresser la table, pour le dîner, dans le jardin, comme s'il désirait célébrer une fête intime. En réalité, il exigeait une explication franche. Quand il s'agit de choisir entre deux hommes, une femme qui n'a aucun tort et qui ne peut rien reprocher à son mari n'a qu'une seule ressource, si elle n'est pas tout à fait cynique : celle de pleurer. (On a du reste nettement l'impression que Patricia était femme à ne pas refuser de les conserver tous les deux, Georges et Stany.) Georges interrompit ces considérations intérieures, le plus simplement du monde, en leur annonçant son intention de partir pour Venise. Il proposait à Patricia de le suivre; mais, bien entendu, lui laissait le choix entre partir avec lui pour le séjour des chi-

mères ou rester à Paris. Elle n'hésita pas pour répondre qu'elle préférait ne pas voyager à une époque où Paris devenait si agréable à habiter. C'était tout ce que Georges avait besoin de savoir ; il n'y eut aucun atermoiement dans sa décision; il leur expliqua que, durant son absence, ils eussent bien à voir, l'un et l'autre, ce qu'ils avaient à faire et, puisqu'il n'y a qu'à s'incliner devant l'inévitable, il leur promit de se retirer de leurs existences, au cas où, à son retour, ils n'auraient pas réussi à se détacher de leurs sentiments.

La scène prit, alors, une tournure larmoyante : Stanislas de Louvet embrassa Georges Antheaulme qui pontifiait sur sa douleur. Un peu nerveuse, Patricia versait des larmes. Cependant, les deux amants étaient d'accord pour louer la grandeur d'âme d'Antheaulme, sa largeur d'idée et la noblesse de ses paroles.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, leur dit-il; quand un mari ne se sent pas le courage de tuer sa femme et son amant, il ne lui reste plus, n'ayant pas eu la volonté d'être un assassin, que celle d'être un mari complaisant.

Et avec un air détaché il ajouta :

— A moins, comme dit Dawson, qu'il soit véritablement plus facile de mourir pour la femme qu'on aime que de vivre avec elle.

II

Georges Antheaulme partit pour Venise. C'est un acte émouvant que celui qui consiste à détruire des idoles. Notre temps se passe à rythmer ce geste de destruction : photographies encadrées que l'on regrette bientôt d'avoir constamment sous les yeux, lettres longtemps conservées et que l'on brûle un jour de dépit, rubans fanés que le temps use et coupe, coffrets aux souvenirs qui se remplissent et que l'on vide de temps en temps sous le cruel prétexte de mettre de l'ordre, tous symboles d'allégresse

et de tristesse, de minutes qui se sont achevées en rires ou en sanglots.

Georges aimait toujours Patricia ; mais, par orgueil, il voulait se persuader du contraire. Durant son séjour à Venise, où il était en relation avec toute la société élégante, il crut s'amuser. Il avait une nature enthousiaste et, dès l'enfance, sa mère lui avait fait perdre l'habitude de se plaindre. Il traversait une crise pénible, laquelle, sans le rendre sceptique, l'éloignait du sentiment et des serments faciles pour le rapprocher du seul plaisir. On ne s'aperçoit pas que la jeunesse passe avec les sentiments crus éternels et que l'on aimait. Le scepticisme n'est peut-être qu'une forme du regret qui s'empare de nous, lorsque nous ne sommes plus assez jeunes pour être téméraires et audacieux.

Ce qui est désolant, c'est que, pour les tendres, il y ait un tel goût d'amertume dans les philtres de bonheur : toujours rêvant, Georges Antheaulme ne pouvait encore croire à son réveil brutal. Avant d'avoir pu reprendre son entière lucidité, la réalité, ni trop laide, ni très belle, mais seulement indifférente (et l'indifférence est le pire des traits de la perfide fortune, celui qui nous blesse le plus sûrement) lui apparaissait dans toute sa nudité, en même temps que revenaient, à la charge, les innombrables et suppliciantes petites cruautés de la vie quotidienne. C'est bête, à notre époque d'analyse et de synthèse, d'avoir l'âme romantique de « René », de pleurer sur un mensonge et les belles saisons du passé...

Il fallut bien qu'un jour Georges Antheaulme se décidât à rentrer à Paris. Stany et Patricia jurèrent qu'ils avaient lutté, — très peu, sans doute. Ils s'aimaient et les choses prenaient, autour d'eux, un aspect splendide. Antheaulme ne devait pas être une ombre triste dans le rayonnement lumineux de leur joie. Il se rappelait le retour angoissé de Stany ; aujourd'hui, les rôles étaient renversés ; combien grotesque était le sien ! Il lui semblait affreux de

ne pas pouvoir haïr ces êtres-là! Mais était-ce sa faute et, eux, étaient-ils vraiment coupables ? N'aimait-il pas Patricia; et Stany n'était-il pas toujours son frère? Quant aux amants, non seulement la présence du mari les gênait, mais ils souffraient, surtout pour lui, de leur situation anormale. Au fond, ils étaient d'honnêtes humains, bons et droits malgré tout, des pauvres humains, au grand jeu du mensonge et de l'amour.

Dans des moments pareils, il n'y a pas à se risquer dans des tirades qui ne servent à rien qu'à rendre sot celui qui les déclame, parce qu'elles sont de mauvais goût. Ils avaient tous fait leur effort ; tant pis pour eux s'ils n'avaient pas réussi. Georges Antheaulme méprisait la pitié ; s'il prolongeait la scène, il finirait par en inspirer et cela, il ne le fallait à aucun prix. C'est un préjugé idiot qui veut que celui qui est trompé soit ridicule. Du reste, personne n'était trompé dans cette occurrence, puisqu'ils étaient tous les trois d'accord.

Georges Antheaulme n'avait pas pu, de par sa seule volonté, rompre avec les contingences et se dégager de l'influence de son milieu pour goûter à de nouvelles espérances ; il n'avait pas pu, davantage, être, jusqu'au bout, l'indifférent plus fort que les obstacles qui entravent son chemin. Il tenait encore à son passé par des liens solides : « il est certain qu'on ne se détache jamais sans douleur ». Il ne pouvait sortir de l'obscurité qui l'entourait, il sentait sa faiblesse, il maudissait sa misère...

Il avait perdu son amour; il n'avait plus d'ami. Il fallait qu'il partît, seul, avec son chagrin...

III

Au début de leur mariage, pour plaire à Patricia, Antheaulme avait acheté une maison dans l'Estérel, aux environs d'Agay. C'était une maison à la mode mauresque, aux murs rouges, au toit plat en harmonie avec la cou-

leur de feu de la terre et des bois; couverte de clématites et de chèvrefeuilles, en partie cachée sous les arbres et les feuillages des mimosas, elle se reflétait dans l'eau. Abandonnée dans la forêt fériquement sauvage et désordonnée, sa façade ouverte sur la mer, il semblait, tant elle était séparée de toute autre habitation, qu'un de ses côtés seulement appartînt à la vie et que le reste demeurât dans le mystère. De là lui était venu son nom de « Chimère ». On y respirait une odeur suffocante, faite d'air et de sel, de citronniers et de plantes africaines. On y respirait aussi les fleurs préférées de Patricia.

C'est là que Georges Antheaulme vint se retirer avec la résolution d'oublier. Il pensait atteindre à l'indifférence, bien qu'il s'attachât, par un raffinement de sa sensibilité, à demeurer dans un lieu où tout lui rappelait son passage avec Patricia, où tout racontait leurs amours; sur la terrasse, les fauteuils de paille et les divans attendaient les mêmes corps ; les mêmes meubles étaient aux mêmes places, les bibelots sur les mêmes étagères. Il revoyait, dans sa mémoire, les doigts prudents de Patricia pousser sur les rayons les objets précieux, de peur qu'en les heurtant par maladresse on ne les brisât.

Georges n'envisageait plus ce qui pouvait lui causer maintenant une grande joie ou une grande douleur. La destinée ne lui prouvait-elle pas que ses affections étaient artificielles ? Ayant goûté à la vie, il n'avait plus de raison d'être impatient de la connaître et il rendait à chaque chose la véritable place qu'elle méritait, sans en exagérer la valeur. Il finit par douter des sentiments de tendresse que Patricia et Stany avaient eus pour lui, autrefois ; il aurait voulu ne plus s'émouvoir de ses souvenirs, mais, malgré le temps, si vive était la blessure qu'il les traitait, en lui-même, de parjures, de traîtres, de menteurs... Bientôt, il s'imagina qu'il ne pourrait plus jamais aimer ! Quel désastre, quelle ruine pour un tempérament comme le sien, pétri dans l'argile de la tendresse et de l'espérance !

« Quoi ! Ne plus aimer ! » se disait-il, en parcourant le soir, les sentiers de ses obscurs jardins qui l'avaient vu, tour à tour, heureux et désespéré, « ne plus aimer, dès le début de la vie et après la première complication sentimentale ! Ne plus pouvoir aimer ! Un jour pourtant, je cesserai de vivre ! Mes yeux ne s'ouvriront plus ni sur l'hiver ni sur l'été, mais, pareils à des étangs vidés, ils ne refléteront rien de la couleur du ciel ! Si l'illusion n'est qu'un sournois aveuglement de notre esprit et si notre jeunesse n'est qu'un frêle esquif, voguant sur le fleuve de la vie sans chance d'escale, pourquoi nous laisser duper par ces gracieux mirages ? Avoir le cœur baigné de lumière, sentir son sang chaud couler dans ses veines, marcher sur la terre, courir, serrer des cœurs aimants contre son cœur et apprendre brusquement que tout ce que l'on voit, tout ce que l'on touche, tout ce qui existe, enfin, est amené à périr comme notre corps, c'est bien là, vraiment, ce que l'on appelle mourir !

» Moi, qui étais cet être jeune qui montait dans la vie, tout gonflé d'orgueil pour l'humaine condition, je disparaîtrai, sans laisser de regrets parmi les êtres que j'aurai adorés, et tout ce qui vit en moi, tout ce qui frémit dans mon âme, tout ce qui naît de mon cerveau s'effacera comme des humiliations ! Et, comme des nuages de plumes légères s'envolent dans l'air frais du soir, il ne restera rien de mon esprit pour pleurer de désespoir sur ce qui fut éphémère ! »

La « Chimère » était la maison du silence ; un homme accablé par une mélancolie dépressive y aurait oublié le son de sa voix. Deux domestiques annamites étaient préposés au service : l'un, invisible, donnait ses soins à une cuisine asiatique ; l'autre, qui se nommait Nako, faisait à la fois office de valet de chambre et de maître d'hôtel.

Nako avait été l'ordonnance du commandant Antheaulme, oncle de Georges, chef de bataillon en Extrême-Orient, et, pour le récompenser de sa conduite, le com-

mandant plaça l'indigène, à sa libération, chez son neveu, auquel, bientôt, il se dévouait servilement. Aucun autre visage n'apparaissait devant Georges. L'Annamite était loin d'être sot; il avait l'instinct subtil de l'animal, lequel, privé du don de la parole, interprète les moindres regards; il devançait les désirs de Georges, savait miraculeusement ce à quoi il pensait, pénétrait jusqu'au fond de ses méditations, devinait son ennui. Son mutisme perpétuel avait suffi pour lui gagner la sympathie de son maître et pour le rendre indispensable.

Comme il n'ignorait pas le goût d'Antheaulme pour les bêtes, un jour, il lui rapporta un chat étonnant qu'il avait acheté, trouvé ou volé, on ne sait où, mais le plus beau du monde, long chat persan, haut sur pattes, fourbe et vorace, griffant et déchirant tout, superbe de dédain et d'indépendance, et qui justifiait le mot de l'écrivain qui a dit que Dieu avait inventé le chat pour permettre à l'homme de caresser le tigre. Son épaisse fourrure était d'un blanc plus pur, plus immaculé que l'hermine, et tantôt ses yeux avaient la couleur des émeraudes, tantôt celle des saphirs de Ceylan.

Nako était artiste : il observa qu'il y avait, dans la propriété, un étang où il n'y avait même pas de poisson; à peine quelques lotus... En effet, de quelle utilité, même esthétique, pouvait être une pièce d'eau sans animal pour s'y baigner ?

Un soir, Nako, génie du mal ou consolateur divin, fit apparaître, comme par enchantement, une lampe, des pipes, de la drogue...

De sa corne d'abondance il offrait le moyen de tout oublier. Comme il savait d'étranges, de cruelles histoires ! Jamais Antheaulme n'avait tellement entendu sa voix !

Georges regardait avec admiration Nako préparer les pipes. Ses doigts flexibles de prestidigitateur jouaient avec une fine aiguille dorée qui lui servait à introduire, méticuleusement, dans le fourneau de la pipe, l'opium.

Georges Antheaulme n'avait jamais fumé ; mais qu'importait, puisque Nako assurait qu'il le débarrasserait de sa peine... et il sut le persuader si bien...

... « Nako, disait Georges, sous l'influence du poison magique, Nako, demain, je veux qu'il y ait des bêtes chez moi. Mais, j'exige, entends-tu, que les bêtes soient blanches... Arrange-toi comme tu voudras pour les trouver; ne regarde pas au prix...

... « Nako, vois-tu ce paon sortir de la fumée? il est tout blanc. Comme il grandit rapidement ! Il est immense... il ne pourra pas tenir dans la chambre...

...« Ah! c'est effrayant! Le paon se met à rire! Et quand il rit, il ressemble à Stany... Il fait la roue... on dirait qu'il veut m'insulter... Nako, la chambre se remplit de paons blancs et tous, ils se mettent à rire, et tous, ils ressemblent à Stany, et tous, ils font la roue... Ils m'insultent, te dis-je ; Nako, chasse-les...

...« Maintenant, voilà des perroquets que les hommes imitent, contrairement à ce que l'on raconte ; ils ont des plumes blanches qui traînent par terre...

...« Nako... est-ce toi qui as trouvé ces ibis de cette incroyable blancheur, et ces cygnes également blancs ? Pour quelle raison ce cygne noir, solitaire, au bec rouge, se mêle-t-il à cette blanche procession ?... Comme il est taciturne... Il a l'air d'un moine inquisiteur...

...« Nako!... Nako! ferme la porte... pousse les fenêtres; voilà le chat ! il est furieux... il se précipite dans la pièce pour massacrer mes oiseaux fantastiques !... Empêche, Nako, un tel carnage !... Le chat s'est arrêté net, tout à coup. Qu'a-t-il vu ? Qu'y a-t-il ?... Effrayés, les oiseaux ont fui !... Seul, le cygne noir s'est dressé, impassible, devant le chat en colère qui recule, le dos rond, le poil hérissé...

... « La tristesse méprisante et silencieuse de mon cygne en imposa-t-elle à la violence du chat ?... Mais, où sont les bêtes ?... Reviendront-elles ?

...« Nako ! vite... encore une pipe ... »

....

Une semaine plus tard, Georges Antheaulme possédait réellement tous les animaux rêvés, sans oublier le cygne noir. Les cygnes et les ibis se baignaient dans l'étang, des perchoirs avaient été aménagés dans les feuillages des arbres pour les perroquets les plus rares et dans une volière s'ébattaient les paons. Ils lançaient des longs cris douloureux dont les échos allaient mourir comme des vagues sur le sable et faisaient peur aux passants, la nuit... Souvent, un des divins oiseaux,le plus orgueilleux, le plus superbe,osait se dresser devant un rayon de l'aveuglant soleil, et, lentement, ainsi que la mer déferle sur le sable du rivage, d'un air de grandeur et de majesté lasse, ouvrant ses grandes ailes, il faisait la roue au soleil, pour voir celui des deux qui possédait le plus lumineux éclat. Ainsi la vie brille, parfois, comme ce magicien ailé, quand il fait la roue ; mais elle est difforme, comme les paons, grotesques caricatures, lorsque,abandonnant leurs altières attitudes, ils marchent sur leurs pattes boiteuses.

Le chat persan regardait les nouveaux venus avec le mauvais œil d'un jeteur de sorts ou plus simplement d'un carnassier.

Antheaulme ne quittait plus la fumerie que Nako lui avait installée au rez-de-chaussée de la maison, et, les fenêtres ouvertes,il contemplait ses jardins où régnait le « Blanc » et les oiseaux qui allaient, en cortège, perdre leurs plumes scintillantes dans l'eau limpide de l'étang.

Tout était féerique à la villa « Chimère », où le maître fumait, rêvait, songeait, en son impénétrable solitude, à la mort lente de sa vie. Le chat se plaisait auprès de lui sur le divan ; on eût dit que l'odeur écœurante de la drogue lui était familière... Sans doute rêvait-il aussi ?

« Nako, disait Antheaulme presque assoupi, il n'y a plus personne sur la terre, hors nous... »

IV

Des étrangers auraient pu s'étonner de ce que Georges Antheaulme mélangeât grossièrement à ses fragiles collections de cristaux anciens, aux coupes rares taillées dans l'améthyste, aux jades rangés sur des petites tables de laques, ces boules de verre de teintes communes que l'on a coutume de suspendre à l'intérieur des cages pour divertir les oiseaux. Il ne se sentait pas capable de se séparer de ces bibelots sordides gagnés aux loteries des foires; il leur attribuait une valeur purement spéculative, mais combien précieuse! Dans son parc, les animaux vivaient en liberté et, parfois, ces boules de verre quittaient les divans, où Georges les avait mêlées aux coussins, pour rouler sur les pelouses entre les pattes du chat ou d'un paon. Il en possédait cinq de couleurs différentes; à chacune il avait donné un nom: la rouge s'appelait « Désir », celle couleur de l'or « Illusion », la bleue « Orgueil », la verte « Esprit », enfin, la boule d'argent « Sagesse », parce qu'elle était la plus petite, la plus légère et la plus transparente. Elles symbolisaient des vertus imaginaires. Que l'on ne prenne ici le mot vertu ni dans le sens du *Bien*, ni dans celui du *Mal*. Antheaulme donnait simplement ce titre aux sentiments que lui inspiraient un être ou une chose aimés : tout dépendait de la nature des rayons. Ainsi, d'après lui, le désir devenait une vertu et, bien que le paradoxe pût paraître osé, tous les vices pouvaient forcément se transformer en vertus dans l'esprit de celui qui semblait perverti aux yeux de la foule. L'essentiel était que le sujet les pratiquât avec une évidente passion, une sincérité affirmée, enfin, une volonté si précise qu'on les considérât comme nécessaires à son existence et qu'ils fussent son but et sa raison de vivre.

Puisque les douleurs humaines avaient quitté Antheaulme depuis qu'il goûtait le remède de Nako, l'illusion ne devenait-elle pas pour lui, également, une vertu?

Avec un peu d'imagination, la bienfaisante illusion entrait dans son champ visuel et il ne voyait plus que la beauté des contours, la grâce des formes, la douceur des détails. L'illusion est la nuit de l'esprit. Pour Antheaulme, il était des nuits de rare magnificence durant lesquelles l'illusion, déployant ses ailes, entraînait son âme dans une farandole de caprices et de fantaisies. Il oubliait alors le monde positif, le passé et l'avenir, après cette course au sabbat et autour d'un croissant de lune qu'un poète appellerait l'oreille de la nuit.

La puissance de l'esprit est bien factice. Pourrait-on prouver que Georges Antheaulme était moins sensé sous l'influence de son vice qu'autrefois lorsqu'il luttait pour conserver Patricia ? Même, n'était-il pas plus sage dans son indolence ? Quelle différence trouverait-on, en effet, entre un dominateur et lui ? Il possédait le monde, peut-être, beaucoup plus, car, si l'éloquence et la domination de l'un ne s'exerçaient pas entièrement sur les foules, grâce à ses rêves, l'autre pouvait étendre sa volonté jusqu'à l'infini. Le dominateur mettait en action ses rêves, Antheaulme rêvait ses actions. Son orgueil lui avait permis de s'éloigner des passionnés et de s'enfermer dans la « Chimère ». Il rêvait... Il y a dans les rêves tant de choses que l'on y trouve des « clartés de tout ». Ce n'est pas une science, c'est la synthèse de toute science, de toute philosophie, de toute religion, en un mot, de tout ce à quoi le cœur aspire, de tout ce que la pensée recherche depuis que le monde palpite et depuis qu'il y a des hommes pour sentir, penser, aimer.

Antheaulme croyait qu'il avait définitivement chassé la réalité de sa mémoire. Pareil à un héros de conte de fée, lié au silence de quelque château enchanté par les sortilèges du jeune magicien qu'ils nomment *Amour*, il errait parmi les broussailles et les fleurs auxquelles n'attentaient pas les mains ignorantes des jardiniers, dans la compagnie d'animaux qui remplaçaient les dragons des légendes, et

le cerveau peuplé des mérites de ses vertus imaginaires.

Les images à jamais enfuies d'un passé, pourtant peu lointain, n'assaillaient plus sa mémoire en touchants assauts de choses mortes, comme des couronnes d'immortelles sur les pierres tombales, et les impitoyables fantômes, à demi réveillés, n'ajoutaient plus de regret aux innombrables regrets.

V

Il est inutile de tracer des programmes d'existence, non que l'on ne les suive point, mais parce qu'ici-bas rien n'est immuable. Le rêve tue la vie et le vigoureux amour chasse le rêve impuissant.

Après les premiers transports de leur vif désir, Stany et Patricia se rendirent compte qu'une passion passagère avait désaxé leur destinée : généralement, on appelle cela ne pas être fait l'un pour l'autre. Il y avait entre eux deux cadavres : la confiance perdue et la tentation assouvie. Comme, d'un côté, il n'existe heureusement pas de courtoisie en amour, mais seulement un combat féroce de mâles et de femelles, ils se séparèrent et Patricia annonça très simplement la nouvelle de leur rupture à son mari, en demandant à le revoir ; et comme, d'un autre côté, il n'y a jamais eu ni convenances ni conventions pour un homme véritablement épris, Georges Antheaulme, qui n'avait pas cessé d'aimer sa femme, accepta, avec empressement, de la recevoir.

Patricia arriva bientôt à la « Chimère » et la maison se réveilla de son sommeil maléfique. Les animaux blancs regardèrent, avec curiosité, l'ombrelle de l'étrangère et Nako comprit que son pouvoir d'ensorceleur était détruit. Georges serra Patricia contre lui. Le goût des lèvres de la jeune femme suffit à lui rappeler toute sa tendresse. Qui donc parlait de trahison et d'infidélité ? La joie éclaire le retour des oiseaux migrateurs comme la campagne

accueille l'aurore, après la nuit. Ah ! revenez, revenez, amours !

— Chère Patricia, murmura Georges, qu'est donc le rêve auprès de ton doux visage ?

Et il pensait, en cet instant, que les drogues n'étaient utiles qu'à ceux qui ne peuvent jouir du continuel plaisir, âpre et farouche, de l'amour.

Patricia reposait sur le divan et causait familièrement avec Georges de leur nouvelle vie, lorsque, du bord de l'étang, leur parvinrent des miaulements, des plaintes et d'horribles cris qui les firent sursauter. Tout à coup, par les portes et les fenêtres ouvertes de la véranda s'engouffrèrent, terrifiés, pour s'abattre à leurs pieds dans un tourbillon, les ibis et les perroquets, les paons, les cygnes blancs et le cygne noir poursuivis par le chat persan. Ce fut une sanglante aventure dont plus d'un oiseau fut victime. L'épouvantable chat sautait sur les uns et bondissait sur les autres, semant la panique parmi la gent ailée qui se défendait mal à coups de bec. Il griffait aux yeux, mordait aux ailes, arrachait des plumes. La fumerie fut envahie, les bibelots et la verrerie mis en miettes ; les boules de verre coloré, précipitées à bas des divans, éclatèrent sur les dalles comme des bulles de savon. Puis le calme se rétablit.

Alors Patricia se mit à rire doucement entre les bras de Georges. Celui-ci voyait de loin Nako chasser les bêtes et mettre de l'ordre dans leurs dégâts. Comme l'Annamite essayait, d'un geste machinal, de raccommoder les belles pipes brisées, Antheaulme observa, sur son visage, l'ombre soucieuse de ses pensées. Sans doute avait-il compris que le destin leur envoyait un présage en immolant, aux jeux des bêtes, tout ce qui fut leurs rêveries avant le jour du bienvenu retour de la bien-aimée.

Pipes d'opium et boules de verre, Désir, Illusion, Esprit, Orgueil, Sagesse, vous n'êtes, auprès des flammes

de l'amour, que des clartés fugitives et des fumées qui s'évanouissent dans le ciel !

Tandis que d'un dernier coup d'œil vers le passé Georges Antheaulme regardait Nako disparaître tristement vers l'office, emportant les débris de ses anciens songes, il étreignit étroitement contre lui le beau corps infidèle de Patricia, sa femme, son ennemie et son amour !

ANDRÉ DAVID.

LES CHANTS DE CLAUDIEN

—

I

HOLA ! VOUS QUI DORMIEZ

Holà ! vous qui dormiez ! holà ! c'est le moment
A recharger le fardeau cher, le cher fardeau.

L'or ruisselle, les fleurs se tendent, l'heure pleure.
Que de belles batailles, que de victoires et quelles lassitudes !
Que de joies et que de rancœurs !
Que de fièvres, que de querelles !
Que d'amour pareil à de la haine !

Holà ! vous qui dormiez !
Voici le jour ; assez, la trêve !
Ainsi je heurte à mainte porte.
Vous qui dormiez, holà ! l'angoisse vous appelle.

II

JE LES AI VUS

Je les ai vus là-bas la nuit, tes yeux,
Dans la cabane des bergers,
Sous le baraquement des terrassiers,
Aux confins des prairies, près de la hutte des pionniers.

Au détour des jardins naïfs où les colons
Se complaisaient à façonner un peu de la patrie,
Combien de fois je me suis arrêté
Chercher ma fleur pourpre de sang, fauve de feu.

O toi qui m'as damné, mais enivré,
Comme une des boissons qu'on boit là-bas sous le soleil austral.

Et ta voix répondait : — Et moi,
Ne t'ai-je pas damné aussi,
Et mon amour ne t'a-t-il pas, toi aussi, enivré,
Comme un de ces parfums que l'on respire
Ici nos nuits de France ?

III

MONTE, O MA PLAINTE

Monte, ô ma plainte, vers mes lèvres !

Autrefois j'entendais des chants tendres d'oiseaux chanteurs;
Les matins autrefois étaient mes frais camarades ;
J'avais avec l'étang des conversations qui ne finissaient pas ;
Je m'amusais des bêtes des prairies et des mouches de la fenêtre ;
Un éternel présent exaltait ma fragilité ;
J'interpellais de cris grandiloquents le soleil ;
Entre les fleurs de mon jardin j'ordonnais des concours et je distribuais des prix,
Et je riais, dressant des arches claironnantes devant la porte de la vie.

Je n'entends aujourd'hui que la voix chuchotante de mon cœur.

Descends, ma plainte, vers mon cœur !

IV

ET LA VOIX DE LA FIANCEE CHANTE

Et la voix de la fiancée chante.

Le fiancé est arrivé, hélas ! hélas !
D'aucun cri ne m'a convoquée,
D'aucun geste ne m'a saluée.

Le fiancé est arrivé, hélas ! hélas !
Ses deux yeux il avait baissé,

Ses deux mains il avait fermé,
Et sans son âme il est rentré
Au logis qui l'avait choyé.

Le fiancé est arrivé, hélas ! hélas !
Deux hommes de noir habillés
Sur leurs épaules l'ont porté.

Aussi longtemps qu'en trouverai,
Des pleurs, des pleurs je répandrai,
Et lorsque plus je n'en aurai,
Sur la terre me coucherai,
Et comme lui je dormirai.

V

ICI VOICI LA MER

Ici voici la mer, âpre, aux agitations ou hurlantes ou taciturnes ;
Vieille amie des aventuriers,
Ici voici la mer aux fortunes miraculeuses,
La mer forte en tourmentes, la mer aux calmes redoutables.

Là-bas est la bourgade et ses collines et sa rivière,
La bourgade aux matins profonds,
La douceur des ciels innocents,
La bourgade où nul ne revient.

Par derrière est la ville, la ville bruissante,
La ville aux folies qui flambent,
La grande ville où toute joie se fait angoisse.

Ici voici la mer,
L'âpre amie des aventuriers,
L'épouse au sein toujours ouvert.

ÉDOUARD DUJARDIN.

TAHITI ET L'EUROPE

—

Au moment où passe en premier plan la délimitation des zones d'influence des grandes nations dans l'Océan Pacifique, il n'est pas indifférent de mettre en lumière les rôles joués par les États européens dans l'histoire tahitienne.

Tahiti! nom prestigieux, qui n'évoque en l'esprit des Français que des émotions littéraires, objet pourtant de silencieuses convoitises ; pour nous terre de la vahiné au front ceint du tiaré, pour d'autres escale merveilleusement située et point d'appui très désiré !

L'illusion littéraire nous aveugle à ce point que non seulement nous ignorons la base de nos droits, mais encore l'étendue de nos devoirs envers un pays que ses chefs confièrent jadis à notre protectorat...

Au fait, où trouver un exposé suffisamment exact de l'histoire mouvementée de ce lointain pays ?

Un soir, devant la maison du chef du district de Papara, sous le bougainvillier séculaire qui avait abrité tant de marins célèbres, ces questions étaient agitées...dans la mélancolie crépusculaire, à cette heure où rôdent les toupapaous (fantômes), tout le passé si pittoresque de l'île fut évoqué par nos hôtes, descendants directs des chefs des Tévas ; ce passé, il est en grande partie retracé et avec une précision historique rigoureuse dans les mémoires inédits de la princesse Ariitaimai qui nous furent communiqués à cette époque et d'où nous avons pu tirer en grande partie les matériaux de cette étude.

§

Le 18 juin 1767, le capitaine anglais Samuel Wallis, com-

mandant H. M. S. *Dolphin*, à bord duquel il faisait un voyage de découvertes autour du monde, découvrit l'île de Tahiti qu'il appela Otaheite.

Le point de savoir si l'île n'avait pas été antérieurement visitée par l'espagnol Quiros qui y aurait débarqué en 1606 a donné lieu à nombre de controverses ; Moerenhout, dans ses *Voyages aux îles du grand Océan*, semble bien avoir démontré l'inadmissibilité de cette hypothèse.

Le *Dolphin* fut donc bien la première grande pirogue sans balancier, annoncée par les prophètes, qu'il fut donné aux Tahitiens de voir mouiller dans la baie de Matavai, au nord de l'île, le 24 juin 1767 ; sa masse leur parut telle qu'elle ne pouvait avoir été construite par des hommes, car, à coup sûr, elle eût coulé, et ils la prirent pour une île flottante, en regardant les mâts comme des arbres, les pompes comme des ruisseaux et les habitants, dans leur tenue militaire et ornés de plumes, comme des êtres supérieurs ou des dieux (Moerenhout).

Le combat qui s'ensuivit est symptomatique de la mentalité de ces indigènes ; ignorant tout des Piritanés (les blancs), de leur puissance et de leurs armes, les insulaires équipèrent leurs pirogues et entourent le navire ; à terre se tiennent ceux que Wallis considérera bien à tort comme le roi et la reine : Amo et Oberea ; ils attendent sur un monticule, hors de portée, pensent-ils, des coups de l'ennemi. Wallis, pour abréger la lutte, met en œuvre tous ses moyens ; les canons tonnent tous à la fois, les boulets tombent aux pieds du chef et de la cheffesse et les assaillants de se disperser dans toutes les directions...

Alors le peuple vint, des branches vertes à la main ; car celui-là était sacré qui apportant des palmes demandait la paix.

En ce jour fut conclu, entre les Maoris et les blancs, un pacte d'amitié qui devait avoir d'incalculables conséquences.

Car on est tenté de relire sans plus tarder, dans les récits de Bougainville, ces paroles, prêtées à un indigène de Tahiti :

Et la vie paisible de tous les jours à la vue de nos Dieux fécondait la terre ; les grandes pirogues amenèrent les hommes blancs nous apportant un Dieu nouveau et meilleur. Voilà nos femmes et nos filles, leur avons-nous dit ; prenez-en plaisir ; puisse Dieu vôtre bénir leurs flancs et engendrer une race meilleure. Le poison des hommes blancs circula dès lors dans nos veines ; nos terres courroucées de l'injure devinrent stériles !

Constatation fort curieuse, et unique en son genre, celle que nous conduit à faire le récit de Wallis.

Une découverte anglaise, qui en d'autres temps eût entraîné d'immédiates conséquences d'ordre pratique, va se traduire par une éclosion formidable de sentimentalité européenne ; cela parce que nous sommes en plein XVIIIe siècle et aussi parce que le grand voyageur tombe éperdument amoureux d'une belle indigène !

Tant il est vrai qu'à l'origine des plus graves questions se blottit souvent, sous le couvert de la science, de la raison, l'humble fleurette du cœur humain !

Car tout de suite apparaît de nouveau la reine Oberea aux pieds de laquelle Wallis avait dépêché si peu galamment les boulets de ses canons.

Samedi 11, dans l'après-midi, le maître canonnier vint à bord avec une grande femme, qui paraissait âgée d'environ 45 ans, d'aspect agréable et de port majestueux. Il me dit qu'elle venait à peine d'arriver dans cette partie du pays et que, voyant le grand respect que lui témoignait le reste des indigènes, il lui avait fait quelques présents, en retour desquels elle l'avait invité à sa maison, qui se trouvait à environ deux milles en remontant la vallée, et lui avait donné de grands pourceaux ; après quoi elle était retournée avec lui au mouillage et avait exprimé le désir de venir à bord, ce en quoi il avait jugé convenable, à tous les points de vue, qu'elle fût satisfaite. Elle ne semblait éprouver aucune gêne, ni par méfiance, ni par peur, lorsqu'elle entra dans le vaisseau pour la première fois, et elle se comporta tout le temps qu'elle fût à bord avec cette libre aisance qui toujours distingue la supériorité consciente et l'habituel commandement. Je lui donnai un grand manteau bleu qui lui allait des épaules aux pieds

que je lui mis sur elle et que j'attachai avec des rubans ; je lui donnai aussi un miroir, des perles de diverses sortes, et beaucoup d'autres choses qu'elle accepta de très bonne grâce et avec grand plaisir.

Un jour le capitaine fait entendre par signes à la princesse qu'il quittera l'île dans sept jours ; elle lui fait d'abord comprendre qu'il devrait faire deux jours de voyage dans le pays, qu'il ramènerait beaucoup de porcs et de volailles, mais Wallis lui exprime à nouveau sa volonté de partir, sur quoi elle éclate en larmes, et ce ne fut pas sans grandes difficultés qu'elle fut apaisée.

Mais le plus touchant est, à coup sûr, le récit qui nous dépeint le départ définitif du *Dolphin*.

La reine vint à bord, mais étant incapable de parler elle s'assit et donna cours à sa douleur par des larmes. Après qu'elle fut restée à bord environ une heure, une brise s'élevant, nous levâmes l'ancre et fîmes voile. Trouvant qu'il était maintenant nécessaire de retourner à son canot, elle nous embrassa tous de la manière la plus affectueuse et avec beaucoup de larmes ; toute sa suite aussi exprimait un grand chagrin de notre départ. Bientôt après le vent mollit et j'envoyai devant les canots pour remorquer ; sur quoi toutes les pirogues revinrent vers le navire et celle qui avait la reine à bord vint au sabord de la sainte-barbe, où ses gens l'amarèrent. Au bout de quelques minutes elle vint à l'avant de son canot où elle s'assit pleurant, avec un chagrin inconsolable. Je lui donnai beaucoup de choses que je pensais d'une grande utilité pour elle et d'autres comme parure ; elle accepta tout silencieusement, mais ne prêta aucune attention à aucun. Vers dix heures nous étions sortis des récifs, nos amis indiens et en particulier la reine nous dirent adieu avec une tendresse d'affection et de chagrin qui remplit à la fois et mon cœur et mes yeux.

Celle que Wallis avait prise pour la reine de Tahiti et qu'il appelait Obéréa était Airorotua, familièrement appelée Purea, femme du chef de Papara, qui devint le grand ami de Cook. Elle était alliée aux plus grandes familles de l'île et n'avait aucune rivalité à craindre quand naquit son fils

Teriirere, vers 1762 ; à cette date son mari prit le surnom d'Amo, celui qui cligne de l'œil (d'après une habitude qu'il avait observée chez son enfant), et suivant la tradition du pays, toute son autorité fut reportée théoriquement sur l'enfant, pratiquement sur la mère. Alors, celle-ci rêva pour son fils d'un pouvoir sans égal, fit élever pour lui l'énorme pyramide de pierre qui fut le Marae de Teriirere et imposa de telles humiliations aux chefs voisins qu'elle provoqua une guerre au cours de laquelle fut brisée sa puissance (décembre 1768).

Cette situation politique difficile ne fut pas connue de Wallis, qui aurait pu y trouver les causes premières des démonstrations d'amitié toutes particulières de sa reine ; en tout cas, il est à présumer que, les connaissant, il eût retrouvé son sens pratique et n'aurait pas manqué de s'immiscer dans ces querelles intestines, donnant ainsi à son pays un rôle d'arbitre qui aurait pu avoir sur les destinées de Tahiti l'influence que l'on devine.

§

Ce fut huit mois après Wallis, en avril 1768, que Bougainville mouilla en Hitiaa, sur la côte est de Tahiti qu'il baptisa « la nouvelle Cythère ». Abstraction faite de l'importance géographique des découvertes de ces grands marins, on peut affirmer que le résultat le plus clair en fut l'énorme impression produite en Europe, en France surtout, par la publication de leurs récits, qu'ils émanassent soit du Dr Hawkesworth, soit de Commerson, le naturaliste qui accompagnait Bougainville ; quelques extraits d'une lettre publiée par le *Mercure de France* en novembre 1769 feront tout de suite comprendre la portée que pouvait avoir sur les esprits de l'époque des affirmations telles que celles-ci :

Je puis vous dire que c'est le seul coin de la terre où habitent des hommes sans vices, sans préjugés, sans besoins, sans dissensions. Nés sous le plus beau ciel, nourris des fruits d'une terre féconde sans culture, régis par des pères de famille plutôt que par des rois, ils ne connaissent d'autre Dieu que l'amour ; tous les jours

lui sont consacrés, toutes les femmes en sont les autels, tous les hommes les sacrificateurs. Et quelles femmes me demanderez-vous? les rivales des Géorgiennes en beauté et les sœurs des Grâces toutes nues.

Sans aller aussi loin que la princesse Taimai dans ses mémoires et croire avec elle que Obéréa, la reine de Wallis, « fut, sans sa connaissance ou son consentement directement mêlée aux causes de la Révolution française qui coûtèrent la tête de sa reine-sœur, Marie-Antoinette », — car enfin, entre ces deux souveraines, on est en droit de faire quelque différence, — on peut conclure à coup sûr que ce fut le prétendu état de nature de Tahiti qui suscita tout d'abord l'intérêt que la France porta à cette île lointaine.

Et de cela que pensaient les Anglais ? d'aucuns s'en montraient importunés, ainsi qu'il ressort de cette citation d'Horace Walpole qui écrivit en 1773 :

J'espère que vous êtes profondément agacé par les nouveaux voyages qui pourraient faire de quelqu'un un bon capitaine, mais ne disent rien du tout. Le Dr Hawkesworth est encore plus agaçant. Une vieille dame noire de quarante ans porte le capitaine Wallis pour traverser une rivière alors qu'il était trop faible pour marcher, et cet homme les représente comme une nouvelle édition de Didon et Enée.

§

Le plus curieux en cette affaire est que cet état de nature, dont nos philosophes se prévalaient, semble bien n'avoir existé que dans l'imagination des marins; des écrits de Moerenhout, si complets et si sincères, il ressort bien que la civilisation Maorie fut toute de complexités et de contradictions contre lesquelles se cabre le jugement des blancs; pour n'être point semblable à la nôtre, leur société n'en avait pas moins ses lois, leurs mœurs n'en offraient pas moins de singularités.

Etat de nature que la sauvagerie avec laquelle les Aréois (secte religieuse) détruisaient tous leurs enfants, ce qui n'empêchait point le Tahitien ordinaire d'adorer les siens

et d'en exagérer leurs droits? État de nature que leur manque d'attachement aux vieillards, qu'ils choisissaient de préférence comme victimes humaines?

Vraiment, devant l'étonnant spectacle qu'elle offre de la cruauté la plus sauvage alliée au caractère le plus doux et le plus accueillant, l'antique civilisation Maorie confond... et plus encore l'ignorance des philosophes qui en ont proclamé l'attrayante simplicité!

Sur tous ces points notre princesse-auteur passe rapidement et pour cause! mais elle ne peut admettre ce prétendu relâchement des mœurs tahitiennes qui servit de tremplin aux écrivains du XVIIIe siècle.

... et le relâchement supposé des mœurs tahitiennes ; je dis supposé, car personne ne sait combien ce relâchement était dû aux Français et aux Anglais eux-mêmes dont la venue causa un certain renversement aux règles de morale qui avaient existé auparavant dans la société de l'île dans son ensemble ; et le « supposé » signifie que, en prenant la société de l'île dans son ensemble, le mariage était réel en soi et le modèle plutôt plus élevé que celui de Paris ; par certains côtés extrêmement lâche, et par d'autres strict et sévère à un degré qui aurait étonné même le noble Anglais le plus conventionnel s'il l'avait compris.

Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, la mentalité de l'indigène nous échappe, en effet, par des distinctions qui dénoteraient plutôt un état de civilisation avancé qu'un état de nature.

Dans ses mémoires, la princesse Taimai relate la guerre qu'entraînèrent les amours de Tavi et Taurua :

Tavi est chef du district de Tautira ; il est puissant et généreux; son épouse est Taurua, belle entre les plus belles; or, vient à l'apprendre Tuiterai, chef des Tévas, qui demande à Tavi de lui prêter sa femme. Et Tavi le généreux prête pour 7 jours, à Tuiterai, son épouse Taurua. Mais Tuiterai s'éprend d'elle à tel point qu'il prend le nom d'Arorua (les deux poitrines) ; et les 7 jours passèrent et bien d'autres aussi sans que la belle wahiné rejoignît son foyer.

Ce pourquoi le mari déclara la guerre au ravisseur...

Celui-ci est battu, fait prisonnier et va être tué, mais il fait valoir son droit de n'être tué que de la main du chef, et son rival généreux lui fait grâce de la vie ; le prisonnier, devenu libre, demande à nouveau la femme de son hôte, et celui-ci de la lui abandonner en s'écriant : « Prends alors ton épouse ; Taurua ! mon amie ! nous sommes séparés, elle et moi Taurua, pour moi l'étoile du matin ! pour Sa beauté je voudrais mourir ! Tu fus mienne, mais maintenant prends alors Taurua, mon amie, nous sommes séparés elle et moi ! »

Il est certain que ce ne sont pas de telles singularités alors ignorées qui ont séduit l'opinion européenne, qu'elle fût anglaise ou française, et que les marins en partance pour ces attrayants pays comptaient sur des réalités plus précises ; à qui incombe la faute première du relâchement des mœurs à Tahiti, si toutefois il y eût faute ?

La question fera sourire tous ceux qui, ayant navigué sous ces latitudes, savent à quel point la douceur du climat, les parfums pénétrants, la nature voluptueuse sont les vrais coupables d'une aimable faute à laquelle ont succombé depuis des siècles tant les indigènes que les marins de toutes nationalités !

§

Ne fût-elle qu'un aperçu, toute histoire de Tahiti doit faire une large place à Cook, l'illustre navigateur, qui, sous le nom de Tuti, fut l'ami de nombre de chefs indigènes ; il apparaît à Tahiti pour la première fois le 13 avril 1769 à bord du trois-mâts barque l'*Endeavour*, au cours de son premier voyage autour du monde ; il mouille lui aussi dans la baie de Matavai, et tout de suite il rencontre celle dont Wallis avait tant vanté la beauté, deux ans auparavant, la cheffesse de Papara : Puréa.

D'elle Banks nous dit pourtant :

« Elle pouvait avoir été belle dans sa jeunesse, mais actuellement peu ou pas de traces n'en restaient. »

Il voit aussi Amo, devant lequel tous les indigènes se découvrent jusqu'à la ceinture, en signe de respect et Teriirere, l'héritier présomptif, qu'un homme porte sur ses épaules, car toute terre que toucheraient ses pieds lui appartiendrait par le fait même. Mais toutes ses faveurs vont à Otoo-ou Tu, qui deviendra Pomaré, dont la puissance a crû aux dépens de celle d'Amo et de Puréa et qui lui semble devoir être le roi de Tahiti ; cette préférence ne manqua pas d'irriter les autres chefs de l'île, et quand le capitaine Bligh arriva sur le *Bounty*, en 1788, Tu lui dit comment, après le départ de Cook, ses gens avaient été massacrés, ses territoires ravagés.

Le capitaine William Bligh avait été envoyé par le gouvernement britannique pour rapporter de Tahiti des fruits de l'arbre à pain en vue de l'acclimatation de cet arbre dans les colonies anglaises.

La princesse Taimai nous dit de lui : « Eût-il été un Français, il se serait peut-être réjoui de découvrir les fautes de son prédécesseur et d'essayer de les corriger par les siennes propres, mais quand les Anglais ont vu une fois ce qu'ils ont pris pour un fait, ils ne voient désormais rien d'autre »... et Bligh, ancien lieutenant de Cook, de s'imaginer comme lui que Otoo est le roi de Tahiti et l'ami du roi Georges III.

Or, la situation du futur Pomaré était des moins enviables ; tout ce que Cook lui avait donné avait été emporté : la vache à Faaa, le taureau à Hitia, un lit pour Tu et sa femme était signalé dans l'île d'Eiméo ; le chef, découragé, demanda au commandant anglais de l'emmener en Angleterre ; toute son autorité, il l'avait d'ailleurs transmise suivant l'usage à son jeune fils; au surplus, ses voisins n'attendaient que le départ des Piritanés pour l'attaquer.

Avant de quitter l'île, en avril 1789, Bligh donna des armes à Tu ; le *Bounty* était dans les parages des Tongas, quand son équitage se mutina; 16 des mutins revinrent à Tahiti, auprès de Tu, dont la puissance se trouva accrue d'une façon

bien inespérée : aussi remporta-t-il des succès considérables sur ses ennemis dès 1790.

En décembre 1791 Vancouver arrive à bord du sloop *Discovery*; à cette date le vieux Tu, qui a pris le nom de Pomaré (celui qui ronfle), est à Eiméo et son fils gouverne dans le district de Paré, à Tahiti ; leurs ambitions ont crû démesurément, en proportion du nombre d'armes cédées par les Anglais ; elles se traduisent bientôt par une demande très précise rapportée par le commandant du *Discovery* dans sa relation de voyage :

Pomaré me demanda de la façon la plus pressante qu'à mon retour en Angleterre je veuille bien solliciter en son nom Sa Majesté afin qu'elle arme un bateau avec les forces voulues pour être immédiatement envoyé avec l'ordre que si toutes les îles n'étaient pas soumises à son pouvoir avant son arrivée, le bateau aurait à les conquérir pour Pomaré, lequel, observait-il, je savais bien devoir être toujours un ami fidèle du roi Georges et des Anglais.

Au moment ou nous voyons pour la première fois un des chefs indigènes solliciter la protection d'une nation européenne, il n'est pas indifférent de noter avec la princesse Taimai que « dans tout ce récit rien ne montre que les peuples de Tahiti étaient davantage réconciliés qu'ils l'avaient été auparavant avec la suprématie de Pomaré ».

Un seul rival de Pomaré subsiste dans l'île, mais puissant celui-là, et d'une origine bien autrement aristocratique : c'est le chef du district de Papara, descendant d'Amo et de Puréa, qui dirige le grand clan des Tévas.

Le vieux Pomaré, passé maître en politique polynésienne, tente tout d'abord de s'en défaire par ruse; Ariipaea était ce chef.

Pomaré envoya à Ariipaea de considérables présents parmi lesquels il n'oublia pas de glisser quelques objets de fabrication européenne et lui affirma, par l'intermédiaire de son messager, qu'il le considérait comme un père, qu'il désirait être son allié, son ami et lui faire une visite à la fois pour prendre ses avis et

former une alliance qui serait aussi durable qu'intime; flatté par la condescendance d'un aussi formidable rival, le vieil homme (Ariipaea), s'oublia, sacrifia les intérêts de son pupille (Ariifaataia), fit savoir à Pomaré qu'il l'attendait; qu'il lui céderait sa propre place dans le Marae; qu'il lui préparerait sa nourriture, toutes expressions qui pour ces gens impliquaient plus que tacitement la soumission et la servitude.

En conséquence, peu de jours après, Pomaré s'en vint avec une suite nombreuse et toute la pompe que les chefs employaient en pareille occurrence; la démarche fut soudaine et Ariipaea la tint secrète pour son peuple; le premier indice en fut pour eux la vue de leur ennemi Pomaré, approchant avec une flotte. Le jour de l'arrivée de Pomaré n'avait pas été fixé, et il n'était nullement attendu, quand, un matin, on vit une flotte nombreuse qui avançait. Craignant tout d'abord quelque surprise, le peuple courut aux armes, mais il vit bientôt que les passagers des canots étaient sans armes et que dans la pirogue de tête se tenait le chef Pomaré. Alors, quand ils furent informés de la transaction, qu'ils désapprouvaient, et sachant aussi quelles cérémonies auraient lieu durant la visite, le peuple se retira dans les montagnes, emmenant femmes et enfants et, quelques minutes après, il ne resta sur le rivage que deux infirmes qui ne pouvaient s'en aller.

Cette retraite jeta les chefs dans un extrême embarras, car des victimes étaient absolument nécessaires, trois au moins; à défaut de mieux, ils sacrifièrent les deux infirmes et les traînèrent au Marae. Les survivants étaient tous chefs ou prêtres et ne savaient où trouver la troisième victime, quand tous les yeux se tournèrent vers un vieil et intime ami du chef; cette qualité même et son âge le désignaient aux exécuteurs; aussi, sans un mot, la seule question étant de savoir qui lui porterait le premier coup, et en dépit de ses cris et de ses prières, il fut joint aux autres victimes.

Quand Pomaré toucha le rivage, ils apportèrent les trois corps et les roulèrent sous la pirogue, dans laquelle il demeura et ils prirent grand soin de ne pas lui laisser toucher terre; de là, la pirogue fut traînée par les chefs de Papara et par son propre peuple jusqu'au Marae où Ariipaea et les servants du temple l'attendaient. Quand la procession fut entrée dans l'enceinte. Ariipaea, assis sur l'autel invita Pomaré à prendre sa place et s'as-

sit à ses pieds : le grand-prêtre commença alors la cérémonie, offrit aux dieux les victimes, arracha les yeux de l'une d'elles pour les offrir à Pomaré, et, après de longues prières, lui donna le nom d'Ariipaea et les terres de Papara.

Les détails de cette cérémonie nous ont paru devoir être rapportés sans omission, tant ils sont caractéristiques des mœurs polynésiennes, mais il est une autre particularité qu'il ne faut pas oublier : c'est que, malgré leur autorité, les plus grands chefs se heurtaient parfois à l'opinion de leur peuple, sans arriver à la faire plier.

Il en fut ainsi dans ce district si traîtreusement livré à un usurpateur, originaire des îles Pomotu, et qui n'avait dû l'accroissement subit de sa puissance qu'aux armes à lui cédées par les Anglais.

D'ailleurs, si le vieux Pomaré, mort en 1803, avait dû s'imposer par la ruse, son fils Pomaré II usa, lui, pour les mêmes fins, de la plus révoltante cruauté ; sous sa domination, les massacres se multiplient à tel point que l'île tout entière se soulève, met à sa tête un guerrier fameux : Opuhara, qui bat l'armée de Pomaré II et l'oblige à passer dans l'île voisine d'Eiméo.

§

Dans cette île arriva donc, en 1808, le chef battu, le tyran sanguinaire, le païen astucieux et cruel qui, devenu chrétien, devait en repartir en 1815 pour faire triompher à Tahiti les Evangiles prêchés par ses nouveaux amis les missionnaires.

La « London Missionnary Society » avait envoyé d'Angleterre, en août 1786, le vaisseau *le Duff*, qui déposa les premiers missionnaires à Tahiti en mars 1797. Loin de nous la pensée d'attaquer ici les intentions premières de ces pionniers du christianisme ! Arrivés en des temps particulièrement troublés dans un pays où leur vie était à tout instant exposée, ils ont toujours fait preuve d'humanité, et cela avec un rare courage, mais nous nous sommes proposés d'étudier l'influence sur Tahiti des éléments étrangers : or, le

missionnaire anglais a eu une double et profonde influence; d'abord sur la vie politique, ensuite et surtout sur l'évolution des mœurs de ce pays.

Sur la vie politique, parce que le hasard des circonstances a jeté dans les bras de Pomaré les premiers arrivés ; des vices de ce chef ils n'ignoraient rien; ses cruautés s'étalaient sous les yeux de tous et pourtant ils lui firent donner des armes ; l'amener à partager leur foi, à imposer à son peuple la religion nouvelle était à leurs yeux œuvre d'autant plus méritoire que le catéchumène était une brute notoire ; et ce faisant, ils ne voyaient pas qu'ils s'aliénaient nombre de chefs et une bonne partie du peuple; profonde fut leur influence sur les destinées politiques de Tahiti, parce que la cause des Pomaré fut celle des missionnaires et par conséquent de l'Angleterre, sans avoir été un seul jour celle de Tahiti.

Et sur l'évolution des mœurs imposée par les missionnaires que dire qui n'ait pas été dit déjà ? Une religion austère remplaçant un panthéisme généreux, des mortifications sans nombre imposées à un peuple pour lequel s'éjouir c'est honorer les Dieux, les rigides attitudes au lieu des danses expressives, l'hypocrisie substituée à une impudeur inconsciente, voilà tout ce qui de l'extérieur a envahi O-Tahiti-Nui en ce jour néfaste où son premier roi chrétien revint sur ses terres, entouré des missionnaires...

§

Tel fut le régime sous lequel l'histoire de Tahiti suivit son cours, Pomaré II étant roi, auquel succéda, en 1824, son fils Pomaré III, alors âgé de trois ans ; l'enfant royal fut élevé par les missionnaires jusqu'à sa mort, qui survint en 1827 ; Aimata, sa sœur, âgée de 14 ans, devint la reine Pomaré IV ; elle avait été complètement négligée par les missionnaires, si bien que le début de son règne fut marqué par un retour très net aux traditions indigènes ; la nouvelle religion battue en brèche, les lois récemment établies fré-

quemment transgressées, le désordre et le mécontentement partout, telles étaient les conditions de l'île quand y arrivèrent, en 1836, deux missionnaires français.

Que n'y étaient-ils arrivés 50 ans plus tôt !

Ici se situent les divers incidents qui ont amené l'intervention de la France à Tahiti ; en décembre 1836, sur la demande du consul anglais Pritchard, la reine fait arrêter et expulser les deux prêtres ; le roi Louis-Philippe envoie une frégate qui apporte un ultimatum auquel la reine se conforme, mais, sur la sollicitation de Pritchard, la reine Pomaré envoie à la reine Victoria une lettre par laquelle elle demande le protectorat anglais ; ces avances furent repoussées par l'Angleterre, qui, à l'époque, se souciait fort peu de Tahiti ; alors, les chefs tahitiens se mettent d'accord, en septembre 1841, pour demander le protectorat français ; mais sur ces entrefaites arrive une frégate anglaise et la reine refuse d'approuver la demande des chefs. Un an après, une escadre française fréquentant ces parages, les chefs tiennent un nouveau conseil à l'issue duquel ils renouvellent leur démarche auprès de l'amiral Dupetit-Thouars.

Attendu que nous ne pouvons pas continuer à gouverner nous-mêmes, de façon à vivre en bonne intelligence avec les gouvernements étrangers et que nous sommes en danger de perdre notre île, notre gouvernement et notre liberté, nous, la reine et les hauts chefs de Tahiti, nous écrivons pour demander au Roi de France de nous prendre sous sa protection.

Cette déclaration fut signée par la reine, en sorte que, en septembre 1842, l'amiral français crut pouvoir hisser le pavillon du protectorat.

Mais Pritchard revient d'Angleterre en février 1843, et déclare une guerre ouverte aux Français ; la reine est sous son influence ; elle refuse de céder aux injonctions de l'amiral Dupetit-Thouars, qui débarque des troupes, prend possession de l'île, dépose la reine, arrête Pritchard et l'éloigne de Tahiti.

Ces événements ne sont pas sans avoir une grosse répercussion en Europe ; Louis-Philippe désapprouve l'amiral et lui signifie de revenir au protectorat. Sur ces entrefaites, la reine Aimata Pomaré s'était enfuie à bord d'un bateau anglais et s'était réfugiée dans l'île de Raiatéa.

La guerre civile éclate à Tahiti et désole l'île pendant les années 1844-1845-1846. Bruat commande les troupes d'occupation, qui ont fort à faire dans ce pays accidenté, propre à toutes les embuscades ; on trouve encore dans les vallées de l'île les chemins stratégiques qu'elles durent tracer pour atteindre le centre montagneux où se réfugiaient les rebelles. Fort heureusement, la princesse dont les mémoires nous fournissent de si précieux documents, la princesse Ariitaimai, l'amie personnelle de Aimata-Pomaré, avec laquelle elle a été élevée, use de l'influence que conservent à Tahiti les cheffesses de haute lignée ; elle pacifie l'île ; elle refuse le pouvoir royal qui lui est offert, n'acceptant que le beau titre de Ariioeau : princesse de la paix ; elle réussit même à ramener de Raiatéa la jeune reine, enfin soumise.

Le 6 février 1847, le gouverneur Bruat recevait à nouveau, en rade de Papaeete, la reine Pomaré IV décidée à gouverner sous le protectorat français. Plusieurs vaisseaux de guerre français, anglais, américains étaient mouillés en rade; les canons des forts firent les saluts usuels, les officiers étrangers et français assistèrent à cette cérémonie d'où le protectorat français sortit, définitif, consacré aux yeux de tous et basé sur l'amitié des indigènes qui l'avaient si instamment réclamé, les efforts et les sacrifices de nos marins et de nos soldats.

Enfin, dernière étape, en juin 1880, Pomaré V, dernier roi de Tahiti, renonce à ses droits et reconnaît la souveraineté de la France.

Ainsi finit cette royauté, toute au profit des Pomaré, qui n'avait pu triompher de l'hostilité des indigènes que grâce à l'appui des Anglais et qui s'effaçait après combien de luttes

devant l'influence française, sans cesse réclamée par la volonté populaire.

§

Quelle a été sur les destinées des populations tahitiennes l'influence des différents agents dont nous avons étudié les interventions ?

Comment le montrer sans essayer, au préalable, de tracer à grands traits le caractère de l'indigène ?

Les preuves abondent qui établissent l'existence, en des temps très éloignés, d'une civilisation Maorie tout à fait remarquable; conceptions religieuses d'une haute élévation, connaissances astronomiques très poussées, organisation sociale que beaucoup de peuples eussent enviée.

Mais il faut bien savoir que, dès l'époque où les blancs furent à même de les fréquenter, les Polynésiens étaient en complète décadence; déjà, leur grandeur passée n'existait plus qu'à l'état de réminiscences.

Faut-il voir là l'influence d'un climat si merveilleusement égal sur une race provenant de régions moins privilégiées? Nous ne savons. Toujours est-il qu'à ce climat le Maori doit certainement son insouciance, son amour de la vie, sa sociabilité ; la terre est trop belle pour que la pensée humaine veuille s'en détacher en d'immatérielles envolées : le Tahitien vit tout contre son sol tout émaillé de fleurs, tout imbu de parfums ; le grand Dieu Taaroo, le dieu unique des ancêtres, est trop loin d'eux; les Déités qu'ils servent ce sont les sources chantantes et les hautes futaies; ce sont les fleurs dont ils couronnent les wahinés, ce sont ces femmes elles-mêmes dont il faut s'éjouir pour honorer les dieux ; l'homme n'est qu'un animal d'une essence un peu supérieure, et, puisqu'il doit mourir, — comme les plantes, comme les bêtes, — quoi de plus naturel qu'il soit sacrifié quand telle est la volonté des dieux exprimée par les prêtres ? quelques offrandes faites à ceux-ci donneront aux âmes l'accès des Paradis tranquilles...

Jouant avec les éléments de la vie comme un enfant avec son hochet, comme l'enfant aussi, le Maori n'a pas d'em-

prise sur ses propres émotions ; il ne sait de la vie que ce qu'il en voit et son esprit est changeant comme l'onde des lacs, comme les nuages que poussent les vents alizés : tout à l'heure, son chef lui a dit en paroles éloquentes la nécessité de prendre les armes : il a été convaincu, et, sans plus chercher, il s'est battu ; il a tué sauvagement et maintenant il embrasse son adversaire qui vient à lui des palmes à la main ; il ne pourra rien faire qui soit de longue durée ; rien ne devra être entrepris qu'un chant ou qu'une danse ne puisse effacer dans son esprit...

Il veut pouvoir profiter de tous les bienfaits des dieux et, ce faisant, il jouit du plus beau : la gaîté...

Ils étaient comme des enfants dans leur moralité et leur insouciance, mais ils prospéraient et se multipliaient, les Européens vinrent et non seulement renversèrent leurs idées morales, mais aussi leurs systèmes politiques.

Ainsi s'exprime sur leur compte la princesse Ariitaimai.

L'influence européenne la plus profonde qui ait jamais troublé l'âme polynésienne est, à coup sûr, celle des missionnaires anglais.

On ne saurait oublier, certes, que l'introduction du christianisme a fait disparaître les sacrifices humains, la pratique si courante de l'infanticide, à laquelle les mères ne se pliaient que par terreur ou superstition a diminué les horreurs de la guerre ; mais on ne peut que partager l'avis de Moerenhout, toujours si réservé dans ses opinions :

La religion chrétienne abolit donc, en un instant, tous les usages barbares, et nul doute que, guidé, pour lors, avec discrétion et sagesse, ce peuple n'eût marché rapidement vers la civilisation ; si les missionnaires s'étaient arrêtés là, tout leur promettait le succès le plus complet. Ils auraient dû montrer quelque peu d'indulgence pour certains abus, répréhensibles sans doute, et qui méritaient d'être signalés du haut de la chaire, mais qui, néanmoins, ne pouvant compromettre le bonheur du peuple, ne sont certainement pas de la compétence des tribunaux et ne devaient jamais se confondre avec les crimes. Malheureusement, les missionnaires

étaient des hommes ou plutôt des prêtres, appartenant à une secte des plus sombres et des plus rigides ; aussi, quand ils virent que d'anciennes coutumes, l'influence du climat, l'ardeur d'un tempérament tropical l'emportaient sur leurs leçons, ils eurent la faiblesse de renoncer à la douceur qui leur aurait fait tout obtenir et poursuivirent criminellement les moindres écarts de conduite...

Dans un ouvrage remarquable intitulé *Dans les mers du Sud* (1) l'écrivain anglais Robert-Louis Stevenson, qui fait montre d'un parti pris évident contre l'influence française en Polynésie, est conduit pourtant à écrire :

D'un autre côté, il serait peut-être aisé au missionnaire de procéder avec plus de prudence, et de considérer tout changement comme une affaire d'importance. Je prends, par exemple, le type moyen du missionnaire. Je suis sûr que je ne fais que lui rendre justice en supposant qu'il hésiterait à bombarder un village, fût-ce pour convertir tout un archipel. Mais l'expérience commence à nous prouver (au moins en ce qui concerne la Polynésie) qu'un changement d'habitudes est plus meurtrier qu'un bombardement.

Et plus loin, en rendant hommage à l'œuvre du père Dordillon, évêque des Marquises, le même auteur ne prononce-t-il pas la condamnation même du système des missions anglaises ? « Sa méthode avec les indigènes était d'une extrême douceur ; il jouait toujours parmi ces enfants barbares le rôle du père indulgent, et il avait soin d'observer dans les moindres choses l'étiquette marquisane. »

Chaque pays a ses coutumes, dit-il plus loin ; c'est la tâche délicate du missionnaire de les modifier, et plus il le fera en voyant les choses du dedans et en se plaçant au point de vue indigène, meilleure sera sa besogne, et là, je crois que les catholiques ont parfois l'avantage (p. 75).

Or, sous quelle forme l'Angleterre a-t-elle tenté jusqu'à l'époque moderne d'influencer Tahiti ? 1° en soutenant une dynastie d'usurpateurs ; 2° en frappant à mort la civilisation Maorie par l'intermédiaire des missionnaires.

(1) Robert-Louis Stevenson : *Dans les mers du Sud*, Edition de la « Nouvelle Revue Française », 1920.

Voilà pourquoi à ceux qui connaissent les questions polynésiennes paraîtront puériles les tentatives faites par Stevenson pour rejeter sur la France les responsabilités en cette affaire.

Dans les deux cas, une autorité étrangère s'impose, les clans désarmèrent, les chefs furent déposés, de nouvelles coutumes établies et principalement cette habitude d'envisager l'argent comme moyen et objet de l'existence.

En ces procédés, nous le demandons, quoi de français ?

Et quand il dit d'un chef marquisan : « Il aimait les Américains » et les « Inglisman », mais il abhorrait les « Flessman » et il avait soin d'expliquer que s'il nous avait cru des Français nous n'aurions pas eu la moindre noix de coco ni vu sa maison, l'écrivain précité ne se rend pas compte qu'à un voyageur français l'indigène rusé eût tenu le langage opposé !

De l'étude de l'histoire de la Polynésie une double conclusion découle : c'est que l'influence de l'Angleterre, exercée par ses missionnaires, a toujours été à l'encontre de la volonté populaire, alors que c'est cette dernière qui a demandé et fait aboutir le protectorat français.

§

Est-ce à dire que la France a apporté dans ces pays tous les germes du bonheur ? Ah ! que non pas !

Elle y a transplanté, il est vrai, la bonne humeur et les idées larges de ses marins, et de ceux-là, auxquels Stevenson rend un si éclatant hommage, le Tahitien a toujours été l'ami sincère ; nombreuses sont encore les plaques de cuivre qui, apposées sur les cases des chefs, rappellent les visites qu'y fit un marin qui fut adulé là-bas : l'amiral Germinet. De France vinrent aussi, — mais en si grand nombre ! — des fonctionnaires bien disposés pour l'indigène ; d'elle vinrent les idées généreuses, mais hélas ! bien peu des réalisations espérées...

C'est qu'avec elle s'introduit toujours la sequelle qui cons-

titue la cour disparate de cette vieille reine sans trône : la politique coloniale... Sitôt les institutions bouleversées, les trônes renversés, les conquêtes assurées au prix de maints sacrifices, sitôt partis les hommes d'audace et d'action, elle s'insinue, la vieille reine, au long des rues, autour des tables de café, sous les terrasses ombragées des bungalows fleuris ; elle traîne partout ses rancunes et son fiel et ce dernier arrête la poussée des idées les plus généreuses qui, sous ces heureuses latitudes, croîtraient vigoureuses et bienfaisantes comme l'arbre à pain lui-même.

Si les missions anglaises sont en grande partie responsables de la déchéance polynésienne, les mœurs politiques françaises peuvent être accusées à juste titre d'avoir entravé l'essor du pays.

« Nos nouvelles possessions, placées au centre de l'océan Pacifique, à une distance presque égale de San Francisco, Valparaiso, la Nouvelle-Zélande, l'Australie et les îles Sandwich sont appelées à devenir un centre sérieux d'affaires, et comme aujourd'hui, grâce à un autre conquérant Pacifique, l'illustre Ferdinand de Lesseps, le percement de l'isthme de Panama devient une réalité, nous sommes en droit d'attendre de ce côté une des principales branches de notre prospérité future. »

Vous avez bien lu ? Eh bien, ces paroles datent de 1881, prononcées qu'elles furent par M. Robin, doyen des Français, au banquet d'annexion de la colonie ; M. Briand aurait pu les redire, à peu de choses près, à la conférence de Washington, mais eût-on manqué de lui répondre : « Et depuis 1881, qu'avez-vous fait ? » Ce que nous avons fait ? Nous avons donné aux citoyens de Tahiti la possibilité d'élire un délégué ; et cette élection n'est pas chose si facile ! car allez dire à l'un de ces électeurs bronzés : « Tu voteras pour un Tel ; c'est un homme étonnant. » — « Mais oui ! » vous répondra-t-il ; puis que votre adversaire vienne, aussitôt après, lui affirmer que un Tel est un bandit : « Mais oui ! » lui répondra le même interlocuteur ; car le propre

du Tahitien est cette réponse qu'il se fait en lui-même : « *No atou !* » (je m'en f...)

Pourtant il a beau s'en f.., il n'est pas sans constater qu'aucun bateau français ne lui apporte de la métropole les produits qui lui seraient nécessaires ; que seuls, des touristes américains et anglais viennent lui apporter leurs dollars et leurs livres. Puissants ceux-là dont les eaux de Papeete reflètent si souvent le pavillon national et où donc ces autres Piritanés qui eurent mission de protéger le Tahitien ?

Alors, quand dans la rue on lui dit le traditionnel « *Ia ora na !* » (je te salue), sans hésiter l'indigène répond : *Good morning.*

§

Sur les ruines accumulées par les Européens dans ces pays qui ont connu les félicités d'un peuple nombreux et heureux de vivre, le devoir incomba à la France de rebâtir ; l'a-t-elle fait ? Nos rivaux clament bien haut qu'il n'en est rien ; ils ont, eux, cet argent que Stevenson déplore de voir introduire comme moyen et objet de l'existence, de nombreux bateaux qui, apportant les objets les plus indispensables, font que le Tahitien est l'esclave de leur change ; ils n'en sont plus au temps où Pitt se souciait si peu de ces îles lointaines ; ils savent toute la valeur d'un point d'appui...

La France, elle, considère que Tahiti est sienne de par l'histoire ; elle y est venue, en idéaliste, appelée par un peuple, elle lui a tendu ses bras en un geste généreux, mais de ses mains entr'ouvertes, qu'est-il tombé ? quelques volumes d'enthousiaste littérature !

Et toute la gravité et toute l'amertume de la situation est bien dans cette répartie de l'indigène anglicisé au voyageur français qui a étudié avant tout les parlers anciens et le salut maori :

« *Ia ora na !* » — « *Good morning !* »

PAUL RUGIÈRE.

VOLTAIRE
ET LA DÉCLAMATION THÉATRALE

—

Le problème de la déclamation théâtrale est l'un de ceux qui ont le plus agité le dix-huitième siècle. Cet art, tout à fait indigne de ce nom avant 1660, sort de l'enfance aux environs de cette date par les efforts de Molière et de Racine, dont les leçons guident deux comédiens illustres, Baron et la Champmeslé. J'aï montré, il y a quelques années (1), que la réforme accomplie alors avait consisté à briser les hémistiches en marquant les accents intérieurs, tandis que jusque-là, — et les théoriciens classiques ou préclassiques ne nous ont jamais dit autre chose,— ces hémistiches étaient considérés comme des mots indivisibles, sauf quelques exceptions admises par l'usage. J'avais également prouvé que le récitatif de Lulli, déjà étudié par M. Romain Rolland, nous renvoie l'image de cette diction réformée, Lulli étant le premier musicien qui sache mettre en relief les temps marqués qui constituent notre rythme moderne. Pourtant les comédiens, sauf Baron, n'avaient pas su se débarrasser de la déclamation circonflexe, appelée par les contemporains déclamation chantée, maintes fois décrite par eux, et qui consistait à élever la voix jusqu'à la césure pour la laisser retomber ensuite jusqu'à la rime. Ils avaient aussi continué à pousser les vers avec une prodigieuse dépense de force, en couvrant d'immeuses intervalles toniques, dans une monotonie inexpressive que le « grand goût » régnant regardait comme l'essence même de la dignité tragique, tandis que la comédie était à la fois plus simple et plus variée.

(1) En 1913, dans la *Revue de Phonétique*, dirigée par M. l'abbé Rousselot.

Mais la Champmeslé et Baron disparurent de la scène, ce dernier d'ailleurs pour y remonter plus tard, et ils furent remplacés par Beaubourg et la Duclos, qui n'avaient pas le sens commun et descendaient en droite ligne de Montfleury et de Hauteroche. Le théâtre fut privé de bons acteurs jusqu'au moment où Adrienne Lecouvreur, élève de Baron, fit applaudir sa voix touchante et vraie. Cependant elle plongeait encore en plein classicisme, récitait comme ses prédécesseurs en habit de ville, chargée de plumes et de broderies, dans un décor conventionnel que masquaient les spectateurs assis autour d'elle, avec des gestes contenus et réglés, peu propres à entraîner la voix. Or, c'est aux environs de 1720 que se ranime le débat sur la déclamation théâtrale. L'abbé Du Bos consacre à la question quelques pages suggestives dans ses *Réflexions critiques*, en 1719. Au cours du siècle elle est traitée tour à tour par un certain nombre de spécialistes : Louis Riccoboni, Rémond de Sainte-Albine, Sticotti, Dhannetaire, sans compter les comédiens du temps, dont les mémoires sont si intéressants. Divers écrivains interviennent eux aussi, Dorat, Collé, Voltaire, Marmontel et Diderot, ce dernier se montrant franchement novateur lorsqu'il fonde le drame bourgeois, tandis qu'il fait preuve de tendances classiques dans l'opuscule intitulé *Paradoxe sur le comédien*. Mais Voltaire, dans cette longue période qui s'étend entre 1715 et 1789, occupe une position centrale. Roi des gens de lettres, il exerce parmi eux une énorme influence. Auteur dramatique enfin, il prétend régenter tout ce qui touche au théâtre. Ce sont ses idées que nous allons examiner. Il ne les a jamais exposées dans un volume compact, mais bien dispersées dans toute une série de lettres, de pièces de vers et de préfaces où il est aisé de les découvrir.

§

Nous ne savons presque rien de son goût avant 1730, sinon qu'il aimait le jeu de Baron et surtout celui de Mlle Le-

couvreur, pour laquelle, s'il faut en croire ce qui nous est rapporté, il éprouva plus que de l'amitié. En 1714, il lui dédie l'*Anti-Giton*, conte en vers, mais c'est seulement beaucoup plus tard qu'il nous a donné les motifs de son admiration. Il lit sans doute, dès qu'elles paraissent, les *Réflexions* de l'abbé Du Bos. Toutefois il est un événement plus considérable qui contribue, selon quelque apparence, à la formation de ses idées. En 1726, il va en Angleterre, et il y voit jouer les œuvres de Shakespeare. A cette époque, la tragédie française règne chez les Anglais, et ils la préfèrent au théâtre de leur grand poète national. Cependant, puisque l'on représente les pièces de Shakespeare sur les scènes d'Outre-Manche, il faut bien supposer que les acteurs qui y paraissent usent d'une déclamation différente de celle alors en usage chez nous. Donc Voltaire, à l'affût de la nouveauté, parce qu'il espère trouver en elle le succès, et déjà favorable à un art moins raide que celui auquel étaient accoutumés les contemporains de Louis XIV, va essayer de mettre à profit son expérience, mais avec modération, car il est de formation classique.

Il n'est pas interdit de croire, en effet, que la manière des comédiens anglais influe sur ses idées, car il revient d'Angleterre avec tout un programme : il faut transformer la scène française, y mettre du mouvement, du spectacle et de la vie. Voltaire considère dès ce moment que les accessoires de la représentation ne sont pas dénués d'importance, que le machiniste, le décorateur, et aussi le comédien doivent contribuer au succès des pièces. Le poète, dans son opinion, doit faire appel aux techniciens qui deviennent ses collaborateurs, et, au lieu de s'adresser uniquement à l'esprit, il doit agir aussi un peu sur les sens de son public. Bonald, en un passage peu connu, a marqué excellemment combien ce point de vue était nouveau. « Voltaire, écrit-il (1), fit révolution dans l'art dramatique : il voulut être représenté beaucoup plus qu'être lu, et professa même la maxime de

(1) Bonald : *Mélanges : de l'art dramatique et du spectacle.*

frapper fort pour la multitude, plutôt que de *frapper juste* pour les gens instruits. Il mit dans ses pièces beaucoup plus de *machines* et de fracas ; et quelquefois il rapprocha des yeux du spectateur des actions matérielles que la morale publique, d'accord avec les préceptes des maîtres de l'art, recommande d'en tenir éloignées. Cet auteur changea même l'acception du mot *passions théâtrales*, qui, pour Corneille comme pour Aristote, est l'équivalent d'affectious même les plus légitimes, et qui, dans Voltaire, signifie les mouvements du cœur les plus violents, et tels que, pour les traduire sur la scène, il faut, — je me sers de ses expressions, — avoir le diable au corps... Voltaire, le premier, présenta en quelque sorte les comédiens au public et les interposa entre l'auteur et les spectateurs. »

En tête de *Brutus*, tragédie qui voit pour la première fois la rampe le 11 décembre 1730, figure l'important *Discours sur la tragédie*, adressé à Lord Brolingbroke. Voltaire y expose ses théories, mais avec des réserves sur l'art de Shakespeare, parce que ce grand dramaturge ignore le bon goût et les règles. Pourtant il lui reconnaît « un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime ». En outre il se plaint que les tragédies françaises, dans leur forme traditionnelle, soient « plutôt des conversations qu'elles ne sont la représentation d'un événement », ce qui n'est pas mal observé. Il estime qu'il faut rendre ces conversations vivantes. Alors, à propos de *Brutus*, Mlle Gaussin, qui y tient le principal rôle, et que plus tard la rivalité de Mlle Clairon n'a pas épargnée, reçoit ces conseils (1) : « Souvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des soupirs à votre déclamation, de mettre de grands temps. Surtout jouez avec beaucoup d'âme et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des sanglots, et de grands temps dans le dernier morceau. » Voltaire réagit donc contre une froideur et des habitudes de

(1) Voltaire : *Correspondance*, décembre 1730.

monotonie qu'il condamne ; en même temps il s'efforce d'aérer la diction théâtrale.

Il semble aussi qu'à partir de son retour d'Angleterre il apprécie plus encore qu'il ne l'avait fait jusqu'alors la manière de la Lecouvreur. Elle meurt en 1730. Dans une *Epître*, il lui décerne d'enthousiastes éloges (1), car, lorsqu'elle déclamait, nous dit-il, elle se laissait guider par la nature. Il suppose que la Muse de la tragédie lui avait fait les dons les plus précieux, qu'elle lui avait accordé le goût et le pathétique. De Vénus elle avait reçu d'incomparables séductions. L'Amour s'était montré pour elle tout aussi généreux :

Je veux qu'elle aime. — A peine eût-il parlé,
Que, dans l'instant, vous devîntes parfaite ;
Sans aucun soin, sans étude, sans fard,
Des passions vous fûtes l'interprète.

Il compose l'oraison funèbre que l'acteur Grandval lit sur la scène du Théâtre Français, et il vante aux spectateurs les rares mérites de la défunte comédienne, en des phrases qui dépassent la femme pour aller à l'artiste : « Elle était digne de parler devant vous, messieurs ; elle faisait sentir dans tous ses personnages toute la délicatesse, toute l'âme, toutes les bienséances que vous désiriez ». En 1731, il lui consacre encore quelques vers dans le *Temple du goût*, et, deux ans plus tard, il leur adjoint une courte note dans laquelle il signale que Mlle Lecouvreur est « la première qui ait introduit au théâtre la déclamation naturelle ». Enfin il se résume en 1735 par un quatrain qu'il destine à figurer sous le portrait de l'actrice :

Seule de la nature elle a su le langage ;
Elle embellit son art, elle en changea les lois.
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage ;
L'amour fut dans ses yeux et parla par sa voix.

§

Vers 1730, les idées de Voltaire sont déjà formées, avec

(1) Voltaire : *Epître à Lecouvreur.*

tous les caractères qu'elles vont conserver pendant de longues années. Il les développe avec abondance jusqu'aux environs de 1760, époque à laquelle Diderot a déjà constitué le drame bourgeois. Elles demandent à être précisées. En leur fond, elles sont classiques. En effet, ce que Voltaire entend par *nature* est différent des tons de vérité que nous recherchons aujourd'hui. Pour lui, la *nature* ne peut être qu'une imitation de la réalité, et l'acteur doit « embellir » son débit. Il le dit expressément (1) : il pense sur ce point comme l'abbé Du Bos et comme tous les esthéticiens du classicisme, y compris Boileau, le plus célèbre d'entre eux. En outre il est très ferme partisan de la séparation des genres : la simplicité familière est du domaine de la comédie, et c'est ainsi qu'il la joue lui-même, au témoignage de Marmontel (2), sur son petit théâtre particulier, aux Délices ou à Ferney.

Quant à la déclamation tragique, il ne la conçoit que beaucoup plus tendue. Il y veut de la force et de la majesté ; il en bannit une récitation trop rapide. Cette noblesse nécessaire s'obtient en articulant dignement et à voix forte: « A l'égard des comédiens, écrit-il (3), Sarrasin m'a parlé avec plus que de l'indécence, quand je l'ai prié, au nom du public, de mettre dans son jeu plus d'âme et de dignité... La Noue a déclamé contre la pièce beaucoup plus haut qu'il n'a déclamé son rôle ». A propos de *Sémiramis*, il donne ses instructions au même La Noue : « Il y a cependant un point sur lequel j'aurais quelques représentations à vous faire : c'est sur l'idée où vous semblez être que le tragique doit être déclamé un peu uniment. Il y a beaucoup de cas, en effet, où l'on doit bannir toute pompe et tout tragique, mais je crois que, dans les pièces de la nature de celle-ci, la plus haute déclamation est la plus convenable. Cette tragédie tient un peu de l'épique... le cothurne est ici chaussé

(1) Voltaire : *Correspondance*, 3 avril 1739.
(2) Marmontel : *Mémoires*, V.
(3) Voltaire : *Correspondance*, 4 octobre 1748.

un peu plus haut que dans les intrigues d'amour, et je pense que le ton de simplicité ne convient point à la pièce (1). »

Or La Noue s'efforçait d'éliminer toute pompe de son débit : pour y parvenir et pour oublier que c'étaient des alexandrins qu'il devait réciter, il écrivait les vers à la suite les uns des autres quand il étudiait ses rôles. Collé raconte qu'il déclamait comme quelqu'un qui lit. Voltaire, après avoir trouvé qu'il avait beaucoup de mérite, peut-être pour le ménager, ne tarda pas à lui reprocher non seulement son physique disgracieux, mais encore la vulgarité de sa diction, et en particulier qu'il parlait trop bas. En juillet 1751, il écrira au comte d'Argental que, si La Noue doit représenter le personnage de Cicéron, il faudra le mettre « trois mois au soleil, en espalier », afin qu'il puisse jouer ensuite avec la véhémence nécessaire. A d'autres comédiens il donne des conseils analogues. Lorsque la Clairon s'avise de rendre sa diction plus simple, à partir de 1752, il est d'avis qu'elle fait tort au vers, et qu'elle lui ôte toute majesté : il s'en montre choqué. Lekain, quand il débute, lui paraît méconnaître le ton qui convient à la tragédie : « Je conseille à Mme Denis, dit-il dans une lettre à d'Argental (2), de lui faire crier à tue-tête dans les endroits de débit où sa voix est toujours, jusqu'à présent, faible et sourde. C'est peut-être le défaut le plus essentiel et le plus difficile à corriger ».

Mais Lekain ne s'améliore pas encore et sans doute ne se rend pas exactement compte de ce que Voltaire attend de lui. En 1755, il fait le voyage des Délices et il y joue selon sa manière habituelle. D'un ton assez humble et très contrit, il a raconté lui-même que l'effet produit fut fort différent de celui qu'il prévoyait. Avec une candeur respectueuse, il

(1) Voltaire : *ib.*, 27 juillet 1748. Dans la préface de *Sémiramis*, il reproche également aux comédiens de ne pas mettre assez de noblesse dans leur déclamation.

(2) Voltaire, *ib.*, 26 juin 1750.

nous dessine le portrait de son hôte en un instantané aussi amusant que véridique : « Loin de voir, sur le visage de M. de Voltaire, l'approbation que j'y cherchais, je démêlai dans ses traits l'empreinte d'une indignation, et même d'une espèce de fureur, qui, trop longtemps concentrée dans son âme, éclata enfin par une explosion terrible : *Arrêtez*, me cria-t-il, *arrêtez !... Le malheureux ! Il me tue ! Il m'assassine !* A ces mots, la société se lève, l'entoure, veut le calmer ; mais il se livre de nouveau à toute sa colère... Il sortit enfin, et courut s'enfermer dans son appartement. J'annonçai mon départ à Mme Denis... Toutefois, avant de partir, je fis demander à M. de Voltaire un moment d'entretien. Qu'il vienne s'il veut, dit-il... J'entrai chez lui ; il prit son manuscrit, et, dès la première scène, je reconnus combien je m'étais trompé dans la manière dont j'avais conçu mon personnage. » Et Lekain ajoute que Voltaire récita le rôle d'un « ton sublime, imposant, passionné » (1). Il aimait en effet la pompe et la véhémence continues, ce que n'ignoraient pas la plupart des acteurs du Théâtre Français. Le témoignage de Marmontel (2) confirme d'ailleurs celui qu'on vient de lire : l'auteur de *Zaïre*, nous dit-il, affectait dans la tragédie « une emphase trop monotone, une cadence trop marquée », tandis qu'il débitait les vers comiques avec un certain naturel. En somme, quand il fait parler des héros, Voltaire ne rompt pas absolument avec l'uniformité tendue qui était de mode au temps de Louis XIV. Mais il incline à l'humaniser et à l'assouplir légèrement. Tout en lui conservant son caractère, il l'abaisse d'un degré, comme le prouvent et son admiration pour Adrienne Lecouvreur, et aussi quelques-unes de ses lettres, qui ne sont pas toutes des flatteries intéressées, décernées à des acteurs dont il a besoin.

Assurément, c'est là ce qu'il doit à l'exemple des comédiens anglais, comme aussi bien c'est pour avoir vu jouer

(1) Lekain : lettre du 10 janvier 1756.
(2) Marmontel : *op. cit.*, VII.

Shakespeare qu'il songe à mettre du spectacle dans son théâtre. Quoique assez modérément, il recherche, en effet, le pathétique, et même, sous la teinte générale de majesté qui lui semble appartenir à la tragédie, il n'est pas l'ennemi des nuances. Une diction froidement monotone lui déplaît, et il critique la Dumesnil à ses débuts, lorsqu'elle joue *Mérope* en 1743 : au quatrième acte, dans sa scène avec Polyphonte, elle n'a qu'une déclamation molle et glacée. C'est alors que se place le mot déjà signalé par Bonald : « Il faudrait, dit l'actrice, avoir le diable au corps pour arriver au ton que vous voulez me faire prendre. — Eh ! vraiment oui, Mademoiselle, c'est le diable au corps qu'il faut avoir pour exceller en tous les arts. Oui, oui, sans le diable au corps, on ne peut être ni bon poète, ni bon comédien. »

Il charge le texte de ses pièces d'exclamations et d'interjections qui sont comme un délire verbal assez artificiel, mais qui soutiennent convenablement la voix.

Il insiste aussi pour que les accents du vers soient nettement marqués, et il indique même les inflexions oratoires, par déplacement émotif ou emphatique de l'accent (1). Il le fait d'une façon qui montre que dans son idée les hémistiches de l'alexandrin sont intérieurement divisibles, mais qui jette une vive lumière sur l'inexpérience des acteurs les plus réputés du dix-huitième siècle, dont beaucoup sont encore en retard sur la Champmeslé et Baron. « Dans votre imprécation contre le tyran, écrit-il à Mlle Clairon qui joue *Oreste* (2) :

> L'innocent doit périr, le crime est trop heureux,

vous n'appuyez pas assez. Vous dites *l'innocent doit périr* trop lentement, trop langoureusement. L'impétueuse Elec-

(1) Sur ces inflexions oratoires, je renvoie à mon ouvrage : *L'Alexandrin français d'après la phonétique expérimentale* (1914). ch. XI.

(2) Voltaire : *ib.*, 12 janvier 1750. A partir de 1752, c'est-à-dire après sa conversion, nous savons au contraire, par des transcriptions de Grétry, que Mlle Clairon accentue et rythme.

tre ne doit avoir, en cet endroit, qu'un désespoir furieux, précipité et éclatant. Au dernier hémistiche, pesez sur *cri*, *le crime est trop heureux* ; c'est sur *cri* que doit être l'éclat. Mlle Gaussin m'a remercié de lui avoir mis le doigt sur *fou* ; *la foudre va partir*. « Ah ! que ce *fou* est favorable », m'a-t-elle dit.

La nature en tout temps est funeste en ces lieux...

Vous avez mis l'accent sur *fu*, comme Mlle Gaussin sur *fou* ; aussi a-t-on applaudi ; mais vous n'avez pas encore assez fait vibrer cette corde (1). »

De plus il demande que le comédien soit sensible et sache pleurer, qu'il mette dans sa diction des soupirs et des pauses répétées, qu'il parle quelquefois d'une voix haletante et accablée. Il l'écrit dès 1730 à Mlle Gaussin. Il l'écrit vingt ans plus tard à Mlle Clairon, toujours à propos de la tragédie d'*Oreste*. « Si vous aviez, lui insinue-t-il en formules soumises, le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse, après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand Iphise vous dit :

Pammène vous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure ;
Il y va de ses jours...

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces symptômes de découragement, après un *ah* très douloureux.

(1) Si l'on tient compte des incroyables ménagements avec lesquels Voltaire s'adresse à Mlle Clairon, il est clair qu'elle n'a rien marqué du tout.

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Vous vous êtes trompée...

« En observant ces petits artifices de l'art... vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une âme noble et sensible (1). »

§

Pourtant ce pathétique si désirable exclut la frénésie et les véhémences outrées : Voltaire, qui commence par admirer Mlle Dumesnil quand elle inaugure sa déclamation passionnée, bientôt la trouve à la fois vulgaire et très violente. Comme elle recherche les juxtapositions téméraires et les contrastes les plus âpres, comme elle passe sans transition du familier au délirant, il a vite fait d'expliquer d'une manière très simple cette diction qu'il ne comprend pas, qui le scandalise : la Dumesnil boit, accusation qu'il répète à partir de 1750 dans toute une série de lettres, que reprennent après lui Bachaumont, Marmontel et Dussault, mais qui ne paraît reposer sur aucun fondement, et dont Talma a fait justice avec indignation.

Il résulte de ce qui précède que Voltaire regarde certaines nuances comme utiles et même recommandables, pourvu qu'elles ne nuisent pas à la pompe du débit. Dans la lettre à la Clairon citée ci-dessus, il marque que des différences d'acuité doivent être recherchées par l'acteur : l'organe a des notes claires et des notes sombres dont il faut se servir tour à tour, et l'on ne saurait toujours réciter sur le même ton. Que l'on n'oublie pas non plus les variations de vitesse, qui peuvent être d'un heureux effet, pourvu qu'on en use judicieusement et avec modération. Surtout que l'on ne déclame pas trop lentement, car alors on enlève au débit tragique la chaleur qui lui convient. Lorsque Mlle Clairon étudie le rôle d'Electre, Voltaire, sur le texte qu'il lui envoie, formule quelques indications. Il en use de même depuis trente ans avec les comédiens qui interprètent ses pièces, lui

(1) Voltaire : *ib.*, janvier 1750.

dit-il en manière d'excuse, et elle doit bien se persuader qu'il y a des endroits où il faut accélérer la parole, d'autres où il faut la ralentir : c'est ainsi que les musiciens varient leurs mouvements, opposant l'*allegro* à l'*adagio*. Dès les premières représentations d'*Oreste*, il lui écrit encore : « Monsieur le maréchal de Richelieu dit que vous avez joué supérieurement et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impression ; mais il trouve que vous avez mis un peu trop d'*adagio*. Il ne faut pas aller à bride abattue ; mais toute tirade demande à être un peu pressée, c'est un point essentiel (1). » Encore une fois, étant donné le système général de Voltaire, ces différences de vitesse ne doivent comporter aucune exagération. Il en est de même des variations de force, puisqu'il va de soi que les rois et les héros légendaires parlent avec un éclat qui atteste leur dignité souveraine. Tout ce qu'il veut inculquer à ses interprètes, c'est l'idée que la déclamation de la tragédie, malgré la pompe que ce genre implique et qu'il doit conserver, s'accommode fort bien de plans étagés, de dépressions et de reliefs, pourvu que les contrastes ne présentent rien d'excessif.

§

La doctrine de Voltaire, qu'il défend en un nombre considérable de lettres et de préfaces, semble très ferme. Cependant il abandonne les solides positions dans lesquelles il s'est retranché pour en choisir de plus avancées. C'est que Diderot écrit en 1757 le *Fils naturel*, avec les *Entretiens*, et en 1758 le *Père de Famille*, avec le *Discours sur le poème dramatique*. Alors Voltaire, qui craint d'être dépassé, mais qui ne veut à aucun prix rester en arrière, se décide à faire des concessions (2). Jusqu'à cette époque, tout en s'inspirant des Anglais pour l'action scénique, il avait maintenu le

(1) Voltaire : *ib.*, janvier 1750.

(2) A l'en croire, la tentative de Diderot l'enchante. Le 27 février 1761, il écrit à Damilaville qu'il est « enivré du succès du *Père de Famille* ». Son enthousiasme est sans doute simulé. Il est vrai que ce succès constitue une bonne réponse à la *Comédie des Philosophes*

point de vue classique et traditionnel. Il avait protesté contre l'excès et l'exagération des gestes. Comme Lekain, dans *Sémiramis*, faisait le rôle d'Arsace, il lui avait reproché un jeu trop réaliste : « On dit que Lekain, avait-il écrit à d'Argental le 4 août 1756, s'est avisé de paraître, au sortir du tombeau de sa mère, avec des bras qui avaient l'air d'être ensanglantés : cela est un tant soit peu anglais, et il ne faudrait pas prodiguer de tels ornements. »

Bientôt pourtant, débordé, voyant que les applaudissements vont à des innovations qu'il a d'abord condamnées, il cède au courant vainqueur. Il le fait sans doute sous diverses influences, dont l'une au moins, celle de Diderot, nous est connue : « Si vous voyiez la Clairon traversant la scène, lui écrit celui-ci (1), à demi renversée sur les bourreaux qui l'environnent, ses genoux se dérobant sous elle, les yeux fermés, les bras tombants, comme morte ; si vous entendiez le cri qu'elle pousse en apercevant Tancrède, vous resteriez plus convaincu que jamais que le silence et la pantomime ont quelquefois un pathétique que toutes les ressources de l'art oratoire n'atteignent pas. » Déjà, en 1759, cédant à la pression du public lettré, Voltaire s'est montré chaud partisan de la réforme financée par le comte de Lauraguais, et grâce à laquelle la scène allait être pour toujours débarrassée des spectateurs qui l'encombraient, ce qui désormais enlevait aux représentations le caractère de pure récitation qu'elles avaient eu jusqu'alors. Pendant de longues années il se montre un converti assez docile. Assurément il est assez visible qu'il met toujours Shakespeare au-dessous de Corneille et de Racine, bien qu'il lui accorde son tribut d'admiration. Il lui reconnaît en 1761 « quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel et de force ». Il avoue aussi que le monologue d'*Hamlet* n'est pas sans beau-

(1) Diderot : *Lettre à Voltaire*. 28 novembre 1760. M[lle] Clairon imitait M[lle] Dumesnil, qui avait inauguré dans *Mérope* un mouvement analogue. Comme M[lle] Dumesnil s'était fait applaudir chaleureusement, Voltaire finit par l'approuver.

té : « C'est un diamant brut qui a des taches : si on le polissait il perdrait de son poids » (1). Son classicisme, en effet, s'atténue et ne se manifeste plus que par de rares déclarations. L'une est de 1760, lorsqu'il indique à Lekain qu'au théâtre l'intérêt est dans le fond et le style, non pas dans l'appareil et les attitudes : protestation d'une absolue orthodoxie doctrinale, et conforme à l'intellectualisme traditionnel. On en relève une autre en 1767, quand il expose au même acteur que la familiarité doit être bannie de la tragédie (2). Enfin la déclamation pathétique et vivante de la Dumesnil continue d'être l'effet de la boisson, et Voltaire n'en démord pas.

Il ne se laisse donc pas entraîner sans résistance, mais il est certain qu'il se laisse entraîner, et que souvent même il a l'air de passer à l'avant-garde. Il charge de gros spectacle *Olympie* en 1762 et les *Scythes* en 1767, afin d'amuser les yeux et de frapper les nerfs des spectateurs. En 1761 il lui arrive même d'approuver les jeux de scène de Mlle Dumesnil dans *Mérope*. A diverses reprises, il demande une déclamation naturelle, en donnant à ce mot de « nature » le sens que Diderot lui accorde et non plus Boileau. Quelques années auparavant il aurait traité de convulsionnaires des acteurs qui se seraient montrés trop pathétiques et qui auraient recherché des effets heurtés. Maintenant il lui faut de l'attendrissement, beaucoup de pleurs et de sanglots, une fougue impétueuse et déréglée, une passion qui feront tressaillir la salle. Il gourmande Mlle Durancy parce qu'elle n'est pas assez « sensible », félicite Mme de la Harpe parce qu'elle sait l'être (3). En 1773 il prie d'Argental de tancer Lekain : qu'il ne fasse point trop les beaux bras, qu'il n'essaie point de radoucir sa voix, qu'il sache jouer l'évanouissement, qu'il soit un peu brutal, comme il convient à son rôle de sauvage, et Voltaire sera content (4). Toute cette

(1) Voltaire : *Appel à toutes les nations de l'Europe* (1761).
(2) Voltaire : *Correspondance*, 16 décembre 1760 et 14 février 1767.
(3) Voltaire : *Appel à toutes les nations de l'Europe* (1761).
(4) Voltaire : *Correspondance*, 11 janvier 1773.

abdication de l'intellectualisme classique, toutes ces concessions au réalisme du drame bourgeois se résument d'une façon concrète et voyante dans une lettre de 1766, après le grand succès que vient de remporter Sedaine. Comme Voltaire est sur le point de faire représenter les *Scythes*, il écrit à d'Argental que les comédiens doivent jouer cette tragédie « comme le *Philosophe sans le savoir* ». Et il ajoute : « Le contraste qui anime cette pièce d'un bout à l'autre doit servir la déclamation et prête beaucoup au jeu muet, aux attitudes théâtrales, à toutes les expressions d'un tableau vivant (1). »

§

Mais son goût véritable, celui qu'il tient de sa formation première, finira par avoir le dessus, et il ne mourra pas sans avoir battu en retraite. Le drame bourgeois, quoi qu'il fasse, a plus de succès que sa tragédie, et, s'il n'y met bon ordre, finira sans doute par la tuer. Toujours céder ne sert à rien, et mieux vaut assurément la résistance. D'autre part Shakespeare se révèle de plus en plus comme un concurrent redoutable, dont le style inégal tend aussi trop de pièges à la belle déclamation. Lorsqu'en 1776 Letourneur fait paraître sa traduction, Voltaire, inquiet déjà depuis quelque temps, se résout à intervenir. Il s'adresse d'abord à d'Argental, et il est visible qu'il tremble de colère devant le scandale de ce « misérable », de cet « impudent imbécile » de traducteur qui sacrifie tous les Français à son idole, à un vil Anglais pour lequel d'ailleurs Diderot et Sedaine ne cachent pas leur admiration. Il faut donc écraser cette cabale, et Letourneur est mitraillé à bout portant. « Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui... Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France, et, pour comble de calamité et d'horreur, c'est

(1) Voltaire : *ib.*, 20 novembre 1766.

moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespeare... Je ne m'attendais pas que je servirais un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille pour en orner le front d'un histrion barbare (1). »

A partir de ce moment, il semble bien que la rupture soit complète, et que tout ce qui touche de près ou de loin au drame bourgeois ou à la littérature d'Outre-Manche fasse horreur à Voltaire. En 1768, dans la préface des *Scythes*, il avait porté au pinacle le célèbre Garrick, qui avait joué en France et obtenu le suffrage des novateurs : «... Le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. Garrick, avait-il dit, qui a effrayé et attendri parmi nous ceux mêmes qui ne savaient pas sa langue. » Maintenant, au contraire, Garrick, dont le jeu continue d'être vanté dans les milieux de l'Encyclopédie, n'est plus pour lui qu'un comédien outrancier, englobé dans la mésestime qu'il nourrit pour le théâtre anglais et pour Shakespeare.

Les textes manquent, qui pourraient nous faire voir par le détail jusqu'à quel point l'auteur de *Zaïre* revient à ses idées anciennes sur la déclamation, car il meurt en 1778, deux ans après avoir écrit à d'Argental la lettre qu'on a lue plus haut. Lorsqu'il disparaît, remarque M. J. J. Olivier (2), les acteurs ont conquis le droit de se jeter à terre, de paraître en désordre sur la scène, de crier (3), de pleurer et de sangloter. Cette exubérance de gestes, ce pathétique véhément permettent évidemment de conclure à une diction libérée, mais sont le fait de Molé ou de Mlle Dumesnil bien plus que de Lekain ou de Mlle Clairon, comédiens chers au châtelain de Ferney.

(1) Voltaire : *ib.*, lettre à d'Argental, 19 juillet 1776.— Il compose au même moment, toujours contre Shakespeare, une *Lettre à l'Académie*, lue par d'Alembert à la séance du 25 août.

(2) J. J. Olivier : *Voltaire et les comédiens interprètes de son théâtre* (1900), p. 355.

(3) Ce ne sont plus les mêmes cris qu'au dix-septième siècle, c'est-à-dire une dépense de force uniforme étendue à tout un rôle, mais des inflexions véhémentes limitées à quelques syllabes et qui dominent avec d'autant plus d'éclat une déclamation par ailleurs relativement simple.

C'est à Diderot spécialement qu'il faut faire honneur de ces nouveautés, car il en est le père responsable, et non pas à Voltaire. Toutes les grandes innovations que celui-ci a admises lui ont été imposées par la nécessité et le désir du succès, ou sous la pression d'une concurrence qu'il redoutait. S'il n'avait subi ni l'influence de ses rivaux, ni celle du public, il n'eût jamais consenti les concessions auxquelles il se laissa entraîner. Son goût véritable s'exprime parfaitement entre 1730 et les environs de 1760. Il est classique, mais d'un classicisme mitigé et plus « sensible ». Il est modéré, mais non réfractaire au progrès, à la condition que ce progrès ne bouleverse point de fond en comble la tradition. C'est un goût de juste milieu. L'on ne peut rien dire de plus.

GEORGES LOTE.

LA ZONE DANGEREUSE [1]

—

V

Tout le monde à cette époque (juin-juillet 1915) était triste et déçu. L'effort sur Quennevières n'avait rien donné et les officiers assuraient que notre grosse attaque du côté d'Arras était arrêtée. Dans le civil comme dans le militaire on commençait à dire qu'on ne pourrait jamais percer le front allemand. Les soldats trouvaient le temps long et leurs conversations influençaient le moral des populations. Même les Rabouin, qui avaient pourtant tenu jusque-là, parlaient d'envoyer leurs enfants chez une tante dans la Corrèze parce que, disaient-ils, les Boches allaient semer sur les villes et les campagnes des bombons empoisonnés et des bombes contenant les bacilles du choléra et du typhus !

Mon autre voisine, la femme d'Agénor le bouif, quand elle arrêtait son travail de jardinage, passait le reste de son temps à geindre sous les coups de son mari. Cette brute lui reprochait d'avoir acheté avec leurs économies des Bons de la Défense nationale. Il criait que les Allemands allaient revenir, qu'ils prendraient Paris, à la suite de quoi ces sales papiers ne vaudraient jamais plus rien. Si le maire l'avait entendu, il l'eût fait expulser incontinent, car il n'aimait pas les semeurs de panique. Sur un grand écriteau accroché dans son vestibule on lisait cet avis : *Ici, il est défendu d'avoir la trouille!* Par-dessus le marché, comme Agénor fréquentait des télégraphistes qui faisaient popote chez lui et que ceux-ci déclaraient qu'on en avait assez de la guerre, qu'on

(1) Voy. *Mercure de France*, n°s 564, 565 et 566.

lèverait la crosse en l'air si on voulait les forcer à marcher, Agénor, sa femme et tout le quartier maigrissaient d'inquiétude. Seuls nos sept gendarmes de la prévôté avaient conservé leurs belles couleurs et leur embonpoint. Ils étaient si gros, surtout leur maréchal des logis, qu'on eût pu les montrer dans les foires. On n'aimait pas ces « cognes ». Pourtant, je ne les ai jamais vus faire de mal à personne en dehors du service de la circulation, s'entend, car, là, je n'ai nulle part rencontré de gens plus tatillons, ni plus bêtes.

On peut me rendre cette justice, c'est que je ne modifie jamais dans les confessions la vérité à mon avantage, — hé bien, je ne me suis jamais laissée aller au défaitisme. D'abord, dans le milieu d'officiers où je vivais, qui, même pendant les moments les plus durs, gardaient la foi dans la victoire, je m'étais, au point de vue patriotique, en quelque sorte renforcée. Et, si j'évitais de laisser ma mémoire ressasser mon histoire avec von Kiessen, je n'en étais pas moins, au fond de moi-même, assez honteuse de cette aventure-là.

Cependant, les articles du colonel Rousset dans *le Petit Parisien* eussent suffi à me remonter tous les jours le moral guerrier. Ce bourrage de crâne à heure fixe m'était aussi nécessaire que la piqûre de morphine, aux morphinomanes. N'empêche que je restais abrutie par un chagrin auquel se mêlait, de plus en plus, de la rancune contre mon mari que j'accusais de m'avoir fait manquer ma vie...

Ce beau mois de juillet, avec tout son soleil, dont un seul rayon, mais quel rayon! pénétra jusqu'à mon cœur, se passa sans grands événements militaires.

Nous eûmes à Fontaines un ou deux escadrons du *** dragons qui séjourna assez longtemps et des territoriaux dont le métier était de rapetasser les routes, d'exploiter la forêt et d'y tendre des fils de fer barbelés. C'étaient de tranquilles pépères qui se dépêchaient de se saoûler dès

qu'ils en avaient le temps, mais bien tranquillement pour aller ensuite se coucher sans crier. Leurs officiers, de gros lourdauds ou des vieux, n'intéressaient guère les femmes, ce qui n'était certes pas toujours réciproque. Leur commandant, un petit notaire glabre, à lorgnons d'or et au ventre pointu, était enragé sur le beau sexe, dont un échantillon galant de quatrième catégorie, la célèbre Olympia, lui soutira pas mal d'argent, quelques boîtes de singe et beaucoup de sucre achetés à la coopérative militaire.

Les dragons, eux, ce n'était pas la même chose. Ces gars, bien ficelés, costauds malgré la dure campagne qu'ils avaient faite du côté d'Arras, on les avait envoyés à Fontaines en demi-repos, qui consistait à monter aux tranchées tous les quatre jours dans un secteur redevenu relativement tranquille. Ils n'avaient pas le même esprit que tous ces embusqués d'ambulance ou d'Etat-major, comme ces télégraphistes. A toutes les plaintes ou doutances ils répondaient : « T'en fais pas ! on les aura ! » tout comme des zouaves ou des chasseurs à pied.

A cause de mon grand deuil, et aussi parce que je n'avais goût à rien, je refusai d'aller chez Lydia assister à des concerts que se donnaient entre eux quelques officiers de dragons. Le marquis leur avait prêté un violoncelle et deux violons. Ils avaient déménagé d'une villa, dont le propriétaire était absent, un piano qu'ils firent porter chez Mme Rousquignolles. On espérait que je relaierais le pianiste lorsque son tour de tranchée arriverait. Mais avec la meilleure volonté du monde je n'aurais jamais pu jouer cette musique-là,— du classique, disaient-ils, — même si j'y avais eu goût. Enfin, ceux-là, du moins, quelque envie qu'ils en aient eue, se passèrent de la petite Mme Genlis.

Lydia venait, par contre, assez souvent à la maison et quelques autres dames qui, depuis la mort de ma fille et les égards que m'avaient témoignés le marquis et la mar-

quise, me traitaient presque comme une Fontainoise. Ce n'étaient pas, je dois l'avouer, les mieux considérées qui fréquentaient chez moi, car Lydia Rousquignolles ne pouvait passer pour sérieux chaperon. J'appris ainsi bien des histoires sur les ravages que causaient dans les cœurs ces élégants cavaliers et sur les colères des majors et des infirmiers de l'ambulance ; ceux-ci s'étaient vus, en un clin d'œil, et, au plus long, en un tour de main, souffler les maîtresses qu'ils s'étaient attribuées en titre, après de nombreux et loyaux essais.

Quant à Lydia, son dévergondage n'avait plus de frein. Son mari était, je crois l'avoir déjà écrit, mobilisé dans une usine de conserves ; il ne venait jamais en permission.

En effet, Fontaines devait lui paraître un endroit beaucoup trop dangereux pour sa peau. Sa femme lui envoyait de l'argent, dont elle disait elle-même que « ce cocu de Rousquignolles se fichait bien de l'origine, pourvu qu'il y en eût beaucoup ». Elle demandait de temps à autre un sauf-conduit, soi-disant pour l'aller voir. Mais elle s'arrêtait à Paris, y faisait la noce pendant quelques jours et en revenait enragée comme une chèvre, plus mal embouchée que jamais et rapportant sa valise pleine de parfums à la mode, de lotions de toilette, secrets de Poppée et autres, chiffons et linges et chaque fois un chapeau neuf ! Tout cela dont le prix n'avait été pour elle ni long ni, assurait-elle, pénible à gagner. Elle disait ouvertement qu'après la guerre elle divorcerait et se ferait p..., que dans cette situation seule elle trouverait la liberté, la richesse, l'amour et le bonheur. Malheureusement, ces idées, bien qu'elles me parussent excessives, ne laissaient pas que de m'influencer, et je me disais volontiers qu'une femme comme moi ne pourrait, qu'une fois libre, jouir de son droit au bonheur. Point n'était besoin pour cela de devenir ce que Lydia, disait si crûment, une p... Je n'avais pas à cette époque la moindre conscience d'avoir

déjà mis le doigt dans ce fatal engrenage qui devait m'entraîner tout entière et causer ma perte...

Une nuit que je m'agitais dans mon lit sans parvenir à m'endormir, mon attention fut soudain attirée par le ronflement d'un avion et la pétarade de nos 75 aux environs de Compiègne. Quelques minutes après, un mugissement extraordinaire venant du fond de l'est grossit, passa sur Fontaines en un vacarme brinquebalant de vieux métro sur des rails disjoints...

— Bon Dieu, me dis-je, où ça va-t-il tomber ?

Puis une formidable explosion, si énorme qu'elle sembla remplir toute la campagne, réveiller tous les échos, faire trembler toutes les maisons ...

Je m'étais tapie au fond de mon lit, ne pensant plus que par mes oreilles... Un silence. Puis des portes s'ouvrirent dans la rue. Les gens parlèrent. Je courus à la fenêtre pour savoir. Un soldat disait que c'était le 380 de Coucy qui commençait le bombardement de Compiègne, que, pour ici, il n'y avait plus de danger, sauf d'un coup trop court... mais ce que ce pauvre Compiègne allait prendre ! Ça continuerait comme ça, assurait-il, toutes les vingt minutes...

Des gens montèrent au projecteur pour essayer de voir les départs, les éclatements et les incendies. Les autres rentrèrent se coucher...

Un second sifflement, ronflement, brinqueballement et le reste et de nouveau l'horrible explosion. Ça avait dû tomber plus près, car le bruit fut si violent que je me demandai si les Boches n'avaient pas mis quelque chose en plus dans l'obus afin d'augmenter par un bruit exagéré la démoralisation des gens. Cela m'ennuyait de me recoucher. J'étais trop seule dans ma chambre au fond de mon lit et Mme Genlis avait le sommeil si dur que rien ne pouvait la réveiller. Il me semblait que, penchée à ma fenêtre, sur la rue, et ainsi plus proche des autres humains, je courrais moins de risques. C'était idiot, car

pendant le bombardement, il vaut mieux rester dans la maison à l'abri des éclats que de vaguer dans la rue. Mais je réfléchis qu'après tout, ce n'était pas ce pauvre petit Fontaines que les Boches visaient avec ces obus dont chacun valait, m'assura-t-on, cent mille francs !

J'avais ouvert les volets. La lune, vive comme un plein jour de cinéma, éclairait les maisons en face, mais ma fenêtre restait dans l'ombre, de telle sorte qu'on ne pouvait me reconnaître que de tout près. Je regardais bêtement en l'air pour tâcher d'apercevoir à son passage le prochain et monstrueux obus, quand le martèlement d'un pas décidé se fit entendre dans la rue. Je reconnus vite la silhouette d'un jeune brigadier de dragons que j'avais remarqué pour sa jolie tournure, sa distinction et son extrême jeunesse. Ses cheveux étaient si délicatement blonds et son teint si frais qu'on eût pu le prendre pour une jeune fille travestie en soldat, n'étaient ses épaules bien développées. Mais avait-il seulement dix-huit ans?

Lui aussi m'avait sûrement remarquée les jours précédents, car, apercevant dans le noir de l'embrasure la tache blanche et confuse de ma silhouette, il obliqua vers moi, se glissa le long du mur et, tout doucement, sans rien dire, appuya ses deux coudes sur le rebord de la fenêtre. Ainsi sa tête se trouva à la hauteur de ma poitrine. Comme je ne bougeais pas, un peu surprise, presque à voix basse, il me demanda :

— Vous n'avez pas peur, madame ?

— Peur de quoi ? répondis-je, de vous ? Non, je n'ai pas peur.

— Peur du bombardement ?

— Peuh !... fis-je, avec un détachement affecté.

Il se tut quelques secondes et reprit d'un ton plus précipité :

— ... Oh ! je vous connais bien. Je passe souvent devant votre fenêtre. Vous êtes seule et triste... Que vous sentez bon !

Je faillis l'interrompre pour lui dire, comme au marquis, que c'était du *Suivez-moi, jeune homme*, mais cette appellation me parut tout à coup si ridicule que je répondis simplement :

— Non, je n'ai pas peur, monsieur. Mais qu'avez-vous à rester ainsi devant ma fenêtre ? Si un voisin nous voyait ?

— Les voisins, fit-il, les voisins !... Mais, moi aussi, madame, je suis seul et triste, comme vous. Croyez-vous que je me promène pour chercher aventure ? Non, je cherche seulement à dérouter mon cafard. Tenez ! il est là qui m'attend au coin de la rue pour me reprendre dès que je vous aurai quittée. C'est pour cela que je veux rester auprès de vous le plus longtemps possible... Ne me renvoyez pas, petite madame !

— Allons, petit monsieur, lui répondis-je un peu émue, tandis que, sans y penser, je passais légèrement ma main sur ses longs et doux cheveux. Allons, il ne faut pas avoir le cafard à votre âge.

Il leva vers moi son visage de jeune fille dont l'expression me parut charmante et si pure...

Soudain, le tintamarre d'un autre obus et l'explosion... J'avais fermé les yeux, en rentrant mon cou dans les épaules. Et voilà que je sentis un bras autour de ma taille. Le jeune homme, d'un bond assis sur l'appui de la fenêtre, se penchait maintenant vers moi. Il tenait ma tête dans sa main et ses deux lèvres fraîches baisaient à petits coups mes épaules. Je fus toute fondue de sentir les doux baisers de cet enfant naïf et frais ; c'était comme si je m'étais moi-même caressée avec une rose après l'avoir respirée... Hélas : un homme siffla la *Madelon* au tournant de la rue. Je fis le geste de me dégager, et lui, dans sa hâte, manqua le baiser qu'il voulait me donner sur la bouche ! Il n'attrapa que le coin de mes lèvres, sauta à terre et s'enfuit en suivant l'ombre des murs.

Je me rejetai à l'intérieur de ma chambre, puis, quand l'importun,—ah ! le misérable, comme je le maudis ! — fut passé, je refermai les volets et m'étendis sur mon lit où je restai longtemps éveillée, rêveuse, la fleur du baiser au coin des lèvres.

Ah ! sentir de nouveau ce souffle, caresser ces cheveux soyeux, regarder ces yeux et y lire la réponse que l'on désire, ne plus être seule, être aimée, être aimée... s'il était revenu, il n'aurait eu qu'à pousser les volets et à sauter dans ma chambre comme un pigeon rentre au colombier... Je l'attendais !

Huit fois encore un 380 charria ses fourgons sur ma tête et creva sur Compiègne... Que tout cela m'était égal ! Je ne pensais qu'à mon ami du clair de lune. Je ne m'endormis que lorsque, à force d'y avoir pensé, je me fus donné la certitude de le revoir le lendemain.

Le lendemain, en effet, je rencontrai ce charmant garçon. Il était à cheval, tenue de campagne, avec sa lance à la main et, sous le casque, on aurait dit une Jeanne d'Arc. Il se tenait en tête du peloton, à côté d'un officier qui lui parlait. Le petit salut qu'il m'adressa fut discret et triste ; à peine un sourire. Je ne sais pas pourquoi, quand il fut passé, je me mis à pleurer. Ah ! que j'avais donc raison de pleurer, car je ne le revis plus. Son détachement était allé s'embarquer à Compiègne pour on ne savait où et, quand les escadrons de dragons partirent à leur tour, on n'avait pas eu de ses nouvelles.

Je m'informai de son nom. On me répondit que ce jeune volontaire s'appelait Urbain de R... le fils du duc, un des plus beaux noms de France ! Son souvenir me poursuivit longtemps et le sentiment de soif que ressentit ma bouche, arrachée des bords de cette source fraîche, ajouta à l'amertume de mes chagrins. Avez-vous été tué, Urbain, comme les autres ? ou, si vous vivez, vous souvenez-vous quelquefois de cette petite madame que, la nuit du premier bombardement de Compiègne, vous avez tenue,

à demi-nue, dans vos bras et embrassée si gentiment, si gentiment, car vous n'embrassiez pas comme les autres hommes, ô mon Duc !...

J'appris que, le lendemain de ce bombardement, Compiègne, éperdu, s'était vidé de presque tous ses habitants, dont Mme Phalle. Celle-là, je fus enchantée de la savoir au loin. Je lui devais de l'argent; et si je me croyais, en conscience, autorisée à ne pas rembourser cette carottière, je la jugeais capable de me faire chanter. Je reçus d'elle, plus tard, plusieurs lettres, datées de Châteauroux, auxquelles je ne répondis pas. Ses dernières se firent de plus en plus pressantes. Dans la quatrième elle menaçait de m'envoyer l'huissier. L'huissier ! En était-il resté seulement un à Compiègne ! Je continuai donc à faire la morte et je pense qu'elle doit à cette heure croire que je le suis réellement. Cependant, ma vie n'est pas encore finie. Il est possible que ma malchance persistante m'amène à la rencontrer encore. En tous cas, elle pourra maintenant mettre à mes trousses tous les huissiers et tous les juges. Je m'en moque ! Elle en sera pour ses frais. Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

On me raconta, un peu plus tard, qu'un obus tombé rue des Goguenettes, avait coupé en deux la maison de Mme Pétavy. La vieille dame, qui était restée dans sa chambre au lieu de descendre à la cave, n'avait dû la vie qu'à la chance protectrice des vieillards et des grincheux. Mais ai-je le droit de récriminer et ma veine en cette occasion-là n'a-t-elle pas été très grande, puisque, si cette vieille chipie ne m'avait pas mise à la porte, que fût-il resté de moi à cette heure ?

... L'été traîna, l'automne enfin roussit les feuilles et mon ennui restait toujours aussi grand. Ce pays, pardessus le marché, était horriblement triste, plus que triste, maussade. La forêt qui enserre Fontaines de toutes parts, comme dans les plis d'un grand rideau circulaire, l'assombrit; et, quand le vent roule dans le ciel d'énormes

nuages noirs et lourds de pluie, c'est à peine si on y voit en plein midi contre la fenêtre. En sorte que l'hiver qui fait tomber les feuilles y semble, après tout, plus gai que la belle saison. On a plus d'air, plus de jour autour de soi et on n'y étouffe pas entre ces murailles vert-sombre.

Bien entendu, les troupes continuaient à succéder aux troupes. Elles se ressemblaient si uniformément dans l'ensemble et dans les détails que, même les visages des hommes qui les composaient, me paraissaient pareils entre eux et tout à fait insipides.

L'ambulance °/oo, qu'on croyait incrustée à Fontaines, avait fini par rejoindre je ne sais où son Armée. Une autre l'avait remplacée dont le médecin-chef, très rosse, disaient les hommes, menait son monde tambour battant. Il avait réuni ses majors et ses infirmiers dans le grand château, à l'ambulance même. Ils y mangeaient et y couchaient ; c'était comme un couvent. Aussi ne voyait-on plus de ces messieurs traîner toute la journée au dehors à courir les cotillons. Et même les civils n'avaient qu'à se présenter à la visite à l'heure fixée, ils étaient toujours bien reçus et bien soignés. Les remèdes et les consultations étaient gratuits ; on distribuait du sucre aux vieillards et du lait de conserve aux enfants. Les Américains et la marquise étaient passés par là. Aussi y envoyai-je souvent maman Genlis. Ces majors-là, on peut le dire, étaient, de gré ou de force, de bien braves gens !

Quant à Lydia, le départ de l'ambulance °/oo l'avait privée de son pourvoyeur. Elle manquait souvent, même pour son usage personnel, de pâtes, de charbon et de sucre. C'était surtout la perte de ces profits qui la chagrinait, car, pour les amants, elle était sûre d'en ramasser plus qu'il ne lui en fallait. Aussi, en changeait-elle selon ses goûts et ses besoins. Elle trouvait toujours moyen de rassembler chez elle une société choisie de joyeux compagnons qui s'y donnaient rendez-vous le soir, car la fine

mouche s'efforçait de ne pas dans la journée, causer le moindre scandale dont le maire eût été averti. Il avait déjà fait fermer le bistro des « Trois-Lurons » au bout du village et expulser la grande Florence qui faisait trop ouvertement la noce. Lydia s'en était fort réjouie, en bonne concurrente. Seulement, depuis ce temps-là, elle se méfiait. Elle avait même le toupet d'aller à la messe le dimanche pour impressionner favorablement le marquis. Mauvais calcul ! Moi, je n'étais pas retournée à l'église depuis le service de neuvaine de ma pauvre Rosalinde où nous étions tout juste six personnes, y compris le bedeau. En ce qui concerne la religion, sans avoir le moindre mépris pour ses douces croyances, je n'ai jamais eu aucune piété. Qu'aurais-je donc été faire à l'église sinon m'y montrer toute moche dans mon pauvre deuil ?

Et toujours, je m'ennuyais à périr. Mes journées se passaient entre les lamentations séniles de maman Genlis et la lecture du *Petit Parisien*. Je tricotais,—pour qui, bon Dieu, maintenant ? — un interminable chandail. Quand j'étais fatiguée de tricoter, j'allais faire visite aux Rabouin, braves gens, mais guère folâtres, ou encore je me promenais solitairement, la petite Rabouin ayant été mise en pension comme une demoiselle. Ma grande tristesse se noyait dans l'ennui. J'allais bientôt être à point pour céder aux sollicitations incessantes de Lydia. Un beau soir, donc, je me rendis chez elle et j'y retournai le lendemain et les jours suivants. J'arrivais de bonne heure. Elle avait trouvé moyen d'avoir à domicile une popote d'officiers, ce qui lui rapportait, en plus de l'indemnité réglementaire de 1 fr. 50 par jour, beaucoup d'autres avantages. Elle se nourrissait, et avec elle sa bonne et son commis, sur la popote, tout en vendant au cuistot, prix fort, les denrées de son épicerie, son champagne et ses vins fins. Excellente combinaison !

L'ordinaire que me fricotait maman Genlis avait fini par me dégoûter ; tout sentait le graillon. Aussi arrivais-

je de bonne heure à la popote ; ces messieurs, enchantés de ma présence, me faisaient une place à côté d'eux. Tout en déclarant que j'avais déjà mangé, que je n'avais plus faim, je me nourrissais de fruits, de confitures et de gâteaux. Lydia allait et venait, jurant et riant autour de nous, descendant et montant les escaliers, car il lui fallait surveiller son petit débit où Loufoque, toujours à moitié gris, n'eût pas suffi à défendre la malheureuse Pacifique contre les assauts successifs ou simultanés de la soldatesque. Pauvre Pacifique, ce qu'elle en a supporté pendant la guerre ! Ce genre de travail la fatiguait et l'ennuyait ; je ne l'ai jamais vue rire, mais pleurer quelquefois. Où passait-elle la nuit ? Lydia ne s'en préoccupait point. A 8 heures du soir une patrouille de la Prévôté passait, les soldats rejoignaient leur cantonnement et la triste Pacifique, depuis ce moment-là seulement jusqu'au matin, prenait peut-être un peu de bon temps. Lydia avait fort pratiquement organisé sa maison : en bas, Loufoque et Pacifique au débit et à l'épicerie ; au premier étage, dans une grande pièce, la popote des officiers. On y avait laissé le piano des dragons, aux sons duquel, ou d'un gramophone, on dansait quelquefois. Lydia s'était réservée la chambre de Pacifique, qui avait été reléguée dans quelque taudis du rez-de-chaussée.

Il me fut, bien entendu, impossible, dans un milieu si exigeant, de m'en tirer sans quelques accrocs à ma pudeur. La plaisanterie, le rire, la familiarité, un ou deux petits verres de liqueur, l'énervement et aussi, quelquefois, un goût passager m'amenèrent à en passer par où me poussait le désir d'un de ces officiers, c'est-à-dire par l'hospitalière chambre de Lydia. Néanmoins ces petites fugues furent plutôt rares. Le cœur, en effet, n'y était pas, mais, par contre, une peur horrible de la maladie. J'avais trouvé chez Lydia un numéro d'une revue médicale apportée par son gestionnaire. Ce que j'avais lu m'avait fait dresser les cheveux sur la tête, comme on

dit. Je m'étais promis de faire bien attention et, surtout, d'éviter les hommes en état d'ivresse. Des livres comme cela, on devrait les faire lire dans les écoles aux grandes, cela éviterait bien des malheurs, si jamais quelque chose pouvait retenir les femmes lorsqu'elles ont envie de l'amour !

Souvent l'un de ces messieurs me reconduisait jusque chez moi sous prétexte de m'éviter d'être arrêtée par une patrouille de la prévôté ou de la garde de police. Mais au seuil de la maison veillaient encore de chers souvenirs par lesquels je retrouvais la force de résister aux sollicitations passionnées, délicates ou brutales, voire même à de cyniques offres d'argent. De l'argent, il m'en restait un peu auquel s'ajoutaient les quelques petites rentes de maman Genlis ; j'étais à cette époque encore assez fière pour réagir contre l'idée de me vendre.

Ce fut pendant cet automne que les raids d'avions français et allemands s'intensifièrent. Dès la nuit noire, le projecteur ronflait et ses rayons se mettaient à tourner en rond comme ceux d'un phare de mer. C'était un signal et un repère. Le ciel bientôt s'emplisssait du bruit des moteurs. On eût dit un essaim géant. Six à douze avions passaient, allumant, pour se faire reconnaître par la D. C. A., des lampes électriques bleues, rouges et vertes. Cela faisait, vu de loin, de grosses et étonnantes étoiles qui, à cause de la distance, paraissaient rester fixes un bon moment. On s'y trompait. Les avions passaient et les vigilants schrapnels allemands claquaient comme des étincelles électriques dans le ciel. Une heure après, sa besogne terminée, l'escadrille revenait, point de direction le projecteur. Dans la même nuit, ou le lendemain soir, les aviatics nous rendaient la visite. Parfois, les deux escadrilles adverses se traversaient. C'était miracle qu'aucune rencontre ne se soit jamais produite ; des officiers m'ont assuré que, dans ces cas-là, chacun prenait sa droite, poliment ! A Fontaines, dès qu'on entendait le

ronflement des machines boches,—et on le reconnaissait bien facilement à ses doubles pulsations, —dès qu'on entendait les aviatics, un clairon,posté au projecteur, se tournait vers le village et jouait le *Garde à vous* deux ou trois fois ; les gens qui étaient dehors devaient rentrer chez eux et surtout masquer les lumières.Souvent le maire passait au galop et tapait du bout de sa canne aux fenêtres encore éclairées ou insuffisamment bouchées.

Une nuit, chez Lydia, une société dont j'étais menait bon train autour d'un jeu de Petits Chevaux qu'on avait emprunté aux enfants d'un voisin.Il était 8 h. 1 /2passées ; on avait fermé l'épicerie et le café, sans qu'on eût pensé à éteindre la lampe de l'arrière-boutique dont les volets n'avaient pas été clos.Un officier, soudain, observa qu'on cognait à la porte de la cour. Lydia répondit : « Ce doit être pour cette p... de Pacifique ! » Et personne ne se dérangea. Deux minutes après, ce fut à la porte de notre salle que l'on frappa et, avant qu'aucun de nous ait songé à répondre « Entrez ! » la porte s'ouvrit. O stupeur, nous aperçûmes la silhouette du marquis vivement éclairée, se détachant sur le noir du palier.

Lydia qui, juste à ce moment, se trouvait sur les genoux d'un superbe cuirassier, poussa un cri et se cacha la figure dans les deux mains. Elle portait, ce soir-là, sa toilette de gala en satin noir, décolletée. La nacre de sa poitrine resplendissait aux feux des becs à l'acétylène. Moi, heureusement, j'étais debout, comme une dame bien élevée, derrière la chaise d'un vieux commandant fort occupé à surveiller le tourniquet des Petits Chevaux. Quelques officiers qui connaissaient le maire s'étaient levés par déférence ; d'autres le regardaient avec étonnement ou irritation. Le marquis enleva son chapeau et dit simplement ces mots, où on sentait comme un ton de commandement agaçant, mais si poli qu'on n'aurait rien pu lui rétorquer, même les plus malins :

— Je vous demande pardon, messieurs, de vous dé-

ranger, mais les avions allemands sont signalés, et comme il y avait des lumières apparentes dans cette maison, que personne ne me répondait en bas, je me suis permis de monter pour vous prévenir. Madame Rousquignolles, veuillez descendre avec moi. Je vous aiderai à mettre le volet... Je prierais aussi l'un de ces messieurs de bien vouloir clore avec soin le contrevent de cette fenêtre... Avec toutes mes excuses, messieurs... après vous, madame Rousquignolles.

Lydia, médusée, suivit le maire. On entendit ce dernier parler tranquillement, puis la voix de Lydia monta jusqu'au glapissement. Elle criait :

— Fermer le débit, monsieur le maire ? Vous n'en avez pas le droit, monsieur le Maire ! Essayez un peu ! Je sais à qui m'adresser et vous n'aurez pas le dernier mot, monsieur le Maire !

Nous ne perçûmes plus rien d'autre que le bruit d'un petit galop qui s'éloignait vers l'autre bout du village, tandis que le tintamarre de la D. C. A. commençait à donner contre le ronflement grandissant des aviatics.

Deux bombes éclatèrent, dont une tout près, avec un bruit formidable. Ce fut tout, le reste du chargement étant sans doute réservé à Creil ou à Paris. Les conversations reprirent. Les officiers disaient entre eux :

— Quel sénéchal ! C'est un numéro que ce maire-là !

— En voilà un em... bêtant personnage !

— Mais non, il a raison ! Si tous faisaient comme lui...

— Penses-tu ! nous serions frais au cantonnement !

— Et puis, zut ! nous sommes chez nous... s'il n'est pas content, il n'a qu'à aller se faire casser la gueule à notre place ! Faites vos jeux !

Et les Petits Chevaux recommencèrent à tourner.

Lydia, remontée, tremblait de colère :

— Il m'a dit, ce vieux marcheur, s'écria-t-elle, qu'il en avait assez de mon dévergondage... mon dévergondage, je vous demande un peu ?... et de mes insolences ; qu'il

avait reçu de nombreuses plaintes contre moi et qu'il allait me faire expulser... Rien que ça !

Et là-dessus, elle piqua une petite attaque de nerfs. Les jeunes gens en profitèrent pour dégrafer le corsage de la belle et la porter sur son lit où ils lui versèrent une carafe d'eau dans le cou, en riant comme des fous.

Mais, moi, je n'avais plus envie de rire. Le marquis m'avait certainement aperçue ; je n'étais donc pas rassurée sur l'issue de cette affaire, en ce qui me concernait. La Prévôté recevrait l'ordre de faire une enquête et,avec la rosserie des paysans, on ne sait jamais ce dont on peut être accusée. Aussi, abandonnant cette joyeuse société, je m'en allai, comme on dit, à l'anglaise.

La forêt proche était redevenue silencieuse et la lune, qui se levait, éclairait mon chemin. Je n'avais pas encore atteint le dernier tournant avant ma maison que j'aperçus venir à moi un groupe singulier. Quand j'en fus assez rapprochée, je reconnus que c'était une civière couverte et ses porteurs, escortée par un médecin et par le maire qui tirait son cheval par la figure.

Je me rangeai instinctivement du côté de l'ombre pour laisser passer ce triste cortège. Un malade que l'on porte à l'hôpital, pensai-je.

Mais le marquis m'avait reconnue. Il obliqua vers moi et, me mettant le doigt sur l'épaule, dit à demi voix :

— Vous voyez, vous avez bien travaillé, les fêtards, avec vos lumières !

J'eus comme un coup au cœur et froid à la figure. Ainsi,cette malheureuse Lydia avait, par son insouciance, désigné aux aviateurs ennemis un but à viser près duquel gîtaient des centaines d'hommes ! Un seul avait été atteint, c'est vrai, mais, tout de même, quelle responsabilité ! N'en avais-je pas aussi ma part, comme venait de m'en accuser le marquis ?

La civière, au clair de lune, avec sa toile tendue, était toute blanche. Elle avait l'air d'un cercueil de jeune fille.

Il n'y manquait que des roses pour ressembler tout à fait à celui de ma petite Rosalinde ; et, je ne sais comment cela se fit, mais je me mis à suivre cette civière... Je réprimai un sanglot. Un homme se retourna.

— Qu'est-ce que vous foutez là, vous ? grogna-t-il.

Je m'arrêtai, interloquée, fis demi tour et rentrai chez moi, en larmes. C'était comme s'il m'avait dit que je n'étais pas digne de Rosalinde...

Je fus si retournée par cette série d'émotions que, de plusieurs jours, je ne sortis pas de la maison. Lydia vint, enfin, m'y trouver. Elle avait mauvaise mine ; son teint rose s'était plombé, et ses yeux, aux blancs jaunis, brillaient sur de grands cernes. Elle n'était plus ni jolie ni fière... Elle me raconta que la Prévôté, puis un officier d'Etat-major étaient venus interroger ses voisins et certains notables, justement les plus tartufes du village ; elle était inquiète. L'ancien maire lui avait conseillé d'aller prier le député, lequel faisait profession d'exécrer les militaires, et bien entendu tous les marquis de France et de Navarre, d'arranger l'affaire à la n[e] armée. Mais le député s'était mis à ricaner et lui avait répondu :

— Demander quelque chose à ces cocos-là ? Figurez-vous, madame Rousquignolles, moi, un député, — et de la majorité encore ! — le général Laplanche m'a menacé d'expulsion si je me mêlais de ce qui ne me regarde pas ! Mais, ce cochon-là, j'aurai sa peau !

— Voilà où j'en suis, conclut Lydia, et je vous assure que je ne ris que d'un côté de la bouche !

Je lui demandai si elle savait qu'on eût parlé de moi au cours de toutes ces enquêtes. Je vis bien, à la façon dont elle haussa les épaules, que ce qui me concernait lui était tout à fait égal. Cependant, je finis par me persuader que je devais être hors de cause, parce que, si cette enquête avait retenu quelque chose contre moi, j'en eusse été aussitôt informée d'une façon ou d'une autre. Il ne man-

que jamais de porteurs pour une mauvaise nouvelle. Je laissai donc Lydia partir sans insister davantage.

L'affaire de l'expulsion de Lydia traîna une bonne quinzaine. Son mari, qu'elle avait prévenu, arriva un beau matin. C'était un espèce de gros homme, genre garçon boucher gras, rouge ; une longue mèche jaune qui lui pendait sous le képi jusqu'à l'œil droit, et sa petite moustache coupée en balai de cabinets lui donnaient l'air d'un véritable arsouille. A peine entré chez lui, il en ressortit en civil et remonta la rue en criant à qui voulait l'entendre qu'il allait dire son fait à ce salaud de maire, et que si quelqu'un sautait ce serait le marquis et non Mme Rousquignolles. Ce vilain homme se couvrait de ridicule.

— Jamais, dit le père Rabouin, d'ordinaire si réservé, jamais on n'a vu un mari aussi cocu faire semblant de ne pas le savoir.

— Ce qu'il y a de malheureux, répliqua Agénor le bouif d'un ton sentencieux, c'est qu'il n'est pas seul à l'être cocu ! Ce qu'on fait la noce dans c'bas Fontaines !

Cela c'était pour moi ! Mais, vraiment, être comparée à cette grossière et cynique Lydia ? Pourquoi Agénor me détestait-il ! Peut-être parce que j'étais une dame et une réfugiée. Bien entendu, je ne marquai pas le coup.

Vingt minutes après, quand Rousquignolles revint de son expédition, il semblait moins faraud, encadré entre deux soldats, baïonnette au canon, conduits par un brigadier. Dans le bureau du maire il était tombé juste sur le commandant de la Prévôté du Corps d'Armée, lequel l'avait fait arrêter séance tenante pour insultes à un magistrat municipal, et à un officier de la force publique, ainsi que pour abandon de ses effets militaires. Les soldats le livrèrent aux gendarmes, lesquels le ramenèrent chez lui pour lui faire réendosser son uniforme. Pendant que ceux-ci prenaient au café un verre de quelque chose,

Rousquignolles, comme un taureau furieux, fit monter Lydia au premier étage et se mit à cogner dessus sans souci de marquer des bleus sur la jolie peau rose. Pacifique, qui avait voulu s'interposer, reçut sa part de coups. Quand Rousquignolles eut bien battu sa femme, il exigea d'elle tout l'argent qu'elle possédait ; ensuite, ayant pris dans le buffet deux bouteilles de vin cacheté, il en but une d'affilée, mit l'autre dans sa musette et descendit casser une croûte avec les gendarmes ; après quoi, tous trois s'en allèrent fort bons amis. On apprit plus tard que Rousquignolles avait été, comme punition, envoyé au front où il se conduisit, à l'étonnement de tous, fort bien, au point qu'il fut même cité à l'ordre de son régiment. Mais, moi, je ne l'ai plus revu.

Le surlendemain, Lydia me fit ses adieux. Elle avait été prévenue par la Prévôté qu'on viendrait incessamment la chercher pour la conduire à la gare de Compiègne d'où elle serait « refoulée ». Elle était dans une rage concentrée contre le maire, contre son mari qui l'avait laissée battue et sans un sou, contre ces « vaches de cognes », contre l'Etat-major, contre le monde entier, sauf contre les braves officiers de la popote ; ceux-ci avaient fait entre eux une collecte en sa faveur dont le total se monta à 165 francs. Cet argent lui servit à s'installer à Paris où, comme elle me l'avait souvent déclaré, elle se proposait de s'enrichir en faisant la noce avec les officiers étrangers que les permissionnaires lui avaient assurés aussi généreux que bambocheurs.

Elle avait fait venir sa belle-sœur de Thourotte, pour la remplacer dans la gestion du débit et de l'épicerie. Par la suite, cette dame, qui manquait de caractère et de tempérament, s'épouvanta du tintouin que lui causaient les exigences de sa clientèle militaire et des pertes dues au gaspillage de ses marchandises, vendit, un beau matin, son fond à une Coopérative militaire qui s'installa dans la maison.

Si Lydia n'avait pas eu la bonne idée de confier à des voisins la plus grande partie de son linge, de ses robes, et à moi ses pendules et sa machine à coudre, elle eût été ruinée, car l'immeuble fut soumis à un pillage perlé si continu qu'au bout de quelques mois il n'y restait plus que les gros meubles et les baldaquins des lits, sans leurs rideaux, encore !

En somme, son refoulement à l'arrière a dû lui coûter rudement cher. Dure punition ! Etait-elle proportionnée à ses fautes ? Le départ de Lydia me causa un peu de chagrin. Certes, je la méprisais à cause de sa mauvaise éducation et de son effronterie et, cependant, j'avais pour elle une certaine affection ; c'était, à Fontaines, la seule personne chez qui je pouvais fréquenter et n'y point rencontrer de croquants, mais au contraire une agréable compagnie de gens bien élevés avec lesquels je prenais quelques distractions sans me compromettre (je le croyais du moins, à cette époque).

Sur ces entrefaites, maman Genlis reçut d'Edmond une lettre désespérée. Il écrivait qu'il se sentait si gravement malade qu'il ne comptait plus vivre longtemps. Il suppliait sa mère de venir s'installer auprès de lui. La lettre était courte et sans un mot pour moi.

Maman Genlis me déclara, après une crise de désespoir, qu'elle serait une mère indigne si elle ne se rendait pas le plus tôt possible au désir de son fils. Elle me demanda si je l'accompagnerais. Mais, voi· mon mari, être obligée de le soigner, feindre des sentiments contraires à ceux que j'éprouvais pour lui, supporter ses reproches, tout cela m'horripilait. Je promis donc à ma belle-mère d'aller la rejoindre à son premier appel, si elle jugeait la situation assez grave pour valoir une aussi forte dépense. Là-dessus, la pauvre femme partit dès qu'elle eut reçu le sauf-conduit nécessaire, ce qui demanda huit jours. Edmond aurait eu le temps de mourir s'il avait été aussi malade

qu'il le disait. Il ne mourut pas d'ailleurs cette fois-là.

En somme je ne regrettai pas beaucoup ma belle-mère, bien qu'elle eût une vraie affection pour moi et ne me gênât guère, car elle croyait aveuglément tout ce que je lui racontais. Mais sa société était peu intéressante et j'avais très peur que, vu son grand âge, elle ne tombât malade et que je fusse obligée de la soigner. Malheureusement, elle emporta avec elle ses petites rentes, son allocation et ses qualités de ménagère zélée. Il allait falloir, ou prendre une bonne, ou me servir moi-même. Alternative ennuyeuse à cause de mon manque d'argent et de mon peu de goût pour les travaux d'intérieur. Mon hésitation ne dura pas longtemps. En effet, un beau jour de cette arrière-saison, presque toujours si belle en Compiégnois, le village, après s'être subitement vidé de toutes ses petites unités, territoriaux-cantonniers, télégraphistes, sections de munitions, automobilistes, fantassins, et autres petits seigneurs, fut vraiment ébahi par des hôtes inattendus, les goumiers du célèbre régiment du Grand Atlas.

Je ne me souviens pas exactement de la date de l'arrivée de ce régiment, en novembre 1915, peut-être. A ce propos il se peut bien que je me trompe souvent dans les dates en ce qui concerne les événements de la guerre et les passages de différentes troupes à Fontaines. Je vivais au jour le jour, sans chercher à préciser les raisons que les militaires avaient autour de moi de se réjouir ou de s'attrister. Quand ils étaient contents, j'étais contente; quand ils étaient soucieux, j'étais inquiète, et voilà tout. Les plus grandes choses de la guerre n'excitaient pas beaucoup ma curiosité ; j'ai honte de l'avouer ; et, à la fin, je ne lisais même plus la prose du lieutenant-colonel Rousset. Je me laissais vivre dans cette ambiance, cependant extraordinaire, de soldats et d'incidents guerriers, comme si tout cela était vraiment la vie normale et dût toujours durer. Il me fallait le grondement quasi incessant du canon

ou le crépitement perçu d'une petite attaque sur Tracy ou Bailly, des alertes au cantonnement, quelques bombes sur le village ou les environs pour me rappeler que je courais des dangers plus grands que celui de me trouver un beau matin sans le sou. Ce n'est pas que je fusse heureuse, — et de quoi l'aurais-je été ? — mais il me semblait être depuis quelque temps ballottée au milieu d'un grand lac, tantôt tranquille, tantôt agité, sans que ma barque dût jamais aborder la rive... Et je pense qu'il devait y avoir sur le front beaucoup de femmes dans mon cas. En attendant, je me trouvais bien seule, depuis le départ de Lydia, sur mon bateau sans capitaine ni équipage. Mais je m'égare un peu, je me hâte donc de revenir au fameux régiment des goumiers du Grand Atlas.

VI

Un beau matin, donc, entrèrent dans Fontaines quelques étranges cavaliers, revêtus de manteaux bruns, flottants, coiffés d'une grosse masse d'étoffe entourée de voiles bruns aussi ou beiges, et que je sus depuis s'appeler en arabe burnous et tarbouchs. Ces Arabes montaient de petits chevaux presque tous blancs et à grande queue, comme celui du capitaine Taillecuisse... Ce beau capitaine, allais-je donc le revoir ? Malgré qu'à un certain point de vue son souvenir me fût resté agréable, j'avais contre lui je ne sais quelles préventions. Était-ce à cause de son physique de satyre ou de sa fatuité ? Toujours est-il que j'eusse préféré ne plus le rencontrer. Et comme j'avais raison, car c'est surtout à lui que je dois tous mes malheurs et le plus affreux de tous !

Ces quelques cavaliers et fourriers conduits par un officier composaient ce qu'on appelle le Logement. Ils se rendirent directement à la mairie. Vingt minutes après, les rues du village furent parcourues, comme toujours, dans ce cas, par le maire sur son cheval pie et les four-

riers, des écritures marquées sur les portes, des billets de logement remis aux habitants. Un sous-officier français, habillé comme un grand seigneur arabe, m'en présenta un fort civilement où je lus: « Mme Genlis est requise de loger M. le Capitaine Troizé d'Esclats du R. G. G. A. » Je protestai pour la forme. Au fond, j'étais enchantée de la distraction qui me tombait ainsi du ciel. Un officier supérieur et bien né, par-dessus le marché ! Le sous-officier m'avait rassurée : « Vous verrez, madame, il est très gentil, le commandant. Pourvu qu'il ait un édredon rouge sur son lit, le voilà content ! »

J'avais justement un édredon rouge !

J'offris du café au petit fourrier. Nous bavardâmes quelques minutes. Il s'appelait M. Jean Pargenty. Bien qu'il fût très timide, il me rendit quelques services pendant le séjour de son régiment à Fontaines. C'est sans doute parce que, à cause de son extrême jeunesse et de ses bonnes manières, il me rappelait mon duc Urbain du Clair de Lune, que je ressentis pour lui une certaine sympathie. Je pense qu'il tomba amoureux de moi dès le premier jour, mais il n'osa m'en parler que bien plus tard, et je dirai dans quelles circonstances peu honorables pour moi.

Quand il fut parti, je montai vite à l'étage pour préparer la chambre. Elle était d'ailleurs confortable et plutôt élégante. J'allumai du feu, car il commençait à faire froid ; je disposai sur la table à écrire une lampe avec mon bel abat-jour tango plissé accordéon, etc., et, quand tout fut en place, y compris une savonnette à l'origan, j'enlevai du lit l'édredon rouge que je descendis poser sur le mien ; j'avais mon idée...

Après déjeuner, on entendit une étrange musique, tantôt aigre et pointue, tantôt nasillarde, qui alternait avec d'éclatantes sonneries de trompettes. Tout le monde fut vite dehors. La curiosité avait été surchauffée par les récits des fourriers et des ordonnances. On croyait voir arriver quelque chose d'aussi étonnant que le cirque Pin-

der. M. Pargenty m'avait raconté que le colonel du R. G. G. A., un M. Le Sourd de Galaor, était une sorte de grand seigneur que ses officiers avaient surnommé : le Baron Saladin et ses hommes : la Gueule en or. On l'admirait pour sa haute taille, sa beauté, sa bravoure légendaire et surtout pour le faste oriental dont il s'entourait lui et son régiment ; faste où, je m'en aperçus vite, il entrait plus de cotonnade et de clinquant que de véritable richesse... après tout, c'était la guerre ! comme on dit.

Quand la musique défila devant moi, je me rendis compte que ces sons criards provenaient d'une Nouba (musique arabe) composée de flûteaux, de petites trompettes, de tambourins et d'une sorte d'instruments à cordes dont je ne sais pas le nom. Les Arabes soufflaient en gonflant leurs joues et en roulant des yeux terribles. Ils se donnaient un mal digne d'un meilleur sort. Quelle cacophonie ! Dire qu'en Arabie et en Algérie cette musique épouvantable équivaut aux meilleurs morceaux de Gounod, de Saint-Saëns et de Ganne.

Après la musique, s'avançait tout seul le colonel, c'était bien le plus bel homme que j'aie jamais vu. Un arrêt de la colonne me permit de le considérer tout à mon aise : grand, élancé, large d'épaules, mince de hanches et de taille, l'air sérieux, mais sans dureté, parce que ses longs cils châtains tamisaient le regard de ses grands yeux distraits. De belles lèvres rouges sous des moustaches longues, minces et blondes, attiraient mon regard comme une belle rose incarnat, tenez, une Jacques-Minot.

Malgré sa belle tenue à cheval, il avait dans tous ses gestes, avec une langueur orientale, la grâce et la force d'un prince de l'Himalaya. Il portait enroulé autour de son képi une sorte de turban fait d'une écharpe de soie orange retenue par une grosse épingle d'or en forme de croissant. Pour le reste, il était tout à fait habillé comme un officier anglais. Ses longues jambes, aux cuisses musclées et plates serraient les flancs frémissants d'un étalon blanc d'ar-

gent, bridé de soie rouge. L'ensemble était si admirable que je restais là, bouche bée. Je compris, rien qu'en le regardant, l'emprise qu'il devait avoir sur ses hommes. M. Pargenty me raconta, plus tard, qu'un soir de bataille il s'était montré si audacieusement courageux qu'un de ses arabes, blessé à mort, se souleva de terre lorsqu'il passa près de lui au crépuscule et, invoquant une dernière fois Allah, s'écria en retombant : « Je puis mourir, puisque j'ai revu mon colonel, le brave des braves ! »

Au moment où la colonne se remettait en marche, le brave des braves tourna la tête vers moi. Il n'aperçut certainement pas dans mes yeux les sentiments qui m'agitaient, car il me regarda d'un air froid, comme si j'eusse été une borne. Il ne me trouvait donc pas jolie ? Ses officiers furent moins difficiles que lui ; beaucoup me reluquèrent avec insistance et quelques-uns m'envoyèrent ouvertement des baisers.

J'ai oublié de dire que, derrière le colonel, marchait une sorte de géant nègre, barbu, qui portait un fanion semblable à celui du prophète Mahomet, en soie verte avec la main de Fathma brodée d'or et dont la hampe était terminée par une grosse boule d'or surmontée elle-même d'un croissant, et d'où pendaient des queues de cheval teintes en vert vif.

Les officiers venaient ensuite, tous en groupe derrière le colonel, la plupart jeunes et beaux et vêtus de la même façon que leur chef. Je ne reconnus point parmi eux le capitaine Taillecuisse. Le régiment défila, les goumiers droits sur leurs selles, tous en burnous bruns, la baïonnette passée à la ceinture comme un yatagan. Les officiers arabes, jeunes et bien tournés, aux tailles de femmes, serrés dans leurs vestes café au lait soutachées de marron clair, en culottes kaki pâle et bouffantes, en bottes de cuir brodé d'or, roulaient des prunelles sombres sous les plis de leurs voiles de soie. Ils étaient beaux, certes, mais leur joliesse avait quelque chose de troublant. Certains

ressemblaient trop à des filles costumées en hommes. D'autres chefs arabes, par contre, vénérables par leurs barbes blanches et leurs décorations, regardaient avec mépris le menu peuple des blancs haillonneux de Fontaines, qu'ils devaient considérer comme une tourbe misérable. Ces nobles vieillards, une fois descendus de cheval, se montrèrent enragés sur les Fathmas françaises, propres ou crasseuses, qu'affectaient de mépriser un peu trop les jeunes. On m'a raconté depuis de bien drôles d'histoires... Passons !

Enfin, quand le dernier peloton eut défilé, je reconnus, à leur brassard, deux docteurs de la Croix Rouge et, derrière eux, sur son cheval blanc, le capitaine Taillecuisse, avec sa barbe, et son nez pointu, ses yeux perçants et ses gros sourcils broussailleux. Ah ! qu'il me sembla moins beau depuis qu'il m'avait été donné d'apercevoir son colonel ! Il trottinait près d'une forge roulante tirée par quatre chevaux.

— Tiens, voilà le vétérinaire, gouailla Agénor le bouif, en me regardant d'un air mauvais : y soignera ici les bourrins et les vacques !

Comment, Taillecuisse n'était pas capitaine ! Et justement il quitta le rang et, caracoleur, vint me saluer en me demandant « comment ça allait depuis la dernière fois ! » J'étais furieuse de cette familiarité et de ce manque de tact, d'autant plus qu'il ajouta :

— J'ai donné l'ordre au fourrier de me loger chez vous.

— Hé bien, lui répondis-je, fâchée, il ne vous a pas obéi ! J'ai un commandant !

Ce fut au tour de Taillecuisse d'être furieux :

— N. de D !... cria-t-il, N. de D !... je le f... dedans ce fourrier !

Je pensai qu'il valait tout de même mieux l'amadouer. Aussi lui fis-je un joli sourire en lui disant :

— Ne vous fâchez pas. Ce n'est pas la faute du fourrier, car, ici, c'est le maire qui fait les billets de logement lui-

même. Cela ne vous empêchera pas de venir un jour prendre le café avec moi, après déjeuner.

Mais Taillecuisse ne répondit rien et, lâchant la bride à son coursier qui s'impatientait, il rejoignit la colonne.

Un quart d'heure après, mon hôte se présenta : un petit homme vif, très propre, bien ficelé. Sa figure fraîche était barrée par deux petites moustaches noires bien cirées : un Fanfan la Tulipe trop gras. Après un salut fort poli, il se nomma en me tendant son billet de logement :

— Capitaine Troizé d'Esclats, madame. Excusez-moi de venir vous importuner de ma présence. Je tâcherai, en vous gênant le moins possible, de me faire pardonner mon indiscrétion. D'ailleurs, à quarante-cinq ans, un homme est tranquille... et puis vous ressemblez tellement à Amélie, ma fille aînée ! ajouta-t-il en me regardant avec émotion.

Quel brave homme! Je le menai tout de suite à sa chambre, sur l'aménagement et la propreté de laquelle il me fit les plus grands compliments. Son ordonnance, un arabe aux dents éblouissantes, qu'il appelait Kaddour, arriva bientôt avec ses cantines et deux superbes sacs de cuir fauve. Le capitaine, pendant qu'il déballait ses effets, m'avait fait asseoir et, tout de suite, s'était mis à me raconter son histoire. Il était marié, — sa femme, une sainte, — et père de deux grandes filles.

— Tenez ! dit-il avec émotion, regardez leur portrait. Excellente photo, sont-elles assez gentilles toutes les deux, ma petite dame ? Vous savez, Amélie vous ressemble. Je me le suis dit tout de suite. Quelle consolation pour moi ! Dieu est bon, comme dit Kaddour.

Or, Amélie ne me ressemblait pas du tout, c'était une grosse petite tapaude, mais je laissais à ce père ses illusions. Sur la cheminée il disposa des cadres et, sur la table, un buvard et quelques objets de toilette en argent. Au mur il épingla une image de la petite sœur Thérèse.

— Contre les bombes d'avions, me dit-il d'un ton péné-

tré. Vous savez, il n'en est jamais tombé sur les maisons que cette image protège. Je vous en donnerai une. Kaddour, ajouta-t-il, tu vois petite madame ici, tu lui obéiras comme à moi. Tu l'aideras pour tout dans la maison : chercher le lait, le bois, allumer le feu, enfin tout... Et maintenant, tu peux disposer. Fou le camp !

Kaddour me jeta un regard scrutateur et partit sans rien dire...

Le capitaine continuait son monologue. Il avait mis sur mes genoux un caleçon et deux mouchoirs :

— Ça, ma petite dame, c'est pour raccommoder. Voyez, c'est ma fille Amélie qui les a brodés.

C'était de la fine batiste avec une couronne de comte et qui embaumait la Peau d'Espagne.

— Vous verrez, petite dame, que nous ferons bon ménage... En deuil ? Pourquoi ? votre mari ?... ah, votre petite fille ! Qui vous plaindra plus que moi ?... Puis-je vous appeler madame Marthe ?

Et le capitaine, après un rond de jambes, me baisa la main, tout en ajoutant sur mes genoux une paire de chaussettes à repriser. Ses cheveux noirs, très fournis et taillés en brosse, ce qui lui donnait l'air jeune, sentaient bon. Ce petit homme était décidément élégant, soigné et paraissait doué du plus charmant caractère.

Soudain, il s'arrêta :

— Oh ! quel malheur ! s'écria-t-il.

— Quoi donc ? demandais-je effarée.

Il regardait son lit :

— Pas d'édredon !... oh ! mille excuses pour mon indiscrétion !

Je fis l'étonnée et lui répondis que je serais trop heureuse de lui donner le mien. Là-dessus, il protesta encore, mais, naturellement, je persistai dans mon offre que je savais devoir me mériter sa reconnaissance.

Je courus chercher l'édredon ; et quand je revins à

moitié étouffée sous l'andrinople ballonnante, le commandant poussa un cri de joie :

— Et rouge, par-dessus le marché ! Rouge... apprenez que cela porte chance. L'édredon vert, lui, fiche la guigne. Mais le rouge et la petite Sœur Thérèse, avec ça, on dort tranquille ! Comme vous êtes gentille, petite Marthe, on vous embrasserait !

Je me mis à rire, tandis qu'il me saisissait par la taille et me flanquait deux gros baisers sur les joues.

— Voyons, lui dis-je, en plaisantant, devant votre dame, votre demoiselle et la petite sœur Thérèse !

— Mais puisque c'est à la papa ! Vous ressemblez tant à Amélie que la petite Sœur Thérèse doit s'y tromper... Et puis, vous savez, j'ai traversé tant de rivières depuis que j'ai quitté le toit conjugal... Mais, je vous le répète, c'est comme un père... Par-dessus le marché, je vais vous donner un bon conseil : méfiez-vous des officiers d'Afrique (moi je viens du 7e hussards). Il y en a d'enragés, qui aiment l'amour de toutes façons. A l'assaut de l'honneur d'une femme, même bien élevée comme je vous devine, tous les chemins leur sont bons à ces gaillards-là ! Ainsi, le vétérinaire Taillecuisse...

Je ne sourcillai pas.

— Drôle de nom ! fis-je simplement.

— Une espèce de fou ! Nous ne savons pas d'où il vient, c'est un réserviste... Il prétend qu'il charme les femmes comme un serpent les moineaux. Quelle chance vous avez que je sois logé chez vous ! Je serai votre sauvegarde...

Et le voilà qui ôte son dolman et commence à se raser. Je me hâtai de lui apporter de l'eau chaude. Il avait la figure toute blanc moussue :

— Vous êtes une perle, petite dame, une perle, parfaitement ! Asseyez-vous donc. Faites comme chez vous ! Cette eau chaude... délicate attention. Vous me rappelez la joie saine et tiède de la famille !

Cependant, malgré cette invite, de peur d'être moi-même barbouillée de savon, je jugeai convenable de me retirer.

En bas, je trouvais Kaddour, habillé tout de blanc, culotte bouffante et veste de cuisine. Il épluchait des pommes de terre près du fourneau qu'il avait allumé.

— Ti vois, Mèdème, je pêle patates. J'ai apporté beurre, lait, confitures. Il y a bon ; nous allons faire cuisine. Moi, bon cuistot. Moi, cuire bidoche ; toi, gâteaux...

Il était si drôle, ce Kaddour, que j'éclatai de rire. Le jour même il devint mon cuisinier, mon domestique, ma femme de chambre. En retour, je repassais ses effets de coutil et ses voiles de tête, car il adorait la toilette, et lui donnais mes flacons à parfum vides qu'il envoyait à sa femme, en Algérie, en les recommandant comme objets d'art. Nous mangions tous deux à la cuisine. Mais il me servait et refusait de s'asseoir à côté de moi. Était-ce par déférence ou par mépris? car il paraît que les Arabes méprisent surtout deux choses après le chrétien, à savoir : la femme et le cochon. Kaddour, lui, s'abstenait de cochon et même de tout autre animal, quand il n'était pas sûr de sa mort par égorgement. Quant aux femmes, je ne pense pas qu'il n'usait que de femmes assassinées. Mais sur ce chapitre-là il était extrêmement discret... Très souvent, il me rapportait quelque bon morceau provenant de la distribution, car le commandant touchait plusieurs rations. Aussi me remis-je à engraisser, ce dont je commençais à avoir besoin, tant mes dernières histoires m'avaient fait maigrir d'inquiétude.

Le capitaine se montrait très bon pour moi. Tous les matins, nous prenions notre café au lait ensemble, à la cuisine où il faisait bon chaud et, vers quatre heures, le thé avec des gâteaux secs et des tartines de pain beurré et grillé (il disait, à l'anglaise, des *tôsts*). Il y avait aussi du vin de Porto et de Marsala et d'excellentes confitures anglaises. C'était lui qui payait la dépense et il était con-

venu que je ne l'attendrais jamais pour goûter quand il serait en retard. S'il ne prenait pas les gros repas à la maison, me disait-il souvent, c'est qu'il n'osait déserter la popote des officiers supérieurs, composée de deux ou trois vieux birbes assommants, mais respectables. Le colonel, lui, faisait table à part avec son adjoint, chez le marquis, où il logeait.

Je fus bientôt au courant de la vie intime de la famille Troizé d'Esclats et surtout du caractère de Madame, que son mari trouvait un peu aigre, bien qu'elle fût confite en dévotion. Il n'aimait vraiment que sa fille aînée. Sans elle, il se fût depuis longtemps séparé de sa femme... Je m'arrête, je n'écris pas l'histoire de M. Troizé d'Esclats, mais bien la suite de mes propres aventures. Si je suis entrée dans tous ces détails, c'est seulement pour bien faire comprendre dans quels termes je vivais avec lui.

C'était une existence matériellement très agréable et je souhaitais vivement qu'elle durât longtemps. Je mangeais bien, sans souci de cuisiner ; ma maison était parfaitement tenue grâce à Kaddour ; la présence d'un officier supérieur me garantissait contre mille petits et gros ennuis de cantonnement. Je ne m'ennuyais plus, puisque mon hôte, toujours gai et content, me tenait compagnie... Et, par-dessus le marché, je ne dépensais pas un sou ! Aussi m'ingéniais-je à rester toute petite dans ma maison, à ne rien faire d'extraordinaire pour ne pas tenter le mauvais sort.

Ce bon capitaine finit, au bout de quelques jours, par me traiter comme sa fille ; va pour l'amour filial ! Je me laissais gentiment embrasser toutes les fois qu'il avait à me remercier du moindre service rendu. Je lui présentais moi-même la joue en disant :

— Comme si j'étais Amélie !

D'ailleurs il ne me dégoûtait pas du tout, au contraire. S'il n'était plus jeune, il ne paraissait pas encore vieux. Sa propreté était méticuleuse et sa moustache toujours

parfaitement propre. L'odeur de ses parfums à la Peau d'Espagne m'enchantait. Et mon rôle d'Amélie ne me coûtait nulle peine, même légère, comme dit le poète.

Cependant, à la longue, ce marivaudage paternel ne laissa pas que de m'agacer un peu. Est-ce que vraiment je ne lui disais rien à cet homme ? C'était tout de même un peu vexant pour une jolie femme... Ce qui m'agaçait aussi c'était de n'avoir pas encore reçu la visite du mephistophélesque Taillecuisse. Depuis quinze jours que les goumiers étaient là, je ne l'avais pas aperçu une fois. En fait de vétérinaire, seul un gros joufflu à deux galons venait tous les jours soigner les chevaux dans la ferme Rabouin. Evidemment M. Taillecuisse me boudait. Et devant la neutralité galante du capitaine, je pensais souvent à la force et à la promptitude du vétérinaire... Et bien que je ne fusse, à tout prendre, aucunement amoureuse de lui, qui, au fond, m'inspirait une sorte de répulsion, parfois je me l'imaginais de nouveau près de moi, mais seulement pour quelques suffisantes secondes. Ce sentiment de vague à l'âme était encore augmenté par le frôlement de tous ces hommes élégants, si évidemment soucieux de leur beauté qu'il était impossible de les imaginer autrement qu'en quête de l'amour. Kaddour lui-même, je l'ai déjà dit, s'occupait certainement à quelque galanterie occulte : on ne change pas de tenue trois fois par jour, en soignant chaque fois sa barbe avec de la brillantine au musc, simplement pour aller jouer au loto avec des camarades ! Il se mettait même du rouge sur les pommettes, copiant en cela le vieux capitaine Abdel-kadder-ben, quelque chose, qui se fardait comme une femme et ne sortait jamais que suivi de son porte-pipe, jeune garçon d'une grande beauté, richement habillé en goumier de fantaisie et qu'il présentait partout comme son neveu, ce que personne ne croyait. Les succès féminins des Arbis ne se comptaient plus. Complaisants, enjôleurs, indiscrets et insistants comme des enfants, ils

s'insinuaient auprès des femmes. Leur générosité, ensuite, faisait le reste : toujours, à la main, quelques douceurs, quelques bijoux en argent ou en toc. Il faut remarquer aussi que certains renoms très flatteurs pour les mâles, les avaient avantagés dans l'imagination des femmes, même de la campagne, au détriment de nos troupiers nationaux. Avec moi, ils se montraient assez respectueux ; car, ayant le sens de la hiérarchie, ils s'étaient vite aperçus que j'étais une « dame ». Cependant, bien que la présence du capitaine à la maison m'ait été, — comme il me l'avait assuré, — une sauvegarde, je ne laissais pas que d'être courtisée, à distance s'entend, par l'un ou par l'autre, dont j'apercevais la mimique engageante, ou dont je recevais des billets doux par la voie la plus prosaïque, mais la plus sûre, celle du facteur tout simplement, avec un timbre pour la réponse. Si je ne m'étais résolue à la plus grande prudence pour ne pas gâcher la benoîte vie que je menais, j'aurais pu avoir à mes pieds la fine fleur du régiment... « Tout de même, me demandais-je, ce Taillecuisse, pourquoi m'a-t-il laissée tomber ? » Kaddour, interrogé, me répondit que M. le vétérinaire major, détaché à Choisy-au-Bac, à cinq ou six kilomètres de Fontaines, venait de partir en permission. L'avouerai-je, au risque de passer pour n'avoir aucune suite dans les idées, cette nouvelle me fit plaisir. Quelle hurluberlue je faisais! Tantôt je désirais revoir cet homme et tantôt j'appréhendais de le rencontrer. J'étais contente de le savoir absent, et j'aurais voulu qu'il fût de retour, afin de pouvoir m'assurer qu'il ne faisait pas fi de ma personne.

... Un jour que je longeais une petite ruelle, pour rentrer chez moi, *rrang!* coups de canons de la D. C. A. contre un aviatic ; caffuts sur les toits voisins. Quelques officiers parurent sur le seuil d'une maison dont la porte s'était ouverte presque à mon nez. L'un d'eux étendit le bras, me saisit la main et m'entraîna vers l'intérieur de la maison :

— Vite, vite, madame, entrez chez nous ! Ces sacrés caffuts sont plus dangereux que les bombes... Justement, le thé est servi !

Ils étaient là quatre ou cinq, tous jeunes et rieurs. Quelques-uns avaient revêtu comme vêtement de repos le spencer rouge vif. Ils se présentèrent eux-mêmes. J'ai oublié leurs noms. L'officier qui m'avait fait entrer assura qu'il me connaissait, que j'étais le Billet de logement du capitaine... On s'assit autour d'une table bien servie. Un grand feu flambait dans la cheminée. Ces garçons se mirent à me raconter des fariboles, tandis que je fumais une exquise cigarette russe. Ne voulant pourtant pas être prise pour une vulgaire petite cocote, je lançais, dans une phrase quelconque :

— Le lieutenant Genlis, mon mari...

L'un des jeunes gens me demanda :

— Et n'est-ce pas, madame, vous êtes fille d'un officier supérieur ?

Je ne le détrompai point, assez flattée que sur ma bonne tenue on m'imputât cette noble origine.

— Et ce bon Troizé d'Esclats, demanda un autre, un père pour vous, n'est-ce pas ?

Et tous de rire de bon cœur et moi aussi. Je leur répliquai, qu'en effet, le capitaine se montrait à mon égard d'une bonté paternelle...

— Ah, le vieux tartufe!... me fut-il répliqué, c'est son truc avec les jeunes femmes. Il le fait à la papa, les mijote, les tâte. — Ah ! comme vous ressemblez à Amélie, n'est-ce pas ? — et, un beau soir, l'inceste ! Méfiez-vous de ce vieillard, ma petite dame.

— Penses-tu, interrompit un troisième, un inceste ? Pour moi, le père Troizé fait le pépère, parce qu'il ne peut plus faire autrement. C'est un papelard qui se contente de renifler les bons morceaux... Il n'a plus de dents pour les dévorer ou trop mauvais estomac.

—Mais, sacredié ! reprit l'autre, vieillard, un homme de

quarante à cinquante ans ? Ah, jeunesse ! Mais ce sont les plus enragés. Peut-être moins de brio, mais combien plus d'expérience ! Troizé, c'est Mina, la petite poule d'Épernay, vous savez bien, qui me l'a dit, Troizé est parfaitement d'attaque, il a même une supériorité sur nous tous, il casque ! Il est riche et vaniteux comme un noceur provincial...

Cette conversation qui, m'intéressa énormément, tourna court. On se mit à parler service, avancement, passage dans l'infanterie, etc... on ne s'entendait plus. Alors un petit sous-lieutenant, qui se trouvait à ma droite et m'avait fait timidement, bien timidement du genou, se pencha sur moi et se mit à me parler d'une voix douce. Il commença par me raconter ses fiançailles et enfila les litanies de sa future épouse, qu'il n'interrompit que pour sortir de son portefeuille la photographie de cette perfection.

— Comme elle vous ressemble, madame !

« Quoi, encore une Amélie ? » pensai-je.

Et ce disant, il saisit ma main et la serra avec émotion.

Sur ce, un de ses camarades l'interpella... et je n'ai jamais su s'il ne commençait pas à lâcher un peu sa fiancée pour moi. Les hommes sont si dégoûtants !

... Quelques jours après, comme je repassais devant la même maison, j'aperçus, attablée avec les officiers, Olympia, vous savez, cette fille à soldats qui était tombée le derrière dans les orties et, je vous le donne en mille, Pacifique, richement nippée, sans doute avec les frusques de Lydia ! Je me dépêchai de passer outre, un peu scandalisée.

... Quant à moi, je continuais ma petite vie de famille entre le capitaine Troizé d'Esclats qui persistait dans son attitude paternelle et mon fidèle esclave Kaddour. Toutefois, depuis que j'avais été prévenue par la conversation de ses lieutenants, il me semblait bien surprendre dans les câlineries de mon hôte comme une pointe de galanterie.

Mais ce brave homme se livrait presque ostensiblement à de si nombreuses pratiques de piété, que me révélaient son chapelet oublié sur la table de toilette, sa dévotion pour la petite Sœur Thérèse, son exactitude à la grand'messe, où il avait en vain tenté de m'entraîner, que je m'étais résolue à persister dans mon rôle d'honnête femme, duquel j'attendais considération, tranquillité et bien vivre.

MARTHE GENLIS.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Comte de Gobineau : *Les Pléiades*, « Au Sans Pareil ». — Comte de Gobineau: *Souvenirs de voyage*, Bernard Grasset. — *Propos d'Anatole France*, recueillis par Paul Gsell, Bernard Grasset. — Marcel Coulon : *Anatomie littéraire*, Librairie des Lettres. — Fernand Vanderem : *Le Miroir des Lettres*, 3e série, Flammarion. — Jacques Boulenger : *...Mais l'art est difficile*, 2e série, Plon. — Edmond Pilon : *Figures françaises et littéraires*, La Renaissance du Livre. — Manoel Gahisto : *Edmond Pilon*, Sansot. — Maxime Revion : *René Boylesve*, Sansot. — A. Dujet : *Gabriel Faure*, Sansot. — Henri Malo : *Marguerite Burnat-Provins*, Sansot. — Maurice Guierre : *Réalités et Nostalgies marines*, Floury. — Georges-François Berthault : *Des heures sous le ciel. II, le Drame*, Le Divan. — Louise Faure-Favier : *Guide des voyages aériens Paris-Londres*.

On s'extasie volontiers sur les centaines de mille exemplaires où se tire aujourd'hui tel roman couronné par tel Aréopage, et on songe avec émerveillement aux idées encloses dans ces pages et que la renommée éparpillera dans toutes les cervelles. Non, la petite curiosité satisfaite ou déçue, il n'en reste rien qu'un titre et un nom dans les catalogues des libraires.

Il est, au contraire, des œuvres qui n'ont jamais dépassé la première édition (mille ou quinze cents exemplaires), et dont les idées se sont répandues dans le monde entier et ont continué à se répandre, même lorsque le livre est devenu tout à fait introuvable et qu'aucun éditeur ne songe plus à le réimprimer.

Tel est le cas des œuvres du Comte de Gobineau. Jusqu'à ces dernières années, rares étaient les écrivains qui avaient pu lire l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, ou le roman des *Pléiades* ou de *Ternove*, dont on ne connaissait que quelques exemplaires. Pourtant les théories philosophiques de Gobineau sur l'aristocratisme de certaines races n'étaient ignorées d'aucun être cultivé, et ceux qui n'avaient pu lire ses romans savaient qu'ils étaient une sorte d'illustration de sa théorie.

Ainsi donc on pourrait dire que l'œuvre d'un écrivain (je ne parle pas des fabricants, élégants ou adroits, de romans, qui ne

sont, en somme, que des ouvriers manuels) dépasse sa réalisation même. Il ne s'agit pas de phrases harmonieuses plus ou moins calquées sur celles des maîtres déjà classés, mais seulement de pensées et d'idées exprimées avec simplicité et clarté et qui ajoutent à notre connaissance et à notre conception du monde et de la vie. Traduites dans n'importe quelle langue les **Pléiades** seraient encore un chef-d'œuvre, et je crois bien qu'il n'y a de chefs-d'œuvre que les livres qui s'adressent à la curiosité universelle et parlent au monde entier. Parfois nos petites acrobaties poétiques, d'une musique amusante, m'apparaissent comme des jeux inutiles entre initiés. Si les poètes réfléchissaient que nous ne savons même plus comment se prononçaient les vers de Virgile que nous admirons en les écorchant, ils ne se querelleraient plus pour des questions de césure ou de mesure. Et si Flaubert n'avait pas eu cette foi en l'éternité de la langue française, il eût simplement écrit ses livres dans le style spontané de sa Correspondance.

Gobineau, lui, n'est pas un styliste : il ne cherche pas le mot rare, mais seulement celui qui exprime le plus clairement sa pensée et peint le mieux les images qu'il veut fixer. Ce qui est peut-être la vraie méthode de l'écrivain. Il y a sans doute dans cette manière simple et sobre de Gobineau un peu de l'influence stendhalienne, et les *Pléiades* font parfois songer à la *Chartreuse de Parme*, mais on sent qu'il n'est rien dans les œuvres de Gobineau qui n'ait été senti ou observé, et cette sensation et cette observation c'est une synthèse artistique et philosophique de son époque. Je ne ferai pas ici une analyse des *Pléiades* où se tresse et se mêle une triple aventure romanesque, mais qui est plus qu'un roman, puisque, par la bouche de ses personnages, l'auteur nous dit ses conceptions de la vie et du monde. Il semble invraisemblable qu'un livre de cette qualité soit demeuré si longtemps dans les limbes des ouvrages oubliés, alors que tant de romans stupides déboisaient des provinces entières pour l'impression de leurs inepties.

Mais voici que l'on réimprime encore du comte de Gobineau une trilogie de contes : les **Souvenirs de Voyage**, dont la première et introuvable première édition remonte à 1872 (chez Plon). Je ne sais pas de conte plus parfait dans la simplicité de son style que ce *Mouchoir rouge*, qui est « l'œuvre de deux matinées de travail ». Et, lorsqu'on a lu *Akriné Phrangopoulo*, et la description du volcan de Santorin, on n'oubliera jamais cette

vision de la Grèce, mais jamais surtout l'image qu'il nous a laissée d'Akriné, cette jeune fille qui nous est comme la suprême vision de la beauté grecque. C'est comme si toutes les statues enfouies dans le cimetière du Louvre s'animaient soudain et nous offraient la grâce vivante de leurs corps.

On m'affirme qu'il existe des littérateurs qui, pour ennoblir leur style, instinctivement vulgaire usent et abusent du dictionnaire des synonymes et composent leurs œuvres à la manière des mosaïques. Je préfère la manière souple et simple de Gobineau, qui écrit comme les oiseaux chantent, et chante avec une justesse de ton et de langue qu'on ne peut pas ne pas admirer.

Il serait bien qu'un critique profitât de ces nombreuses réimpressions des œuvres de Gobineau pour les étudier, et situer, vraiment à sa place, ce grand écrivain et ce grand philosophe, dans notre littérature.

§

A la manière de Platon, recueillant et développant les enseignements de Socrate, M. Paul Gsell a recueilli les **Propos d'Anatole France**. Méthode excellente. Anatole France, d'ailleurs, trouve volontiers l'harmonie de ses pensées dans la parole et son écriture reproduit ce double rythme de sa pensée et de son verbe. Ce livre de M. Paul Gsell nous restitue cette pensée musicalement rythmée, avec ses qualités d'ironie supérieure et de sérénité intellectuelle.

Ce sont ici des dialogues platoniciens sur le génie, la guerre, la puissance du rêve, etc., et on songe, en effet, à ce *Banquet* de Platon, dont Mario Meunier vient de nous donner une traduction lumineuse et où semble revivre et trembler la voix divine du maître.

M. Bergeret parle et son discours se développe avec une merveilleuse souplesse où se mêlent des grains d'ironie, de paradoxe et de sophisme. Mais il sourit lui-même du paradoxe qui n'est peut-être qu'une anticipation, et de son sophisme qui n'est qu'une critique de notre logique. Avec Rodin, M. Bergeret énonce ses idées sur l'art, mais il écoute aussi le sculpteur qui émet des aphorismes : « fabriquer une très belle table ou modeler un torse de femme, c'est tout un », car « l'art consiste toujours à traduire des rêves par des formes ». Mais pourquoi le vieux maître ajoute-t-il : « On ne rêve plus ! On ne sait plus que toute ligne, pour

être harmonieuse, doit interpréter la joi ou la douleur humaine». L'art n'est tout de même pas mort avec Rodin.

Mais voici Remy de Gourmont, dont M. Gsell fait un bien étrange portrait. Il nous le montre, en outre, ce qui est tout à fait invraisemblable, récitant des strophes de Ronsard. Peut-être a-t-il dit le premier vers, laissant à ses auditeurs cultivés le soin de reconstituer le reste. Remy de Gourmont parlait peu, et ne cherchait que dans le secret et le silence de l'écriture l'harmonie de sa pensée. C'est donc ici une sorte d'amplification de cette pensée, mais qu'importe si elle est juste de ton.

En tout cas, ce genre de volumes, où se trouve recueilli l'enseignement des maîtres, est vraiment un genre de littérature qu'il serait bien de cultiver. C'est souvent dans la conversation que les écrivains expriment le meilleur, le plus sincère et le plus spontané d'eux-mêmes. Et même, devant cette merveilleuse facilité avec laquelle M. Anatole France parle ses plus subtiles pensées, on se demande pourquoi le maître se donne le mal de transcrire ses phrases sur le papier, et pourquoi il ne les confie pas à un phonographe enregistreur. D'ailleurs, nous ne savons pas, tant nous sommes routiniers et enlisés dans la tradition, utiliser les découvertes de la science. J'ai souvent rêvé à une voix pure de femme qui me parlerait les livres, à travers la plaque sonore du phonographe. Ne peut-on pas imaginer une bibliothèque phonographique et pourquoi n'essaie-t-on pas de la réaliser ?

Il faut, en attendant cette transformation, remercier M. Gsell de son zèle pieux de disciple. Notre littérature est tellement encombrée de jeunes maîtres qui veulent ne rien devoir à personne !

Dans ce nouveau recueil d'études critiques : **Anatomie littéraire**, M. Marcel Coulon nous parle avec une conviction émue de la précocité de Rimbaud : « Son œuvre en mains, écrit-il, je le considère non pas comme notre plus grand poète, mais comme une nature poétique dont nul n'a égalé la richesse en tant que possibilité. Le fruit a avorté, mais même en comparant Rimbaud à Hugo, à Lamartine, je ne crois pas que le lyrisme français ait jamais été sur le point de produire fruit aussi beau, aussi bien venu. » Et M. Marcel Coulon étudie le problème, d'apparence insoluble, de la retraite littéraire de Rimbaud. Puisqu'il a conservé les sentiments qui animèrent son génie, « lui » dans l'évolution duquel la

théorie de la constance spirituelle trouve une magnifique confirmation, pourquoi, entre dix-huit et dix-neuf ans, meurt-il à la littérature pour toujours? Et il ne paraît pas impossible au critique d'en offrir une explication « approchante, détaillée et contrôlable ».

Dans ce recueil M. Coulon étudie encore le transformisme et J. H. Fabre, le *Nach Paris*, œuvre déjà historique de M. Louis Dumur, qu'un second volume: *le Boucher de Verdun*, est venu compléter, en attendant le troisième tome de cette trilogie. « Par un véritable tour de force d'objectivité, remarque M. Marcel Coulon, ce n'est pas lui (Dumur) qui fait sentir, parler et agir un officier allemand, c'est un officier allemand qui sent, qui parle, qui agit, qui raisonne directement et librement. Tous les actes et tous les sentiments que Dumur a choisis et présentés avec une conscience non pas d'artiste, mais de savant; qu'il a placés dans leur cadre exact et suivant la note juste; qu'il a étalés non seulement dans leur lettre, mais dans leur esprit; tous ces sentiments et tous ces actes qui conservaient encore aux yeux de notre réflexion de la monstruosité, *Nach Paris!* nous les fait admettre comme des phénomènes naturels, congénitaux à la race et au génie germaniques... »

C'est là, en effet, œuvre de poète et d'historien plus que de romancier, et ces livres de Louis Dumur ne feront, en vieillissant, qu'accentuer leur signification.

En une autre étude, M. Marcel Coulon nous parle de l'imagination de Rachilde : je vois en Rachilde, dit-il, « l'écrivain de beaucoup le plus imaginatif que le symbolisme ait révélé». Je veux citer la conclusion de cet essai :

Le symbolisme de Rachilde, c'est sa pudeur et c'est son génie. Grâce au symbole, trait d'union entre son imagination étonnante et son réalisme presque aussi étonnant, Rachilde a pu nous donner quelque chose que nous n'avions pas encore depuis deux mille ans qu'il y a des femmes, et qui écrivent : *une femme*. Et une femme parfaitement normale sous des apparences singulières, une femme parfaitement saine en dépit des virus que la « littérature » et le bouleversement social lui inoculèrent, après les conditions dans lesquelles elle naquit et fut élevée.

Grâce au symbole, ajoute M. M. Coulon, Rachilde nous apporte sur la femme un document comparable à celui que, sur l'homme, Stendhal nous a remis.

§

Peut-être ne porterai-je pas toujours sur la littérature actuelle le même jugement que M. Fernand Vanderem dans le **Miroir des Lettres**; mais il y a une chose qu'il faut admirer dans sa critique, c'est, à côté d'une compréhension large, une sincérité absolue. Je ne souris pas lorsqu'il songe à la postérité. Dans leur légitime désir de publicité, chaque auteur souhaiterait que son œuvre fût signalée, prônée, recommandée, sans se rendre compte du tort qu'on leur ferait si on les exauçait tous. Non, il faut laisser sa liberté au critique, et même la liberté du silence, qui est la moins désobligeante des critiques. Il entre dans la critique actuelle un élément commercial qui voudrait obliger le critique à parler de tous les livres qu'on lui envoie: « D'éliminations en éliminations, écrit M. Vanderem, l'amoncellement des volumes fond, baisse, se réduit ; trois ou quatre, chaque mois, subsistent, et c'est de ceux-là qu'on vous entretient. »

Je reçois souvent des rappels à l'ordre d'auteurs qui m'ont envoyé quelque recueil de niaiseries (ou même de fort belles pages, pas encores lues). J'ai souvent eu la tentation de leur répondre que je ne suis pas un forçat de la lecture. Qu'on me laisse lire et aimer les livres à ma fantaisie et découvrir moi-même les hommes de génie.

Mais, puisque je parle ici d'un livre de critique sincère, je noterai, une fois encore, mon étonnement que la plupart des critiques puissent parler d'un auteur sans nous citer ni une phrase, ni un vers d'un écrivain que nous ne connaissons pas encore. En littérature comme en art, aucune description ne vaut un portrait. Pour me faire connaître le génie de Rimbaud, une strophe du « Bateau ivre » sera supérieure à un volume de cinq cents pages de commentaires et d'exaltations.

La critique consiste à comprendre et à choisir dans l'œuvre la fleur la plus synthétique. Critiquer pour détruire, ce n'est utile que pour écarter les fausses gloires, les pasticheurs des siècles passés comme Abel Hermant, l'homme gonflé des plus distingués imparfaits du subjonctif qui soient, et le plus vide de pensée qui ait jamais pensé dans les journaux.

M. Vanderem nous confie que, ces derniers temps, trois confrères lui ont reproché son modernisme, et, dit-il, un dédain des classiques qui n'est guère le mien. Mais tout de même, prétén-

dra-t-on, répond M. Vanderem, que je ne saurais bien apprécier les œuvres actuelles « sans en comparer la taille, l'envergure à celles des chefs-d'œuvre de l'antiquité ou du XVIIe siècle » ? Qu'on me prouve, ajoute-t-il, que l'antiquité et le grand siècle ont créé un canon de beauté littéraire définitive, hors duquel il n'est que laideur, désordre, décadence.

L'un de ces critiques qui s'appuient avec tant d'assurance sur une pile de vieux livres, M. Jean de Pierrefeu, est ce même critique janséniste qui écrivait naguère que les livres de Remy de Gourmont étaient des œuvres équivoques, faites pour le cabinet de toilette des demi-mondaines. Voilà, n'est-ce pas, un critique sérieux, et digne d' « occuper » le feuilleton d'un grand journal. A propos de cet article évoqué ici, un philosophe érudit et fin, mais peu au courant des cuisines littéraires, me demandait, avec une certaine inquiétude, si sous ce pseudonyme de Jean de Pierrefeu ne se cachait pas une vieille fille de lettres. Je le détrompai tout en pensant qu'il y avait du vrai dans cette erreur, et que c'était là, en effet, de la critique de vieille fille un peu hargneuse, enthousiaste par lubies, et prude jusqu'à l'incompréhension.

Un autre de ces critiques est M. Jacques Boulenger, qui vient de nous donner la seconde série de son : **Mais l'Art est difficile**. Ce livre s'ouvre par une longue étude sur Flaubert et le style, qui nous fait vraiment regretter que Flaubert soit mort trop tôt pour pouvoir profiter des vingt leçons de M. Albalat sur l'art d'écrire. En vérité, avec tout son génie et tout son effort d'harmonie, Flaubert n'a jamais pu acquérir cette distinction native de style qui caractérise M. Boulenger. Par contre, nous pouvons lire ici une réhabilitation de M. Henry Bordeaux, que le critique réintègre dans la littérature. Ce service ne sera certainement pas perdu, et le jour où M. Jacques Boulenger (ou son frère) se présentera à l'Académie...

§

M. Edmond Pilon est un poète qui fait revivre pour nous les grandes figures de la littérature. Même en lisant religieusement, par exemple, les œuvres complètes de Fénelon, nous n'aurions pas cette impression, que nous donne M. E. Pilon, d'avoir vécu près de lui, d'avoir entendu sa voix. Il y a, en effet, dans ces études, une transposition poétique qui nous restitue l'atmosphère d'autre-

fois et nous fait comprendre l'âme de ces grands écrivains qui ne sont, en somme, que des hommes sensibles et douloureux comme nous. Ces **Figures françaises et littéraires**, qui nous évoquent La Bruyère, Régnard, le père de Mme de Sévigné, Fénelon à Cambrai, semblent une suite de petits romans, non pas parce que l'auteur s'y abandonne aux fantaisies de son imagination, il ne s'écarte en rien de la plus exacte et parfaite érudition, mais parce que ces études restituent aux personnages du passé une vie qui les mêle à notre vie.

M. Manoel Gahisto, dans une biographie critique qu'il consacre à **Edmond Pilon**, écrit : «... L'un des moyens de son art qui distingue son originalité des formes de l'histoire et de celles du roman en le rapprochant de ce dernier, c'est que, lié par l'histoire, puisant en elle tous ses éléments, il feint presque de l'ignorer, créant au-devant de ce qui va survenir toute l'incertitude dont le présent les baigne en nos propres affaires ».

Dans la même collection des « Célébrités d'aujourd'hui », je veux signaler un **René Boylesve**, par Maxime Revon, où il est enregistré que, selon le mot de Georges Le Cardonnel, M. Boylesve est un moraliste, et que le triomphe de la raison sur la passion est un des pôles de sa pensée. Un **Gabriel Faure**, par A. Dujet, qui consacre à son auteur une biographie critique, qui est un paysage littéraire et un pèlerinage passionné. M. Gabriel Faure a la noble ambition de « durer ». « Ah ! s'écrie-t-il, songeant à Stendhal, que je donnerais tous les succès et les honneurs immédiats dont tant d'autres se contentent, pour la simple certitude d'être réimprimé au siècle prochain ! » Henri Malo étudie l'œuvre poétique de **Marguerite Burnat-Provins**, l'auteur du *Livre pour toi*, qui est, comme l'écrivait Faguet, « un cantique des cantiques, plein de talent, et qui, quelquefois, touche au génie. Pour la première fois peut-être dans la littérature féminine, note M. H. Malo, « une femme s'arrêtait à admirer la beauté plastique de l'homme ». Mais je compte parler plus longuement de la poésie de Mme Burnat-Provins en une nouvelle série d'essais sur les Muses d'aujourd'hui. Je signalerai encore de M. Maurice Guierre : **Réalités et nostalgies marines**, avec des bois originaux de l'auteur. Il a été tiré de cet ouvrage, qui, en une suite de tableaux et de poèmes en prose, nous évoque la poésie et la tristesse de la mer, des exemplaires sur « papier corde » et

sur « chanvre torchon », et on nous affirme que cette édition ne sera jamais réimprimée.

Dans cette seconde partie **Des heures sous le ciel**, M. Georges-François Berthault, après avoir exprimé... la beauté, nous donne l'autre aspect de la vie... le drame. Il nous le dit dans une préface, et que l'âme est bien plus grande que la vie. Les héros de ce drame ont en effet l'âme et le style plus grands que la vie : du Maeterlinck exacerbé : « Est-ce que la chaleur ne me prit pas par la main pour me conduire, parmi les champs d'ombre écrasés sous la longue lignée des chênes, jusqu'aux petites îles d'or dansantes du soleil.... je fus comme emporté, entraîné captif, et les mains liées, sur le fleuve de mon sang ainsi que sur un fleuve d'oubli... »

Ah ! la belle simplicité de Gobineau !

Et voici, pour les voyageurs, et aussi les collectionneurs, le premier **Guide des voyages aériens Paris-Londres**, illustré de photographies prises du ciel et qui donnent aux paysages un aspect nouveau, auquel il faudra bien que les peintres et le public s'habituent. Mme Louise Faure-Favier, qui, avec un goût parfait, a composé ce premier guide aérien, a demandé à quelques rois, quelques écrivains et quelques aviateurs de courtes pensées sur l'aviation, pour les épingler au bas de chaque page. Quelques-unes de ces pensées montent plus haut que les avions. Mais « ne craignez rien, écrit Roland Dorgelès, il n'y a pas d'exemple qu'un avion ne soit jamais redescendu ».

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Pierre Jalabert : *La Vie Enthousiaste*, Garnier frères. — Francis Vetch : *La Semeuse*, « La Librairie française », Pékin. — Antoine-Orliac : *Métabolisme*, « Collection Rigel ». — Fernand Demeure : *Etal*, « édition des Dits Modernes ». — Loys Labèque : *Poèmes Visionnaires*, Messein. — Léon-Marie Thylienne : *Baisers d'après-midi*, sans nom d'éditeur. — Djenane Gazanhe : *Les Stances de la Joie*, Picart. — Julien Aucante : *Huit poésies*, édité par l'auteur. — Capitaine Maurice Dubled : *Vers pour elle*, « Les Tablettes », Saint-Raphaël. — Hubert Sylvain : *Aux Jardins de Julie d'Angennes*, Berger-Levrault. — Diane de Cuttoli : *Le Cœur Vibrant*, préface de Gustave Kahn, « La Maison française d'Art et d'Edition ». — Yves Blanc : *Petits Poèmes du Terroir languedocien*, illustration hors-texte de Claire Villeneuve, sans nom d'éditeur. — Paul Lofler : *Sur les Sommets*, Lemerre. — Emile Dury : *Tout un Avril*, Figuière. — Jean Suberville : *Le Dieu Inconnu*, Chiron. — Louis de Saint-Roman : *Sous le Vocable de Bérénice*, Renaud et Labrosse.

Gloire aux mots musiciens dont l'assemblage, selon le divin ca-

price du poète, rit, chante, embrasse, chatoie, éclate en sonorités profondes, ou caresse infiniment. M. Pierre Jalabert rend un culte assuré aux aînés qui rythmèrent au gré des mots puissants la tendresse, la mélancolie, la joie ou les aspirations dont leur cœur était débordant. C'est qu'il vit, avec ferveur, avec orgueil, avec allégresse, ce poète sincère, **la Vie Enthousiaste** parmi les jouissances que lui apporte l'art, parmi les frissons et les extases qu'enfièvrent en son cerveau la contemplation émue des paysages du Valois et de l'Ile-de-France, les souvenirs nostalgiques de la terre natale, l'âpre et robuste Languedoc. Il a vécu encore parmi « le frisson des lauriers » les quatre années héroïques et douloureuses, et sa pitié, sa conviction d'amour, sa résignation virile ont empreint de grandeur discrète et pénétrante les très simples poèmes qu'il écrivait durant les loisirs de la tranchée. Il faut à l'art de M. Jalabert l'appui de sensations éprouvées ; lorsqu'il prétend tirer son inspiration de desseins concertés selon une volonté préétablie par sa seule intelligence, son vers sonne sec, mais artificiel et presque indifférent. C'est en quoi les parties de son livre intitulées *Les Arbres du Pays* et *les Cités* font tache un peu au milieu des autres, sauf quand, après Toulouse, Nîmes, Montpellier, Cette, qu'il révère d'une dilection plus intellectuelle que sentie, il évoque splendidement, filialement, Béziers, où, parmi les lauriers verts, son esprit s'est ouvert à la sainte lumière.

Mais ce qui plaît surtout en lui, c'est qu'il est, M. Jalabert, éperdument épris de ce qu'il appelle ses Quatre Evangiles, la Vie, la Jeunesse, l'Amour et la Beauté ! Il les célèbre d'un élan convaincu, magnifique, dont le lyrisme débordant ne craint pas, par endroits, de se diluer en un peu trop d'éloquence. N'importe ! on y sent, du moins, comme aux poèmes du début du volume ou des *Frissons du Laurier*, passer et frémir « tout ce qu'il a rêvé de superbe et de fort ».

Je ne sais rien de M. Francis Vetch, sinon qu'il a envoyé au *Mercure* cette étrange plaquette de huit pages, haute et étroite, sur ce beau papier de Chine pelucheux et doux sous les doigts, avec lequel les signes typographiques font corps si naturellement. Elle a été imprimée à Pékin, et, je présume, le poème y a été écrit par un jeune Français, pensant avec une extase nostalgique à la grandeur de sa Patrie lointaine et toujours présente. **La Semeuse, La France**, dit le titre, et c'est une sorte étrange de brève lita-

nie où s'énumèrent les faits glorieux dont la suite ininterrompue a fait de la France la grande Semeuse d'idées et de civilisation. Et, pour que mieux ressorte la continuité de cette grandeur, le Poète a soin de rappeler avant l'énoncé des fastes qu'il évoque, leur date, comme dans un manuel d'histoire :

C'est
Cette Femme
Au fier et doux regard
A la démarche assurée
Que rien ne trouble
Que rien n'effraie,
Que rien n'arrête :
Intrépide...

en même temps, *généreuse*, *irrésistible*, *fidèle*, *inlassable*, qui a bâti « les seuls ouvrages que respectent les âges » :

V-XX Quinze siècles
N'ont point épuisé sa jeunesse.
496 Telle au sortir du baptistère de Reims
Telle dans la mêlée des batailles.
507 Telle à Vouillé...

et cela se prolonge ainsi jusqu'aux moments les plus récents, pour se terminer par un mouvement de foi et d'amour, de confiance et de sécurité :

. . . .
1870 Telle chargeant à Saint-Privat,
1914 Telle à la Marne.
1915 Telle à l'Yser.
1916 Telle à Verdun.
. . . .
Telle
Accourant partout
Où
Gémit la Liberté.

Frères
Levez-vous
Venez la voir
Venez l'entendre

C'est Elle

C'EST LA FRANCE.

Objet de curiosité insolite, à coup sûr, ce poème n'est guère davantage, mais animé d'un souffle, d'une force de conviction très particulière, sincère, solide.

M. Antoine-Orliac, lassé de ce qu'il appelle le parti pris du lyrisme extérieur, veut que son inspiration divinatoire jaillisse, intuitive et fervente, en l'absence de tout artifice puéril de vocables, sans syntaxe contournée, par la seule ressource d'une langue sobre, intelligible. Elle rejoindra ainsi, à force d'architectures invisibles, les émotions spirituelles, et rendra vivantes les représentations de la pensée, les transmuant en béatitude.

C'est à quoi prétend le présent poème : **Métabolisme**. Le langage nu de la cogitation métaphysique en présence du mystère des espaces, s'y exprime par un enchaînement de brèves définitions abstraites. La place que les mots occupent, la disposition des phrases purement énonciatives prennent plus de valeur que leur chant ou leurs relations mutuelles et sensibles. Il y manque la construction inébranlable d'*Un coup de dés*... et la scintillation. M. Antoine Orliac dédaigne de mesquins artifices. C'est un songeur austère, peut-être, mais l'art consisterait à communiquer les motifs de ses songes à son lecteur ou à son auditeur.

M. Fernand Demeure manque de sympathie pour le vieux commandant qui promène en province sa trogne rubiconde et son ruban rouge, et sa chienne, peut-être moins bête que lui. C'est ce qu'il tient à nous faire connaître par les huit sonnets de son **Etal**. Ma foi, il n'a peut-être pas tort, bien que la mauvaise humeur qu'il manifeste dépasse l'importance de son objet.

« Loys Labèque est un converti, un halluciné de pureté, un pèlerin infatigable, toujours en route vers les *Villes Saintes*. Ses **Poèmes visionnaires** ouvrent à chaque pas des vitraux de rêve sur l'au-delà... » Il faut qu'il en soit ainsi, puisque, aussi bien, son éditeur, ou lui-même, le déclare. C'est, en outre, « de la littérature inattendue, déconcertante, quasi-prophétique et attirante comme un Abîme... » J'avoue que je n'ai éprouvé aucun vertige. J'ai pensé me trouver en la présence d'un baladin de tréteau, en proie à je ne sais quel dévergondage de verbiage exacerbé. L'halluciné de pureté pourrait bien n'être en vérité qu'une sorte de derviche tourneur, ivre du son des mots qu'il profère,

qu'il fait tourbillonner autour de lui, sanssouci, au contraire, de pureté, ni de beauté, ni d'harmonie. Des images incohérentes, inspirées des prophètes ou parfois de Laforgue (que M. Loys Labèque n'a sûrement pas lu) ; une surabondance d'expressions métaphysiques vagues, mêlées au hasard de locutions scientifiques et précises, un farouche désordre où il croit faire revivre l'allure orageuse et formidable de certains chants bibliques ; de-ci, de-là des tropes éculés, parsemés de trivialités, ou de brusques intrusions de vocables britanniques, de désignations (T.S.F.) d'objets au moyen d'initiales ; — et sempiternellement, la proclamation de sa propre pureté, de son innocence, de son renoncement, de sa foi, un appel constamment à la conversion d'autrui, le nom du Seigneur attesté à toutes les pages ; — ce tumulte inconsistant n'est pas du lyrisme ; il effare, si l'on y tient, il ne transporte, n'enchante ni ne séduit. C'est un abondant verbiage, ce n'est rien de plus.

Baisers d'Après-Midi, puis *Intimités* et *Billets à l'Aimée ;* M. Léon-Marie Thylienne y chante fort bien les motifs et les instants de son amour. Ce sont d'excellents vers d'amour, bien faits, d'ardeur sensuelle très prenante, irréprochables.

De cadence précise et marquée par le tiret qui en sépare chaque élément, à la manière de certaines traductions des poètes étrangers, les **Stances de la Joie** de M[lle] Djenane Gazanhe se réclameraient à tort des *Ballades françaises* de Paul Fort. Elles paraissent improvisées, jaillies du sol, des fleurs et de la mer, cependant, mais un certain alanguissement de l'allure, une volupté de paresse amoureuse, douloureuse ou joyeuse, les rapprochent mieux de certains *ghazels*, ni trop ivres, ni trop sensuels.

Les **Huit Poésies** de M. Julien Aucante d'une versification aisée disent avec netteté ce que l'auteur prétend dire ; le surplus, lyrisme, charme, harmonie ou grandeur, peut-être un jour sera acquis.

« Guerre, captivité, occupation », lettre du colonel Raynal, préface d'Antoine Zari, en les **Vers pour Elle** M. le capitaine Maurice Dubled se préoccupe en premier lieu de la « Sonorité des couleurs ». Il en analyse excellemment, patiemment, le phénomène, dans une très judicieuse préface. Les exemples sont pris à Baudelaire, à Samain, à Verlaine, à M. Fernand Gregh et... au capitaine Dubled, à Heredia encore, qu'il se plaît à dénaturer, à La Fon-

taine et à Gautier. Il es me, par contre, M. Henri de Régnier un « fin poète, un peu artificiel et symétrique ». Libre à lui, mais que ne rencontre-t-on dans les *Vers pour Elle* un peu plus d'artificialité, même de symétrie, d'art, de goût, de lyrisme choisi et mouvant à la manière d'Henri de Régnier ? Ces défauts m'apparaissent préférables aux qualités du présent volume, où les cadences bien marquées, les recherches d'effets sonores par ce qu'on appelle l'audition colorée (et non *coloriée*), n'empêchent pas toujours la platitude de l'expression:

Dans le café secret, la tonnelle de roses
Abrite un quatuor aux langoureuses poses...
Le violon s'afflige et notre cœur fredonne...
Les gâteaux sont mauvais, mais la musique est bonne.

Il ne sied guère d'être aux poètes plus sévère qu'ils ne le sont parfois à eux-mêmes. M. Hubert Sylvain juge son livre, **Aux Jardins de Julie d'Angennes**, sans indulgence :

Je vous donne ce livre où j'ai mis mes pensées.
A bien considérer, les vers n'en valent rien ;
Si l'on y peut trouver quelque chose de bien,
Ce n'est parmi les mots que de rares idées.

Il exagère et l'on trouve, en ces rythmes pimpants, une odeur de large et de grande nature.

Gustave Kahn a raison qui, dans la préface au livre de Mlle Diane de Cuttoli, **Le Cœur vibrant**, écrit : « Tout ce *livre vibrant* est un acte de foi, en soi, en l'harmonie du monde et de la lumière » ; c'est une paraphrase continue à la parole d'André Gide placée en épigraphe : « Je vis, et c'est magnifique ». L'auteur, très jeune, très enthousiaste et aussi très naïf, s'élance vers la joie d'aimer, de saisir au vol le passage des brises et des lumières ; son cœur déborde, comment la réflexion froide en arrêterait-elle l'élan ? Lumières, fêtes, amours, souvenirs, joies, douleurs, qu'elle consent à peine à voir, Mlle de Cuttoli ramène à elle-même le sens, la portée de tout ce qui vibre ou chatoie. L'expression de son idée, de son sentiment, de ses sensations, c'est ce qui la préoccupe le moins : il faut qu'elle étreigne, et étreigne encore, qu'elle s'enrichisse de trésors toujours nouveaux, toujours sensibles. Elle n'a pas le temps d'en ordonner l'entassement. D'autres vibrations se succèdent, sollicitent son attention, son désir... Bien vite elle a fixé les premières, elle bondit, d'un cœur avide, vers les

illusions nouvelles. Tout s'enflamme soudain où elle passe, mais elle manque de patience, elle se laisse aller au plus facile, elle veut trop de richesses pour s'enrichir d'un seul bien et le posséder insaisissablement. Au milieu de tant de dons sensibles et ingénus cette défaillance, cette négligence constante du rythme, de l'image, de l'expression et même de la pensée, déconcertent. Il faut savoir choisir, il faut savoir se contraindre, il faut édifier.

Mme Yves Blanc définit en ses **Petits Poèmes du Terroir Languedocien** les paysages de la contrée qu'elle habite : suite agréable de poèmes descriptifs, très en nuances fins, et lumineux.

Les excellents sonnets — ad augusta ! — dédiés à son fils par M. Paul Lofler, « afin que, dans ses heures enthousiastes, il aille **Sur les Sommets** cueillir les fleurs du rêve et respirer le vierge éther de la beauté », dans leur facture parnassienne, impeccable, dénotent la haute noblesse des sentiments, la hauteur des pensées dont il rêve de transmettre à ceux qui suivent l'hoirie divine. Le chant en est très pur, s'il manque d'inattendu et de nouveauté.

Tout un avril, M. Emile Dury chante avec adresse et avec une douce passion ses joies, ses souffrances, ses espoirs. Ce sont de jolis et tendres poèmes bien menés de main experte et sûre.

De M. Jean Suberville un ardent poème patriotique, daté du 11 novembre 1920, lui a mérité le Grand Prix de Poésie de l'Académie Française :

> le Dôme, où la splendeur d'un César se dévoile,
> parlait dans l'ombre à l'Arc triomphal de l'Etoile,

et s'étonnait qu'un Héros pût être exalté, dont la gloire ne jaillît ou n'aboutît en lui. Quelle armée fut la Grande ? Quel guerrier sera à jamais l'Immortel ? Et le Dôme rend hommage, et proclame la gloire souveraine de l'Arc : il n'est point une tombe, mais l'autel où se consacre, pour la durée des siècles, **Le Dieu inconnu**.

Sous le vocable de Bérénice, M. Louis de Saint-Roman a placé une suite de petits poèmes douloureux ou tendres de déréliction et de mélancolique résignation, dont le charme au-

tomnal enchante doucement la mémoire. *Sur la fuite des jours*, alors que

> Ce jour d'été ressemble aux beaux jours de l'automne
> Avec son teint bleuâtre et ses lointains brumeux,

le cœur du poète, déchiré de vieillir, cherche à pénétrer le secret de la nature indifférente, de l'oubli du passé, de l'incertitude de Demain. Maisses forces défaillent, et sa veine, plus pittoresque que méditative, se dessèche en présence des grands problèmes éternels. La lumière joue dans ses vers, et une aisée psychologie les emplit, les anime.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Le Tri-centenaire de Molière. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Don Juan ou le Festin de Pierre* (reprise), 3 janvier. — Représentations diverses. — Une conférence de M. Lucien Guitry (11 janvier). — THÉATRE DE LA POTINIÈRE : *Calixte ou l'amoureuse sans le savoir*, pièce en 3 actes en vers de M. Gabriel Nigond ; *Le Tournant*, pièce en 1 acte de M. Lionel Nastorg. — THÉATRE DES DEUX MASQUES : *La Peur*, drame en 2 actes de M. Palau ; *Le Placard*, pièce en 1 acte de M. Armand Massard ; *Nuit d'alerte*, farce en 1 acte de M. Armory. — Incidents.

On maltraite la Comédie-Française. J'étais seul, il y a quatre mois, pis que seul : renié. Voici que soudain tout Paris se mêle de me donner raison. On m'approuve, on me surpasse. Dirai-je que j'en suis surpris? Non. Je me borne à goûter les plaisirs du changement. Hé! l'avait-on assez repris, raillé, bafoué, le mauvais garçon qui osait traiter de la sorte « ces messieurs et ces dames de la Comédie-Française » ? N'avait-il point, par ses propos sacrilèges, fait l'union des jeunesses ambitieuses et des vieillesses imbéciles, des gens d'esprit et des ganaches ? Il connut, certes, l'agrément d'une courtoise réplique, où Mme Dussane jetait les arguments comme des bouquets; mais aussi l'avanie d'une polémique de carrefour où, dans une gazette imprimée tout exprès, un doux pipelet d'écritoire exprimait la fureur des écorchés...

Voici que tout est changé. Ce temple qu'on disait profané entend tout à coup les outrages de ses derniers fidèles. On a bien raison de croire qu'il ne faut rien montrer aux enfants ; et je serai bientôt forcé, si les choses vont leur train, de prendre

la défense du Théâtre-Français contre ses défenseurs, passés à l'ennemi.

Tout cela, qui ne doit point surprendre, s'est produit à l'occasion du **tri-centenaire de Molière**. On l'a naturellement voulu fêter dans sa demeure. De là tout le mal. Heureusement pour les lettres et pour le goût, les gens qui aiment la « maison de Molière » aiment plus encore Molière que la maison. Ils ont d'autant plus ressenti l'outrage que l'on fit au grand homme, qu'ils avaient, jusqu'alors, davantage usé d'indulgence envers les injurieux comédiens. Tel est, par exemple, le cas de Gabriel Boissy, esprit orné, caractère pointu, plume volage. Il fut de ceux qui me reprochèrent l'excès de mon irritation ; il semblait principalement révolté par les mots que j'employais. Il est bien question de cela maintenant ! Gabriel Boissy, critiquant dans *Comœdia* la reprise de **Don Juan**, a pris cette fois ses épithètes dans un autre tiroir. Pour dire à M. Duflos et à M. Berr quelques vérités amères et tardives comme des fruits d'automne, il a mêlé son encre d'un vitriol si fumant que notre Sganarelle et notre don Juan en auront le derrière pelé jusqu'aux soirs de leurs représentations d'adieux... Je ne reprocherai certes point à M. Boissy, ni à d'autres personnes, un changement qu'attendaient les mieux informés d'entre leurs amis. On serait presque tenté de bénir l'occasion, si pareille joie n'avait quelque chose de sacrilège.

C'est qu'il fallut, en vérité, l'inqualifiable représentation du 3 janvier pour que Paris se fâchât. Je parle du Paris pour lequel le mot *classique* contient quelque chose de sacré, qui s'oppose pleinement à la signification que les bourgeois, les pédants et les auteurs de tragédies lui prétendent donner. L'autre Paris s'est montré mécontent, mais discret. Il n'a pas sifflé M. Duflos : cela prouve qu'il ne sifflera désormais personne. M. Duflos a joué don Juan de la même manière qu'il joue le marquis de Priola. Et encore ! un Priola de bal masqué. Ce professeur a confondu Molière et Lavedan. Encore Lavedan lui doit-il sembler plus favorable à son « effet » préféré, qui consiste à se gratter la narine d'un index vaniteux, en remuant les sourcils et la peau du crâne. Quant au style comique, à la courbe d'un rôle, à l'expression d'un texte, M. Duflos s'en moque professoralement, comme il convient. C'est en cela que le Conservatoire où il enseigne rejoint la

botte à bachot et l'Ecole des Beaux-Arts... On a donc bâillé, grommelé, dénigré. Il n'y eut, dans la salle, qu'un seul spectateur qui s'éprit du don Juan duflosard. Ce fut... Je vous le donne en mille !... Ce fut M. Millerand ! Le président de la République alla même jusqu'à commémorer les travaux de notre muguet à barbiche par une lettre patente, que l'autre s'empressa de porter aux journaux. Tant il est vrai que l'ombre bafouée de Molière se venge toujours par quelque farce.

Je confesse que M. Paul Mounet a composé le rôle du Pauvre de manière à nous surprendre. La grandeur n'a point tout à fait abandonné cet acteur, qui fut si grand. Mais M. Silvain, qui faisait don Luis, s'est montré cruel à nos regards ; il paraissait en proie à je ne sais quelle fureur dionysiaque ; il poussait de tels cris qu'un moment on vit le casque du pompier de service déborder le manteau d'Arlequin. Passons. Ces choses confondent l'esprit. Et il en sera de même tant qu'on ne fera pas le geste nécessaire que tout le monde attend.

Ainsi, maltraité dans son propre asile, livré au sadisme des vieillards, Molière court à des lieux moins disgraciés. On le fête partout, sur les boulevards, dans les faubourgs et jusqu'en province. A Lyon, M. Victor Magnat fait jouer l'*Avare* par le noble et pensif Charles Dullin. M. Copeau va jouer en personne Alceste, tandis qu'un groupe d'acteurs fameux porte Molière sur la scène de l'Opéra. A Bobino on donne le *Malade Imaginaire*, où l'on voit des duettistes, des prestidigitateurs et des comiques troupiers, qui se dévouent pieusement à la gloire de Molière. Il en va de même aux théâtres de quartiers, au concert Mayol et jusqu'aux Folies-Bergères. D'autres projets se forment. De tout cela nous ne pouvons assez parler, non plus que de l'ouvrage tout à la fois ironique et sorbonnard que M. Michaut consacre à la *Jeunesse de Molière* (1).

Chacun se pique d'honorer singulièrement le grand homme. Au Théâtre des Arts, M. Fonson l'a fait complimenter par le cousin de Valparaiso qui vient du Chili pour être Belge, mais qui, avec l'accent brabançon, a le cœur bien honnête. On a ouvert un musée de Molière au Théâtre-Français, et le munificent M. Auguste Rondel fut mis à contribution. On a porté des fleurs et des discours aux pieds du bronze de Seuvre, rue de Richelieu. Tout

(1) Librairie Hachette.

cela est bon et bien. Il y eut quelque chose de plus inattendu : une conférence de M. Lucien Guitry. J'y assistai. J'ai peu de chose à changer au récit que j'en fis autre part.

Aux dames curieuses qui ne l'ont vu qu'au théâtre, aux graves professeurs qui ne connaissent de lui que ses photographies, M. Lucien Guitry est apparu sous un aspect nouveau. Dans le discret tapage des applaudissements gantés, on vit s'avancer vers le pupitre un homme massif et grave, le front chauve, portant binocle d'écaille et veston doctoral. Tel est, au naturel M. Guitry, dépouillé du fard, de la perruque, des feux de la rampe. Autour de lui, sur une estrade, il y avait des dramaturges célèbres et aussi quelques très vieux messieurs, avec visages encadrés de favoris blancs, et qui doivent être illustres, à l'étranger, pour leur connaissance de la numismatique et des écritures cunéiformes. M. Lucien Guitry parla. Il parla comme Lucien Guitry et aussi comme Sacha. Plus d'une fois on crut qu'il allait dire : « Mon fils avait raison ! » S'il ne le dit point il le pensa. Car ils sont, bien sûr, tout à fait d'accord l'un et l'autre pour admirer surtout en Molière l'acteur-auteur. Le père et le fils ont là-dessus des opinions que leurs travaux réciproques et mutuels ont justifiées. Et ce n'est pas sans une verve maligne que M. Lucien Guitry les défend.

— Les critiques, dit-il, se méfient des pièces de comédiens. Juste retour des choses d'ici-bas : s'ils savaient comme les acteurs se méfient des pièces de critiques !...

Les critiques ont ri avec tout le monde. Un peu jaune. Moins jaune toutefois que les académiciens, plus tard, lorsque M. Lucien Guitry, à propos « d'un monsieur Faguet », s'est mis, de ses deux bras courts et athlétiques, à secouer la vieille Dame. Il faut convenir qu'à ce moment l'aspect du conférencier se transforma. Le lorgnon glissa de son nez; ses yeux flambèrent, et l'invisible main de la Discorde modela ses traits, jusqu'alors empreints d'une austère sérénité. Cette scène-là, M. Guitry l'a jouée « en dehors ». Seulement les académiciens, sauf M. Barthou, riaient en dedans. Dans tout cela, il y avait beaucoup d'esprit; on en a de fils en père dans la famille. Par contre peu de faits et pas du tout ce qu'on attendait : l'opinion d'un homme qui, par les dons et l'expérience, est le maître incontesté du *plateau*, son opinion, dis-je, sur ce que l'on pourrait appe-

ler le « génie extérieur » de Molière. Ainsi nous eussions aimé à savoir comment *il devait jouer* les cinq Sganarelle, le Barbouillé, Mascarille, Alceste, M. Jourdain, Scapin, Orgon et Sosie. Nous n'avons en cela d'avis que ceux de Mlle du Croisy (1), fort précieux assurément, mais un peu sommaires. Il me semble qu'un acteur savant, lettré et réfléchi, tel que M. Lucien Guitry, doit faire là-dessus de bien intéressantes suppositions. Sans compter que nous en faire part eût été œuvre pie. Nous en sommes, sur ce point, aux malveillances de Montfleury et de l'obscur auteur d'*Elomire hypocondre*. L'admirable science comique de MM. Guitry eût pu, je crois, nous éclairer. Ils ont dédaigné de le faire. C'est dommage.

§

Au théâtre de la Potinière, on a joué trois pièces, dont une en vers, qui est de M. Gabriel Nigond. Cette **Calixte, ou l'amoureuse sans le savoir** sert de prétexte à des couplets fort bien tournés, que le public applaudit poliment comme il applaudit, au music hall, les jeux icariens. L'action se passe au lendemain de la Révolution. On voit une vieille aristocrate miraculeusement échappée à Samson le matin du 11 Thermidor, sa petite fille Calixte, un bon docteur onctueux, besicleux et malicieux comme ces personnages que M. Anatole France tira jadis de son *Etui de Nacre*. La jeune fille est aimée d'un jeune paysan, qui a lu Jean-Jacques. Elle deviendra sa maîtresse. C'est tout. C'est coco. C'est charmant, un peu naïf. C'est le mirliton dans les roses. Les comédiens de M. Audier ont joué à merveille de ce nostalgique bigophone. Mlle Damiroff est gracieuse et attentive. Mme Marie Laure connaît fort bien l'art d'être grand'mère ; M. Krimmer a plu dans le rôle de ténor quasi muet. Mais je ne saurais dire le plaisir que me donne M. Henri Beaulieu. S'il est, au théâtre, un comédien frustré de ses droits, c'est bien celui-ci. Il n'y a pas dans Paris trois acteurs capables de dire les vers avec un tact à ce point aigu ; et il n'en est peut-être aucun qui sache à ce point conduire sa voix. Ces mérites, M. Beaulieu les manifeste depuis vingt ans. Mais M. Duflos est sociétaire et M. Leitner itou. Bah ! Lucien Guitry n'est même point chevalier de la Légion d'honneur et M. Berr ose bien porter la rosette !

(1) Et non Mlle de Brie, comme l'a dit par erreur le conférencier.

Après *Calixte*, on a joué un petit truc en un acte, de M. Lionel d'Astorg, où l'on voit un oisif et une oiselle faire beaucoup de façons pour rompre un collage de six mois. Il paraît qu'un clubman doit quitter sa maîtresse en plein train de course amoureuse. Ensuite, il doit faire un long voyage pour oublier. Puis il recommence. Et ça fait du travail pour les disciples de M. Paul Bourget. Ce palpitant ouvrage fut joué par un jeune premier, dont on pense généralement du bien, et que l'on nomme M. Constant Rémy. Pour ma part, je manque de lumière en cette sorte d'art. Je conviens que M. Rémy me produit l'effet d'une transcendante gravure de modes. C'est quelque chose comme l'Olympie du vieil Hoffmann, une Olympie faite homme, et qui serait habillée par un tailleur du quartier de l'Opéra ; et mes yeux sont encore offensés par l'éclat des bottines que porte M. Rémy. Il paraît que c'est le fin du fin. J'y consens de très bon cœur.

Le théâtre des Deux Masques, qui est un autre Grand-Guignol, joue une bonne pièce: **La Peur**. Elle est d'un acteur, M. Palau. M. Palau compte parmi les plus hilarants bouffons du Palais-Royal. Pour se distraire, sans doute, il écrit des drames qui lui font à lui-même une peur horrible. L'homme est un singulier animal! Il y a dans la *Peur* d'excellentes qualités dramatiques et M. Mevisto, qui en est le principal interprète, excelle à créer les louches atmosphères.

Lorsque M. Louis Verneuil fit, l'an passé, jouer la fameuse comédie où tous les auteurs à la mode reconnurent leur bien, on crut du moins que le scénario de *l'Amant de Cœur* était l'œuvre de M. Verneuil. On se trompait, M. Verneuil l'avait, comme le reste, emprunté. C'est ce que nous révèle aujourd'hui la représentation du **Placard**, pièce écrite en 1911 par M. Armand Massard. Tout vient à point à qui sait attendre! Ce *Placard* contient de la verve et de l'expérience. **Nuit d'alerte**, de M. Armory, est une bien amusante pochade. Mais les acteurs, à l'exception d'un bout de femme qui s'appelle Mlle Loulou Doris, l'ont jouée lourdement.

Puisque nous sommes au « théâtre d'horreur », il convient de signaler que M. Choisy, le directeur du Grand-Guignol, cédant, je crois, aux objurgations de la critique, a fait démonter la guillotine pour la renvoyer à M. Deibler, lequel en fait un usage fréquent. Ainsi finit à l'amiable une déloyale concurrence.

§

Incidents. — Les critiques, décidément, se réveillent. Dans la *Revue des Deux Mondes*, M. René Doumic maltraite M. Henry Bataille : « La pièce, écrit-il à propos de la *Possession*, se traîne péniblement le long de ses quatre actes dans une incohérence morne... Pas d'ironie, pas de drôlerie, pas d'esprit. Un cynisme ingénu dont rien ne vient égayer la platitude... Prostitution, cocaïne, scène d'ivresse et de suicide sur la scène, rire convulsif et convulsions d'agonie, boue et sang, rien n'y manque... Il n'y a qu'une inconvenance de plus dans le théâtre contemporain. »

Il n'y a pas besoin de se demander ce que M. Henry Bataille pensera de ces gentillesses. Le père Doumic peut être tranquille. La prochaine fois, il paiera sa place, s'il veut voir la pièce. Il sera le sixième et le plus éminent des « critiques payants », avec MM. Paul Souday, André Beaunier, Paul Lombard, Lucien Dubech et votre serviteur.

Précisément M. Henry Bataille vient, dans un écrit, par ailleurs remarquable, qu'ont publié les *Œuvres Libres*, de dire son fait à la critique : Elle gît effondrée, « rageuse, atrabilaire, au milieu de ses critères abandonnés... » Et il ajoute : « Personnellement, je ne connais que trois magisters professionnels de large envergure, mais ce sont avant tout des êtres de parfaite droiture et des analystes studieux, au bon sens avéré... » On se demande, dans Paris, qui sont les trois « magisters » agréables à M. Bataille. Je crois pouvoir renseigner mes contemporains. Ce sont MM. Henri Bidou, Regis Gignoux et Charles Méré. Reste à savoir s'ils se tiendront pour contents d'être pris pour des instituteurs de village, et si l'auteur de la *Possession* possède bien le sens des mots qu'il emploie.

— A propos de la « carte rouge » et des « ayants droits », M. Robert Dieudonné écrit (*L'Œuvre* du 29 déc.) un fort spirituel article :

On ne trouverait pas le nom de cinquante critiques à Paris, mais on vous citera deux cents *ayants droit* qui sont forts de leur autorité, encombrent les salles et tâchent de créer une opinion. Ceux qui ne sont pas très méchants sont quelquefois très bêtes, et c'est pour cela qu'ils parlent de leurs journaux avec une magnifique autorité. Jadis j'avais fait le vœu, si j'étais secrétaire de théâtre, d'expulser tous ces inutiles. J'ai chambardé tout mon service et j'ai fait une salle selon mes goûts. Ah ! quelle affaire ! Les deux cents « ayants droit » à qui j'avais refusé la faveur d'assister à cette générale ont encombré les escaliers et les

couloirs ; on les voiait ! ils le criaient, le prouvaient ; ils étaient associés, syndiqués, complices... Ma carrière de secrétaire général a pris fin ce jour-là. Voilà tout près de vingt ans qu'eut lieu ce drame. Les ayants droit, — les mêmes ! — ont vieilli ; ils ne m'ont pas pardonné et, quand je les rencontre dans les couloirs, ils ricanent et se gaussent. Si je ne vais plus au théâtre, c'est surtout pour ne plus les voir.

D'autres ont repris nos arguments. En particulier, M. Abadie dans le *Radical* et un aimable confrère du *Rappel*, dont j'ai malheureusement oublié le nom. Et ce n'est assurément pas fini.

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A. S. Eddington : *Espace, temps et gravitation* ; la théorie de la relativité généralisée dans ses grandes lignes, exposé rationnel suivi d'une étude mathématique de la théorie ; traduit de l'anglais par J. Rossignol, avec une introduction de P. Langevin, Hermann. — Charles Nordmann : *Einstein et l'Univers* ; une lueur dans le Mystère des choses ; le Roman de la science, Hachette. — Gaston Moch : *la Relativité des phénomènes* ; Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Paul Dupont : *la Notion du Temps d'après Einstein*, F. Alcan. — Le capitaine Stéphan Christesco : *la Relativité et les Forces dans le Système cellulaire des mondes* ; nouvelle étude de Cosmogonie scientifique, F. Alcan.

Il n'est guère de semaine qu'il ne paraisse un livre nouveau sur Einstein. On discute sur la théorie de la relativité à l'Académie et dans les salons. Les commentaires succèdent aux commentaires dans les journaux et les revues. Parmi les physiciens, certains déclarent qu'Einstein dépasse Copernic et Newton, d'autres parlent de « folie collective ». Il paraît que peu de ceux qui ont écrit sur Einstein des livres et des articles l'ont compris ; y en a-t-il beaucoup d'ailleurs qui l'ont lu ?

L'admirable livre d'Eddington, **Espace, Temps et Gravitation**, qui vient d'être traduit de l'anglais, échapperait presque seul à cette critique. C'est un exposé rationnel de la théorie de la relativité débarrassé de tout caractère technique. Le style est pittoresque, émaillé d'expressions originales ; la forme est limpide et de nombreuses comparaisons aussi imprévues que bien choisies amènent le lecteur à sentir « la beauté et la profondeur de la théorie ». Une étude purement mathématique, inspirée des travaux d'Einstein, de de Sitter, de Weyl, et comprenant en particulier le calcul tensoriel, est annexée à l'édition française de l'ouvrage d'Eddington.

D'après Eddington, le grand mérite d'Einstein est d'avoir réussi à séparer « incomparablement mieux » qu'on ne l'avait fait jusqu'alors la part de l'observateur et celle de la nature dans les phénomènes observables.

Ce que nous voyons ne dépend pas seulement de l'objet que nous regardons, mais également de nous, de notre position, notre mouvement et autres particularités plus personnelles. Par une habitude instinctive, nous essayons d'éliminer de l'observation notre part personnelle de manière à concevoir le monde indépendamment de nous. De la portière de notre wagon nous voyons glisser un bœuf dans la prairie à la vitesse de 80 kilomètres à l'heure et nous faisons en même temps la remarque qu'il goûte le repos le plus complet. Bien souvent, nous faisons ainsi, plus ou moins inconsciemment, de la *relativité*. Maints écrivains ont été les précurseurs d'Einstein. Eddington relève cette phrase d'Anatole France prise dans les *Pensées de Riquet*.

Les hommes, les animaux, les pierres grandissent en s'approchant et deviennent énormes quand ils sont sur moi. Moi non. Je demeure aussi grand partout où je suis.

Eddington qualifie deux livres bien connus, *Alice in Wonderland* et *Gulliver's Travels*, de « traités élémentaires de la relativité ». Alice changeait constamment de taille, tantôt géante et tantôt si petite qu'elle était sur le point de disparaître tout à fait. Gulliver, au contraire, avait toujours la même taille, mais, dans ses voyages, il rencontra successivement une race d'hommes minuscules vivant dans un monde à leur échelle, et un pays où tout était démesurément grand. En fait, Lewis Carroll et Swift ont eu à décrire les mêmes phénomènes, dus à la disproportion de la taille de l'observateur et des dimensions des choses observées.

Eddington parle de l'Univers à quatre dimensions, des différents genres d'espaces, compare la nouvelle loi de gravitation à l'ancienne, montre que la lumière est pesante. On le savait d'ailleurs depuis Newton, mais Einstein a calculé la valeur numérique de la déviation de la lumière plus exactement que Newton.

Un des chapitres les plus impressionnants du livre d'Eddington est celui intitulé : *Vers l'infini*. Le professeur de Sitter a fait une étude approfondie de l' « espace-temps sphérique », parle

d' « un continuum à quatre dimensions d'espace et de temps imaginaire formant une surface sphérique dans un espace à cinq dimensions ». Si l'on prend le temps réel, l'Univers est sphérique dans ses dimensions d'espace, mais il s'évase comme un hyperboloïde vers les infinis positif et négatif du temps. A cause de la courbure suivant la dimension de temps, plus nous nous éloignons de notre point de départ, plus le temps s'écoule vite, en d'autres termes, les phénomènes naturels, de même que les horloges naturelles, sont de plus en plus lents ; finalement on en arrivera à l'état décrit par H.-G. Wells dans *The new accelerator*. A mi-chemin des antipodes, le temps s'arrête complètement ; impossible d'aller plus loin, car tout en ce point, y compris la lumière, est condamné à un repos complet.

Einstein préfère une autre théorie de la courbure de l'espace-temps. Son Univers, à lui, est cylindrique : courbe suivant l'espace à trois dimensions, mais rectiligne suivant le temps. Le temps n'est plus courbe ; le ralentissement des phénomènes à grande distance de l'observateur disparaît totalement. Plus de barrière de repos éternel : un rayon lumineux peut faire le tour complet de l'univers.

Un rayon lumineux issu du soleil mettrait environ 1.000 millions d'années à faire le tour de l'Univers ; après leur voyage, les rayons viendraient de nouveau converger en leur point de départ, pour diverger ensuite dans un nouveau circuit. Le lieu de convergence de ces rayons aurait toutes les propriétés d'un soleil réel au point de vue lumineux et calorifique, seulement ce serait un soleil immatériel. Ainsi, correspondant à notre soleil, nous pourrions voir une série de soleils fantômes occupant les positions que le soleil lui-même occupait il y a 1.000, 2.000, 3.000, etc., millions d'années si, ce qui semble probable, l'on suppose que le soleil était déjà lumineux en ces temps reculés.

Il est assez amusant de penser que les différents phénomènes de l'Univers sidéral peuvent laisser, là où ils ont eu lieu, des empreintes qui se reproduisent périodiquement. Peut-être n'y a-t-il qu'une certaine proportion d'étoiles matérielles, les autres n'étant que des « revenants optiques » qui viennent hanter leurs anciennes demeures.

On le voit, les physiciens ne le cèdent en rien aux poètes pour l'imagination.

§

On conçoit l'enthousiasme de M. Charles Nordmann, dans un

livre de haute vulgarisation, **Einstein et l'Univers**, ou « *le Roman de la science* ».

Einstein est à la fois le Sieyès, le Mirabeau et le Danton de la Révolution nouvelle. Mais celle-ci, déjà, connaît des Marat fanatiques et qui prétendent dire à la Science : « Tu n'iras pas plus loin. »

M. Nordmann, qui est astronome, apporte son interprétation personnelle, et il discute l'exposé critique de la relativité, récemment présenté avec éclat devant l'Académie des Sciences par M. Paul Painlevé.

§

M. Gaston Moch, auteur de nombreuses publications sur l'artillerie, l'art militaire, l'histoire, l'organisation politique et la politique internationale, a écrit, pour la *Bibliothèque de Philosophie scientifique*, **la Relativité des phénomènes**. Il se défend de faire de la métaphysique, et regrette qu'Einstein, qui a eu pas mal de précurseurs, ait donné un fâcheux exemple, en se laissant aller parfois à des rêveries métaphysiques au sujet des limites de l'Univers.

M. Moch s'intéresse particulièrement à la question des grandes vitesses. Un avion qui franchit 85 mètres par seconde, — record atteint en octobre 1920, — concrétise l'idée d'une marche vertigineuse ; or, la lumière va près de quatre millions de fois plus vite. Les artilleurs ont réalisé une vitesse initiale de 1.500 mètres, encore deux cent mille fois inférieure à celle de la lumière, mais notablement supérieure à la vitesse tangentielle de la Terre à l'équateur, soit 464 mètres à la seconde ; nos projectiles, si on les tire vers l'est, à la rencontre du jour, peuvent donc explorer le temps dans le sens des heures négatives ! Quant à la vitesse de translation des projectiles célestes, elle n'est que de 30 kilomètres pour la terre autour du soleil, mais c'est à la vitesse de 550 kilomètres par seconde que la comète de 1843 a rasé la surface du soleil ; cette dernière vitesse, la plus grande que l'on connût jusqu'à il y a peu de temps, est encore 545 fois plus faible que celle de la lumière. Tout à coup, la connaissance des vitesses a fait des bonds imprévus : la vitesse des rayons cathodiques atteint 25.000 kilomètres, soit le douzième de celle de la lumière ; la vitesse des rayons β émis par les corps radio-actifs est évaluée de 160.000 à 285.000. Avec ces rayons, on touche à la vitesse de la lumière. Que celle-ci soit la *vitesse limite*, comme le veut

Einstein, M. Moch ne peut pas l'admettre et proteste énergiquement : Einstein commet une faute de raisonnement, tourne dans un cercle vicieux. En 1897, W. Crookes, ayant imaginé un homme très petit, un *homunculus* de taille microscopique, M. Moch, dans un article intitulé : *Sur la relativité des connaissances humaines*, s'est demandé ce qui se passerait si cet homme, doué d'un appareil visuel qui lui permette de discerner des objets formidablement rapetissés par l'éloignement, arrivait à se déplacer à une vitesse supérieure à celle de la lumière ; pour ce nouvel homme, ce « Viator », les événements passés se reproduiraient en sens et en ordre inverses de la réalité chronologique. Si ce « Viator » est artiste ou poète, « il pourra se précipiter dans l'espace à la recherche des vibrations jadis émises par le visage radieux d'Hélène ou de Cléopâtre, et ne plus se séparer jamais de ces images éternellement disparues pour nous ! » Cet homme aura une conception de l'Univers toute différente de la nôtre. Et quelle commodité, notamment, quand il s'agira d'élucider un point douteux de l'histoire !

§

M. Paul Dupont, ancien élève de l'Ecole polytechnique et collaborateur de la *Revue philosophique*, discute **La Notion du Temps d'après Einstein**, du point de vue philosophique, et oppose aux conceptions einsteinienes, qu'il qualifie de « compromis bâtard », celles de M. E. Guillaume, où intervient le « temps universel ».

MÉMENTO. — Le Capitaine Stéfan Christesco, qui, récemment, dans *Energie mécanique de l'organisme humain*, a donné une solution du cas de l'homme insoulevable, imagine un *Système cellulaire des Mondes*, en partant des données bibliques. C'est bizarre : attribuer à l'Univers la structure d'un être vivant. Mais ai-je bien compris l'auteur ?

GEORGES BOHN.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

Une nouvelle théorie économique. — Nous avons sous les yeux un livre intitulé *Industrie* (1), par l'économiste russe Vladimir Lavroff. Ce livre touche à un problème d'une grande

(1) Le livre de M. Lavroff, intitulé *Industrie*, va paraître prochainement en langue russe à Berlin.

importance, à savoir l'explication objective des phénomènes économiques, basée sur une théorie nouvelle, générale, méthode familière aux sciences naturelles, mais non appliquée jusqu'à présent à l'économie politique.

La méthode actuelle des sciences économiques est, pour ainsi dire, *anthropocentrique*. Autrement dit, les phénomènes économiques sont observés au point de vue de l'homme, visant son propre intérêt, comme le firmament était censé, avant Copernic et Galilée, tourner autour de la terre et n'avoir d'autre but que de la desservir. Telles sont les principales théories de l'économie moderne, qui porte même le nom d'économie *politique*, constituant plutôt *l'art* humain d'économiser les choses et les forces, qu'une science objective. Par exemple la théorie la plus répandue de la valeur est celle de Karl Marx, déclarant le travail humain être facteur unique de la valeur. De même la rente foncière est observée comme un privilège susceptible d'être supprimé, etc... Et de là, — par cette perversion de la juste perspective des choses, — sont engendrées les pires conséquences pratiques pour l'humanité, qui, dans son activité, cherche naturellement à recourir toujours à la science.

Or voici, par ce temps de pires épreuves que nous passons, que nous avons devant nous une importante tentative d'éclaircir le domaine obscur des sciences publiques. Ce n'est qu'un essai d'adaptation de la méthode objective à ce domaine, exploré en détail, mais non suffisamment expliqué par les sciences modernes. Cet essai peut inspirer de plus vifs espoirs. Qu'on en juge !

§

L'*Industrie*, — d'après V. Lavroff, — est l'ensemble de toute l'activité humaine dans l'assimilation des objets et des forces de la nature. Or, observé comme un phénomène de la circulation de la matière et de l'énergie inorganique et organique de notre planète, l'industrie se trouve soumise aux lois naturelles, pareilles aux autres lois, dites physiques, dirigeant autant les phénomènes cosmiques que la vie du globe terrestre et de ses habitants, les sphères bactériennes et atomiques comprises.

La première loi cardinale qui se découvre dans le phénomène de l'industrie est *la circulation rotative* de la matière et de l'énergie, embrassant autant les choses inanimées que les organis-

mes et l'homme lui-même. Il nous est impossible de préciser de plus près, dans ces quelques pages, cette théorie de la circulation rotative. Mais il suffit de noter que cette rotation consiste en ce que tous les produits entrent dans les « fonds », qui, à leur tour, dégagent l'énergie transformant la matière en produits. L'humanité participant à l'industrie constitue un de ces « fonds », dit le fond humain. Ainsi le cycle rotatif de la circulation industrielle se ferme et celle-ci est en mouvement perpétuel.

La seconde loi principale de l'industrie est l'alternance de deux phénomènes dans la circulation industrielle : *concentration* de la matière et de l'énergie et leur *dissociation*. En termes brefs : la concentration est toujours atteinte par l'énergie provenant de la dissociation et inversement. Domptant la dissociation naturelle de la matière, — telle que par exemple la combustion, — et concentrant l'énergie qui en surgit, l'homme dirige cette énergie vers la concentration consécutive de nouvelles quantités de la matière avec l'entremise des divers fonds, tels que, par exemple : l'organisme, pour l'énergie musculaire et psychonerveuse ; l'outillage, pour l'énergie mécanique ; le terrain, pour la pesanteur des constructions. Ces fonds, libérant ainsi l'énergie motrice, se dissocient, — à leur tour, — par leur usure, et ont besoin d'être restaurés. En les restaurant, en les multipliant et en les perfectionnant, l'énergie, dégagée par toutes les sortes de dissociation, clôt le cycle continuel de la circulation industrielle.

§

L'ouvrage nous promène à travers l'histoire de l'industrie et nous montre la succession des époques industrielles : primitive, organique, inorganique. Elle met devant nous le spectacle de l'industrie moderne qui embrasse des éléments aussi bien organiques qu'inorganiques. Et l'on voit se révéler une liaison des plus étroites entre les phénomènes cosmiques et les phénomènes terrestres, dits industriels. Les gisements de minerais et de combustibles sont-ils autre chose que les résidus de la trombe cosmique, constituant jadis le globe terrestre ? Et n'est-ce pas la localisation de ces gisements qui détermine de nos jours les nœuds de concentration locale, par exemple de l'industrie électrifiée ? D'autre part, toute la marche de l'industrie actuelle n'est pas indépendante des phénomènes cosmiques, car, par exemple, c'est bien l'afflux de l'énergie

solaire qui engendre toute la circulation naturelle, organique et inorganique, — telleque le régime des eaux, — d'où dépend l'industrie.

Mais dans la concentration et la dissociation cosmiques il y a des oscillations, et ces oscillations se répercutent dans la circulation terrestre naturelle, inorganique et organique. Telles sont l'alternance des jours et des nuits, la suite des saisons, l'instabilité du régime des eaux, en particulier l'alternance de la sécheresse et des excès d'humidité sous l'influence de l'énergie solaire et, comme conséquence, de bonnes et de mauvaises récoltes, l'épanouissement et la régression de l'élevage, l'abondance ou le manque de la houille blanche, etc. De même le vaste domaine de l'activité humaine, l'énergie psychonerveuse de l'homme, représente : d'un côté, le produit des facteurs climatériques, géographiques ; d'un autre côté, prédétermine, à son tour, toute la marche de la circulation générale industrielle.

Or, tous ces facteurs, connus comme des phénomènes séparés de la vie économique, sont montrés dans le livre de Lavroff comme un ensemble de lois naturelles déterminant l'industrie humaine dans tous ses détails. Et nous assistons à l'examen minutieux des *expansions* et des *resserrements* industriels, si connus par leurs symptômes appelés inflations et déflations de crédit ou crises.

§

La doctrine de Lavroff est une déduction générale, mais elle dépasse le domaine de la philosophie abstraite. Certes, elle est formulée définitivement en quelques lois qui gouvernent la vie terrestre, mais son objet principal est l'analyse détaillée des phénomènes de cette vie. On nous démontre que la circulation industrielle est créée par des individus et n'a pas besoin d'une volonté unique et centrale pour exister. Au contraire, toute intervention non conforme à ses lois, intervention prônée par les socialistes, est contraire à la circulation industrielle et même impuissante à influencer l'ordre naturel des choses.

De la concentration individuelle, tant que les capacités des individus sont bornées, surgit la *circulation commerciale*. Le *commerce* est le déplacement des produits et des fonds, que les centres individuels attirent à eux pendant la circulation industrielle. La circulation commerciale est soumise aux lois strictes de *l'échange* de la matière. Telles sont, par exemple, la loi de

l'équivalence déterminant l'évaluation des produits, qu'on échange selon la quantité industrielle (énergétique) de matière concentrée en eux ; la loi de la *substitution* de tous les avoirs par une matière de concentration supérieure et homogène, par l'or. Et voici l'or, à son tour, qui devient le fond de l'énergie individuelle industrielle.

Les individus, concentrant la matière et l'énergie, lient les unités de fonds, qui leur appartiennent, en combinaisons, dites entreprises, représentant de vraies cellules de l'industrie. La constitution de ces cellules est imposée par les principes de la technologie, autrement dit, par les lois naturelles. Ces cellules, étant le résultat de la concentration de fonds, se concentrent, à leur tour, et dans cette concentration, — appelée par l'auteur : *civique*, — se manifeste leur cohésion réciproque, connue sous le nom de *credit*. Dans le champ d'action de ces forces de cohésion s'effectue la *substitution fiduciaire* de l'or, une sorte d'anticipation conventionnelle de l'or, qui doit se substituer aux papiers-valeurs et monnaies dans l'échange des marchandises.

§

Par l'analyse de la concentration des fonds nous sommes fixés sur la nature de phénomènes tels que *l'expansion* et *le resserrement* de l'industrie, et *la migration* du surplus des fonds mobiliers, dans la circulation mondiale, des lieux de leur origine jusqu'au lieu de leur placement, en combinaison avec des fonds immeubles. C'est le domaine connu habituellement sous le nom de *politique coloniale* et de *circulation fiduciaire mondiale*. Ici la méthode originale de Lavroff de coordonner tous les phénomènes, dits économiques, d'après le système de coordonnées objectives, nous découvre le spectacle de la *migration des fonds*, soumise à l'action de la force centripète de la concentration individuelle et de la force centrifuge de la concentration industrielle. L'ouvrage examine ensuite ces sortes de concentration de fonds que représentent *l'Etat* et le *Syndicalisme*, tous deux étant des phénomènes particuliers, soumis à la loi universelle de la concentration progressive, qui constitue le progrès industriel et, inversement, sont analysés les cas de conquêtes de la dissociation sur la concentration de la matière et de l'énergie.

§

Tandis que la théorie d'Einstein nous explique le phénomène

de l'écart de l'orbite du Mercure céleste à 43 secondes d'arc au bout de chaque siècle, la théorie de Lavroff nous donne l'analyse des écarts, si sensibles pour l'humanité, de l'orbite du Mercure terrestre tels que la guerre, — avec ses causes, faits et conséquences, — les perturbations du change et des prix, les révolutions sociales. Cette théorie nous explique, par exemple, pourquoi, indiscutablement, la violence sociale, prétendant reconstituer l'ordre naturel des choses, doit en réalité déranger l'industrie et aboutir même à la destruction des systèmes locaux de l'industrie, comme tel a été le cas pour la Russie.

Le trait général de la théorie de Lavroff est la simplification ingénieuse des conceptions économiques les plus compliquées, telles que le change, la rente foncière, la répartition, la valeur, etc. Et partout l'investigateur, en débutant par sa théorie générale, va imperturbablement jusqu'au bout de l'examen des faits, y compris ceux de la guerre, des spéculations dites illicites, des grèves ouvrières, etc., à ce point que le texte du livre se trouve illustré par la citation de documents et de statistiques des plus récents, voire même de 1921.

J.-W. B.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Les camions automobiles. — Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le directeur,

J'ai lu avec intérêt, dans le *Mercure* du 1er janvier, l'article paru sous la signature de M. Jean Norel et consacré à l'étude du livre de M. P. Heuzé, *les Camions de la Victoire*. Cela n'a pas empêché les conclusions de M. Norel de me surprendre étrangement !

En admettant même pour un instant sa thèse, à savoir que les armées se soient estimées comblées avec les véhicules en usage en 1916 et même pendant toute la durée de la guerre de position, la question est précisément de savoir sur quel matériel il fallait pouvoir compter le jour où reprendrait la guerre de mouvement. Or cette éventualité ayant toujours pu se produire inopinément, il eût été téméraire de différer la commande des véhicules qu'elle pouvait rendre nécessaires. Mais même avant la reprise de la guerre de mouvement, chaque fois que de fortes affaires se sont produites, tous les véhicules de l'armée concernée ont roulé jour et nuit, sans compter les transports des troupes effectués par les réserves du G. Q. G. (Dès 1915, lors de l'emploi des premiers gaz

sur l'Yser, des transports de troupes très longs ont été nécessités et je me rappelle avoir personnellement roulé à cette époque, sans désemparer, trois jours et trois nuits.)

La base de calcul de M. Norel, qui part du ravitaillement courant d'une division, est beaucoup trop étroite. La préparation des grandes offensives a entraîné pendant les mois qui les ont précédées une accumulation formidable de matériel, nécessitant l'utilisation constante de toutes les unités automobiles des armées intéressées et même d'unités envoyées en renfort. — Pendant toutes les offensives, les sections sanitaires ont été insuffisantes. M. Norel ne tient pas compte des trajets, souvent très longs, effectués, et des retards dus au trafic intense en raison desquels les véhicules ne redevenaient disponibles que très tard pour le voyage suivant.

Les offensives d'Artois, de Champagne, du Chemin des Dames n'auraient pas, au dire même de M. Heuzé, utilisé les transports automobiles. Mais il ne s'agit évidemment là que des transports de troupes effectués par les réserves de transport du G. Q. G. et qui ne pouvaient avoir lieu qu'en cas de percée. Les transports de matériel de toute nature et de blessés ont, au contraire, nécessité l'effort que je viens déjà de signaler. Encore y avait-il lieu précisément de prévoir l'exploitation de la percée, si elle avait pu se produire, et de masser, dans ce but, les réserves de transport du G. Q. G., seuls moyens utilisables immédiatement en cas d'avance.

Enfin, lors de la reprise de la guerre de mouvement avec l'offensive allemande de 1918, ce sont les faits eux-mêmes qui parlent en faveur de notre thèse. L'incertitude où se trouvait alors le commandement sur le point d'attaque éventuel avait fait concentrer les réserves stratégiques vers le centre des fronts. Les transports vers la région de Montdidier, etc., ont été très longs et très pénibles. A partir de cette époque jusqu'à la fin de la guerre on peut dire que pratiquement aucun répit ne fut plus laissé à aucun élément du service automobile. L'état du matériel qui se mit alors à fondre rapidement sous l'usure pouvait en faire foi. Lors de l'avance ce fut plus sensible encore. Certains ravitaillements se firent depuis dans la région de Compiègne jusque dans le nord de l'Aisne, région de Montcornet, Liart. Cela, à titre d'exemple. L'usure du matériel allait devenir un problème angoissant au moment où fut signé l'armistice, à la veille de l'avance éventuelle en Belgique et en Allemagne. Il n'y avait donc pas pléthore de matériel et il est tout à l'honneur du service automobile de ne pas avoir attendu ce moment pour commander des camions en Amérique, ou même en France.

En résumé, l'argumentation de M. Norel me paraît être un peu celle

qui consisterait à dire que nous avions trop d'infanterie, parce qu'entre les offensives nous avions des divisions au repos.

En m'excusant de la longueur de cette lettre, je vous prie, etc.

J. BRION
s-lieutenant du S. A.

LES REVUES

Les Feuilles libres : influence du cinéma sur la poésie ; trois poèmes de M. Ivan Goll. — *Les Saisons* : un mot sur les frais de justice. — *La Revue de France* : quel souverain Guillaume II réservait à la France ? — *Revue des Deux Mondes* : M. Paléologue ; fragments de son journal en 1916 ; Pierre le Grand réincarné dans Lénine. — Mémento.

Parmi les influences qui créent un lien d'origine entre les jeunes poètes actuels, il y a, sans conteste, le cinéma. Tandis que leurs aînés lisaient, eux, ils sont allés voir les images mobiles sur l'écran. Le rythme rapide, voilà l'impression dominante chez les débutants d'aujourd'hui. On dirait qu'ils n'ont pas eu le temps d'apprendre grand'chose : la métrique, la syntaxe ni, souvent, l'orthographe. L'université, par ses professeurs las, rappelés de l'honorariat à un service qu'ils ne parvenaient point à rendre actif, pendant les années de guerre, a contribué, pour une large part, au déclin des études qui préparaient autrefois les écrivains. Nos cadets ont une éducation visuelle par la lanterne magique devenue le pain intellectuel des foules. Il n'y a point de différence, ou une toute petite, entre la formation esthétique d'un adolescent qui rêve de vendre des conserves alimentaires au détail et celle d'un jeune homme ambitieux d'écrire des poèmes, des romans ou des pièces de théâtre. L'un et l'autre, dès l'enfance, le cinéma les a divertis. Il les a empoisonnés par l'invraisemblable, le défaut de logique, la précipitation des faits qui permet l'escamotage de la raison, ou de la fantaisie telle qu'un Shakespeare et un Musset l'ont ailée pour la lancer au-dessus du vrai et le servir encore.

Ces réflexions nous sont venues après lecture de « Trois Poèmes » de M. Ivan Goll parus dans les **Feuilles Libres** (31 décembre). Du moins y a-t-il du talent chez ce poète.

SOLEIL

Les boulangers ont parfumé l'aurore
Voici à leur vitrine
Derrière des champs de blé
Coupés

Qu'il monte là-bas
Son pain de trois kilos
Tout chaud
Tout doré

SOLEIL

Absence de ponctuation, suppression de l'article simple on ne sait trop pourquoi, ellipse, — ces moyens puérils ne gâtent pas tout à fait cette notation qui révèle un artiste et une sensibilité. Elle nous a rappelé ce parfait tableau de Mallarmé qui « vaut un long poème » et suggère, au delà des lignes, toute la faim des hommes :

Au solennel champ de blé
Sous la brise qui se déroule
Sourit l'espoir assemblé
De pain pour toute la foule.

Notre intention n'est nullement d'opposer un grand poète d'hier à un espoir de demain, pour décrier le second ; mais, par deux textes, de montrer l'impromptu et l'œuvre d'art.

Voici les deux autres poèmes de M. Ivan Goll :

HORLOGES

Le temps tombe de toutes les tours
Aile de cristal qui se brise dans la rue
Suicide d'ange désespéré

ÉTERNITÉ

De tous les Mont-Blanc l'heure se précipite
Éternité glaciale inventée par les hommes
Que nous buvons au compte-gouttes

TOUS LES JOURS

Tous les jours il nous faut remourir
Nous courons ! Nous courons !
Où ?

TOUS LES JOURS

L'autobus passe la Seine comme un centaure
L'express de Bruxelles démarre à 7 h. 1/2 exactement
Demain matin la guillotine tranchera le cou de l'Aurore
Et la Bourse s'ouvrira à midi
La terre tourne : cinquième roue de l'automobile divine
L'ange a beau se suicider
La bêtise reste immortelle.

DÉPART

Le soleil est monté sur son vélocipède
Il court les routes de l'Europe
Les gens ouvrent les yeux pour le voir
Des oiseaux limpides
Alarment la campagne
Et les laitiers sonnent le tocsin des villes
L'herbe sent l'amour des violettes
Lui monter à la tête
Mais avant de partir pour la mer
Les petits ruisseaux roses
Vont faire pipi derrière les framboisiers.

§

De l'anonyme rédacteur de la rubrique « Nous causons », — **Les saisons**, numéro d'hiver), — ces lignes, à propos du procès Landru :

Et voici Landru.

Oui, voilà l'homme. Voilà le déchet physique et moral auquel nous avons si grand peur de donner une condamnation supérieure à ses crimes, que pour instruire son affaire nous avons attendu deux ans et demi et dépensé un million de francs. On alla plus vite pour les fusillés de Vingré, et il en coûta moins ces jours-ci pour je ne sais plus quels innocents tués par nous aux heures démentes. 100.000 francs pour le premier, 50.000 francs pour le deuxième, c'est par ce don qu'on a indemnisé une veuve, un père. Si belle aumône leur a fermé la bouche. Je veux croire qu'ils mouraient de faim. Mais je suis sûre que, même en ce cas, une mère n'eût jamais accepté.

§

M. Raymond Recouly continue la publication, dans **la Revue de France** (1er janvier), des « heures tragiques d'avant-guerre » narrées « *d'après des documents inédits et secrets* ». Cette fois, il nous transporte en Roumanie, « au moment de la marche foudroyante des Allemands sur Paris », et rapporte cet entretien de feu le roi Charles avec M. Take Jonesco :

— Vous voyez, lui dit Charles, à quel point mes renseignements et mes prévisions étaient justes. La guerre va durer quelques semaines à peine. Au commencement de septembre, Guillaume II fera son entrée solennelle dans Paris. Une révolution éclatera en France, comme toujours dans ce pays, à la suite de la défaite. Dans ce cas, Guillaume fera proclamer Roi ou Empereur le prince Victor-Napoléon. Il ne

prendra à la France que très peu de son territoire ; il lui enlèvera, par contre, sa flotte et ses colonies. Après quoi, il se retournera, avec toutes ses forces, contre la Russie ; il l'écrasera rapidement et il fera son entrée à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

— Sire, répondit Take Jonesco, à supposer que la France soit vaincue, je connais trop la fierté de cette nation pour croire un instant qu'elle pourrait accepter un souverain des propres mains de son vainqueur. Ce ne pourrait être, en tout cas, un Napoléon.

Après la Marne, parlant au même personnage, le roi Charles de lui dire, « la voix triste » :

Après tout, c'est peut-être vous qui avez raison. Rien n'arrive de ce que j'avais prévu. Dieu, jusqu'à présent, avait été très bon pour moi. Cette fois, je crains bien qu'il ne m'ait abandonné. Ma sœur, la comtesse de Flandre, mère du roi Albert, a eu le grand bonheur de mourir avant cette guerre. Il eût été bien meilleur pour moi si j'avais disparu comme elle !

M. Recouly ajoute :

Un mois plus tard, le 11 octobre, le roi Charles mourait.

L'effondrement de toutes ses prévisions, les émotions, les coups de théâtre qui se succédaient sans arrêt avaient, sans doute, hâté sa fin.

Sa bonne foi, son honnêteté ne sont pas discutables, non plus le grand attachement qu'il avait pour son peuple. Lorsqu'il comprit que la volonté unanime de la Roumanie était contraire à une intervention aux côtés des Empires centraux, quelque peine, quelque dépit qu'il en éprouvât (car il se sentait au fond de lui-même un Hohenzollern), il n'insista pas, il se soumit. En acceptant la couronne de Roumanie, il était devenu Roumain. Les intérêts de son pays devaient passer avant tout.

A rapprocher de cela, — par dilettantisme, si l'on veut ! — les extraits du journal de M. Paléologue qui ont trait à la période (février 1916) où s'ouvrait la bataille de Verdun (**Revue des Deux Mondes**, 1er janvier). Notre ambassadeur auprès du Tsar est un mémorialiste fort distingué. A-t-il été aussi bon diplomate ? C'est à d'autres sources qu'il conviendrait de se renseigner.

Le 12 mars, à Tsarskoïé-Sélo, placé entre l'empereur et la tsarine, il assiste à une séance de cinéma. Le film représente des scènes du front français. Nicolas II est enthousiaste. L'impératrice « est silencieuse, à son habitude ». Si elle répond, c'est comme « un automate ». Le lendemain, conversation officielle entre le souverain et l'ambassadeur :

J'insiste sur l'urgence d'une décision, écrit M. Paléologue :

— A l'heure de la paix, les Alliés seront singulièrement forts vis-à-vis de l'Allemagne, s'ils ont tranché par avance toutes les questions qui risqueraient de les diviser. La question de Constantinople, la question de Perse, la question de l'Adriatique, la question de Transylvanie sont, dès à présent, résolues. Hâtons-nous de résoudre la question d'Asie-Mineure.

Cette considération me paraît toucher l'Empereur, qui me promet de s'en inspirer demain dans son entretien avec Sazonow. Il achève par ces mots :

— J'espère que l'Asie-Mineure ne fera pas oublier à votre Gouvernement la rive gauche du Rhin.

Le 16 mars, M. Paléologue note ceci :

Sazonow me déclare que le Gouvernement impérial approuve l'accord établi entre les Cabinets de Paris et de Londres au sujet de l'Asie-Mineure, sauf en ce qui concerne le Kurdistan, que la Russie désire s'annexer ainsi que les régions de Trébizonde, d'Erzeroum, de Bitlis et de Van. En revanche, il propose à la France de s'attribuer les régions de Diarbékir, de Karpour et de Siwas.

L'acquiescement de Briand ne fait pas doute pour moi ; la question est donc ainsi tranchée.

Le 17, notre ambassadeur confie à son journal des remarques sur la musique : « la jeune école pèche plutôt par l'excès des préoccupations théoriques ». Nos diplomates aussi. Ils l'ont assez montré. Sur Chaliapine, *Boris Godounow* et l'art de Moussorgsky, M. Paléologue s'exprime en critique de valeur. Je recueille ce propos fort curieux d'une Mme S... qui est dans sa loge au *Narodny Dom :*

Pendant le dernier acte, Mme S..., qui est dans ma loge, me fait observer avec jutesse l'importance que Moussorgsky a donnée à l'action des masses populaires. La foule pittoresque, qui se meut autour des protagonistes, n'est pas une multitude indifférente et passive, une simple troupe de figurants et de comparses ; elle est active ; elle intervient dans toutes les péripéties du scénario : elle apparaît sans cesse au premier plan. Les parties chorales, qui abondent, sont indispensables à l'évolution et à l'intelligence du drame. On sent ainsi, à travers la pièce entière, le jeu des forces collectives, obscures, fatales, qui ont toujours été décisives, aux heures graves de l'histoire russe. Et cela explique l'attention fascinée du public. Mme S... ajoute :

— Soyez sûr qu'il y a dans cette salle plusieurs centaines, peut-être un millier de personnes qui, en regardant le spectacle, ne pensent qu'aux événements actuels et qui ont déjà devant les yeux la révolution pro-

chaine... J'ai vu de très près nos troubles agraires de 1905 ; j'étais à la campagne, chez moi, aux environs de Saratow. Ce qui intéresse, ce qui passionne notre peuple dans une révolution, ce ne sont pas les idées politiques et sociales : il n'y comprend rien. Ce qui l'affole, ce sont les spectacles dramatiques, les cortèges avec les drapeaux rouges, des icones et des chants religieux, les fusillades, les massacres, les funérailles, les scènes d'ivresse et de destruction, les viols, les incendies, surtout les incendies, qui font un si bel effet dans la nuit..

Très vive de nature, elle s'exalte elle-même à des descriptions, comme si elle assistait réellement aux tableaux sinistres qu'elle évoque. Puis, après un arrêt brusque, elle reprend d'une voix grave, sur un ton de rèverie :

— Nous sommes une race théâtrale... Nous sommes trop artistes, trop imaginatifs, trop musiciens... Cela finira par nous jouer un mauvais tour...

Elle se tait, songeuse, avec une expression d'épouvante au fond de ses grands yeux clairs...

Quel prix nous semble valoir ce témoignage recueilli le 23 avril 1916 par M. Paléologue! Ce B..., dont il nous entretient, était un chambellan :

Comme nous arrivons à la Place du Saint-Synode où se dresse le monument de Pierre Ier, chef-d'œuvre de Falconet, j'admire une fois de plus, au passage, la majestueuse effigie du tzar législateur, qui, du haut de son cheval cabré, semble commander le cours de la Néva. B... soulève sa casquette :

— Saluons, dit-il, le plus grand révolutionnaire des temps modernes !

— Révolutionnaire, Pierre Ier?... Je me le représente plutôt comme un réformateur brutal, impétueux, outrancier, sans scrupule et sans pitié, mais possédant au plus haut degré le génie créateur, l'instinct de l'ordre et de la hiérarchie.

— Non. Pierre-Alexéïéwitch n'aimait que détruire. Et c'est en quoi il était si profondément russe. Dans son despotisme sauvage, il sapait tout, il renversait tout. Pendant près de trente années, il a été en insurrection contre son peuple; il s'est attaqué à toutes nos traditions nationales, à tous nos usages nationaux; il a tout chambardé, même notre sainte Église orthodoxe... Vous l'appelez un réformateur. Mais un vrai réformateur tient compte du passé, garde la notion du possible et de l'impossible, ménage les transitions, prépare l'avenir. Lui, non. Il démolissait pour la joie féroce de démolir, pour la joie cynique de briser des résistances, de violenter des consciences, de tuer les sentiments les plus naturels et les plus légitimes... Quand nos anarchistes d'aujourd'hui

rêvent de faire sauter l'édifice social sous le prétexte de le renouveler en bloc, ils s'inspirent, sans le savoir, de Pierre le Grand ; ils ont comme lui la haine fanatique du passé ; ils se figurent comme lui qu'on peut changer toute l'âme d'un peuple avec des ukases et des supplices...

— N'importe! j'aimerais qu'il ressuscitât. Il a soutenu pendant vingt et un ans la guerre contre les Suédois et il a fini par leur signer la paix : il soutiendrait bien pendant un an ou deux encore la guerre contre les Boches... Ah! il aurait de quoi faire, ce Titan de la volonté!...

Le souhait de M. Paléologue est accompli : le Pierre Ier *redivivus* dont il est question plus haut, c'est Lénine tout bonnement.

Mémento. — La *Revue de l'Amérique latine* est née le 1er janvier. Elle a ses bureaux à Paris, 84, boulevard de Courcelles. C'est l'ancien « Bulletin de l'Amérique latine ». Elle doit paraître chaque mois. Son but est un échange de connaissances entre notre pays et les latins transatlantiques.

Mme Rachilde a écrit pour ce premier numéro un bel article sur *Ruben Dario* et M. Henri de Régnier un sonnet à la gloire de *Heredia*.

La Nouvelle Revue française (1er janvier) : M. Jules Romains : « Aperçu de la psychanalyse ». — Jean Pellerin : « Fil de Rêve. » — M. J. Schlumberger : « André Gide et ses morceaux choisis ». — La critique dramatique de M. Maurice Boissard.

Revue de la Semaine (23 et 30 décembre) : « Où est né Napoléon ? » par M. Ch. Chassé. — « Les Souvenirs de l'expédition d'Egypte », par le chevalier A. Jaubert.

Les Cahiers de Turc (décembre), rédigés par M. Victor Barbeau, à Montréal, sont une publication de combat d'un Canadien français contre l'influence britannique.

La France qui lit (15 décembre), est une nouvelle « revue de critique, littérature et bibliographie ». M. Ch.-V. Langlois, de l'Institut, la présente. M. M. Hauvette, A. Le Breton, P. Mac Orlan, J. Valmy-Baysse, L. Valter, de Homem Christo, L. Delluc et J.-P. Belin ont collaboré au premier numéro. L'adresse de la revue est 22, rue d'Anjou.

Choses de Théâtre (janvier) : M. Gémier : « Pour la joie du peuple ». — « Molière », par M. Jacques Reboul. — « La voix d'un groupe d'acteurs », par M. Arquillière.

La Nouvelle Revue (1er janvier) : « A propos des haras », par M. Chauveau. — « La mise en scène », par M. J. Isnardon.

La Revue de Paris (1er janvier) : « L'assassinat d'Alexandre II », par ***. — M. E. Magne : « Une amie inconnue de Molière ».

Le Crapouillot (numéro de Noël) : « La Légende du Palmier », poème de M. René Kerdyk. — « Un réveillon montmartrois », conté par M. J.

Galtier-Boissière. — « Les nouveaux malheurs de Sophie », par M. Paul Reboux. — « Conte de Noël », par M. A. Arnoux. — « Un Noël de Villon », par Mme Renée Dunan.

Le Nouveau Monde (1er janvier) : « La naissance de *l'âme en folie*», par M. F. de Curel, et une étude sur son œuvre, par M. Jean Héritier. — « Degré de stabilité du pouvoir soviétique », par le Général Noskoff. Poèmes de Jean Pellerin, M. M. E. Cottinet et P. Jalabert.

La Revue hebdomadaire (24 décembre) : Discours de M. Paul Bourget à l'inauguration du monument de Flaubert. — « Gustave Flaubert», par M. A. Thibaudet. — La fin de « La Chauve-souris », une nouvelle œuvre de M. Charles Derennes, digne cousine de son beau livre : « Vie de Grillon ».

Le Progrès Civique (10, 24, 31 décembre) révèle des faits horribles qui ont eu pour théâtre les conseils de guerre et conclut à la suppression de cette juridiction. Nul ne lira, sans en éprouver de l'horreur, le récit intitulé : « Un homme échappé au peloton d'exécution », ni la misérable histoire du cultivateur Désiré Maillet, tué à l'assaut, condamné à mort comme déserteur, et dont la femme est morte de chagrin à la suite des brimades qu'on lui infligea, à elle et à ses enfants, dans son village. Voici ce que rapporte M. Henri Bellamy :

> Quelques heures avant d'expirer, elle avait demandé qu'on mît dans son cercueil la dernière lettre de son mari, la lettre d'adieu...
>
> Ainsi, le jugement qui frappait le contumace atteignait à mort une innocente.
>
> Mais comme en présence de ce drame la guerre paraît plus odieuse encore ! La guerre qui, là-bas, au front, fauchait les jeunes vies, déchiquetait les hommes, hurlait dans les cris d'agonie, tuait à l'arrière la pitié au cœur des hommes et des femmes et semait la haine, une haine basse et injuste, parmi les petits enfants !
>
> Or, le soldat Maillet n'avait pas déserté.
>
> En relevant, ces temps derniers, les cadavres des soldat tués, on a retrouvé celui du condamné. Il portait la plaque réglementaire et divers objets personnels. Aucun doute possible sur l'identité.
>
> Maillet était tombé à son poste de combat et avait été inhumé non loin d'Auberive par des camarades ou des brancardiers divisionnaires.

L'Europe Nouvelle (17 décembre) : « Cinq semaines à Moscou », par Mme L. Weiss ; « Récit de la Russie communiste ». D'un intérêt considérable pour qui veut « savoir ».

L'Aurore (décembre n° 1), nouvelle publication « de politique et d'art » : 8, rue Servandoni, à Bordeaux. M. Louis Emié y donne un « Apollinaire vu de profil » et M. G. Pillement, un « Poème récapitulatif ».

L'Opinion (31 décembre) : Un beau portrait : « Philippe Berthelot », par M. Jacques Carles. — M. J. Boulenger : « A propos du centenaire de Flaubert ».

L'Esprit nouveau (n° 13) : « Le phénomène littéraire », par M. J.

Epstein. — « Mosaïques romaines », par M. de Fayet. — « Les Maisons en série », par M. Le Corbusier-Saugnier. — « Le théâtre russe pendant la révolution », par M. Ehrenbourg.

La Revue Universelle (1er janvier) : « Quelles limites poser au germanisme intellectuel ? » par M. Maurice Barrès. — « Un mois en Syrie », par M. Henri Bidou.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra-National : *l'Heure espagnole* de MM. Maurice Ravel et Franc-Nohain ; *l'Enlèvement au Sérail* de Mozart ; *la Fête chez Thérèse* de Catulle Mendès et M. Reynaldo Hahn. — *Concerts Koussevitzky*. — Opéra-Comique : *Dans l'Ombre de la Cathédrale*, de M. Maurice Léna et Mme Henry Ferrare, musique de M. Georges Hüe ; *Dame Libellule*, ballet de M. Blair Fairchild. — Mémento.

L'annonce de **l'Heure espagnole** à l'Opéra causa quelque surprise. Par son genre et ses dimensions, l'œuvre ne semblait peut-être pas, à priori, devoir affronter sans encombre la vastitude pompeuse du pompier monument Garnier. Ce fut M. Rouché qui eut l'idée d'annexer cet ouvrage à son répertoire et ce n'est pas sans certaine appréhension que l'auteur en reçut la proposition spontanée. Mais, puisqu'on lui offrait l'aventure, il eût eu mauvaise grâce à refuser d'en risquer la chance. L'événement a prouvé que M. Rouché avait raison. *L'Heure espagnole* est le plus franc succès de sa direction déjà longue et, d'ailleurs, assez bien remplie, et la manière dont il l'a montée a sans doute notablement contribué à ce résultat. Au lieu, comme jadis à l'Opéra-Comique, de sacrifier à un méticuleux naturalisme ; de nous montrer, selon les désidérata du livret, une véritable « boutique d'un horloger espagnol », avec de véritables « automates, pendules ou boîtes à musique » fabriqués à Genève ou à Pontarlier ; de costumer les personnages suivant les strictes lois de la chronologie somptuaire et, en en faisant ainsi des spécimens d'humanité réelle et quotidienne, d'aboutir à nous dégoûter quelque peu d'une histoire, en résumé, de nymphomane, de fantoches anaphrodites et de marlou vanné, M. Rouché libéra la lourde farce des contingences de l'espace et du temps en l'encadrant d'un décor imaginaire de haut goût et d'un art le plus sûr que signa M. André Mare, et la transposa de la sorte dans le royaume de la fantaisie échevelée des Bouffons italiens du XVIIIe. Les vers de M. Franc-Nohain demeurent d'une calamitosité regrettable, mais la pièce

ainsi transfigurée en devient un *opera buffa* où la drôlerie de l'action seule importe, et il suffirait de supprimer le grossier autant qu'inepte : « Cordon, s'il vous plaît ! La porte ! La porte!... » d'Inigo pour qu'on ne fût presque plus choqué par les paroles. Et la musique même y gagne. Au point de vue purement musical, *l'Heure espagnole* est assurément l'œuvre la plus fortement originale et la plus achevée que, depuis *Pelléas*, notre école française ait produite au théâtre. Tous les mélomanes possèdent aujourd'hui cette partition savoureuse et qui fut novatrice, et il serait bien superflu de revenir, après dix ans, sur les beautés et les trouvailles de cet étincelant petit chef-d'œuvre d'invention orchestrale et de verveux humour. Mais, même à qui le vit autre part et le connaît depuis longtemps par cœur, cette verve apparaît ici pour la première fois déchaînée avec la fantaisie scénique, semble pour la première fois souligner à un tel degré d'acuité gestes, péripéties et caractères. Le public en a subi d'emblée l'emprise, manifestant son allégresse au jeu pittoresque des timbres, saluant au passage jusqu'à quelque menu détail instrumental. Il a ri et a applaudi. Cinq rappels acclamèrent l'œuvre et les interprètes, et le quintette final est depuis chaque fois bissé. Avec M. Rouché, on doit féliciter tout le monde. A vrai dire, si l'interprétation fut d'une rare excellence, ce n'est peut-être pas tout à fait la faute de notre Opéra, lequel a depuis si longtemps l'habitude d'être l'empire du roi Pétaud qu'il a bien du mal à la perdre. La première représentation de *l'Heure espagnole* fut, en réalité, une ultime répétition. Jusqu'à ce moment-là, les artistes n'avaient encore vu ni les deux « horloges catalanes », dont l'importance est pourtant capitale, ni le moindre des « automates », à la recherche desquels on explorait en vain, la veille, tous les étages et recoins de l'édifice subventionné. Ils durent donc littéralement improviser une mise en scène qui, par miracle, s'est trouvée des plus heureuses. Le peu de profondeur du décor secondant leur talent d'élocution, on saisit chacun des mots qu'ils prononcent, ce qui n'est vraiment pas banal à l'Opéra. Mlle Fanny Heldy, MM. Cousinou et Huberty sont parfaits. M. Dubois tire le meilleur parti du rôle ingrat de l'horloger Torquemada. Seul, M. Fabert bredouilla tout d'abord assez inintelligiblement d'une voix, au surplus, à tous égards insuffisante ; après avoir failli tout gâter en outrant pitrerie et grimaces, il s'est mis cependant

peu à peu au diapason de ses camarades. L'orchestre, sous la direction de M. Philippe Gaubert, a joué admirablement. C'est un très beau et grand succès pour notre école française autant que pour notre Opéra, et une leçon par ricochet pour ses concurrents de la salle Favart qui en gâchèrent ou dédaignèrent l'aubaine, trop préoccupés peut-être inconsciemment qu'ils sont d'entretenir jalousement chez leur public une inculture propice au fructueux vérisme italien.

Le succès de *l'Heure espagnole* implante décidément le comique en un lieu où il semblait suspect, encore que *les Maîtres-Chanteurs* eussent superbement démontré qu'il n'est aucunement incompatible avec l'art le plus merveilleux. Il est infiniment probable que **l'Enlèvement au Sérail** eût profité d'un accueil similaire s'il avait été dirigé par un autre que M. Reynaldo Hahn. Dans un théâtre nanti de chefs d'orchestre de la valeur de MM. Chevillard et Gaubert, la présence de M. Reynaldo Hahn au pupitre se hisse aux proportions d'un scandale. On n'a jamais bien su par quel mystère ce compositeur de salon, dénué de tout talent, de qui les productions insipides sont de la niaiserie des *Lettres à Françoise* ou des publications récentes de M. Maurice Donnay, s'est acquis parmi les gens exagérément inavertis une réputation de compétence spéciale à l'endroit de Mozart. L'indéniable, c'est qu'après nous avoir stupéfiés jadis par la maestria avec laquelle il massacra *Don Juan*, place Boieldieu, il s'est surpassé cette fois dans ce genre d'exercice au dam de ce charmant *Enlèvement au Sérail* que Mozart composa au lendemain du radieux *Idoménée*, dans la fleur de son jeune génie et l'ivresse d'un amour ingénu impatient des toutes proches épousailles. Certes, on ne peut contester que M. Hahn n'ait une manière spéciale et bien à lui de diriger la musique de Mozart, d'en métamorphoser la grâce en sécheresse, la fluidité lumineuse en pesanteur opaque, la verve ailée, vibrante, en flasquicité terne. C'est un don que du Ciel il reçut en naissant, mais auquel on préférerait que nos scènes subventionnées ne procurassent point, d'une candeur têtue, l'occasion de sévir. Une photographie d'*Excelsior* nous révéla, pendant la guerre, M. Hahn battant la mesure au centre d'une musique militaire vraisemblablement préposée aux loisirs de quelque Q. G. de l'arrière. On souhaiterait que M. Hahn bornât à de pareils exploits ses ambitions dirigatrices, à la satisfaction de quoi,

la paix conclue, il dispose encore néanmoins des régions occupées et même de l'Asie Mineure. Qu'il parte donc pour la Syrie ; notre Opéra aurait tout bénéfice à lui en payer le voyage. Sous son bâton, l'*Enlèvement au Sérail* se déroula lugubre, morne, long comme un jour sans pain — et, par-dessus le marché, malingre et misérable. Car, pour en imposer aux ignorants, M. Hahn use de la ficelle d'une pseudo-érudition de Larousse. Dans le *Don Juan* de l'Opéra-Comique, après la mort du « dissoluto punito », il lui plut de ressusciter le sextuor final, concession de Mozart à la vanité des chanteurs exigeant, avant la chute du rideau, une ovation dernière à leur virtuosité. Il avait fait aussi accompagner le *recitativo secco* par un pianoforte d'Ignace Pleyel fabriqué vers les débuts du XIXe siècle. A l'Opéra, il a réduit l'orchestre à l'état de squelette. C'est un préjugé aussi courant que faux, de croire que la musique de Mozart doit être jouée par très peu d'instruments. Sans doute, elle peut l'être, car Mozart écrivait pour les orchestres de son temps qui n'étaient pas toujours nombreux, surtout dans les chapelles seigneuriales privées. Mais quelle joie lorsqu'il en rencontrait un qui fût exceptionnel ! Et dans quelle mesure, on le sait par ces lignes d'une lettre à son père du 11 avril 1781 : « J'ai oublié de vous dire que la symphonie (chez le vieux kapellmeister Bono) a marché magnifiquement (*ist magnifique gegangen*) et a eu le plus grand succès. Il y avait 40 violons, 10 altos, 10 contrebasses, 8 violoncelles et 6 bassons ; tous les instruments à vent doublés... » On ne saurait guère récuser cet enthousiaste témoignage de l'auteur en personne, et il s'ensuit que M. Hahn réalisa précisément le contraire de ce que, dans l'immense vaisseau de notre Opéra, Mozart eût évidemment désiré. La vérité oblige à reconnaître que l'interprétation masculine collabora remarquablement au désastre. M. Gresse, qui n'a plus l'ombre d'une voix, fut consternant de sotte balourdise et ses deux acolytes oscillaient, par leur jeu, du cornichon au soliveau sans la moindre compensation vocale. En compagnie semblable, l'art de Me Ritter-Ciampi paraissait presque détonner. Son chant atteint la perfection suprême et ce n'est pas un mince mérite de la part de Mlle Romanitza que d'avoir vaillamment supporté un aussi écrasant voisinage.

L'exhumation de **la Fête chez Thérèse** semble être le piteux corollaire de l'intrusion de M. Hahn dans les choses de

notre Opéra lequel, par facétie plutôt baroque, l'afficha les mêmes soirs que l'œuvre de M. Maurice Ravel. Si l'administration circonspecte crut, par cet expédient transactionnel, ménager le primarisme présumé de la foule et la susceptibilité de telles digestions abonnées, elle s'est bien trompée. Le contraste fut éloquent. Ce ballet fastidieux et somnifère, de quoi le premier acte n'est un peu tolérable que grâce à deux chansons populaires empruntées, ne répandit dans l'auditoire qu'une froideur glaciale. Le public y bâilla autant qu'il s'éjouit à *l'Heure espagnole*. C'est, pour M. Rouché, une évidente instigation à ne point hésiter à émonder son répertoire de tout le fatras qui l'encombre et, en faisant confiance aux mélomanes, à n'y admettre et conserver que des œuvres d'art véritable. Il est aussi une autre observation à laquelle on est contraint. Tout de même que M. Henri Béraud l'a signalé ailleurs, notre Opéra semble depuis quelque temps bouder aux répétitions générales et les supprimer tant qu'il peut. Il n'y en eut ni pour *l'Enlèvement au Sérail* ni pour *Ascanio*, qualifiés de « reprises » après vingt ans de disparition de l'affiche. Il n'y en eut pas plus pour *Daphnis et Chloé* et *l'Heure espagnole*. On concevrait, à la rigueur, que M. Rouché estimât surérogatoire de débourser les frais inhérents à ces solennités, lorsqu'il s'agit d'ouvrages qui, quoique « nouveautés », du moins pour l'Opéra, ne durent qu'une heure environ, mais il y pourrait convoquer personnellement les membres de la Presse. A vrai dire, il le fait, ou on le fait chez lui, mais de telle sorte que, tandis que les courriéristes de n'importe quel canard quotidien se voient appelés et élus, la critique indépendante et compétente est oubliée. C'est ainsi que votre serviteur ne fut point convié à la « reprise » d'*Ascanio*, ce dont d'ailleurs il est loin de se plaindre, et n'assista à celle de *l'Enlèvement au Sérail* que deux mois après la première représentation. Notre Opéra ne pourrait-il, dans tous les cas d'absence de répétition générale, réserver aux revues pour le moins un service de seconde ?

§

M. Serge Koussevitzky, la saison dernière, avait ravi l'admiration des mélomanes aux trois séances de musique russe qu'il organisa, salle Gaveau. Il a choisi cette année l'Opéra pour y donner une série de « Grands Concerts Symphoniques » dont l'intérêt était une variété de programmes où il ne se confinait plus

dans l'art de ses compatriotes. M. Koussevitzky est à coup sûr un chef extraordinaire. Il obtient de ses exécutants des nuances expressives presque insoupçonnées jusqu'à lui. J'avoue ne me rappeler guère avoir ouï jamais de tels pianissimos des cors, d'aussi subtils ariosos de clarinette. Il détient le secret d'emballer son orchestre en des crescendos ou *forte* fulgurants et précis avec la même aisance et sécurité qu'il enchevêtre et désenlace le réseau des sonorités en arabesques délicates. Il semble que, sous sa verge magique, chacun de ses subordonnés soit par enchantement transmué en un virtuose *di primo cartello*. Il est lui-même, en somme, un prestigieux virtuose de l'orchestre. Il en joue comme Paganini devait jouer de son Stradivarius et, quand il interprète la musique russe, qu'il a ostensiblement dans la peau, c'est admirable et c'est parfait. A l'égard de la musique moderne italienne et française, à moins d'y rechercher la petite bête, on peut dire aussi que, le plus souvent, cela est très, très bien. Mais, à mesure qu'on remonte dans le passé, on est bien forcé de s'apercevoir que M. Koussevitzky subit fâcheusement l'influence de la méthode allemande de diriger. C'est à la suite des théories wagnériennes sur la direction de l'orchestre, que s'établit peu à peu, outre Rhin, la mode d'introduire dans les œuvres classiques des modifications de mouvement et d'expression tout arbitraires, grâce à quoi le plus piètre batteur de mesure étalait sa « génialité » et montrait, selon le mot de M. Hugo Riemann, « ce qu'il *faisait* d'une symphonie de Beethoven ». J'ai combattu si fréquemment ici ces procédés que je ne saurais que me répéter, mais c'est un devoir de le faire, et de ne pas s'en lasser, car ce tripatouillage atteint jusque dans son essence tout l'art antérieur au romantisme wagnérien. C'est avant tout un gratuit anachronisme que de prêter aux orchestres d'autrefois la virtuosité désinvolte à quoi sont parvenus les nôtres. Les lamentations de Berlioz sur les exécutions contemporaines sont sur ce point significatives. Les objurgations de Wagner, dans son *Ueber das Dirigiren* (1869) réclamant des « fluctuations de mouvement » chez Beethoven, la préface de Liszt à ses *Poèmes Symphoniques* y prescrivant une interprétation de cette espèce, témoignent que, jusqu'il y a une cinquantaine d'années, une telle pratique était inconnue aux orchestres allemands ou autres, qui ne s'y plièrent pas sans résistance. Et, s'ils n'en usaient point auparavant, c'est d'abord parce qu'ils

en étaient incapables. Du vivant même de Beethoven, il n'était déjà pas commode à un orchestre d'effectuer sans broncher, en gardant immuablement le mouvement initial, des nuances relativement nouvelles. Car le *crescendo* et le *diminuendo* furent des innovations du fameux Cannabich, à Mannheim (1775-1778), où Mozart les connut pour la première fois ; et il est remarquable que, tandis que ce maître emploie ces indications dans ses compositions pour le pianoforte, il s'en abstint toujours dans ses œuvres orchestrales. A toute époque, en effet, les musiciens ont composé pour les moyens de leur temps, et ils ont, non seulement écrit, mais *pensé* diversement selon les facultés diverses des moyens dont ils disposaient. C'est donc à leur pensée qu'on attente et c'est leur génie qu'on offense, en leur imposant le fard ou la dislocation d'éléments d'expression ignorés des artistes créateurs parce qu'alors inexistants, qui défigurent leurs chefs-d'œuvre parfois jusqu'à la caricature, et au premier rang desquels il faut placer le *rubato* orchestral. Il ne manque pas de preuves que celui-ci était inconnu ou rejeté des maîtres anciens. Même au pianoforte, Mozart le proscrivait, car, dans une lettre célèbre, il note l'ébahissement admiratif de son auditoire en l'écoutant maintenir rigoureusement « le *tempo* » à la main gauche tout en accordant à la droite une entière liberté de souplesse. A l'orchestre, le *rubato* aurait été impraticable et on n'en avait point la velléité la plus lointaine. Une des beautés de l'art classique est d'être indemne de boursouflure et de névrose et, en dépit du rousseauisme de Beethoven, l'uniformité stricte du mouvement y était un principe fondamental autant qu'inéluctable, qui n'entamait d'ailleurs en rien la puissance ou variété d'expression. Seulement on nuançait en mesure. Rien n'est plus instructif et piquant, à ce propos, que le contact à Londres, en 1855, de Berlioz et de Wagner engagés en même temps pour y diriger de grands concerts. Ils se jugent réciproquement et Wagner écrit à Liszt : « Ma foi ! j'ai été médiocrement édifié de la manière dont Berlioz a fait exécuter la *Symphonie en Sol mineur* de Mozart... » De son côté Berlioz opine : « Wagner conduit en style libre, comme Klindworth joue du piano... », et il ajoute qu'un tel « style libre le fait danser sur la corde lâche... *sempre tempo rubato* ». Or Berlioz, né en 1803, de dix ans l'aîné de Wagner, contemporain de Beethoven et de Weber, était évidemment plus près que son rival de la

tradition classique et dirigeait en conséquence. Et la subjectivité de l'impulsif Wagner prévaudrait malaisément, à soi seule, contre la maîtrise unanimement reconnue de Berlioz dans l'art de diriger l'orchestre et son respect dévot de la pensée des maîtres qu'il interprétait. L'exemple de Weber est plus net encore. Chef d'orchestre à l'Opéra de Dresde, après avoir battu les quatre premières mesures de l'allégro de l'Ouverture de son *Freischütz*, il déposait sa baguette sur son pupitre et laissait les exécutants continuer ainsi jusqu'à la fin. Quelle possibilité, dans ces conditions, d'opérer les « fluctuations de mouvement » préconisées par Wagner, lequel cela n'empêcha point, justement pour cette Ouverture, d'en édicter une à laquelle, depuis, tous les moutons de Panurge se conforment ? On ne peut se dissimuler, que M. Koussevitzky dirigea l'Ouverture d'*Obéron* à l'instar de M. Rhené-Baton, et c'était une souffrance que d'entendre un talentueux clarinettiste déployer une invraisemblable virtuosité pour infliger à la mélodie passionnée en *la* majeur la torture d'une édulcoration quintessenciée. Pourquoi M. Koussevitzky a-t-il ralenti là le mouvement ? Qui ou quoi l'y autorisait plausiblement ? La partition cependant est formelle, ne contient nulle trace d'un changement quelconque de *tempo*. Tout au contraire, neuf mesures auparavant, le retour du motif du cor de l'introduction, mais en valeurs doublées, démontre que le mouvement de l'*Allegro con fuoco* doit être le double de celui de l'*Adagio* du début, et que c'est expressément pour déterminer un contraste dynamique avec la figuration agitée qui précède, sans altérer pour si peu que ce soit ce mouvement de l'*Allegro*, que Weber écrivit en valeurs plus longues et le motif du cor et la mélodie de clarinette en cause. Ici la volonté de l'auteur est claire, sans équivoque, incontestable. De quel droit ne pas s'y soumettre ? Beethoven et Wagner lui-même ne pâtirent pas moins de ce souci constant d'interprétation « personnelle », d'effets prémédités autant qu'artificiels qui alourdissent et faussent l'exécution, la ponctuent de saccades intermittentes. On rêve de la perfection dont nous éblouirait un artiste tel que M. Koussevitzky s'il y voulait bien renoncer et s'appliquer tout simplement, selon l'éloge dithyrambique du même Wagner à Habeneck touchant *la Neuvième*, « à faire jouer la musique exactement comme elle est écrite », avec certes une sollicitude amoureuse, mais sans condi-

ments ni fioritures, fidèlement ainsi que le spécifia dans son texte le maître qui l'écrivit. Le programme consacré spécialement à la musique russe apparut quelque peu décevant. Par contre, un autre jour, la *Suite Scythe* du tout jeune M. Serge Prokofieff émerveilla par la splendeur sonore inouïe de sa péroraison.

Je confesse ne pas connaître le roman de Blasco Ibanez d'où M. Léna et Me Henry Ferrare ont extrait le sujet de **Dans l'Ombre de la Cathédrale**, mais, d'après ce qu'on en apprend à l'Opéra-Comique, la catholique Espagne semblerait bigrement plus avancée que nous dans les voies libertaires. On y découvre, assez interloqué, un bedeau, un sonneur de cloches et jusqu'à certain *perrero*, chargé de chasser du temple, non pas, les marchands, mais les chiens, convertis par un ci-devant séminariste au plus farouche socialisme. Nos rats d'église, à nous, n'en sont point encore là. Ces anarchistes néophytes maudissent le capitalisme oppresseur et clament la misère du suant prolétaire, ce qui n'a rien en soi d'extravagant, mais on ne savait pas le métier de bedeau si pénible. A la fin, ces braves gens se résolvent à l'action directe et, n'étant ni banquiers ni financiers ni mercantis ni minotiers ni mistelliers ni sucriers ni chevillards ni pétroliers ni métallurgistes, ils sont bien obligés de travailler dans leur partie. Ils décident donc de dépouiller, non certes leur prochain, mais la Vierge de Tolède des joyaux que la superstition des fidèles amoncela sur son irradiante effigie. Et, lorsque le tribun qui les catéchisa se fait tuer par eux plutôt que les laisser s'emparer de cette fortune inutile que lui-même appelait « parure d'une idole », voire « bijoux d'avare courtisane », on discerne assez mal la morale du dénouement. Un épisode de fille coupable et pardonnée traverse cet imbroglio sans en relever l'intérêt. Ce livret décousu, sans action, sans psychologie, quoique d'une langue plus châtiée qu'il n'est coutume, était peu favorable à la musique. Encore qu'il y esquisse timidement le chant de *l'Internationale*, celle que M. Georges Hüe y adapta n'est nullement révolutionnaire, loin de là. En son conservateurisme un tantinet unicolore, elle est digne pourtant du talent probe et distingué de son auteur et, si *Dans l'Ombre de la Cathédrale* tient l'affiche, ce n'est qu'à elle assurément qu'en pourrait être due la chandelle.

Le plus grave défaut de **Dame Libellule**, le ballet qui suivit de M. Blair Fairchild, est, par son argument, de rappeler

presque jusqu'au plagiat *le Festin de l'Araignée* de MM. Albert Roussel et Gilbert de Voisins. C'est sans doute afin de mieux protéger papillons, bousiers et la libellule elle-même, qu'on l'a encadré d'un décor à faire peur aux moineaux. La musique de M. Blair Fairchild s'avère, de la première à la dernière mesure, un permanent hommage, alors anticipé, aux mânes du doyen disparu de nos compositeurs français ,et la visible sympathie qui accueillit l'ouvrage rendait cordialement la politesse à la Jeune Amérique, nonobstant la Conférence de Washington.

Mémento. — A propos des *Troyens*, j'avais parlé de « la caricature dela mythologie grecque *en* latine », et non pas « ou latine » qui me fut imposé, malgré ma double correction des épreuves et de la mise en page, par un liseur en bon dont l'ignorance et l'incompréhension tenace ne ratent pas une occasion de s'exercer. C'est le même personnage qui, découvrant naguère dans un de mes articles que Wagner avait « dédivinisé » Brunnhild, corrigea froidement en « divinisé ». Il ne faut pas désespérer de le voir quelque jour, ayant à lire en bon le Nouveau Testament, nous présenter un Jésus-Christ tuant et enterrant Lazare au lieu de le ressusciter. — Une des plus anciennes et des plus renommées revues musicales européennes, la *Rivista Musicale Italiana*, à Turin, a commencé dans son numéro de septembre, pour être trimestriellement poursuivie, la publication d'un ouvrage de votre serviteur intitulé *Nature et Evolution de l'Art musical.*

JEAN MARNOLD.

ART

Exp. Jean Peské, galerie Durand-Ruel. — Exp. J. Georges Cornélius, galerie Devambez. — Exp. Tobeen, galerie Daulhon.— Exp. Le Fauconnier, galerie Joseph Billet. — Exp. Robert Lotiron, galerie Druet. — Exp. André Fraye, galerie Druet. — Exp. Maurice Savreux, galerie Reitlinger. — Les Filles, galerie Vogel. — Exp. Marinot, galerie Hébrard. — Exp. de Kat, Guilbert, Parcels, Tytgat, Verburgh, Wansart, galerie Barbazanges. — Exp. Valentin Prax, à la Licorne. — Exp. Marcel Chotin, galerie Bernouard. — Exp. Dunand, Schmied, Jouve, Goulden, galerie Georges Petit. — Exp. Tcherniawsky, à la Licorne. — Exp. Guillonnet.— Exp. Charreton.— Exp. du Nouveau Groupe, galerie Georges Petit. — Exp. de la Cimaise, galerie Devambez. — Exp. de cent vingt artistes, au café du Parnasse. — Exp. de tableaux au café de la Rotonde.

Galerie Durand-Ruel, **Jean Peské** expose l'ensemble de ses derniers travaux. Ce sont, pour la plupart, des vues de Paris : temps gris avec des traînées de soleil pâle, neiges qui fondent sous la course rapide des véhicules, tours d'église qui se dévoilent

de la brume matinale, coins de faubourgs hérissés de cheminées d'usines, monuments monotones par-dessus le fouillis des maisons basses, jardins d'été éclatant de fleurs sous la lumière dorée, et aussi quelques visions colorées de la côte provençale, le tout décrit d'une excellente technique, en lutte avec la complexité de la nature et la maîtrisant. Pas d'abréviation inutile ni de stylisation qui fausse l'impression. Le paysage solidement construit respire par lui-même, sans la contrainte oppressive des théories. Ces quarante-cinq toiles et ces quinze dessins rehaussés donnent une sensation de force et d'équilibre. Un portrait de Francois Porché et une effigie soigneusement scrutée et expressive rappelle la valeur de Jean Peské, peintre de figures. Peské demeure un des bons mainteneurs de la technique impressionniste si sensible et si puissante, si propre à donner des choses leur plus belle image, leur image dans leur lumière vraie.

§

Jean-Georges Cornélius est un audacieux. Après une longue et silencieuse et laborieuse préparation, il présente une trentaine de toiles d'un grand intérêt de facture et d'inspiration. Il retourne à la peinture à sujets, il y apporte des yeux neufs et un sens particulier. Dans la brève note qui précède son catalogue il expose très clairement son but et sa volonté d'art. Il s'agit, dit-il, « de recréer une forme d'art spiritualiste, dont la formule presque parfaite se trouve dans l'art des imagiers du moyen âge », mais il entend appliquer cette tendance idéaliste à la vie moderne sans revenir à des archaïsmes de technique. Son tableau ne tente pas de ressembler. Il évite cet écueil de singer les chefs-d'œuvre et ses toiles n'offrent point cet aspect réminiscent du musée, toujours lourd et pénible. Son tableau, en dehors de toute appréciation sur la valeur de beauté, impose toujours son caractère d'effort personnel.

La présentation du symbole est le plus souvent dramatique, réaliste ou violemment humoristique ; ainsi les vieux tailleurs de pierre alternaient d'ériger l'image précise et émue et la bête chimérique des gargouilles. La véhémence lyrique et la bouffonnerie satirique grandissent tour à tour d'un souffle de pitié, d'enthousiasme ou de colère les concepts du peintre. Cornélius aborde de tracer l'image d'un Dieu créateur et la dessine d'un grand style religieux. Il modernise l'Annonciation en faisant planer sur la femme recueil-

lie dans un profond émoi un grand ange triste. Il accentue les faunes représentatifs du vice moderne du même style vigoureux qui lui donne ces hommes haletants sous le poids des ailes traînantes de la chimère morte. Parallèlement à cet éveil de songes foisonnants, dans des tableaux de gamme naturiste, une Eve sourit dans un paysage diapré, des églises s'élèvent dans le crépuscule, entourées d'une évocation de lointain. La force du dessin permet des déformations qui ne choquent point, puisque l'artiste nous a jetés en pleine idéologie, et cet art littéraire est servi par de beaux moyens de peintre qui lui donnent valeur et vie. Il y a là une personnalité qui s'accuse, robuste.

§

Tobeen est épris de belle matière et d'ordonnance calme. Il excelle à équilibrer des lignes sobres sur des fonds d'un éclat mat et nourri. Quelques tableaux rappellent à cette exposition des travaux antérieurs sur les pelotaris basques et des synthèses de mouvements. Quelques-uns évoquent une phase d'acte religieux cherché dans la simplicité des lignes et le recueillement de la sobriété des tons. La plupart des toiles nouvelles que Tobeen nous montre sont des tableaux de fleurs ou des natures mortes, très poussées, d'un contour très arrêté et de couleur harmonieuse.

§

Le Fauconnier enlève sur des fonds sombres, presque noirs, des bouquets, des branches florées avec contour très défini, des portraits robustes où il atteint au caractère, et des paysages parfois un peu consistants. Il paraît assez distant de ses anciennes formules cubistes, non qu'il les ait developpées, mais parce qu'il s'en est évadé. Qu'il ait obtenu, grâce à cette période de recherches, une certaine puissance de synthèse, c'est possible; aussi il a admis pour la préparation de ses fonds des procédés qui avaient cessé d'être employés. On ne saurait lui contester la vigueur, la bonne ordonnance du tableau, et dans le portrait une force d'expression réaliste curieuse et intéressante.

§

Robert Lotiron note avec relief des ports, les silhouettes des bateaux, des paysages du midi, des instants de Paris. Il présente d'agréables natures-mortes. Il s'est plu à des jeux de difficulté, à peindre des aspects du Carnaval de Nice, entourant les grands masques de carton de rondes agiles de figurants bien

silhouettés. Dans des jardins des gens jouent aux cartes et ce sont des pages de bonne intimité, d'un faire consciencieux qui recherche le caractère. Il y a de la diversité dans son art, de la clarté et une volonté d'art solide qui atteint souvent son but.

§

Des dessins et des aquarelles d'**André Fraye** offrent une éclatante série de visions heureuses, d'une mise en page intéressante et de belle tonalité. Ce sont pour la plupart des coins de côte normande au temps d'été, en pleine saison de soleil. Des figures féminines sont enlevées avec verve et avec le souci de donner toute la grâce des lignes ; un sens très vif et aigu de la vie moderne parc ces notations d'un artiste dont le talent s'affirme sans cesse en beau progrès.

§

Maurice Savreux est un peintre vigoureux, très bon harmoniste et hardiment vériste. Des paysages et des natures mortes alternent avec des études pour des tableaux qui ont obtenu de beaux succès au Salon d'Automne. Un paysage, la *Maison abandonnée*, est du meilleur accent. Un bouquet de roses blanches est charmant. Parmi ces peintures, des vitrines de céramique de Rumèbe offrent des exemples d'un art sobre et élégant.

§

A la galerie Vogel, une série, les **Filles**, réunit quelques œuvres de peintres de la vie moderne. On y retrouve avec plaisir de beaux Lautrec, quelques tableaux de Louis Legrand d'une superbe maîtrise, des visions tumultueuses de Galtier-Boissière, un Picasso d'ancienne formule, très séduisant, un Le Scouezec violent et robuste, amer et puissant, la *Visite*, des Bottini très fins. Ces groupements par sujets sont une occasion de rencontrer à nouveau quelques belles œuvres ; ce sont des rétrospectives partielles et, réussies comme celles-ci, elles sont les bienvenues.

§

Marinot expose chez Hébrard une très belle série de verreries, quelques-unes polychromes, la plupart conservant la blanche transparence de la matière et simplement rehaussées de polychromie. Les formes et les dessins de Marinot concourent toujours à une belle évocation plastique. Sa variété d'imagination nourrit une richesse toujours neuve de décor. La moindre de ses verreries, par le galbe comme par l'ornementation, est œuvre d'artiste

§

Le Salon d'Automne nous avait présenté le groupe des Imagiers belges. Voici aussitôt, et comme pour nous démontrer que les peintres flamands ont eu des héritiers dans la robustesse et le vérisme, que MM. de **Kat**, **Guilbert**, **Pareels**, **Tytgat**, **Verburgh** et **Wansart** nous montrent une nombreuse série de peintures truculentes, très modernistes, d'un accent très agréable et d'évocation multiple de vie ardente et tumultueuse.

§

Madame **Valentine Prax** expose à la Licorne nombre d'œuvres d'une coloration générale quelque peu sombre, mais qui dénotent de belles qualités de sensibilité ; les préoccupations de synthèse et le goût de la déformation n'empêchent point l'émotion de certaines maternités, ni la largeur animée de quelques paysages, et l'indication certaine de talent.

§

Galerie Bernouard, exposition de **Marcel Chotin** : peinture parfois âpre et sévère, mais vivante ; paysages suburbains où l'air circule largement, avec une notation presque tragique de la misère du décor ; natures mortes un peu foncées, mais vigoureusement établies ; quelques portraits de beau modelé où la vie afflue au regard et au geste des personnages.

L'exposition de MM. **Dunand**, **Jouve**, **Goulden** et **Schmied**, galerie Georges Petit, est d'un aspect très heureux. La valeur d'art de quelques-unes des œuvres exposées balance l'aspect de grand magasin qui résulte de l'emplacement trop régulier des vitrines. Les vases de Dunand ont de belles formes et l'ornementation en est riche et variée. La plupart des dessins de Jouve nous avaient déjà été montrés. On retrouve volontiers leurs belles et robustes stylisations. M. Schmied aime exposer, à côté de ses estampes, ses bois et cela peut faire comprendre aux profanes la grande ingéniosité de métier qu'il met au service de sa très réelle sensibilité d'artiste. Les paysages de M. Goulden offrent en belle ordonnance des tons calmes et harmonieux.

§

Charles Tcherniawsky est un coloriste ardent, un imagier prodigue de fastes et qui nous montre un panneau de féerie

rapide et même cursive des coins de Bretagne ou du vieux Paris ; c'est quelquefois rapide, mais toujours brillant et joyeux.

§

L'effort de **Guillonnet** tend à créer des féeries réelles. C'est dans de beaux jardins parés de colonnades arborescentes, où miroite l'eau calme des grands bassins, que de sveltes formes féminines se dressent en lignes nobles parmi l'éclat des plus beaux jours d'été, sous le clair sourire de la lumière. De la sérénité des horizons s'élève comme un regard lumineux, vers des ciels tendres et nuancés. Parmi l'arabesque des feuillages, des lointains apparaissent aussi beaux que des mirages. Les eaux des belles fontaines retombent de vasque en vasque comme des grappes de fruits de cristal. Dans cette vision tout est ordre et beauté et pourtant l'exact et le profond sentiment de la nature jaillit à toutes pages de cette joaillerie des tons. Personne n'a peint des visions où la juxtaposition des couleurs, des fleurs et des verdures ait produit cet aspect de charme et la sincérité de la vision n'est nullement altérée par cette recherche d'élégance et de beauté dans la clarté. La *Jonque bleue* ou *l'Automne* sont des pages exquises.

Charreton est un de nos meilleurs paysagistes. Sa *fenêtre en fleurs* si magnifiquement irradiée de soleil suffirait à nous en donner une preuve éclatante. Des paysages de neige de l'Auvergne évoquent avec une puissance de détail extraordinaire tous les émaux dont la nature pare ses féeries. La marque caractéristique de Victor Charreton, c'est surtout de savoir enclore dans une belle ordonnance, dans des lignes très pures toute la quantité de merveilles corollaires qu'évoque un beau paysage. Tout y est, et tout y est en place. L'impression est complète, et autour du sujet toutes les harmonies jouent. Un paysage de Charreton, c'est une belle mélodie admirablement orchestrée. Sa route sous les arbres s'illumine d'un soleil tendre, le sol en est détaillé à merveille. Mosaïque, non jeu d'accords qui se tiennent, qui modulent et offrent à l'œil, par leur chatoyante vérité, une joie vraie.

§

L'Exposition du nouveau groupe nous montre aussi un beau panneau de Lebasque très varié et séduisant, une belle page de Dabat, des *Baigneuses*, séduisante architecture de nus de présentation décorative, des notations marocaines de Mme Cormier

qui pourraient être plus accentuées, une belle série de Charlot avec des pastourelles d'un large et beau dessin, des céramiques de Lenoble, dont un très beau vase bleu, de très sobre ornementation et de superbe couleur, des fleurs de Karbowsky et d'Henri Dumont, des sculptures de Landowsky, Bigonnet, Lagos, etc...

§

A la **Cimaise**, une suite de Venises d'Edgar Chahine, d'un très beau caractère, des peintures de Paul-Emile Colin, d'une grande noblesse de lignes, des figures d'Italie vues dans une belle lumière, avec un très remarquable parti pris de vérité et de sobriété dans la présentation, une chapelle bretonne très intéressante de David-Nillet, des compositions de Jaulmes avec toutes ses qualités de noblesse, d'harmonie et de charme de couleur, des pages d'un joli relief de Jean-Gabriel Domergue, de beaux dessins de Herain et des gravures dont un excellent portrait de Jules Guesde, de bons envois de Mme Galtier-Boissière, de du Gardier de Fornerod, et un ensemble de Marcel Bain, jardins animés de silhouettes féminines, placettes de petites villes tranquilles, fort intéressantes.

§

Les expositions de café ont repris à **Montparnasse**. MM. Romoff et Clerget, qui avaient pris l'initiative de parer les murs d'un petit café de toiles hardies et curieuses sous l'égide de grands aînés, tels Friesz et Guérin, ont trouvé des imitateurs. Les vastes salles claires de la Rotonde se pavoisent aussi de beaux tableaux dans un parallélisme semblable de belles œuvres et d'audaces savoureuses. Ceux qu'on voit là, on peut les admirer ou les discuter aussi aux Indépendants et au Salon d'Automne, mais c'est quelque chose que de donner à ceux dont les occupations au cours de la journée ne permettent pas de visiter les expositions le plaisir de voir, le soir, de la peinture. Cette mise en rapport très directe de l'art et du public ne peut être que profitable à tous. Dès décembre, au café du Parnasse, cent vingt artistes exposaient. On trouve à peu près les mêmes à la Rotonde, ici et là de beaux tableaux d'Altmann, Balande, de Widhopff, de Mme Fuss-Amoré, dont le *Bal public*, à la Rotonde, est étincelant de verve juste et de mouvements, dans des accords picturaux vrais et neufs. Maurice Le Scouezec avec ses nus vigoureux et ses truculents matelots, Robert Mortier avec un beau paysage, Barat-Le-

vraux, Feder-Hayden, le sculpteur Lutchowsky, d'une belle sincérité, Simon-Lévy, Cheriane, Ghy Lemm, Bernard Toublanc, Ortiz de Zarate, le graveur Dubray, Gallien, portraitiste âpre et sincère des artistes et des poètes, maître d'un beau métier de graveur, Mme Wassilieff, qui expose de curieuses et franches imageries du Marboré, Delatousche, Mme Hamnet, Zavado, Mendjisky, dont le nu de femme est un très bon tableau, Astoy avec un portrait d'enfant de très jolie qualité, S. H. Moreau, et tant d'autres que nous retrouverons avec plaisir pour en parler avec plus de détail aux Indépendants.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : un nouveau Poussin ; exposition des dons et des legs de 1921. — Abrogation de la loi de 1920 sur l'exportation des œuvres d'art et prescription de l'établissement d'un inventaire des objets d'art des collections privées. — Expositions à la Comédie-Française et à la Bibliothèque Nationale à l'occasion du troisième centenaire de Molière. — Les Rembrandt de la collection Youssoupoff. — Mémento bibliographique.

Le Louvre vient de s'enrichir d'un **nouveau tableau de Poussin** : *Les Funérailles de Phocion*, acquis par la Société des Amis du Louvre, et à très bon compte (1.000 livres sterling), en Angleterre, où il était arrivé dernièrement et où existent deux autres toiles consacrées également par Poussin à la mémoire de l'illustre et malheureux homme d'Etat grec : *Phocion se lavant les pieds aux fontaines publiques*, qui appartient à la National Gallery de Londres, et *Le Tombeau de Phocion* (une femme de Mégare rendant les derniers honneurs aux cendres du proscrit), conservé dans une collection particulière. Peint, comme cette dernière composition, à Rome, en 1648, pour un collectionneur lyonnais établi à Paris, M. Cerisiers, le tableau qui vient d'entrer au Louvre avait disparu depuis plus de deux siècles et n'était plus connu que par la belle estampe d'Etienne Baudet faisant partie des « suites » poussinesques gravées par cet artiste pour Louis XIV et dont les cuivres sont à notre Chalcographie. C'est chez un habitant de Guernesey, M. Rosewal, qu'il fut retrouvé par un marchand britannique, lequel en avisa le Louvre.

Dans un de ces magnifiques paysages que sait peindre Poussin, un « paysage héroïque comme la marche funèbre de la symphonie de Beethoven », remarque judicieusement M. Raymond

Bouyer (1), deux esclaves, au premier plan, emportent sur un brancard le cadavre de Phocion, tandis qu'au fond la ville aux nombreux monuments apparaît peuplée d'une foule en habits de fête, indifférente au sort du héros que son ingratitude a condamné à la mort. Cette grave et noble composition a eu le privilège d'être longuement commentée, et de façon digne d'elle, par un des plus grands écrivains d'alors, Fénelon, dans un de ses *Dialogues des Morts*, où Parrhasius est supposé dissertant avec Poussin. Elle est sans contredit un des chefs-d'œuvre du maître, un de ceux où s'admire le mieux le génie de celui que M. Paul Jamot (2) appelle avec raison « un des plus grands paysagistes que connaisse l'histoire de la peinture, le plus grand peut-être, avec Titien ». Félicitons le Louvre d'un si heureux enrichissement.

On peut l'admirer dès maintenant dans la salle Denon avec les nouvelles donations faites au Louvre au cours de l'année qui vient de s'écouler et parmi lesquelles nous citerons particulièrement deux paysages hollandais : *La Place du Dam à Amsterdam* par Berckheyden et *Un canal en Hollande* par Van der Heyden, ainsi que deux vues d'Orient par J.-B. Hilair, légués par Mme Chatry de la Fosse ; une *Retraite de Russie*, par Raffet, offerte par Mme J. Strauss ; un beau portrait au pastel de *Mme Poutillon*, née Morisot, par sa sœur Berthe Morisot, légué par le modèle ; six dessins de Félicien Rops (parmi lesquels l'original du frontispice composé pour les *Poèmes* de Stéphane Mallarmé) donnés par sa fille Mme Demolder ; enfin, provenant du legs Joseph Reinach (qui a laissé également au département de la sculpture un bronze de Dalou) : *Liseuse*, un intéressant tableau de Corot : *L'Homme à l'armure*, un beau *Portrait de George Sand*, par Delacroix, un *Portrait de Berlioz*, par Couture, des *Singes jouant aux cartes* par Decamps, une esquisse de Carpeaux représentant *Napoléon III, le tsar Alexandre II et le roi de Prusse Guillaume Ier* et une *Vue des Tuileries* par Lépine.

§

On se souvient du vote, qui eut lieu en 1920, d'une loi interdisant, sans l'autorisation préalable du ministre des Beaux-Arts, l'ex-

(1) Dans *Le Cousin Pons*, numéro de décembre 1921 : *Une acquisition nouvelle*.

(2) Dans une belle étude que vient de publier, avec la reproduction du tableau en planche hors texte, la *Gazette des Beaux-Arts* (numéro de décembre) où l'on trouvera citée la plus grande partie du *Dialogue* de Fénelon.

portation des **œuvres d'art antérieures à 1830**, afin de maintenir en France les objets présentant un intérêt national d'histoire et d'art (1). Cette mesure, qui nous sembla légitime, ayant été l'objet de vives critiques de la part du syndicat des marchands de tableaux et objets d'art qui se prétendaient entravés dans leur commerce (2), vient d'être abrogée par une disposition de la loi de finances du budget de 1922 (article 29).

— Mais, comme contre-partie, cette loi, par ses articles 33 et 38, prescrit l'**établissement d'un état des objets d'art mobiliers appartenant à des particuliers**, existant en France à la promulgation de la présente loi et qui, présentant un intérêt exceptionnel d'histoire ou d'art, seraient de nature à figurer dans les collections nationales. L'inscription sur cet état sera notifiée au propriétaire et entraînera pour lui l'obligation d'aviser le ministre des Beaux-Arts de tout projet d'aliénation concernant l'objet inventorié. Le ministre devra, dans un délai de quinze jours à dater de la notification qui lui sera faite dudit projet, faire connaître à l'intéressé s'il entend soit poursuivre l'acquisition de l'objet, soit provoquer son classement. A défaut du consentement du propriétaire, le classement est prononcé par décret en Conseil d'État.

En cas de vente publique, il sera perçu pour la caisse des monuments historiques une taxe spéciale de 1 o/o. L'État pourra exercer sur toute vente publique d'œuvres d'art un droit de préemption par l'effet duquel il se trouvera subrogé à l'adjudicataire. La déclaration faite par le ministre des Beaux-Arts qu'il entend user éventuellement de son droit de préemption sera formulée, à l'issue de la vente, entre les mains de l'officier public ou ministériel dirigeant les adjudications. La décision du ministre devra intervenir dans le délai de quinze jours.

§

A l'occasion du **troisième centenaire de la naissance**

(1) V. le *Mercure de France*, 1er juin 1920, p. 798, et 799, et 1er novembre 1920, p. 496.

(2) V. notamment les brochures : *La Loi sur l'exportation des œuvres d'Art* (par M. Marcel Nicolle) (Syndicat des marchands de tableaux, objets d'art et curiosités, 46, rue Laffitte ; in-8°, 16 p.) et *Ruine d'une branche importante du commerce français par une loi néfaste* (par M. C. Brunner), (s. l. n. d., in-16, 12 p.).

de Molière, deux intéressantes expositions commémoratives ont été organisées, l'une par la Comédie-Française dans une partie des salles qui composaient, sous le Second Empire, l'appartement de la princesse Mathilde au Palais-Royal et qui doivent recevoir par la suite la précieuse bibliothèque théâtrale offerte par M. Auguste Rondel au Théâtre-Français ; l'autre à la Bibliothèque Nationale, dans la galerie Mazarine.

On a réuni dans la première les principaux souvenirs de Molière, très peu nombreux, conservés dans le musée de la Comédie-Française ou dans des collections particulières : les deux fauteuils dont l'un passe pour être celui où il s'asseyait dans la boutique du barbier Gély à Pézenas, et dont l'autre est celui dans lequel il jouait le rôle d'Argan du *Malade imaginaire* lorsqu'il fut pris du crachement de sang qui allait l'emporter en quelques heures ; le bonnet qu'il portait dans ce même rôle ; puis, à défaut de manuscrits de Molière (on sait que tous ses papiers ont mystérieusement disparu), des actes ou des quittances portant sa signature. On y a joint des œuvres d'art : deux portraits par Mignard, dont celui où il est figuré dans le costume qu'il portait dans la *Mort de César* ; une autre effigie par Coypel, son buste par Houdon ; le tableau d'Ingres de *Louis XIV et Molière* ; enfin une importante et intéressante réunion d'éditions rares de ses pièces en exemplaires précieux, tel celui de l'édition de 1734, enrichie de cinq sanguines originales de Boucher et prêté par M. Arthur Meyer, un Molière en six volumes où l'impératrice Joséphine avait fait insérer une série de miniatures par Garneray, un autre exemplaire provenant de la bibliothèque de Napoléon à Sainte-Hélène, etc. — A la Bibliothèque Nationale on a réuni un choix des richesses que les départements des manuscrits, des imprimés et des estampes possèdent relativement à Molière : la nombreuse série des recueils collectifs de ses pièces, puis toutes celles-ci dans leurs éditions originales, les ballets et divertissements avec musique manuscrite ou gravée qui accompagnaient certaines comédies ; les quatre signatures de Molière (sur les quinze environ qu'on connaît) que possède la Bibliothèque ; enfin, un choix de ses plus beaux portraits gravés (parmi lesquels Molière en habit de Sganarelle) et de ceux de ses collaborateurs et de ses amis (Boileau, La Fontaine, Pierre et Thomas Corneille, Lulli, Quinault, etc.) avec un dessin original de Boucher (une scène du

Mariage forcé), exécuté, comme ceux que nous citons plus haut, pour la belle édition de 1734 (1).

§

Nous avons à démentir la nouvelle que nous avions donnée, avec toute la presse, de la vente des deux **Rembrandt du prince Youssoupoff** : ce dernier, dans une lettre adressée à l'*Illustration*, qui avait reproduit les deux toiles (numéro du 5 novembre dernier), l'a priée d'informer le public que ces tableaux sont toujours en sa possession et sont encore en France.

Mémento. — M. Demotte a donné dernièrement une suite aux deux recueils, que nous avions signalés ici (2), relatifs aux *Accroissements des Musées nationaux français* depuis 1914. Ce troisième volume est consacré au *Musée du Louvre en 1920 : dons, legs et acquisitions*, et comprend 50 planches en noir ou en couleurs accompagnées de notices rédigées par les conservateurs et conservateurs adjoints du musée. Ce somptueux album (in-folio, 300 fr.) est digne de ses deux aînés par la beauté des planches, le goût de la présentation, — à laquelle a présidé de nouveau le peintre Henri Rivière, — et la rédaction du texte. On a plaisir à y rencontrer toutes les œuvres importantes dont nous avons signalé en son temps l'entrée au musée : en sculpture, le groupe d'*Amon et Toutankhamon*, qui a enrichi de façon si notable nos collections égyptiennes ; un *Bouddha* chinois de la dynastie des Weï (IVe-VIe siècles), la charmante *Vierge d'Annonciation* de l'école champenoise du XIVe siècle donnée par M. Doistau, le buste de *Gérard Audran* par Coyzevox, le *Mercure* de Pajou de la collection Schlichting ; en peinture, le *Portrait d'homme* de Cranach provenant de la vente F. Flameng, la *Vue de Venise* de Guardi donnée par Mme H. Deutsch (de la Meurthe), la *Vénus marine* de Chassériau, l'*Atelier* de Courbet, l'*Hortensia* de Berthe Morisot ; puis dix-sept des plus beaux dessins entrés au musée, parmi lesquels dix de Rembrandt empruntés à l'album si généreusement offert par M. Bonnat ; enfin de nombreux objets d'art, entre lesquels on admirera surtout la charmante *Coupe d'Atalante*, la *pyxis* émaillée et les colliers et bijoux grecs de la collection Messaksoudi, une fiole égyptienne, une plaque de reliure en émail de Limoges du XIIIe siècle (tous ces objets reproduits en couleurs), des ivoires donnés par M. Doistau, la charmante tapisserie française des environs de 1500 représentant des musiciens et musiciennes sur fond de verdure,

(1) Ces deux expositions resteront ouvertes un mois, du 9 janvier au 9 février, et sont accessibles au public gratuitement, la première tous les jours, la seconde les lundis et jeudis, de 10 h. à 4 h.

(2) V. *Mercure de France*, 15 février 1921, p. 244.

un écran en tapisserie de Beauvais du XVIIIe siècle, don de M. Fenaille (ces deux dernières planches également en couleurs), etc.

La librairie Hachette vient de donner une nouvelle édition du joli petit guide si utile : *Les Tableaux du Louvre*, qu'avait rédigé avant la guerre M. Louis Hourticq et qui avait été rapidement épuisé. Au reste, il convenait, après les remaniements dont les salles de peinture du Louvre ont été l'objet depuis 1919, de le reviser complètement. C'est ce qui vient d'être fait, et de façon excellente (in-18, 172 p., av. 133 fig. et 3 plans ; 5 fr.). L'auteur nous conduit, salle par salle, devant chacun des tableaux exposés, commentant les principaux (que reproduisent d'excellentes photogravures) en quelques lignes instructives, et des plans qui aident à guider le visiteur à travers le dédale des salles, puis une table alphabétique des artistes et des tableaux cités achèvent de rendre ce petit livre encore plus pratique.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Paul Gruyer : *Calvaires bretons*, Laurens. — Charles Diehl : *Jérusalem*, ib. — Henry Lemonnier : *le Collège Mazarin et le palais de l'Institut*, Hachette. — Ed. Spalikowski, *Autour d'Yvetot*, Rouen, Lestringant, 11 rue Jeanne-d'Arc. — Jean-Charles Contel : *Pages du Vieux Paris*, Crès. — Mémento.

De M. Paul Gruyer, dont nous avons eu autrefois un très bel ouvrage sur *la Bretagne*, la librairie Laurens, dans sa série des *Visites d'art*, a publié une curieuse monographie des **Calvaires bretons**. Ces monuments se rattacheraient même au druidisme, si les menhirs et les dolmens remontent à l'époque préhistorique. Avec les Romains les dieux du paganisme durent se mettre à l'abri des plus anciens sanctuaires, comme le montre le menhir-autel de Kerdavel, du côté de la baie d'Audierne, transporté dans le parc de Kernuz, où l'on peut encore distinguer les représentations de Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Vulcain. — La conversion du pays au christianisme fut l'œuvre des missionnaires anglais (Ve-VIIe siècles), et ce fut encore dans les pierres mégalithiques qu'il tailla ses images. On éleva des croix sur les plus vénérées (menhir de Champ Dolent, croix des Marins à Saint-Briac, Ille-et-Vilaine) ; ailleurs le dolmen servit de tribune au prêtre ; fut sculpté en forme de croix ou se trouva utilisé comme maître-autel (église de Plouaret, près de Lannion). D'autres arrangements sont plus curieux encore, comme les Cinq Croix disposées sur un bloc de granit, encore près de Lannion. A la croix s'ajouta bientôt la représentation du Cal-

vaire, — et d'abord les instruments de la Passion (Saint-Duzec, Côtes-du-Nord, toujours près de Lannion); puis du XIVe au XVIe siècle ce sont les croix ornées, aux bras multiples et sur lesquels s'étagent des personnages. A Melrend (Morbihan) une croix offre au sommet l'emblème de la Sainte Trinité, des têtes d'apôtres sur le fût, à la base la mise au tombeau et le Christ portant sa croix. Enfin c'est le calvaire de Tronoën, vers la baie d'Audierne (XVe siècle, Finistère); le calvaire de Guehenno, près de Josselin (Morbihan), qui date de 1550; un autre, près de Plongouven, du côté de Morlaix, est de 1551; celui de Guimiliau, si célèbre avec le grouillement de ses personnages, et remontant à 1581-1588. Ce dernier fait partie d'un ensemble architectural comprenant, outre l'église, le cimetière et l'ossuaire, le tout environné d'un mur où s'ouvre une porte triomphale. On a d'ailleurs pensé que ce calvaire fut élevé à l'occasion d'une peste, comme la *peste blanche*, qui sévit à la fin du XVIe siècle et le fût de la grande croix dressée au milieu est épineux, comme d'un tronc ayant gardé l'amorce de ses épines, caractère qui distingue en Bretagne ce qu'on appelle la « croix de peste ». Le calvaire de Plougastel, tout proche, élevé vingt ans plus tard, a le même caractère, et l'on pense que deux croix aujourd'hui détruites, celles des deux larrons, accompagnaient la grande croix du Christ. Du même type que celui de Guimiliau, il a malheureusement été restauré; l'église voisine a été reconstruite en 1870 et les bâtiments annexes ont été détruits. On peut signaler encore l'ensemble de Saint-Thégonnec, entre Guimiliau et Morlaix (1610) où celui de Pleyben, qui date de 1650. Il y en a d'autres, mais leur évolution s'arrête avec le XVIIe siècle. On peut citer, parmi les plus curieux monuments de la série, les croix plantées sur des menhirs ; d'autres mégalithes au faîte transformé en croix; la croix de l'île de Bréhat; celle de Saint-Jean, près de Pont-l'Abbé ; celles de Châteaulin, de Penmarc'h; la croix de Dinan; le calvaire de Quilinen ; ceux de Saint-Avé (Morbihan), de Melrend; de la Forêt-en-Fouesnant (Finistère); de Locronan, etc., dont le recueil actuel reproduit la curieuse série. Il y a même des croix de bois, comme la Croix aux Outils de Paimpol et de rares croix modernes, comme celles de Plouezech (Finistère). — C'est, en somme, une manifestation d'art, — et de foi, — spéciale au pays, et sur laquelle l'étude consciencieuse de M. Paul Gruyer apporte de curieuses indications.

§

Dans la même série de publications on peut mentionner encore le petit volume de M. Ch. Diehl sur **Jérusalem**, qui donne la physionomie historique de la Ville, ses monuments, et les grands souvenirs millénaires qui s'imposent lorsqu'on parle de la Ville sainte. Malgré l'établissement du chemin de fer de Jaffa, la création hors les murs de toute une ville neuve, l'invasion débordante d'une population plutôt mélangée, Jérusalem a gardé sa physionomie bien spéciale, son mur d'enceinte remontant à Soliman II, et dans certains quartiers du centre, la physionomie et l'animation, ainsi que le décor de l'époque des Croisades. Le volume de M. Ch. Diehl décrit avec intérêt les vieilles rues, le mélange des races qui s'y coudoient. Toute l'histoire de la ville se groupe d'ailleurs autour de ses édifices principaux. La cité antique a eu comme point principal le Temple, sur l'emplacement qu'occupe la mosquée d'Omar; le Calvaire et le Saint-Sépulcre près desquels se place toute l'histoire de la Jérusalem chrétienne. M. Ch. Diehl indique d'ailleurs fort justement que certaines appellations de monuments, comme le tombeau d'Absalon, le tombeau de Josaphat, l'hypogée du Ier siècle, dit le tombeau des Rois sont plutôt fantaisistes, si l'on retrouve de l'antique Jérusalem l'aqueduc souterrain menant les eaux à la piscine de Siloé et qui remonterait à l'époque d'Ezéchias, d'après une inscription hébraïque. Mais on sait que c'est sur l'emplacement de la mosquée d'Omar et sur le rocher brut qui perce encore le sol, que se trouvait dans le Temple l'autel des Holocaustes. Sur la fin du Ier siècle avant J.-C., Hérode avait fait construire son palais, près de trois tours, dont l'une est construite sur les bases de la tour de David ; dans son état actuel ses parties les plus anciennes remontent au XIIIe et au XVIe siècles. Hérode reconstruisit encore le Temple, après des travaux gigantesques de soubassement ; au nord s'élevait la tour Antonia ; des portes magnifiques donnaient accès, vers le sud, au nouveau sanctuaire qui se trouva détruit par Titus. Hérode fut, du reste, le grand bâtisseur antique dont le souvenir demeure à Jérusalem. Le côté de la ville qui s'est peut-être le moins modifié, où l'on retrouve des restes du décor qui servit de cadre aux scènes de la vie de Jésus durant son séjour dans la ville, c'est le côté où le Haram découpe sur le ciel son angle net. Par le petit pont qui franchit le Cédron, le Christ a passé en allant du Cénacle à Getsémani. Mais le tem-

ple de Jéhovah fut remplacé par le temple païen de l'empereur Hadrien ; Justinien fit construire la basilique devenue ensuite la mosquée El Aksa et au côté oriental de la terrasse rouvrit la Porte Dorée. Les croisés bâtirent à leur tour, sur l'esplanade, des édifices dont il n'a subsisté que des ruines vagues, et enfin ce fut la mosquée d'Omar, élevée par le calife Abd-el-Melek en 688, à laquelle divers bâtiments sont ajoutés. L'intérieur de l'édifice est, paraît-il, très beau, — M. Ch. Diehl décrit ensuite l'église du Saint-Sépulcre, où l'on retrouve encore l'architecture des Croisés, et il signale également des églises comme celle de l'Assomption ou du tombeau de la Vierge; celle de Sainte-Anne; Sainte-Marie-la-Grande, sans parler de fragments curieux comme la porte (XIIe s.) des Chevaliers de Saint-Jean, ou de choses douteuses, mais que perpétue la tradition populaire comme le Chemin de la Croix, l'Arc de l'*Ecce Homo*, la maison de Caïphe, le tombeau de Lazare, etc. Pourtant, de la ville juive, un très beau décor a subsisté, les souterrains dits *Ecuries de Salomon*, dont les salles coupées de lourds piliers occupent l'angle sud-est du Haram.

§

Sur **le Collège Mazarin et le palais de l'Institut** M. Henry Lemonnier publie une étude consciencieuse, bien documentée et qui constitue en somme une intéressante lecture. On sait que la fondation du Cardinal fut une des clauses de son testament et qu'il y consacra les sommes et bénéfices qui constituaient la fortune acquise durant la longue période de son gouvernement. Le Roi, qui fit rendre gorge à Fouquet, ne crut pas devoir intervenir à propos de Mazarin, qui disposait pour un si noble usage de ses « petits bénéfices » ; mais les travaux qui commencèrent presque de suite et nous ont valu les bâtiments aujourd'hui plutôt désuets du Pont des Arts eurent surtout pour résultat de faire disparaître les vieilles constructions de l'Hôtel de Nesle, — toutefois qu'on puisse encore retrouver la disposition de la tour fameuse, de la porte et du pont, — ces derniers avec le tracé de la rue Mazarine. Quant à la tour, elle était à peu près sur l'emplacement du pavillon de gauche de l'Institut et commandait la Seine en face le Louvre. M. Henry Lemonnier publie de vieux plans du quartier et des dessins de l'époque relatifs à cette transformation. Il parle ensuite longuement de la chapelle à coupole qui s'élève face au Pont des Arts, ainsi que

du tombeau du cardinal et des bâtiments du collège dit des « Quatre Nations », qui s'etendraient en arrière sur la cour venant rejoindre la rue Mazarine. Avec la Révolution, le Collège fut supprimé et les locaux eurent des destinations diverses avant de devenir l'apanage de l'Institut. — Quant aux lions paternes de la façade, ils seraient la copie de modèles égyptiens.

§

J'ai grand plaisir encore à signaler les excursions en Normandie de M. Spalikowski : **Autour d'Yvetot**, *croquis pittoresques et archéologiques*, dans une région surtout abondante en localités et monuments remarquables. C'est le château de Motteville (XVIe siècle), ancienne habitation de magistrat ; Flamanville, qui n'est guère qu'un faubourg d'Yvetot, — où l'on entre du côté de Saint-Martin-des-Champs. La capitale du royaume des marquis d'Albon ne conserve guère d'intérêt aujourd'hui, malgré l'église Saint-Pierre, édifice d'un certain caractère, mais de basse époque, qui a recueilli des boiseries provenant de Saint Wandrille. En passant, M. Spalikowski parle de Guy de Maupassant, qui fut au séminaire d'Yvetot, et après avoir constaté que la vieille ville fut dévastée en 1683 par un incendie qui fit disparaître deux cents maisons, ainsi que les Cinq-Halles, il parle de l'industrie des toiles et des huchiers, de même qu'il déplora la fin des vieux logis campagnards, avec leurs toitures de chaume où poussaient des iris. — Il gagne cependant Allouville, où un chêne célèbre, peut-être âgé de 900 ans, a donné asile à deux chapelles superposées. L'église du lieu est en partie du XVIe siècle, — celle de Trouville-en-Caux est également remarquable. Nous gagnons bientôt le bord du fleuve où l'on retrouve la lèpre des usines ; Alvimare, Villequier, bientôt Caudebec avec sa belle église aux vitraux célèbres, son Saint Sépulcre provenant de Jumièges et des boiseries tirées aussi de Saint-Wandrille. L'endroit garde d'ailleurs de vieilles rues, des maisons anciennes, comme celle des Templiers, et mérite qu'on s'y arrête longuement. Au delà, c'est Pavilly, envahi par les fabriques, mais qui conserve une église du XIIIe siècle et quelques maisons de bois ; Saint-Wandrille, abbaye célèbre et dont il subsiste des parties remarquables, — enfin Sainte-Austreberthe, Butot, Yerville, etc... Le petit volume de M. Spalikowski est intéressant à suivre avec ses indications et ses anecdotes. Il aime ce vieux pays normand et ce qu'il garde encore du

passé et il a plaisir à en montrer les joyaux, les restes précieux ainsi que les sites, comme pour nous rappeler que ce fut toujours une des provinces les plus remarquables du « plus beau royaume qui soit sous le ciel ».

§

Poursuivant la série de ses études toujours si remarquables, M. Jean-Charles Contel a consacré une suite de ses lithographies à des coins jusqu'ici préservés des vieux quartiers de la capitale. C'est le recueil intitulé : **Pages du vieux Paris** et que présente M. P. Mac Orlan. Il reste encore dans Paris, on peut le savoir, nombre de coins curieux, de bâtisses désuètes, — héritage du passé que poursuit méthodiquement la pioche administrative avec le « plan de travaux » qui excuse tous les méfaits et dont la nouvelle rue Beaubourg est un des plus remarquables échantillons. Les coins choisis par M. Jean-Charles Contel sont presque tous des quartiers du Paris historique dont les noms de rues, d'édifices, se retrouvent presque à chaque pas dans les annales de la ville. C'est la *rue Saint-Julien-le-Pauvre,* avec le pittoresque de ses bicoques bardées de poutres ; la *rue des Chantres*, dans la Cité ; le *château de la Reine Blanche*, aux Gobelins, vieux manoir où l'on croit que fut donné sous Charles VI le *bal des Ardents* ; le *pont-Marie*, de l'île Saint-Louis, en passe de disparaître, s'il n'a pas été sacrifié déjà ; le *passage Moret*, avec le caveau de l'île aux Singes ; la *rue de l'Hôtel-de-Ville*, sur laquelle fait saillie une tourelle de l'hôtel de Sens ; le dernier hangar à diligences subsistant à Paris, rue Montorgueil ; le *charnier de Saint-Gervais*, derrière les maisons de la place ; la tour et l'abside de la même église, prises en hauteur, de la rue Garnier-sur-l'Eau ; la *rue Saint-Médard*, et la *rue Daubenton*, avec la perspective de la tour de l'église, etc... M. Jean-Charles Contel a le sens du pittoresque et prend soin de l'exagérer même plutôt que de l'amoindrir, afin de donner mieux l'expression cherchée, et ses dessins rehaussés restent dans la mémoire. Il sait choisir d'ailleurs et présenter avantageusement les vieux coins et les bicoques qu'il aime. Mais les amateurs peuvent se hâter, car, à Paris, chaque jour presque, un des coins, des décors d'autrefois disparaissent. On vient ainsi de jeter par terre le vieil immeuble dit hôtel du Pavillon, rue du Temple, au coin de la rue Michel-le-Comte, afin d'élargir l'entrée de cette dernière rue et sans doute pour y faire pas-

ser le tintamarre d'un autobus comme celui qui descend la rue du Temple et chaque jour essaye d'écraser les passants contre les maisons. C'est évidemment de cette façon-là que nous entendons le Progrès.

Mémento. — J'ai à signaler quelques communications intéressantes dans les derniers numéros de *l'Intermédiaire* : sur *les rues dites du Liégat* ; *le cabaret Ramponneau* ; sur *l'architecte de l'église Saint-Waudru à Mons* ; sur *les rues de la Poyat à Saint-Claude* (*Jura*) et *à Fribourg* (*Suisse*) ; *les bains et les étuves de Paris au moyen âge* ; sur *les funérailles de Charles-Quint* ; *le mal des Ardents* ; *l'abbaye de Vaulaisant* ; *Notre-Dame de Larmor*, etc. — *Le Vieux Montmartre* (Nouvelle série) publie : *Un scandale rue Blanche en 1750* ; un article sur *le peintre A.F. Cals*, qui a laissé différentes vues de Montmartre ; *les anciennes carrières à plâtre de la Butte*, etc. — *Les Heures de Paris*, de notre ami Edmond Teulet publient également (nº 2) des notes sur le *vieux Montmartre* et ses moulins, — au nombre d'une trentaine jadis, et dont l'un servit de poste d'observation au prévôt des marchands Etienne Marcel en 1358.

CHARLES MERKI.

CRYPTOGRAPHIE

Le chiffre de Bacon. — On nous écrit :

Arnhem (Hollande), 10 déc. 1921.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* du 1er déc. 1921 se trouve un article, intitulé *Un Problème d'histoire et de Cryptographie*. Comme je me suis occupé pendant plusieurs années d'études cryptographiques (étant docteur ès sciences et professeur de mathématiques), plus spécialement pour faire des recherches sur un chiffre probable dans les œuvres de Shakespeare, votre article m'a inspiré un vif intérêt.

Étant un ardent « Baconian », membre du Conseil de la Société Bacon-Shakespeare en Autriche, et auteur de divers livres et articles sur un chiffre, employé par Bacon, nul ne pourra m'accuser de discréditer intentionnellement les recherches des Baconians. Cependant l'article du *Mercure* m'a causé une consternation vive. Car un lecteur non au courant des prétendues découvertes de chiffre dans les œuvres de Shakespeare dans les dernières trente années croira que les *spécialistes* du colonel Fabyan, de l'armée américaine, sont des *savants*, spécialistes en chiffre, peut-être officiers du service d'espionnage du département de guerre de l'Amérique, auxquels il peut se fier sans réserve.

Mais les Baconians initiés savent depuis des années que le colonel Fa-

byan est un *particulier* très riche de Chicago, et que ses spécialistes sont *Mrs Gallup* et la sœur de cette dame (la dernière morte il y a quelque temps). Et tous les étudiants de l'art cryptographique reconnaîtront aisément dans le chiffre publié par le *Mercure* une *variation* du *chiffre bilitéral* à quintuple répétition, si ardemment *propagé par* Mme *Gallup* depuis trente années.

Or, quiconque est à la hauteur de la controverse Bacon-Shakespeare sait que les prétendus déchiffrements de Mme Gallup, publiés depuis 1890 (sans que le lecteur ait eu l'occasion de les vérifier), ont suscité de l'incrédulité et du mépris dans la presse européenne chez Baconians et Stratfordeans, aussi bien à cause du contenu que de la méthode employée. Sommée de la part de ses adhérents et de ses adversaires de donner l'occasion de faire vérifier ses déchiffrements, en publiant les textes originaux et son chiffre appliqué, elle se décida enfin à obtempérer à ces sollicitations, en publiant quelques pages du texte, avec le déchiffrement désiré (1). Mais elle essuya un échec lamentable. Premièrement les différences des types divers d'une même lettre de l'alphabet étaient si *minimes en forme*, qu'il serait *impossible* d'en faire dépendre un déchiffrement *incontestable*, indépendamment de la fantaisie arbitraire du déchiffreur. Secondement, quand même deux formes différentes pour une même lettre de l'alphabet étaient inconnaissables, il était absolument laissé au bon plaisir du déchiffreur de la classer dans le type A ou B du bilitéral, et, pour terminer, le texte déchiffré présentait des embrouillements, que le déchiffreur n'était parvenu à éclaircir que par des substitutions arbitraires, non permises dans un chiffre aussi complexe que le bilitéral de Bacon, et dont on a le droit d'attendre, après le déchiffrement, un *texte sans faute*.

Depuis lors, toute personne non prévenue prononcera la mort sans phrase sur la méthode et les recherches de Mme Gallup.

Or, la même méthode, avec quelques variations qui n'ont eu pour résultat que de *multiplier les fautes*, a été appliquée par le spécialiste de Mr Fabyan dans l'article du *Mercure*.

Au lieu du bilitéral de Bacon, on s'est servi ici du chiffre de Frédérici, emprunté à sa Cryptographie de 1685. Ce chiffre consiste dans le *remplacement* de *chacune* des 27 *permutations itératives des trois lettres* A, C, T, par *une* des 24 lettres de l'alphabet usuel, trois de ces permutations n'ayant pas d'équivalent, à savoir A A A, C C C et T T T.

Or un chiffre, formé d'une permutation de trois lettres, à savoir A, B, C, était bien connu du temps de Bacon. Pour la première fois, il en est fait mention dans le *Traité des chiffres par Blaise de Vigénère*, Paris, 1586, et il a été cité complètement par Gustavus Selenus, dans

(1) Gayand Bird, Londres, 1910. Boston, Londres, 1913.

sa *Cryptographie*, 1 24. Le premier livre est écrit par Bacon lui-même, comme l'auteur de la présente critique le publiera dans le numéro prochain d'un périodique Hollandais.

Une table carrée de 16 lettres contient :

MAG. FR. BCN. BDIT. OPUS,

dont la traduction est :

Maître Francis Bacon est l'auteur de ce livre.

Or chez Vigénère, le chiffre des trois lettres est un tout autre que celui de Frédérici. Chez Vigénère il est (1) :

a a a, a a b, a a c, a b a, a b b,... c a b, c a c, c b a, c b b, c b c.
D E F G H C ET. L.L. R.R. S.S.

Si Bacon avait employé le chiffre trilitéral, il se serait certainement servi de son propre chiffre. Selon le spécialiste de Mr Fabyan, Bacon aurait connu en 1616 et employé un chiffre, transformé en 1685 par Frédérici d'après le chiffre même de Bacon ou, cette transformation n'ayant pas été publiée avant 1685, Frédérici aurait révélé en 1685 un autre chiffre propre de Bacon. Or, aucun de ces deux cas n'est possible et par là le prétendu déchiffrement du spécialiste de Mr Fabyan a perdu tout fondement.

Mais admettons, un moment, que Bacon se soit réellement servi du chiffre des triples lettres et qu'il ait réellement fait imprimer ses manuscrits, de manière que *chaque lettre* de l'alphabet usuel ait *trois formes différentes*, et que chaque forme d'une même lettre ait une signification particulière. Comment le déchiffreur sait-il, dans ce cas, laquelle de ces trois formes correspond à son équivalent A, B ou C de Vigénère ou A, C ou T de Frédérici ?

D'un point de vue mathématique, si la clef de la substitution n'est pas donnée d'avance, tout déchiffrement est absolument arbitraire et dépend de la fantaisie pure et simple du déchiffreur, bien plus encore que dans le bilitéral. Or c'est le cas des déchiffrements du *Mercure*, faits par le spécialiste de Mr Fabyan.

Mais non seulement son chiffre n'est d'aucune valeur, les *textes eux-mêmes* ne sont pas authentiques et sont *inadmissibles*.

Le texte de l'épitaphe de Shakespeare à Stratford, employé par lui, diffère, comme l'auteur de l'article lui-même l'indique, de celle de la pierre tumulaire, telle qu'elle existe à présent. Le déchiffrement de son texte étant de plus basé sur les minimes différences du type des lettres, l'auteur aurai dû avant tout établir que le texte, dans la forme citée par lui, est réellement le texte authentique. Or, ce texte est entièrement inconnu à quiconque a étudié le problème Bacon-Shakespeare.

(1) Dr H. A. W. Speckman : *Le chiffre secret de Bacon*. « Néophilologus », III, 2, 3, La Haye, 1918.

De même, les lignes, *For ever live thy fame* (1), etc., ne se trouvent nulle part sous l'unique portrait authentique de Shakespeare, le portrait du folio 1623, et la nullité totale du déchiffrement est évidente.

Mais l'auteur de la présente lettre peut donner une explication probable des motifs qui ont mené le spécialiste de Mr Fabyan à appliquer le chiffre du trilitéral à l'épitaphe et aux vers d'un portrait de Shakespeare.

Le Docteur H. A. W. Speckman, professeur de mathématiques, à Arnhem, Hollande, a donné un déchiffrement de l'épitaphe dans un journal maçonnique de Hollande, déchiffrement basé sur les méthodes de substitution de Trithemius, connues et employées par Bacon. Le déchiffrement, clair et contrôlable par chacun, donne : BACON HIT. La traduction est : *Bacon, Bien trouvés*. Mais aussi : *Bacon cache* (*hit* est une forme ancienne pour *hides*).

Ces déchiffrements, avec beaucoup d'autres, ont été communiqués à des Baconians d'Amérique, adhérents fidèles de Mrs Gallup et en relation avec elle. L'auteur les aurait depuis longtemps portés à la connaissance du grand public, si la publication du périodique dans lequel ils doivent paraître, n'avait pas été ajournée à cause des frais d'imprimerie. Et la certitude que les inscriptions des épitaphes de Bacon et de Shakespeare, et les textes des vers sous les portraits de Shakespeare, contiennent un chiffre, aurait fourni une occasion bienvenue au spécialiste de M. Fabyan d'appliquer de nouveau ses méthodes à des textes qui contiennent réellement un chiffre et de divulguer par de prétendus déchiffrements, que Bacon emploie parfois d'autres chiffres.

Veuillez agréer, etc.

Dr H.A.W. SPECKMAN.

§

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à l'auteur de l'article, M. le général H. Cartier, qui nous répond :

Paris, 30-12-1921.

Monsieur le Directeur,

J'ai pris connaissance, avec beaucoup d'intérêt, de la lettre que M. le *Dr M. A. W. Speckman* vous a adressée le 10 décembre 1921 de Arnhem (Hollande) au sujet de l'article intitulé : *Un problème d'histoire et de cryptographie*, paru dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1921.

Cette lettre donne lieu de ma part aux observations suivantes :

(*a*) D'après M. Speckman, le colonel Fabyan serait simplement *un particulier très riche de Chicago*. Je dois ajouter que le colonel Fa-

(1) Ils accompagnent le portrait fictif de Abarshall dans l'édition des Sonnets de 1640.

byan est en outre un cryptologue très averti qui est l'auteur de plusieurs études techniques intéressantes sur des problèmes de cryptographie pure et dont la compétence ne saurait être discutée.

(*b*) Je ne puis que répéter ici ce que j'ai écrit dans l'article précité, à savoir que je laisse au colonel Fabyan la responsabilité des deux déchiffrements concernant le système dit de Frédérici, n'ayant pas assez de documents de comparaison pour vérifier l'exactitude des identifications qui servent de base à ces déchiffrements.

Mais je ne doute pas que le colonel Fabyan possède les éléments nécessaires pour justifier sa traduction et qu'il ne les tienne à la disposition de M. Speckman, si celui-ci manifeste le désir de les consulter.

(*c*) Le dédain de M. Speckman pour les travaux de Mme Gallup ne me semble pas justifié, et je me propose de publier prochainement dans le *Mercure* un document suffisamment agrandi pour que les différences de formes typographiques y soient aisément appréciables et pour que les lecteurs puissent y faire une vérification concluante.

J'ai d'ailleurs reçu récemment une lettre significative du professeur Liddell (1) qui a eu l'occasion d'examiner sur place les minutes des travaux cryptographiques effectués sous la direction du colonel Fabyan et qui déclare nettement s'incliner devant la probité et la science avec lesquelles ils ont été contrôlés avant d'être acceptés comme exacts.

(*d*) M. Speckman fait état des erreurs (*embrouillements*) que présentent les textes déchiffrés et qui exigent du déchiffreur des rectifications *arbitraires*, non permises, dit-il, avec un chiffre aussi complexe que celui de Bacon dont on a le droit d'attendre, après le déchiffrement, un texte sans faute.

Il est évident que M. Speckman n'a jamais fait beaucoup de cryptographie *pratique*, car il saurait que les systèmes les plus simples donnent toujours lieu à de nombreuses erreurs et que le déchiffreur doit en conséquence se livrer au travail de redressement qu'il reproche à Mme Gallup.

(*e*) Il peut être intéressant de signaler à M. Speckman qu'il n'est pas le premier à attribuer à Francis Bacon la paternité du *Traité de chiffres ou secrètes manières d'escrire* qui fut publié à Paris en 1586 par Blaise de Vigenère. La même suggestion se rencontre dans l'ouvrage publié à Londres en 1910 par Sir Edwin Durning-Lawrence sous le titre *Bacon is Shakespeare*.

(*f*) Je ne puis que renvoyer au colonel Fabyan les déclarations de M. Speckman concernant la non authenticité de l'épitaphe originale de Shakespeare.

Je ne puis pas suivre M. Speckman sur le terrain mathématique qui

(1) Purdue University, Lafayette, Indiana.

exigerait des développements hors de proportion avec l'intérêt de la question examinée ici.

Je dois toutefois lui signaler qu'il est peut-être imprudent d'assurer que « *d'un point de vue mathématique, si la clef de la substitution n'est pas donnée d'avance, tout déchiffrement est absolument arbitraire et dépend de la fantaisie pure et simple du déchiffreur* ». La science du décryptement consiste précisément à résoudre des problèmes de ce genre que M. Speckman ne semble pas avoir encore abordés dans ses études cryptographiques.

Veuillez agréer, etc.

GÉNÉRAL CARTIER.

§

L'inscription cryptographique du tombeau de Shakespeare. — On nous écrit :

Monsieur,

Vous avez publié dans un de vos derniers numéros un article très intéressant et très documenté, relatif aux découvertes récentes sur l'application de la méthode cryptographique de François Bacon aux pièces de Shakespeare.

L'auteur recommandait à quiconque pourrait lui fournir quelque renseignement ou même quelque hypothèse à ce sujet de ne pas hésiter à le lui communiquer.

Or, en appliquant la méthode cryptographique à l'inscription du tombeau de Shakespeare, il la mettait sous cette forme :

« *Fr. Bacon hazards a cipher in a MS within WmR.* »

Avec raison, il traduisait MS par « *manus-scriptum* », mais il disait que l'interprétation de WmR lui semblait mystérieuse.

Je crois avoir trouvé le sens de ce chiffre et mon hypothèse est basée sur des preuves que j'oserai dire mathématiques. C'est de cette interprétation que je veux vous faire part, monsieur. Je vous demanderai, si cela ne vous dérange pas, de la communiquer à l'auteur de l'article en question.

Je crois que WmR signifie tout simplement William SHAKESPEARE. Deux raisons peuvent le montrer :

1º Dans l'ensemble Wil-li-am-SHAKES-PEARE, les lettres W, m, R, se trouvent placées de trois en trois syllabes.

De plus, si l'on compte 1, 7, puis 10, on retrouve les lettres W, m, R :

William SHAKESPEARE.
1234567 12345678910

Or, François Bacon appartenait à l'ordre de la Rose-Croix, dont tous les systèmes cryptographiques (symbolique sacrée, symbolique hermé-

tique, symbolique mosaïque, cf. Fabre d'Olivet : *la Langue hébraïque restituée*) étaient basés sur l'arithmétique sacrée, et la théosophie nous montre par la théogonie que 1, 3, 7, 10, et le nombre de ces chiffres, qui est 4, forment les nombres sacrés. M. Edouard Schuré en donne la démonstration dans son ouvrage des *Grands Initiés*, au chapitre de Pythagore.

Pythagore, l'un des plus remarquables grands maîtres de l'initiation ésotérique, n'a-t-il pas dit : « Le nombre trois partout règne dans l'univers » (Vers dorés, traduction Fabre d'Olivet) ?

2° Un système mathématique de cryptographie transforme aisément William SHAKESPEARE en WmR. Représentons chaque lettre par le nombre qui désigne son ordre dans l'alphabet :
A,B,C,D,E,F,G,H,I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z.
1, 2, 3, 4 5, 6, 7 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26.
Remplaçons dans l'ensemble William SHAKESPEARE chaque lettre par son symbole numérique et faisons la somme de tous ces nombres. Nous trouvons :

William SHAKESPEARE
23+9+12+12+9+1+13+19+8+1+11+5+19+16+5+1+18+5=187.
Si nous ajoutons à 187 le nombre de lettres contenu dans l'ensemble
W i l l i a m S H A K E S P E A R E
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18, soit 18,
nous obtenons le nombre 205, qui, en additionnant les chiffres qui le composent, donne 7. En prenant la première et la septième lettre de l'ensemble, nous avons W m.

Retranchons ensuite de 205 les plus grands multiples des nombres sacrés 1, 2, 3, 4, 7 et 10 qui y soient contenus. Nous obtenons 011125, et 1+1+1+2+5=10. Ce dernier nombre donne R :

W i l l i a m S H A K E S P E A R E
1 2 3 4 5 6 7 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Nous obtenons finalement WmR. On peut remarquer qu'en appliquant à 11.125 l'opération que nous avons fait subir à 205, et en continuant, nous trouvons indéfiniment ce même nombre 011125, ce qui est une marque de la vérité de l'arithmétique sacrée et du système de cryptographie proposé. Ce système est général et peut s'appliquer à d'autres exemples.

Je vous serais infiniment reconnaissant de me faire savoir ce que vous pensez de mon hypothèse. Si vous désiriez des renseignements au sujet des propositions que j'avance, je me tiens à votre disposition.

Permettez-moi d'ajouter, monsieur, que j'ai quinze ans, que je m'intéresse vivement aux recherches philosophiques et spiritualistes et que je suis élève de première au Lycée Pasteur. J'ai pour professeur d'anglais M. Emile Saillens, dont vous avez dernièrement publié une lettre.

En attendant l'honneur de recevoir votre réponse, je vous prie d'accepter le témoignage de l'admiration que je ressens pour votre Revue. Croyez, monsieur, à mes sentiments de respect.

JEAN DAUJAT.

RÉGIONALISME

Afrique du Nord. — Les fortifications de Bayonne.

Afrique du Nord. — Carrefour où se coudoient sans se connaître ou se pénétrer les races, boulevard où se croisent sans se rejoindre ou se conjuguer les courants d'activité et d'énergie, l'Algérie vibre dans une impatience d'entreprise et d'action.

Exploitation, mises en valeur, rendement, grands travaux. Agir, produire et transporter. Voilà l'expression de la pensée nord-africaine.

Comme on allait se mettre à l'œuvre, au lendemain de la guerre, la passionnante période des élections passée, s'abattirent les calamités : récolte déficitaire, banditisme, famine dans les douars, épidémie.

Mais le bled est guéri. Les caves et les granges furent bondées chez les seigneurs terriens, lointains héritiers des vrais colons romantiques et valeureux, ceux qui furent gueux, exilés, tenaces et déçus, qui gagnèrent sur la terre sauvage la victoire dont ils ne profitèrent pas.

L'année finie a été bonne. La nouvelle apporte de riches promesses. La grande Foire d'Alger s'organise qui ramènera, plus denses encore que l'an passé, les foules de clients accourant à la découverte des ressources nord-africaines. Une visite présidentielle lui fera une puissante publicité.

Déjà, vaguement, sourdement se fomentent les intrigues préparatoires des élections qui reviendront bientôt.

Affaires et politique. Cela se mêle et se combine et cela compose l'opinion ondoyante et diverse, dans cette province où, sous les titres de partis en usage dans la métropole, vont s'alliant ou s'opposant des intérêts locaux.

La déférence et la sympathie des foules, comme de ceux qui les mènent, ont accueilli le nouveau gouverneur général. On a proclamé dans les écrits et les paroles les espoirs annoncés pas sa valeur et son autorité. Son installation fut suivie d'une période assez longue de réflexion et de travail. Puis il a commencé, en visitant

les principaux centres d'activité et d'action, à aborder les réalités vivantes. Le langage qu'il a tenu, auquel les populations furent attentives, eut des accents assez nouveaux.

On a compris qu'au Gouvernement de l'Algérie sont aujourd'hui une intelligence et une pensée. Une volonté aussi, mieux qu'une bonne volonté. La tâche d'un gouverneur général s'allège grandement pour celui qui résigne aux grands bureaux l'étude et le souci des plus graves problèmes qui préoccupent la colonie ou qui se satisfait d'entretenir des relations faciles avec les assemblées.

Le gouverneur actuel a signifié qu'il veut avoir le rôle de celui qui dirige et qui inspire, qui regarde et écoute, qui réfléchit et qui décide. Il dédaigne cette politesse trop aisée qui est, en discours officiels, de louer, de promettre, d'approuver. Sans rigidité, affablement au contraire, il se renseigne et il prend note. Il discute et il étudie. Mais il le fait avec un tel art et une telle sincérité, sa franchise, son désintéressement sont si évidents, qu'il séduit encore quand il contredit et qu'il convainc souvent.

Ce gouverneur s'affirme l'homme qui aura, des intérêts particuliers de la colonie et des intérêts supérieurs de la métropole, la conception la plus haute et la plus nette et saura également les accorder et les préserver.

Il semble que déjà cette méthode soit admise et partagée par tous ceux dont l'influence agit sur les destinées algériennes à Paris ou dans la colonie. Il est heureux qu'un tel esprit dirige, à Alger, dans une époque où doivent se résoudre des questions capitales, telles que celle de cette Autonomie, pleine, semble-t-il, d'autant de séductions et de promesses que de dangers...

... Les villes préoccupées et affairées voient passer, ignorants de leurs passions et de leurs soucis, ceux qui viennent, de toutes parts dans le monde, découvrir ou retrouver les richesses d'art et de beauté dont abonde l'Afrique du Nord.

Après le roi des Belges qui survola l'Atlas, contempla les sites lumineux et farouches des montagnes berbères, s'arrêta et s'émut dans les Pompéï africaines, vint le cortège d'académiciens et de grands journalistes que promena M. dal Piaz dans un circuit inaugural à travers l'Est Algérien.

La Compagnie Générale Transatlantique achève le trust du tourisme en Afrique de Nord...

Cette entreprise a reçu les consécrations d'une œuvre officielle.

Les hommes d'affaires nord-africains finissent par comprendre que les merveilles pittoresques ou antiques, parmi lesquelles ils vivent sans guère les voir, sont encore d'inépuisables richesses qu'il faut aussi mettre en valeur.

Il est temps. Les sites, infiniment nombreux, infiniment variés, depuis l'émouvante corniche Kabyle jusqu'aux jardins de Biskra et aux oasis du grand sud, en passant par les tragiques gorges du Chabet, les mystérieuses montagnes couvertes de cèdres et les délicieux vergers des Aurès, sont sauvegardés, par leur immensité, des attentats des hommes.

Mais, du moins, quand elles seront aussi considérées comme une occasion de bénéfice et de prospérité, saura-t-on peut-être respecter les majestueuses villes mortes : les Timgad, les Djemila, les Tébessa, les Madaure, les Khémissa, leurs arcs, leurs théâtres, leurs forums, leurs thermes, leurs mosaïques, leurs colonnes patinées d'or, tous les souvenirs antiques et historiques que parfois les Vandales ont continué d'outrager ou dont les trésors gisants ne sont exhumés qu'avec une désolante lenteur.

Il est temps que ces ruines soient considérées comme des richesses nationales, c'est-à-dire qu'elles soient connues.

Malgré des cris d'alarme jetés par des Français d'Algérie soucieux de toutes les beautés que porte le sol sur lequel ils vivent, malgré l'œuvre attentive de quelques hommes d'action conscients de ces beautés et de ce qu'elles valent, tels que le maire de Constantine, M. Morinaud, qui est aujourd'hui au Parlement un défenseur zélé et écouté du beau pays qu'il représente, les ruines ont été pillées, des vestiges précieux, des documents lapidaires uniques ont été sacrifiés sans phrases pour des besoins vulgaires de construction ou de voirie. Les musées sont mal entretenus. Il s'y produit de troublantes disparitions...

Parfois des fantaisies d'archéologues amateurs ont défiguré par la restauration des monuments antiques. Ainsi ce théâtre de Calama entièrement remis à neuf et déplorablement enjolivé, afin que M. Silvain avec son épouse et sa troupe puisse y venir déclamer ses adaptations d'Euripide...

En ce moment, la Société d'Archéologie de Constantine s'efforce de sauver d'une destruction, qui est peut-être imminente, le dernier témoin monumental qui survit de ce fait d'armes inouï que fut la prise de Constantine.

Parmi la masse des constructions modernes datant des premiers temps qui suivirent la conquête, englobée dans un bâtiment, demeure intacte une porte de la cité arabe et turque, celle-là même par où filtrèrent les zouaves de Lamoricière après avoir franchi la Brèche. Elle est restée telle qu'elle fut ce jour-là, encore prolongée d'un tronçon de rue couverte, avec son corps de garde, ses poutres de térébinthe et ses plafonds de roseaux. La démolition la guette en même temps que le bâtiment qui la contient, sur l'emplacement duquel doit s'édifier l'établissement d'une banque. Parviendra-t-on à sauver cet ultime témoin d'un siège illustre, cette porte curieuse qui fut ensanglantée du sang des premiers Français qui pénétrèrent dans Constantine et qui périrent là, en tas ?.. Il faut qu'on entende l'appel de ceux qui ont, partout, la piété du passé. l'appel que, le premier, lança pour sauver la vieille porte de Constantine, mon ami Eugène Vallet, un de ces Algériens qui savent ici entretenir la flamme de l'art et de la beauté.

Les Algériens fondent des espoirs sur ceux qui passent, venant de Paris. Ils ont foi dans l'enthousiasme des touristes et des voyageurs pour que soit organisée une propagande en faveur des richesses pittoresques et antiques de l'Algérie : « ... Des poètes qui savent la magie des mots, des écrivains dont la renommée est universelle, dont la plume vaut un pinceau, l'imagination une palette. Ceux-là sauront dire joliment tout ce que notre beau pays mérite que l'on dise de lui... »

Mais il arrive que les appréciations des écrivains voyageurs servent mal à la propagande attendue et contrarient les amours-propres régionaux.

La rapidité des explorations touristiques déforme la vision... Ces curieux de sites inconnus s'attendent à découvrir (même après que sont venus Daudet et Tartarin) un Orient vierge, une Afrique primitive et sauvage. Hélas ! après quatre-vingts ans et plus, les travaux édilitaires ont ajouté leur indispensable superfétation aux nids d'aigles berbères et aux repaires barbaresques Le dernier mot parfois est demeuré à l'art. Mais les monuments néo-latins, les grands ponts de pierre ou de métal, les avenues à l'américaine offusquent le passant, amoureux d'un exotisme pour quoi il s'est risqué à traverser les flots...

Les gens d'ici, toutefois, désirent des prophètes qui aient passé la mer.

On n'a pas admis que les écrivains qui naissent et grandissent sur ce sol soient désignés pour consacrer leur voix à la « mise en valeur » de l'Afrique pittoresque, antique ou curieuse.

Et pourtant, sur le même terroir, sous le même ciel, dans la même atmosphère, parmi la même clarté, la semence du génie français lève aujourd'hui en âmes, en esprits, en talents, de même que firent les semailles romaines au temps des Apulée et des saint Augustin.

Des œuvres et des noms que je me suis plu à désigner dans le *Mercure*, qu'on aime et qu'on estime là-bas, dans les villes de France, sont ignorés ou dédaignés par le public d'ici et d'abord par la presse...

... Mme Magali-Boisnard, l'auteur des *Endormies*, du *Chant des Femmes*, de *l'Alerte au désert*, exprime l'âme de notre Afrique musulmane et les âmes féminines de cette Afrique, avec un art et une vérité qui exigent, pour qu'on y parvienne, la double condition d'un esprit inspiré, intuitif et sensible, et une longue et directe fréquentation des êtres dont il faut discerner et traduire les sentiments profonds et les instincts secrets.

Son récent livre : *Mâadith*, est la simple et troublante histoire d'une belle fillette berbère que prend, que forme et « assimile » la vie française, qui donne, à mesure que s'épanouit son intelligence, les plus belles espérances aux nobles et dignes femmes dont l'apostolat croit avoir consacré à notre tradition et au service de Dieu la novice Cécile.

Mais, ainsi qu'est indélébile la croix sarrasine tatouée sur son front, le cœur de Mâadith-Cécile est marqué de profonds et ineffaçables stigmates. Lentement, implacablement, ressaisissent et ploient cette belle fille les forces d'une millénaire hérédité. Quand un événement soudain a causé la rupture entre la vie de Mâadith et la vie des tutélaires religieuses qui la veillaient dans leur jardin sacré, au voisinage de la basilique où l'on vénère la Vierge noire, en vain la sœur qui est *marquée* d'un signe sur son front tentera de trouver une place, un rôle, une mission à remplir dans cette société qui réunit sans les mêler les anciens hommes d'Afrique et ceux qui sont venus d'Europe avec leurs cœurs et leur morale de chrétiens. En vain tentera-t-elle à son tour un apostolat dans les maisons d'Islam hostiles sourdement et strictement fermées.

Kralouk s'est levé devant la fille berbère, Kralouk, le *goual*, celui qui chante et qui raconte toutes les belles histoires, puissant type d'Africain, magistralement animé et taillé, vivante synthèse de l'homme d'Islam. Et son *djaouak* rythme le progressif, fatal et douloureux retour de Mâadith-Cécile à sa race et à son pays. Elle y recouvre la paix de l'âme et poursuit une nouvelle vie heureuse.

Et c'est aussi le symbole de la mystérieuse et éternelle Afrique barbare qui résorbe, de siècle en siècle, les âmes et les civilisations.

Cette histoire garde jusque dans le langage de l'écrivain un caractère de pure poésie orientale. Son style a l'originale saveur d'une transposition immédiate de la pensée islamique.

L'art de l'auteur de *Mâadith*, dans ses premières œuvres, avait toute l'exubérante richesse de la végétation printanière dans les forêts de l'Edough où elle chevauchait, jeune fille. Il gagne, dans ce nouveau livre, en grâce, en précision et en vigueur, d'être devenu plus sobre et plus discipliné, plus conscient de ses ressources et de sa force. Les sites, les intérieurs où se meuvent Mâadith et Kralouk, les types mêlés à leur vie sont tracés, lumineusement peints et construits, avec une discrétion et une mesure vraiment harmonieuses.

Mémento. —*La Revue de l'Afrique du Nord* (nos 1 et 2), « asile calme et majestueux où se jugeront les procès que provoque la juxtaposition sur ce sol de races, de religions, de civilisations si diverses », contient d'abondantes proses et plusieurs pages de vers. On y a commencé (et interrompu) la publication du rapport administratif d'un Inspecteur général des Communes mixtes sur le soulèvement d'Aïn-Touta en 1916. (Ce pénible événement ne justifia pas, croyons-nous, le titre d'insurrection.) Un roman de Duchêne est une compensation pour le lecteur.

Terre d'Afrique, créée avec le meilleur goût et un sens artistique très sûr par Edmond Berlureau, à Alger, donne chaque semaine un attrayant et complet compte rendu de la vie nord-africaine. C'est une belle publication, bien accueillante aux arts et à la littérature.

Les vieilles *Annales Africaines* d'Ernest Mallebay, redevenues hebdomadaires et toujours rédigées avec verve et indépendance, font, avec sélection, une digne place à nos auteurs régionaux.

Le *Recueil de la Société archéologique de Constantine* (1921, 52e volume) publie un remarquable travail de M. Auguste Cour sur la Dynastie marocaine des Beni-Wattâs (1420-1554).

L'importante *Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord* a créé une Section de Littérature. On espère trouver des œuvres de nos écrivains algériens dans le copieux recueil que publie trimestriellement la Société.

YVON EVENOU-NORVÈS.

§

Les fortifications de Bayonne. — A la suite d'un écho paru dans un de nos derniers numéros nous avons reçu la lettre suivante :

Paris (Palais-Royal), le 5 janvier 1922.

Cher Monsieur Vallette,

J'attendais, avant de répondre à la note non signée, publiée par le *Mercure* du 15 octobre dernier sous ce titre : *Les fortifications de Bayonne*, qu'une voix plus autorisée que la mienne s'élevât pour la rectifier. Personne n'ayant répondu, et, au contraire, *Excelsior*, dans son numéro du 23 novembre, ayant publié une photographie et un texte sur *La démolition des remparts de Bayonne*, je me permets de vous demander la parole, afin de dissiper une erreur que la presse tend à répandre.

Parisien de Paris, et né d'un Parisien et d'une Parisienne de Paris, beaucoup de liens me rattachent cependant à Biarritz et au Pays basque, où je réside souvent depuis des années, où j'ai situé plusieurs fois, et situerai encore l'action de mes écrits. Je possède à Bayonne des amitiés nombreuses et flatteuses, ainsi celle de mon éminent maître M. Georges Hérelle, le traducteur des romanciers d'Espagne et d'Italie, mon guide éclairé dans mes études dannunziennes. M. Hérelle demeure justement au plus joli point des remparts de Bayonne, proche la fameuse porte d'Espagne, dont le *Mercure* a déploré d'avance la soi-disant démolition...

C'est à ce titre d'ami et d'enfant adoptif du Pays basque que j'ai mené dans le *Figaro*, il y a un peu plus d'un an, une campagne pour la préservation des remparts de Bayonne, qui eut (je puis bien le dire) le plus grand retentissement dans la presse parisienne et régionale, particulièrement l'*Intransigeant*, *l'Echo de Paris*, la *Petite Gironde*, le *Courrier de Bayonne*. Il apparut aussitôt que la cause était gagnée.

Elle l'était en quelque sorte d'avance. Car, je puis l'avouer aujourd'hui, j'avais entrepris cette campagne d'accord avec quelques personnalités influentes du conseil municipal de Bayonne et avec mon ami Ch.-H. Besnard, architecte des monuments historiques des Basses-Pyrénées, l'auteur du charmant livre sur le *Pays basque français*, qui vient de paraître chez Laurens.

Il faut le proclamer bien haut : les remparts de Bayonne ne sont plus

menacés. Aucun nouvel acte de vandalisme n'est à craindre, comme il arriva (la note du *Mercure* a grand'raison de le rappeler) pour le Réduit et la Porte de France, auxquels s'intéressa en vain, ou trop tard, le feu roi Edouard VII, ce grand ami du Pays basque.

Cela ne veut pas dire, — reconnaissons-le avec franchise, — qu'il ne sera touché à aucune pierre des murs qui entourent Bayonne. Mais toute la partie vraiment belle des remparts demeurera intacte (*nunquam polluta*, comme dit la fière devise de la ville), c'est à savoir celle qui s'étend depuis le Château-Vieux jusqu'au delà de la porte d'Espagne.

Il n'est d'ailleurs pas certain que l'on touche un jour (et en tout cas, il ne s'agit pas de cela aujourd'hui,) à la partie bien moins intéressante des fortifications, allant de la porte d'Espagne aux rives de la Nive.

Ce qui tombe en ce moment sous la pioche ou la dynamite des démolisseurs (voir la photographie d'*Excelsior*), c'est la partie des remparts allant du Château-Vieux à la Place d'Armes laquelle place borde le magnifique fleuve Adour

Or, vraiment, ni au point de vue *historique*, ni au point de vue *esthétique*, ce fragment des remparts ne mérite des regrets.

D'abord il ne date pas de Vauban, comme la partie qui sera respectée. Cette muraille allant de l'avenue Léon-Bonnat aux abords du Château-Vieux, et qui longe la rue Militaire, date de 1830 ! Et depuis longtemps les fossés bourbeux avaient disparu.

Ensuite... Mais qu'on me permette de citer cette phrase d'une lettre de mon ami G. Hérelle, dont personne, je pense, ne mettra en doute l'autorité en matière d'esthétique : «... les fortifications qui longent la rue militaire, lourdes et banales murailles, étaient fort laides en elles-mêmes. »

Laissons-les donc tomber sans adorer leur poussière !

M. Hérelle ajoute : « Le plan, tel que je le connais, sauvegarde tout ce qui est vraiment beau. »

Quel est ce plan ?

C'est celui qui a été élaboré par la nouvelle municipalité de Bayonne. J'entretiens avec elle des rapports amicaux. J'en entretenais avec la précédente. On voudra bien me croire, si j'affirme que je ne me mêle en rien aux discussions de la politique locale. On doit féliciter la nouvelle municipalité pour l'heureuse solution qu'elle a donnée à cette obsédante question des remparts de Bayonne qui, depuis 1871, était à l'ordre du jour et qui préoccupa les municipalités successives depuis cette époque sous la pression de l'opinion publique unanime à réclamer l'extension de la ville. La population n'a cessé d'augmenter. S'il est évident que le pittoresque de la cité offre un grand charme aux yeux du touriste et de l'étranger, qui passe dans la ville quelques heures ou quelques jour-

nées, il faut penser aussi aux désirs des habitants enfermés dans des rues étroites, dépourvues d'air et d'hygiène, et qui réclament des logements.

(Ici, pour ma part personnelle, sans regretter les taudis malsains, je me demande si, parfois, la vieille façon de bâtir n'était pas préférable à la moderne ; s'il n'était pas plus sage, dans des cités méridionales, où le soleil darde, où le vent soulève la poussière, de construire des rues étroites et ombreuses, plutôt que de grandes avenues rectilignes... Mais ceci est une autre histoire !)

Donc, il fallait que Bayonne s'agrandît et fît éclater ses remparts. La précédente municipalité signa une convention à la date du 4 novembre 1919, qui l'y autorisait et qui même l'obligeait à déraser la plupart des ouvrages extérieurs de la fortification, en particulier le système qui avoisine la Porte d'Espagne.

Là était le danger. Là il y aurait eu vandalisme... si la convention avait été exécutée. Mais la municipalité nouvelle, désireuse de concilier le point de vue municipal et social avec le point de vue historique et esthétique (il faut être du Midi pour tenter des « conciliations de point de vue » pareilles !), en demanda la modification.

Et elle l'obtint.

Ce fut l'œuvre, en grande partie, de M. Ader, qui siégeait à la fois au conseil municipal de Bayonne et dans les conseils du gouvernement. Les Beaux-Arts, de leur côté, secondaient cette tentative, et je n'ai pas besoin de dire, je pense, que M. Léon Bérard, qui, s'il n'est pas Basque est du moins Béarnais, et qui a pu apprécier souvent l'hospitalité de la ville de Bayonne, n'est pas un ennemi de la beauté d'une ville dont il deviendra le député, aux prochaines élections législatives, par suite de la suppression du « sectionnement » dans le département des Basses-Pyrénées.

Mais je termine, cher Monsieur Vallette, ce trop long exposé. Il fallait entrer dans quelques détails pour en finir (je l'espère) avec cette question de la *prétendue* destruction des remparts de Bayonne.

La nouvelle convention du 7 avril 1921 et la loi du 7 juillet 1921 ont attribué définitivement les terrains militaires d'une superficie de 56 hectares à la Ville de Bayonne. Mais celle-ci n'est plus contrainte à démolir la partie ancienne et belle, qui donne à la cité (surtout quand on y arrive par le tramway de Biarritz) un aspect vraiment admirable.

Ce ne sont pas seulement les murailles de Vauban qui seront préservées, mais les ouvrages extérieurs qui les précèdent, et qui forment un parc merveilleux avec leurs grands arbres et leurs pelouses, où, à la mode anglaise, viennent paître les troupeaux de vaches et de moutons. Et même la municipalité fait démolir en ce moment le vélodrome, verrue hideuse, qu'on avait laissé pousser là. L'ouverture qui a été faite (anté-

rieurement) dans la muraille, à gauche de la Porte d'Espagne, est peut-être regrettable, mais elle ne touche en rien au site même de la Porte, qui garde, avec son pont-levis, ses fossés, ses soubassements et son faîte, l'aspect noble et sévère que lui virent les troupes de l'Empire et de l'ancienne Monarchie.

Il convient d'ajouter que le monument élevé pour les morts de la Guerre s'appuiera à un bastion de l'antique enceinte, tout à côté de l'endroit photographié par *Excelsior*, et c'est contre la muraille même que s'appuieront les tables où seront gravés leurs noms glorieux. On ne saurait respecter mieux la Tradition, ni concilier mieux le Passé et le Présent

Quant au vœu de l'auteur de la note du *Mercure* pour la transformation du Château-Vieux en Musée de Bayonne et du Pays basque, qui ne s'y associerait? Puisse le conseil municipal le faire sien et arracher ce joyau historique aux services de la guerre.

Puisse aussi le conseil municipal de Bayonne (puisque son zèle pour la défense des remparts ne saurait être mis en doute) réclamer au plus vite et obtenir le *classement* de la partie sauvegardée des remparts ! Le dossier est prêt (je crois) aux Beaux-Arts. A la municipalité de remplir son rôle et de faire le geste que tout le monde attend et applaudira !

Ainsi elle aura sauvé les remparts de Bayonne, non seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir, car, selon le mot du Poète dont la jeunesse reçut asile, pendant quelques mois, avec sa mère, sur ces mêmes murailles, « l'avenir n'est à personne, l'avenir n'est qu'à Dieu ! »

Veuillez agréer, etc.

ANDRÉ GEIGER.

LETTRES ANGLAISES

Percy Lubbock : *The Craft of Fiction*, Jonathan Cape. — V. Sackville West : *The Dragon in shallow Waters*, W. Collins. — Conal O'Riordan : *Adam of Dublin* et *Adam and Caroline*, W. Collins. — Harold Nicolson : *Sweet Waters*, Constable, James Milne : *The Black Colonel*, John Lane.

Après l'ouvrage de M. Abel Chevalley sur *Le Roman Anglais de notre temps* (voir Lettres Anglaises, numéro du 15 décembre 1921), il est particulièrement intéressant d'examiner l'étude que Mr Percy Lubboch a consacrée à l'art du romancier, ou plus proprement : **The Craft of Fiction**. Il se propose de dégager les principes généraux de l'art de la fiction, de rechercher les divers éléments techniques sur lesquels le romancier édifie son œuvre. Mais Mr Percy Lubbock n'a pas la prétention d'avoir rédigé un manuel contenant les recettes et procédés grâce auxquels le pre-

mier venu serait mis à même de composer un roman ; il se défend même de tenter une recherche historico-scientifique des moyens techniques qui seraient l'inévitable base d'un art dont les créations sont si diverses. Somme toute, il se borne à analyser les procédés de construction, d'élaboration de quelques œuvres caractéristiques ; il théorise sur des aspects particuliers, sur la diversité des valeurs et de leur application, et sur les usages relatifs de différents moyens.

Tout d'abord, il faut reconnaître que Mr Percy Lubbock possède admirablement son sujet. Il a lu avec une attention méthodique, — constructivement, selon son expression, — pour discerner le procédé de l'auteur, pour en suivre les applications. Le roman anglais, le roman français, le roman russe représentent le domaine de ses recherches, et, dans ce vaste champ, il s'attache particulièrement à Tolstoï, Flaubert, Dickens, Thackeray et Balzac. C'est de la méthode de travail de ces auteurs qu'il tente un exposé critique. Les exemples dont il illustre cet exposé sont empruntés à quelques-unes de leurs œuvres. Ses conclusions ? Elles sont ce que donne à attendre cette étude menée avec une ingénieuse pénétration, une profonde intelligence, un jugement clairvoyant et intuitif. Chaque romancier a sa façon de raconter une histoire ; en dépit de tous les principes, l'art de la fiction paraît bien être dans un désordre chaotique. Les auteurs élaborent leur œuvre selon la manière qui convient le mieux à leur tempérament, et chacun d'eux se fait à soi-même sa technique. Il n'y a pas de règle à tirer pour l'usage de l'incident dramatique, par exemple ; le romancier sent d'instinct comment il doit développer son récit, en soutenir l'intérêt, en équilibrer les épisodes, en enchaîner les péripéties, en encadrer les scènes, en faire vivre les personnages. Et quand tout cela est achevé, rien ne dit que l'auteur aura produit un chef-d'œuvre, ni même un de ces livres qui, sans être en si bon rang, captivent les lecteurs dans les générations qui se succèdent.

Peut-être beaucoup de romanciers trouveraient-ils profit à se pénétrer de cette étude de Mr Percy Lubbock ; ils y acquerraient assurément la manière de juger leurs méthodes, et d'appliquer quelques règles pratiques qu'ils ignorent un peu trop. Mais c'est le critique surtout à qui sera utile une lente lecture, une réelle méditation de ces pages bien pensées. Et l'ordinaire lecteur y

gagnera d'être plus difficile dans son choix et de fixer son goût sur les œuvres qui méritent vraiment d'être lues.

§

Un recueil de beaux poèmes et un roman remarquablement réussi ont signalé le nom de Mrs V. Sackville-West à l'attention des guetteurs vigilants qui surveillent les horizons littéraires. Naguère, le *Mercure* a dit tout le mérite d'*Héritage*, histoire rustique, simple et forte. Nous dirons cette fois les qualités du second roman de cet auteur : **The Dragon in shallow Waters**. Des erreurs, des imperfections? Oui, sans doute, défauts de qualités ; même, parfois, procédés si apparents qu'on doit les croire voulus, infractions préméditées qui, après tout, aboutissent à des effets sans lesquels l'histoire serait moins poignante. Dans les eaux basses, le dragon monstrueux devient la proie des crabes, — ce proverbe chinois, en épigraphe, explique le titre et le sens symbolique de cette tragique aventure. Simplicité et force dramatique dans la conception et l'exécution. Extraordinaire puissance d'imagination et de divination psychologique pour dépeindre, avec une si étrange exactitude, des êtres : un aveugle et un sourd-muet, chez qui la privation congénitale des sens de l'ouïe et de la vue est remplacée par des facultés cérébrales dépassant l'ordinaire. Ces deux êtres, deux hommes, doués de force, et de beauté physique aussi, sont les protagonistes du drame, d'un drame qui ne saurait être résumé, et qu'il faut lire tel que l'auteur l'échafaude. Il est conté, du reste, d'une façon serrée et concise, en un style net, vigoureux, captivant. Par instants on a la curieuse impression que les quelques personnages qui possèdent tous leurs sens sont en réalité les infirmes.

§

La technique de Mr Conal O'Riordan est fort éloignée de celle de Mrs V. Sackville West. Celle-ci élague, simplifie, clarifie, ne laisse que le détail indispensable. Celui-là enchevêtre, multiplie, surcharge, accumule le détail ; mais aussi sa charpente est assez solide pour supporter ce poids. Parfois la structure disparaît, comme dans un arbre très feuillu les grosses branches ne s'aperçoivent plus ; peu importe, le tableau n'est ni encombré ni confus. Les deux volumes qui s'intitulent : **Adam of Dublin** et **Adam and Caroline** racontent l'enfance et la jeunesse d'un personnage singulièrement attrayant. On est à Dublin, dans la rue ou

dans les squares, et on entre dans des maisons fort diverses, on fait la connaissance d'humains de catégories variées, d'espèces étonnantes, on pénètre dans des écoles où les Jésuites tiennent la férule, et surtout, on assiste au développement d'un caractère original, à l'éclosion d'un esprit bien doué, à l'épanouissement d'une jeune âme, simplement, sincèrement, véridiquement humaine. Mr Conal O'Riordan ne fait point de la dissection psychologique, il est loin de M. Bourget et d'Henry James, tout en connaissant aussi bien qu'eux le fonctionnement compliqué de la machine humaine, intellectuellement, moralement, physiquement. La psychologie d'Adam, et de ceux qui le touchent et que nous voyons, se dégage de leurs réflexions, de leurs actions ; car l'auteur fait agir, vivre, rire et souffrir ses personnages, et l'action produit sa réaction. Le paysage, le décor les encadrent admirablement ; ils en font exactement partie ; ils s'intègrent dans l'ambiance avec une perfection qu'on ne prend jamais en défaut. Je conseille fort à quiconque se soucie de comprendre le gâchis irlandais de se familiariser avec une brève chronologie de l'histoire d'Irlande et de lire attentivement cette imaginaire et captivante biographie d'Adam de Dublin. Il est fort souhaitable que Mr O'Riordan la complète promptement et nous révèle un Adam jeune homme et préoccupé des passionnants problèmes de sa génération.

§

Lorsque M. Abel Chevalley devra réimprimer son étude, il ne pourra se dispenser d'y ajouter un nouveau chapitre, pour faire place à ces auteurs dont je viens de parler et à Mr Harold Nicolson. Ce dernier a publié, l'an dernier, une biographie critique de Verlaine délicate, pénétrante, dont il a été rendu compte ici en son temps. Voici de lui une œuvre originale : **Sweet Waters**, divisée en dix chapitres qui ont pour titres les noms des mois de Juin à Avril. L'époque du récit : la première guerre des Balkans, lorsque les Bulgares, après la reddition d'Andrinople, essayaient de rompre les lignes de Tchataldja et de se ruer au pillage et à la destruction de Constantinople. Le décor : Stamboul, Galata, Therapia, le Bosphore, les Eaux Douces, le champ de bataille. Les personnages : une jeune fille, mi-anglaise et mi-grecque ; sa mère, puérile et sensuelle ; deux Anglais, l'un, archiviste à l'Ambassade britannique, un peu fantoche, prétentieux et piteux,

sorte d'écornifleur et l'autre, diplomate de carrière, chargé d'affaires et de responsabilités, correct, silencieux, précis et capable, passionné sous son apparente froideur, comme tous les Anglais. La technique : imprévue et curieuse, habile et solide ; l'auteur l'a préméditée et nous en avertit par l'épigraphe qu'il emprunta à la Poétique d'Aristote : « Ce qui importe surtout, c'est la combinaison des activités ; car la tragédie est le reflet non pas des hommes, mais de leur activité, de la vie, du succès et de l'échec. Car le bonheur réside dans l'activité. Le but ultime de la vie, c'est l'activité, et non pas seulement d'être ceci ou cela. Et bien que la personnalité des gens puisse être fondée sur leurs caractéristiques fortuites, leur bonheur, ou le contraire, dépend de ce qu'ils font ». Mr Harold Nicolson a appliqué ce principe avec dextérité. Tout se meut, et parfois tout grouille, dans ses chapitres. L'action, toutefois, n'y est pas de l'agitation, et le mouvement ne s'y confond pas avec la turbulence. Les personnages se meuvent en accord avec la vie extérieure, avec le remue ménage ambiant, avec la marche des heures, des jours et des saisons ; il y a dans tout cela un rythme admirablement observé et rendu. Les caractères s'harmonisent avec leur milieu changeant, et ce sont leurs actes surtout, plus que leurs discours qui nous les révèlent. La formule de Mr Nicolson convient remarquablement au genre de récit auquel il vient de s'essayer avec un indéniable succès ; elle peut s'appliquer, semble-t-il, avec un égal bonheur à des sujets d'un autre genre. Par ce procédé, l'auteur évite le *je* et le *moi*, toujours déplaisants, il renonce à être subjectif pour dépeindre la vie, la réalité vivante comme le film projeté sur l'écran y reproduit le mouvement.

Mr Harold Nicolson est fils du diplomate, et diplomate lui-même comme M. Abel Chevalley, M. Paul Claudel, M. Jean Giraudoux et M. Paul Morand. Son principal personnage, éminent spécimen de la Carrière, écoute gravement l'opinion que lui exprime, sur les diplomates, un journaliste juif-hongrois :

Ah, vous autres, diplomates, vous ne savez rien ni du sens ni des événements de la guerre. Du reste, à quoi bon ? Ce n'est pas votre affaire. Avec vous, c'est si rare que surgisse l'inexplicable, l'imprévu, l'urgence immédiate. Je vous connais, et sans préjugés. Vous êtes tous les mêmes. Débonnaires, pleins de bonnes intentions, intellectuels et laborieux. Ah ! oui, vous avez toutes les qualités. Mais il vous manque le

sens du temps, Mr Tenterden : vous avancez avec courtoisie et prudence, mais vous n'avez aucun sens du temps, aucun sens de l'action. Vous avez un rôle négatif. Vous êtes là pour *empêcher* que des choses n'arrivent. Oh ! je ne dis pas que vous ne sachiez pas votre rôle. Vous avez empêché beaucoup de choses, même les réformes en Macédoine. Mais qu'avez-vous accompli, je vous le demande ? Qu'avez-vous construit et réalisé ? Oh, vous êtes des gens négatifs, vous autres, diplomates. Et vous ne savez pas que le temps passe. Vous restez assis autour du chaudron à observer les bulles, et il n'y en a pas une qui échappe à votre attention. Mais quand ça bout et que ça éclabousse alentour, vous sautez en arrière, étonnés, péniblement surpris, mais aucun de vous ne pense à éteindre le feu.

§

L'Écosse est le pays des hauts faits d'armes, des exploits guerriers, des actes de bravoure, des héros valeureux, des soldats indomptables. De nos jours encore, les troupes d'élite de l'armée britannique sont des régiments écossais. La carrière militaire est particulièrement recherchée des jeunes gens nés par delà le Firth of Forth, et les généraux écossais sont plus nombreux, dans une large proportion, que ceux d'origine purement anglaise. Si vous allez, à Londres, au Caledonian Club, où ne sont admis que les Écossais pur-sang, vous y verrez des tableaux rappelant, en colonnes serrées, les noms des membres tombés au champ d'honneur pendant la grande guerre. C'est la plus longue liste de ce genre que je connaisse dans le Royaume. L'histoire de l'Écosse permet de comprendre cet amour des combats et de leurs risques. Cette humeur belliqueuse de l'Écossais le rapproche assez du Français, qui a été le plus vaillant combattant de l'Europe, et l'on ne saurait s'étonner de la traditionnelle alliance dont le souvenir demeure vivace dans les deux pays. Vaillance au combat, vaillance à l'amour, sont les occupations naturelles du « Highland gentleman », assure Mr James Milne en relatant les aventures de Jack Farquharson, **The Black Colonel**, roman de cape et d'épée, expertement tissé autour d'un personnage réel, plein d'incidents captivants, de péripéties imprévues qui tiennent le lecteur en haleine, anxieux de tourner les pages pour être sûr du succès de son héros. L'histoire est prestement contée, en un style pittoresque et séduisant, d'une rare pureté classique.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ALLEMANDES

Le roman antisémite. — Artur Dinter : *Le péché contre le sang.* — Rudolf Hans Bartsch : *La Juive.* — Juta Jeebens : *Le Maître dans la Maison.*— Les Revues.

Une vague d'antisémitisme, plus intensive peut-être que celle de 1882, déferle sur l'Allemagne depuis l'année de sa défaite. On peut l'expliquer, en quelque sorte, par le bouleversement économique qui secoue les populations d'Allemagne et qui choisit ses victimes de préférence parmi les anciennes classes dirigeantes, hauts fonctionnaires, officiers, magistrats, etc., bref les milieux antisémites d'avant-guerre. Mais, d'autre part, cela ne fait pas de doute, le mouvement est entretenu et exploité dans un but de politique intérieure : c'est, avec la légende du « coup de poignard de l'arrière », une excellente diversion pour ceux qui ont déclenché la catastrophe en 1914 et qui appartiennent aux milieux dont je viens de parler.

Quoi qu'il en soit, le mouvement antisémite en Allemagne existe et il continue plus que jamais à être un élément primordial de la vie politique de ce pays. Tout naturellement la production littéraire en subit le contre-coup. Il se forme actuellement en Allemagne une tendance littéraire que nous résumons en parlant du « roman antisémite ».

Voici d'abord Artur Dinter, dont le **Péché contre le sang** atteint aujourd'hui le 170e mille, succès inouï et rare dans la librairie allemande. Artur Dinter, bien qu'il n'appartienne pas à la jeune génération, était peu connu en Allemagne. Les journaux parlaient de lui quelques années avant la guerre quand il dut donner sa démission de secrétaire de la société des écrivains dramatiques allemands, à la suite d'une intervention sensationnelle au milieu d'une représentation d'un drame de Vollmoeller. On connaît peut-être mieux ce nom en Alsace, où Dinter est né comme fils de parents immigrés. Il a rédigé, lors de l'affaire du capitaine de Koepenick, une pièce en patois alsacien : *Les contrebandiers* (*D'Schmuggler*), assez insignifiante, mais qui a eu quelques succès, puisque sur la scène on y chantait la *Marseillaise*. Puis Dinter a quitté l'Alsace. Il y est revenu en 1914 comme lieutenant d'infanterie, et a joué un triste rôle dans l'affaire des fusillés de Bourzviller. « Je les ai vus le fusil fumant en

main », avait dit le lieutenant prussien Artur Dinter. Et le médecin légiste constata que le uhlan Sigrist, — on avait accusé d'avoir tiré sur lui les six malheureux Alsaciens qui reposent au pied du mur de l'église de Bourzviller, où l'on voit encore les traces des balles qui les ont frappés à mort, — avait été tué par une balle allemande. Puisque le nom d'Artur Dinter nous revient aujourd'hui souvent d'outre-Rhin, nous avons cru utile de rappeler dans quelles circonstances on a connu ici ce personnage.

Passons à son ouvrage le *Péché contre le sang*, la première partie d'une trilogie qu'il appelle *Les péchés du temps*. Le docteur (en chimie) Hermann Kaempfer, dont les parents ont été ruinés par un commerçant juif, fait la connaissance de la belle Elisabeth Burghamer, fille d'un richissime industriel juif et d'une mère germaine et chrétienne. Elisabeth est fiancée à M. l'Assessor baron docteur Edgar von Werheim; mais, dès qu'elle voit le « jeune homme blond avec une balafre fraîche qui lui traverse la joue » (le docteur Kaempfer) elle est conquise. On se marie, on a un enfant. Mais quelle horreur, c'est un enfant qui a le type sémite. Le docteur Kaempfer est dans le malheur. Toutefois il garde l'espoir. Elisabeth va être mère une seconde fois. Entre temps le beau-père meurt subitement. Elisabeth ayant été surprise par la nouvelle, l'enfant vient avant terme; de nouveau c'est un enfant noir, type sémite. C'est le dénouement. La mère demande à voir l'enfant. Lorsqu'on le lui montre, elle pousse un cri et meurt au moment où Hermann entre. Quelques instants après l'enfant meurt. Et alors se passe une scène d'une atrocité monstrueuse : on avait mis le corps du nouveau-né dans les bras de la mère morte. Hermann arrache aux bras de la morte le cadavre du nouveau-né qu'il replace dans son lit et il remplace le corps de l'enfant mort par un crucifix, celui qu'avait embrassé sa mère avant de mourir.

La fin du roman est très confuse. Kaempfer se marie une seconde fois; bientôt après le mariage, il apprend que sa femme a été la maîtresse d'un capitaine d'origine sémite. La seconde femme met au monde un enfant qui a de nouveau le type sémite. Bien que Kaempfer ait les preuves que sa femme lui a été fidèle, il est d'avis que ce sont ses relations d'il y a dix ans avec le capitaine d'origine juive qui sont la cause du type juif de l'enfant. Il va le voir et le tue. Traduit en cour d'assises, il est acquitté. Mais il est

seul, puisque sa seconde femme s'est suicidée après avoir tué son enfant.

Ce récit un peu saugreuu est interrompu par de longues considérations sur la question des races et, en particulier, de la race juive. Et c'est sans doute beaucoup moins le roman que ces dissertations qui ont attiré au livre de Dinter la faveur du public allemand. En somme, ces théories n'ont rien de nouveau ni sont-elles présentées d'une façon particulièrement claire. Mais elles sont exprimées dans un langage excessivement violent et démesuré. Voici à peu près ce que Artur Dinter dit au peuple allemand et ce que, outre-Rhin, paraît-il, on aime à entendre et à lire : si les Juifs jouissent d'une influence politique, la faute en est à la Révolution française, « dont le vertige égalitaire a brûlé les cerveaux ». Cette influence tend vers la démocratie, ce qui signifie ; décadence. Car le Juif est d'une race inférieure à celle des Germains. Le grand danger ce sont les relations sexuelles d'hommes juifs avec des femmes ariennes.

Par des exemples, empruntés à la vie des animaux, Dinter cherche à prouver que ces relations ont pour conséquence que tous les enfants de ces femmes ne peuvent avoir que le type sémite...

Et Dinter préconise, par la bouche du docteur Kaempfer, l'introduction en Allemagne d'une législation anti-juive qui s'inspire des lois en vigueur dans la Russie des Czars.

L'étrange roman de Dinter a fait école en Allemagne. Il semble avoir inspiré, dans le choix du sujet, un romancier de valeur, M. Rudolf Hans Bartsch. Dans le roman : **Sa Juive**, qui se déroule à Vienne, avant, pendant et après la guerre, M. Bartsch oppose une famille arienne, Christophe et Marthe Hebedich, dont les ancêtres sont originaires de la Silésie et leur mère, veuve d'une Excellence, à une famille sémite, Grete et Wolfgang Lobes, dont le père est le fils d'un petit commerçant galicien. Marthe et Grete se sont connues à l'école et sont devenues amies. Marthe en raconte tant à son frère, lieutenant dans l'armée autrichienne, de son amie, que celui-ci, malgré son aversion contre les Juifs, veut faire la connaissance de Grete. Il la voit et il l'aime. Grete l'aimait depuis des mois. Malgré maints obstacles ils arrivent à se marier. Pendant quelques années, c'est le bonheur. Ils ont trois enfants. Christophe a un brillant avancement et arrive, pendant

la guerre, au grade de général. Mais l'éducation des enfants soulève des difficultés. Il arrive à Christophe de rappeler à sa femme son origine sémite. Et alors il la perd. Un jour, elle lui annonce qu'elle en aime un autre, un comte italien. Christophe la laisse partir. Il garde ses enfants ; mais ceux-ci le quittent l'un après l'autre. Ils ne peuvent vivre sans leur mère. Christophe, qui n'a pu s'accommoder du nouveau régime, est mis à la retraite. Suivant l'exemple de son illustre ancêtre, le mystique Jakob Boehme, dont il détient le bocal que sa famille a conservé à travers les siècles, il devient cordonnier pour gagner sa vie. Regardant le bocal du grand mystique, Christophe nous résume l'expérience de sa vie en ces paroles :

C'est le sort de la courbe parabolique de l'âme arienne qu'elle se perd dans l'infini. C'est le sort de la courbe elliptique de la vie juive que sa ligne rentre toujours sur elle-même. Uniquement dans ce monde et pas dans un autre monde se déroule la ligne de la vie juive. C'est la puissance de ce peuple — et sa misère. Quand sonnera l'heure de sa rédemption ?

M. R. H. Bartsch ne prétend point résoudre le problème ; il se borne à le poser. Mais il le pose en artiste, en philosophe, *sine ira*. Je me demande toutefois si M. Bartsch ne confond pas race et milieu. Est-ce que ce n'est pas, au fond, l'ombre de l'hétérogénéité des deux milieux dans lequel Christophe et Grete ont grandi, celui du commerçant fils de petit commerçant et la famille d'officiers et de fonctionnaires, qui leur rend finalement la vie commune impossible ?

Pour être complet, et uniquement pour cette raison, je cite encore le **Maître de la Maison**, de Jutta Jeebens, qui avait paru préalablement dans la *Deutsche Zeitung*, roman à tendance antisémite, mais sans l'attrait littéraire du beau livre de M. Rudolf Hans Bartsch.

§

Les problèmes soulevés par la débâcle militaire et économique du *Reich* continuent à préoccuper l'opinion publique en Allemagne. Dans les derniers numéros (24[e] et 28[e] livraisons) des **Sozialistische Monatshefte**, M. Julius Kaliski consacre une intéressante étude à *la Debâcle et la reconstruction de l'Allemagne*. Il arrive à ces conclusions :

Quand nous parlons des charges de réparation, il faut que nous nous

disions bien que les destructions résultant de la guerre doivent être réparées si l'on veut éviter la ruine de l'Allemagne et de l'Europe ; un refus constituerait un acte de suicide. Mais si on reconnaît que cette réparation doit être réalisée à tout prix, que l'on ne peut s'y soustraire, il faut aussi comprendre que nous ne pouvons suffire à cette tâche, qui s'impose pour notre propre salut, qu'en augmentant notre travail... Seulement un surplus de travail peut réparer ce que la guerre, qui a été déclanchée par une politique fausse, méconnaissant les conditions d'existence de l'Europe, a détruit chez nous et chez les autres.

Le conseil est vague, mais il semble qu'il soit, en effet, inspiré par une bonne volonté qui, il faut le dire, ne se rencontre pas souvent dans les articles des périodiques d'outre-Rhin.

Un article du dernier cahier de la **Deutsche Politik** (24 décembre 1921, nº 52) croit devoir s'occuper de nos provinces désannexées. *Le Vertige de novembre 1918 en Alsace-Lorraine*, tel est le titre de cet article signé Guido Knoerzer. L'article cherche d'abord à prouver par l'histoire que l'Alsace et la Lorraine, sont des pays allemands. Son auteur ne doit toutefois pas ignorer qu'en novembre 1918 les populations de nos provinces ont accueilli le soldat de France en libérateur, avec un seul sentiment, celui de la joie de l'enfant retrouvant sa mère. Comment accorder cette constatation avec sa thèse ? Tout simplement en écrivant ceci :

Les événements ultérieurs ont laissé voir l'habile « mise en scène » montée à cette époque. Pression d'en haut et crainte d'en bas firent bien les choses. Les communiqués français relatifs à cette période sont un mélange de vérité et de mensonge poétique : indubitablement la poésie l'emporte sur la réalité.

Rarement, je crois, on a poussé, en altérant la vérité historique, l'impudence à un tel degré. L'article va plus loin :

Le spectacle que nous offre aujourd'hui l'Alsace-Lorraine, c'est celui d'une lutte âpre et concentrée pour sauvegarder la « culture allemande », un — *Kulturkamf !* Il suffit de connaître l'entêtement, la ténacité de ce peuple, pour se convaincre que dans cette lutte la France n'aura pas le dessus. Que demande alors aujourd'hui la majorité des Alsaciens-Lorrains ? L'autonomie régionale. Or la France s'y refuse — absolument. Et le conflit ne pourra que s'accentuer.

L'auteur ne se gêne même pas pour dire que des « hommes clairvoyants (!) d'Alsace et de Lorraine » chercheraient une « séparation, non plus seulement de langue et de coutume, mais po-

litique » de la France. Il ne dit pas, bien entendu, qu'aux dernières élections une liste autonomiste a été présentée et qu'elle a réuni, dans tout le pays, cinq voix ! Je me demande comment il peut se faire que dans une revue, même allemande, qui a la prétention d'être prise au sérieux, on serve de telles stupidités mensongères aux lecteurs.

LUCIEN SCHWAB.

LETTRES ITALIENNES

Gabriele d'Annunzio : *Notturno*. — Ferdinando Martini : *Pagine raccolte*, Florence, Sansoni. — Ermenegildo Pistelli : *Profili e Caratteri*, Florence, Sansoni. — Eugenio Donadoni : *Scritti e Discorsi letterini*, Florence, Sansoni. — Enrico Thovez : *L'Arco d'Ulisse*, Naples, Ricciardi, — Adriano Tilgher : *Voci del tempo ; Relativisti contemporanei*, Rome, Libreria di Scienze e lettere ; *Filosofi Antichi*, Todi, casa editrice Atanor. — Benedetto Croce : *La storia della storiografia italiana nel secolo decimonono*, Bari, Laterza ; *Frammenti estetica*. — Bari Laterza : *Filosofia dello spirito*. — Giuseppe Maggiore : *Fichte*, Citta di Castello, « il Solco ».

M. Gabriele d'Annunzio est revenu à l'art et à la littérature après un silence de sept ans, pendant lesquels il s'était complètement donné avec une ardeur juvénile et un élan digne des condottieri du moyen âge, d'abord à la cause de l'intervention italienne dans la grande guerre, puis à la guerre elle-même et enfin à l'aventure de Fiume, qui fut bien près de précipiter l'Italie dans le gouffre d'une nouvelle guerre, par les complications internationales que cette question avait soulevées.

Et ce retour est le grand événement de la saison, événement qui a fait beaucoup de bruit dans les milieux littéraires et parmi le public italien, qui l'avait attendu avec une impatience très vive et une ardente curiosité. Il nous faut déclarer tout de suite que, si le gros public s'est laissé prendre aux filets des artifices littéraires, la critique honnête et indépendante a été profondément déçue. Elle comptait se trouver devant un renouvellement de l'art dannunzien, tandis que **Notturno** (Milan, Treves) n'offre que de pâles reflets de ce qui a été l'art impérissable de ce poète.

Notturno a été écrit pendant les longues heures de réclusion que le poète a dû passer dans l'obscurité la plus complète, alors que, des suites d'une chute d'avion pendant la guerre, il fut menacé de perdre la vue. Sur de longues bandes de papier, sa main guidée par une règle ingénieusement fixée sur une tablette, il écrivit ses impressions, toutes les idées qui s'agitaient dans son

esprit : souvenirs des temps de paix et de guerre, visions, aspirations, etc.

Une telle œuvre ne peut pas être organique et ne peut se résumer : elle est forcément fragmentaire, et l'écrivain n'a pas su en souder les différents fragments de façon à former une vision unique, et ne peut être résumée, car elle exprime des sensations, et les sensations se transcrivent mais ne se résument pas. Ce serait d'ailleurs peine perdue ; une seule image se détache en relief de la pénombre, une image dessinée en quelques touches rapides, d'une main d'artiste : celle de la fille du poète qui a été infirmière, toujours émue et attentive, vigilante et dévouée de son père, forcé de garder l'immobilité dans les ténèbres.

Notturno est une œuvre d'art manquée. Ce devait être un livre de souvenirs, de passion et aussi un livre de prières, un livre où l'amour de la patrie aurait dû s'élever telle une flamme dévorante qui purifie tout jusqu'au poète lui-même. Malheureusement plutôt que par l'amour de la patrie et par le sentiment national l'œuvre est remplie par la personnalité de l'auteur qui attache une importance exagérée à ce *moi* toujours « haïssable ». M. d'Annunzio considère la patrie non comme un élément de foi et d'amour, mais comme un instrument admirable servant à mettre en évidence sa vanité personnelle. Les invocations qu'il voudrait adresser à une Italie grande et puissante ne sont que des exhibitions de mauvais goût, toutes imbues de la rhétorique du « io » vaniteux du poète. L'œuvre entière, loin d'être artistiquement vivante, n'est que littérature et artifice. C'est le fruit d'un habile virtuose de la parole au style tourmenté, mais qui, si elle vous laisse étonné comme d'un habile tour de prestidigitateur, n'atteint pas la simple beauté d'une œuvre d'art, qui s'exprimerait en des pages d'une parfaite harmonie.

Notturno est loin d'égaler les pages du D'Annunzio d'il y a quelques années, du poète de *Canto nuovo* et de *Laudi*, dont le troisième livre est un des purs chefs-d'œuvre de la poésie italienne moderne. *Notturno* est une pente de décadence artistique et reflète une impressionnante insensibilité morale et éthique, une pauvreté de puissance créatrice à laquelle nous ne nous attendrions pas. Voilà pourquoi, tout en étant loin de nier l'importance que la personnalité et l'œuvre de M. D'Annunzio ont eue sur la littérature italienne moderne, et sans vouloir juger ici son œuvre politique, que

l'auteur de ces notes a sévèrement condamnée durant la période de l'aventure de Fiume, tout en admirant ses nobles qualités de courage et d'audace, nous ne craignons pas d'affirmer que *Notturno* est une œuvre qui n'enrichit aucunement notre littérature, à laquelle elle n'offre ni une forme ni un esprit nouveau. De ce livre la personnalité de M. D'Annunzio sort diminuée, tant au point de vue artistique qu'à celui patriotique, par son vaniteux égotisme qui lui fait préférer sa personne, sa propre individualité, à la Patrie. Ce jugement pourra sembler trop sévère, mais il traduit fidèlement l'impression produite par *Notturno*.

§

M. Ferdinando Martini, illustre homme de lettre toscan, plus connu à l'étranger comme homme politique, vient de publier en une très élégante édition ses : **Pagine raccolte** (Florence, Sansoni). M. Martini est un de nos meilleurs prosateurs : il possède un style d'une pureté et d'une précision que l'on rencontre rarement chez nos modernes auteurs. On peut, sans crainte d'exagération, le considérer déjà comme un classique. Après Carducci, personne n'a su manier la prose avec plus de pureté que M. Martini. Il nous rappelle les meilleurs auteurs du siècle dernier et peut se comparer, par la puissance du style, sinon à Foscolo, du moins à Gozzi et à Baretti. Ce volume réunit les pages les meilleures de cet infatigable Toscan, dont on vient de fêter le quatre-vingtième anniversaire : curiosités historiques et littéraires, portraits littéraires, plusieurs, entre autres, de Français, tels que Guizot, Raspail, Théophile Gautier, etc., polémiques littéraires et politiques, souvenirs de voyage, un choix de ces brillantes causeries qui avaient paru dans l'ancien « Fanfulla », sous le titre « Fra un sigaro et l'altro », nouvelles, et enfin un choix de discours, admirables par le style et la puissance oratoire : ce volume, en somme, nous permet d'avoir sous la main les meilleures pages que M. Martin ait écrites.

M. Ermenegildo Pistelli, un de nos érudits les plus profonds et les plus consciencieux, a publié un volume touffu : **Profili e Caratteri** (Florence, Sansoni), où nous voyons défiler des portraits de grands Italiens, tels que Carducci, Villari, Rosmini, Manzoni, et d'autres de moindre importance, comme G. Bechi, etc. M. Pistelli est un écrivain de pur style toscan et ses portraits sont pleins de vie et puissamment campés.

Le volume de M. Eugenio Donadoni, **Scritti e Discorsi letterini** (Florence, Sansoni), est plutôt d'un caractère critique. Nous y trouvons, outre quelques essais dantesques (dont j'ai déjà parlé aux lecteurs du *Mercure de France*), d'autres fort remarquables sur Carducci, sur les *Promessi Sposi* et sur Alfieri et Pétrarque. A côté de MM. Donadoni et Pistelli il nous faut nommer, quoique n'ayant aucun point de contact avec eux, M. Enrico Thovez, un auteur laissé de côté par sa génération et qui rencontre seulement aujourd'hui, mais surtout chez les jeunes, l'admiration qu'il mérite bien. M. Thovez a réuni ce qu'il nomme ses proses de bataille, en un fort volume, **L'Arco d'Ulisse** (Naples, Ricciardi), résumé de son labeur de critique d'une vingtaine d'années. Les écrits les plus importants sont ceux sur d'Annunzio, depuis ceux qui dénoncent les plagiats du poète jusqu'à ceux plus récents ayant trait à sa toute dernière activité ; ceux sur Pascoli, Fogazzaro, Wagner, et sur la poésie italienne moderne. On peut parfois ne pas partager l'opinion de M. Thovez, mais il est impossible de n'en pas admirer les qualités de pénétration et de bon goût, et surtout la ferveur qui l'anime devant toute œuvre de beauté.

M. Adriano Tilgher est un critique de toute autre nature. C'est un des esprits les plus clairvoyants de l'Italie contemporaine : doué d'une excellente culture philosophique et philosophe lui-même, il tâche de pénétrer et d'expliquer, plutôt que la forme de l'œuvre d'art, la pensée qui l'anime. Son ouvrage : **Voci del tempo** (Rome, Librera di Scienze e Lettere) prouve brillamment ses qualités. C'est un recueil de portraits de lettrés et de philosophes contemporains, et parmi ceux-ci les Français liront avec le plus vif intérêt les pages consacrées à MM. Barbusse, Bergson, Duhamel, Fabre, Géraldy, Lachelier et Ravaisson. M. Tilgher ne se montre pas moins bon écrivain dans un petit volume d'un caractère plus strictement philosophique : **Relativisti contemporanei** (Rome, Libreria di Scienze e Lettere), qui comprend quatre essais sur les trois plus illustres relativistes, Vaihinger, Einstein, Spengler, et sur l'idéalisme actuel. Ces deux volumes de M. Tilgher et un troisième, *Filosofi Antichi* (Todi, casa editrice Atanor), qui est un exposé de l'ancienne philosophie, mériteraient qu'on s'y arrête longuement et leur auteur possède une personnalité si marquante qu'il serait injuste de se borner à le nommer; je me propose donc de revenir sur son œuvre à la prochaine occasion.

Il me reste encore à parler des derniers écrits de M. Benedetto Croce, c'est-à-dire **La storia della storiografia italiana nel secolo decimonono** (Bari, Laterza, 2. vol.) et **Frammenti d'estetica** (Bari, Laterza). Dans la première de ces œuvres M. Croce trace d'une façon claire et évidente une histoire des historiens italiens du siècle dernier, et nous montre pas à pas les progrès qu'a faits l'historiographie en Italie. Nous ne partageons pas toujours les avis de M. Croce, nous lui sommes même parfois nettement opposé : d'ailleurs un ouvrage de ce genre ne se juge pas d'après quelques détails, mais plutôt dans son ensemble, qui est vraiment excellent. Le second ouvrage est un recueil de brefs essais qui expliquent et parfois modifient le troisième volume de **La Filosofia dello spirito**, du même auteur, qui est consacrée à la philosophie pratique, l'économie et l'éthique.

Un bon essai philosophique, enfin, qui intéresse vivement le public français est celui que M. Ferdernando d'Amato a écrit sur **Il Pensiero di Enrico Bergson** (città di Castello, « Il Solco »), livre écrit avec une profonde connaissance du sujet et un esprit vigilant et prouvant de sérieuses dispositions chez l'auteur à peser à sa juste valeur et à pénétrer la pensée du philosophe qu'il étudie. Je ne peux dire autant de bien du volume publié par M. Giuseppe Maggiore dans l'excellente *Biblioteca di coltura filosofica* (où a paru le livre de M. d'Amato) sur **Fichte** (città di Castello, « Il Solco »). M. Maggiore est trop souvent vague et ne saisit qu'avec difficulté le genre de la pensée du philosophe du nationalisme allemand.

GEROLAMO LAZZERI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Raymond Poincaré : *Histoire Politique*, Plon-Nourrit.

Le troisième volume de l'*Histoire Politique* de M. Raymond Poincaré se compose des chroniques de quinzaine parues dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 mars au 1er septembre 1921. Elles nous permettent de cheminer à travers les pays d'Europe avec un guide d'une clairvoyance et d'un savoir peu coutumiers. L'éminent auteur a puisé, d'ailleurs, aux sources de l'Antiquité le plus délicat atticisme ; il sait conter des histoires, évoquer des

souvenirs et dépouiller de leur austérité les choses de la politique.

Les appréciations de M. Raymond Poincaré ont été souvent reproduites et discutées à l'étranger. En Angleterre, le *Times* et le *Morning Post* ont entretenu leurs lecteurs, avant et après la Conférence de Londres, des points de vue adoptés par lui : fait particulièrement heureux à une période qui soumettait l'Entente cordiale à une bien dure épreuve! A côté des discours officiels qui se ressentaient de l'agitation des partis, au-dessus des critiques d'un journalisme trop facilement léger et diffus, l'ancien Président se fit entendre comme le porte-parole du peuple français. Il exerça une influence lénitive par la force de sa logique et ses appels à l'union. De l'autre côté du Détroit, lord Derby parla avec sagesse et modération, comme auraient fait, au siècle dernier, un Aberdeen ou un Bright. « Si nous laissions les choses s'envenimer davantage, écrivait M. Poincaré à la fin du mois de mai, deux grandes nations qui, pour le bien de l'humanité, doivent, à tout prix, demeurer unies, retourneraient à des haines ancestrales, dont la reviviscence serait aujourd'hui un non-sens et un sacrilège. » Mais ce n'est pas en adoptant une attitude de perpétuelle soumission aux volontés de Londres, entrecoupée de mouvements de colère, que l'on pourra donner une base solide à l'amitié des deux peuples. Non, l'auteur veut « qu'en face de l'Angleterre amie, la France reste la France ». Il souhaite à celle-ci une politique aussi ferme que nette, une politique qui ne dévie point d'un même idéal et qui ne transige pas avec le bon droit. Il pense qu'un rapprochement plus étroit entre les hommes influents et les publicistes des deux pays écarterait dans l'avenir bien des différends.

M. Poincaré aime trop la justice pour ne pas alléger la responsabilité des dirigeants du moment en rappelant les fautes commises au moment du traité de paix. L'une des plus graves a été de préférer un pacte de garantie à une occupation militaire liée comme durée aux paiements attendus. « Pour cette ombre, nous avons lâché la réalité et nous sommes restés les mains vides. » Nous sommes restés, en outre, tout seuls vis-à-vis de l'Angleterre après avoir signé, avec une impardonnable légèreté, un Covenant que le Sénat américain disait bien haut ne pas vouloir accepter. Sans participer directement aux affaires d'Europe, l'Amérique aurait

joué un rôle conciliateur entre les Cabinets de Londres et de Paris. Elle n'eût point permis à l'Allemagne d'éluder ses promesses ni d'user d'arrogance ou de menace à l'égard des vainqueurs. Le Foreign Office aurait témoigné d'autant plus de complaisance pour ce partenaire désintéressé que les Dominions du Canada et de l'Australie tournent leurs regards vers Washington dans tout ce qui a trait au Pacifique et qu'ils évoluent selon les mêmes principes que la démocratie américaine. M. Poincaré a écrit une page émouvante sur le Canada. C'est, selon lui, une joie bien douce de se replonger dans le passé de la France en lisant *Maria Chapdelaine* : tant de vieux noms tintent à nos oreilles ! Il ajoute que les Canadiens anglais ne se sont pas moins héroïquement conduits sur nos champs de bataille que leurs frères des provinces de Québec et de Montréal. Dans les Conseils de l'Empire britannique, qui influeront toujours davantage sur les destinées de l'Angleterre, plus d'un Dominion s'efforcera, sans doute, de revivifier cette Entente cordiale — vieille de près d'un siècle — qui n'a jamais pu aller bien loin sans clopiner.

L'Allemagne a su profiter, lors de l'échéance du 1er mai 1921 prévue par le traité, du désaccord existant entre les Alliés. Elle a ergoté, proposé des solutions nouvelles. Le Conseil suprême s'est réuni à Londres. Il a mandé auprès de lui la commission des réparations. Celle-ci a établi un système grandiose qui faisait payer à l'Allemagne, avant la fin de l'année, une somme de 132 milliards, au moyen de bons gagés sur des échéances fixes. Mais cette combinaison merveilleuse s'est volatilisée sans rien nous apporter, alors qu'il eût été bien simple d'obliger notre débitrice à payer, en valeurs étrangères, la somme de 12 milliards qu'elle nous devait. Il ne tiendrait, en effet, qu'au gouvernement du Reich d'obliger ses nationaux (une ordonnance du 22 mars 1917 l'y autorise déjà) à lui verser, contre remboursement en marks, les titres ou les avoirs qu'ils possèdent à l'étranger.

Nous aurions été moins isolés en face d'une Angleterre peu confiante si les peuples qui font ou feront partie de la petite Entente avaient eu des représentants aux Conseils internationaux. Ainsi pense M. Raymond Poincaré. Au Congrès de Vienne, Talleyrand avait singulièrement renforcé la position de la France en lui donnant l'appui des puissances secondaires. Quelles solides amitiés nous possédons chez ces peuples tchéco-slovaque, yougoslave et

roumain que nous avons tant contribué à émanciper ! Quels liens fraternels unissent la France et la Pologne ! Nos délégués à la Conférence de la Paix ne s'en sont pas suffisamment souvenus quand ils ont admis le principe d'un plébiscite dans les territoires de Silésie qui avaient appartenu à la Pologne et quand ils ont laissé marchander à cette puissance un accès à la mer. M. Poincaré félicite, par contre, M. Briand pour l'attitude très ferme et très juste qu'il a prise, au mois d'avril, lors de l'équipée de Charles Ier. Admettre le retour du prince dans son ancien royaume, c'était accepter le rétablissement d'un empire austro-hongrois aux dépens des petites nations aujourd'hui indépendantes. Le jeune souverain n'aurait pu se contenter de la couronne de Saint-Etienne. Loin de Vienne, un Habsbourg se fût toujours senti un monarque détrôné. M. Raymond Poincaré ne doute point des sympathies françaises de l'impératrice Zita, ni des bonnes intentions de son époux. Mais de simples velléités auraient-elles suffi à défendre l'ex-empereur contre l'influence d'un entourage tout imbu de germanisme ? L'auteur rappelle, à ce propos, qu'au mois d'avril 1918 Charles Ier affirma, par crainte de l'Allemagne, que dans la lettre qu'il avait écrite un an plus tôt au prince Sixte de Bourbon ne figurait pas le passage sur l'Alsace-Lorraine auquel M. Clemenceau avait fait allusion. Il s'étonne que des parlementaires ou des publicistes reprochent aux négociateurs de Trianon d'avoir démembré une monarchie qui n'était que l'humble vassale de l'Allemagne. Il croit opportun de rappeler les avertissements que M. Jean Guillemin adressait de Vienne, en 1909, au Quai d'Orsay. Notre chargé d'affaires mettait le gouvernement en garde contre les offres de collaboration économique suggérées par M. d'Ærenthal. Le clairvoyant diplomate écrivait que ce serait pure folie que d'espérer desceller le bloc austro-allemand. On ne peut oublier, d'ailleurs, que le traité conclu à Trianon ne faisait que donner une conclusion logique au fameux acte d'indépendance que constituait, le 19 octobre 1918, pour les peuples opprimés de la Monarchie dualiste, la réponse du Président Wilson aux notes désespérées du Cabinet austro-hongrois.

On eût mieux fait, en France, de réserver ses critiques pour le traité de Sèvres qui accordait à la Grèce des agrandissements que ne lui méritait certes point l'assassinat de nos marins les 1er et 2 décembre 1916 et qui inaugurait en Orient une politique dange-

reuse, brutale, dont l'Angleterre seule pouvait tirer quelques profits. M. Poincaré se réjouit de notre accord avec le gouvernement d'Angora. Il était grand temps que cessât l'état de guerre entre la France et la Turquie et que nous pussions rappeller nos deux divisions de Cilicie.

Du côté de la Syrie, l'ancien président constate que trop de fautes ont été commises. M. Jonnart n'a-t-il pas observé, au cours de sa mission, que nombre de fonctionnaires se méprenaient entièrement sur leurs devoirs ? Il faut, d'après M. Poincaré, nous conduire en Syrie « comme des libérateurs et comme des guides, non comme des occupants ou comme des maîtres ».

Le livre de l'éminent écrivain nous rappelle les ouvrages que Thiers écrivait dans la seconde phase de sa carrière politique, alors que son expérience correspondait à la profondeur de son jugement. Comme Thiers, M. Poincaré élargit ses points de vue en recourant aux enseignements de l'histoire ; comme lui, il fonde ses doctrines sur des principes d'équité et possède cette connaissance des hommes que les années de pouvoir donnent aux grands chefs d'Etat.

R. DE VILLENEUVE-TRANS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

P.-B. Gheusi : *Galliéni*, Charpentier. — Général Palat : *La Guerre sur le Front Occidental. La Bataille de la Marne*, T. VI. *La Course à la mer*, Tome VII, Chapelot. — Erich v. Falkenhayn : *Der Feldzug der 9. Armée 1916-17, 2. Teil : die Kämpfe und Siege in Rumänien*, Berlin, E. S. Mittler. — Raymond Lefebvre : *L'éponge de vinaigre*, Editions Clarté.

Il y a quelques jours, à Saint-Raphaël, conduit par une circonstance fortuite, je me trouvais subitement en présence du monument élevé à la mémoire du général Galliéni par l'ingratitude gouvernementale. Car, chose curieuse, ce sont les mêmes hommes dont Galliéni sauvait la fortune politique, en même temps que le pays, en 1914, qui ont présidé, si je ne me trompe, à l'inauguration de ce monument, indigne de celui qu'il prétend honorer. Sans doute le masque du grand soldat, empreint d'énergie et fouillé par le travail de la pensée, domine, et de quelle hauteur ! cette indigente maçonnerie. Mais de quelles pensées n'est-on pas assailli devant ce témoignage du parti-pris de silence ! Les deux ou trois monuments de bienfaiteurs de la ville, que Saint-Raphaël a élevés à d'honorables inconnus ne sont certes pas éclipsés par celui de

Gallièni. Il y a, sur nos places publiques de France, des milliers de pièces montées, érigées en l'honneur de gloires locales, qui peuvent rivaliser avec la mesquine manifestation de Saint-Raphaël. Fort heureusement, il s'élève et il s'élèvera encore d'autres monuments pour honorer l'ancien gouverneur militaire de Paris. Après le livre, si vivant, si fidèle, de MM. M.-A. Leblond, *Galliéni parle*, l'ouvrage, que M. Gheusi intitule simplement **Galliéni**, est le juste hommage rendu à une si haute mémoire par un des hommes qui ont vécu le plus dans son intimité. C'est toute la carrière de l'officier que M. Gheusi nous retrace aujourd'hui, sans détails oiseux, à grands traits, les seuls nécessaires pour animer le bronze. Il a su choisir, ce dont il faut le louer, dans les étonnantes lettres du maréchal Lyautey sur le Tonkin et Madagascar, des notations, des instantanés, qui le peignent à vif. Il en est d'inoubliables. Mais qui aurait pu penser qu'un tel homme, sur la fin d'une longue existence, se trouverait appelé à résoudre, d'un simple jeu de son libre-arbitre, la situation la plus tragique qui pût se présenter pour son pays ? Alors, il retrouve sans effort, comme par miracle, la fraîcheur d'inspiration de ses années de jeunesse, sa volonté froide et lucide, la promptitude de la détermination. Il pèse peu s'il doit plaire ou déplaire au-dessus de lui. Il ne voit que le but : il agit, sous sa responsabilité ; le poids ne lui en paraît pas insupportable, comme à tant d'autres. Il faut lire dans le récit de M. Gheusi les péripéties de cette vie d'un héros, en prenant ce mot, si souvent galvaudé, dans le sens que Carlyle et Emerson ont entendu lui donner.

M. le général Palat vient de nous donner les tomes VI et VII de **La Grande Guerre sur le Front occidental**. Le tome VI est consacré à la bataille de la Marne. Il est à peine besoin, après ce que nous avons dit des premiers tomes de ce grand ouvrage, de rappeler la richesse de sa documentation, sa clarté d'exposition et sa haute impartialité. Bornons-nous à en citer les lignes suivantes, que le général écrit en manière de conclusion après son étude sur la Marne. C'est un hommage de plus à la vérité ; il n'est pas à négliger, car le parti-pris des historiographes du G. Q. G n'a pas désarmé :

Si le général Joffre interrompit la retraite (sur la Seine et sur l'Aube) pour reprendre l'offensive avant que la ligne finale eût été atteinte, ce fut sur l'initiative de Galliéni. De même, si Verdun ne fut abandonné à

lui-même que pendant quelques jours, à dater du 10 septembre, ce fut grâce au général Sarrail, qui prit sur lui de ne pas se conformer strictement aux ordres qui lui étaient donnés.

Le tome VII est consacré à la **Course à la mer**, succession des opérations de détail qui se déroulent du 14 septembre au 15 octobre 1914. A cette dernière date, les fronts sont stabilisés. Que n'avons-nous possédé, pendant cette période de crise, la masse de manœuvre, que Gallieni réclamait vainement, à la gauche de notre dispositif, dès les premières heures de la poursuite ! La méthode des petits paquets, jetés dans la fournaise, devait prévaloir. Cette période de crise sera peut-être la plus féconde en études de détail, dans l'avenir.

JEAN NORÉL.

§

La 2e partie de l'ouvrage du général de Falkenhayn sur **la Campagne de la 9e armée** est consacrée à l'invasion et à la conquête de la Valachie.

Le 8 octobre 1916, la bataille de Kronstadt étant gagnée, Falkenhayn reçut de Hindenbourg un télégramme ordonnant de presser l'ennemi sans relâche, principalement dans la direction de Bucarest, tout en dirigeant une forte colonne d'infanterie et de cavalerie par le col d'Ojtoz, Ocna et la vallée du Trotus, évidemment dans l'espoir de couper la Valachie de la Moldavie. « Il n'y avait, dit Falkenhayn, aucun signe que les Roumains eussent l'intention de prendre l'offensive par l'Ojtoz. L'espérance que dans une direction aussi excentrique et ayant à traverser 100 kil. de montagnes nous réussirions à exercer une action qui influerait sur la décision finale, était, certes, trop dérisoire pour justifier cette intervention dans mes fonctions... mais comme on ne pouvait en prouver l'inanité que par des conjectures, je dus m'y soumettre. » Falkenhayn ordonna donc d'attaquer à tous les cols, « ne pouvant espérer que de cette manière connaître le point faible ». On attendrait ainsi les renforts (2 divisions d'infanterie, 2 bataillons cyclistes et 1 division de cavalerie) que l'on emploierait de préférence au col Vulkan, c'est-à-dire à l'aile droite, près du point de débarquement où les Roumains s'étaient montrés moins résistants et plus mal conduits. En attendant, l'attaque la plus vigoureuse aurait lieu à la passe de Törzburg, c'est-à-dire à l'aile gauche, sur la route de Kronstadt à Kampulong.

Le 13 octobre, pendant que l'attaque était en cours, un changement d'organisation fut introduit. L'archiduc (depuis empereur) Charles commandait au nord de la Transylvanie la 7e armée autrichienne. Un groupe d'armées fut formé pour lui avec les 7e et 1re armées autrichiennes et la 9e armée allemande. Les deux dernières formaient jusqu'alors le commandement de Falkenhayn qui se trouva ainsi mis en sous-ordre et réduit à la 9e armée. Charles (ou plus probablement Arz qui commandait sous son nom) voulut faire quelque chose. Falkenhayn reçut donc l'ordre d'attaquer dans la direction de Buzeu (c'est-à-dire entre Törzburg et l'Ojtoz) en se couvrant à l'aide de la nombreuse cavalerie qu'on lui envoyait. Falkenhayn objecta que la montagne y était impassable. Alors le 16, Charles lui prit la 10e division d'infanterie bavaroise, et le 19 d'autres renforts pour fortifier l'aile droite de la 1re armée. Le motif allégué était qu'elle aussi devait faire une offensive. Celle-ci, outre qu'elle constituait une attaque divergente, échoua.

Les progrès pleins de promesses de la 9e armée dans la montagne entre l'Alt et Törzburg furent arrêtés le 17 par le changement de temps. Jusqu'alors doux, il devint glacial et neigeux. Le ravitaillement n'était plus possible. Falkenhayn se décida donc à renoncer à cette attaque et à tenter celle par les sentiers qui à 1.600 m. de hauteur conduisent à travers la crête du Vulkan. Le général Kneussl commença par s'en emparer le 24, puis fit filer à sa droite une colonne de cavalerie. Mais le 28, une attaque roumaine rejeta les troupes de Kneussl en arrière et le verglas rendit fort pénible leur retraite.

La surprise n'ayant pas réussi à Vulkan, Falkenhayn se décida à y opérer une attaque de vive force, malgré la désapprobation de l'archiduc Charles. De petites opérations continuèrent sur les autres points pour donner le change à l'ennemi.

La nouvelle attaque au Vulkan eut lieu le 11 novembre. Kühne, qui la commandait, disposait de 3 div. d'inf. et 2 de cav., 60.000 hommes et 30.000 chevaux (tandis que Kneussl n'avait eu qu'une div. d'inf. et une de cav.). Les Roumains, qui n'avaient guère été renforcés, résistèrent partout vaillamment, mais furent rejetés en arrière par l'attaque d'infanterie. Les deux divisions de cavalerie filèrent alors en avant sur la rive droite du Jiul, tandis que l'infanterie s'avançait sur la rive gauche. La bataille de Targu Jiu,

livrée le 16 et le 17, ayant conduit à une victoire complète à l'aile droite et au centre, Falkenhayn résolut de ne pas se laisser arrêter par quelques bataillons et ordonna à la droite de continuer le mouvement sur Craiova (c'est-à-dire vers le sud). La journée du 18 montra qu'il avait vu juste : l'ennemi se retira en désordre vers le sud. Celles de ses colonnes, qui furent rencontrées pendant la marche en avant furent anéanties. Le 21 novembre, Craiova, la seconde capitale de la plaine valaque, fut occupée.

Le groupe Kühne se trouvait ainsi entre le groupe roumain d'Orsova et le reste des forces roumaines. Le groupe d'Orsova chercha à les rejoindre en reculant à marches forcées le long du Danube. Le 6 décembre, pris entre les troupes de Mackensen (qui venaient de traverser ce fleuve) et celles du colonel Szivo qui lui avait été opposées jusqu'alors, il livra aux vainqueurs ses 10.000 hommes et 40 pièces.

Cette victoire força les Roumains à retirer des troupes du front moldave et de la Dobroudja au fur et à mesure que les Russes pouvaient les remplacer. Les forces ainsi réunies s'efforcèrent d'abord de défendre le passage de l'Alt, rivière alors débordée et inguéable, mais sans y parvenir ; les trois ponts en amont avaient bien été détruits et gardés, mais celui en aval, à Stoenesti, fut trouvé intact par la cavalerie et pris par elle sans difficulté le 23. Le 25, la cavalerie rejointe par la 109e division s'avança par ce pont vers le nord-est et força les Roumains à évacuer les débouchés des autres ponts. La nouvelle de la traversée du Danube par Mackensen à Giurgevo le même jour, menaçant à la fois Bucarest et la retraite des troupes qui défendaient l'Alt, dut aussi accélérer la retraite roumaine.

Le groupe Kühne put donc s'avancer directement sur Bucarest sans trouver d'autre obstacle que la boue des routes roumaines, généralement changées en fondrières insondables. Le 1er décembre, il arriva à hauteur de Giurgevo. A ce moment, la situation du groupe Mackensen, auquel la 9e armée avait été subordonnée le 30 (cessant par suite de faire partie du groupe jadis commandé par l'archiduc Charles, et maintenant par l'archiduc Joseph) était fort aventurée. Les Roumains attaquaient vigoureusement son aile gauche tandis que des renforts russes étaient aux prises avec son aile droite. Il risquait d'être jeté dans le Danube et demanda de l'aide. En même temps, Falkenhayn recevait un ordre roumain

capturé la veille et qui lui expliquait la situation. Le plan roumain « avait oublié de tenir compte du groupe Kühne ». Avec la 1re armée, il s'opposait à l'aile gauche (groupe Krafft et 1er corps de réserve) de la 9e armée et s'efforçait de l'arrêter à l'entrée de la plaine pendant que la 2e armée roumaine devait écraser Mackensen. Mais il n'y avait rien contre les 3 div. d'inf. et 2 de cav. de Kühne qui étaient déjà presque sur les derrières des armées roumaines. Falkenhayn ordonna donc que le » une division de Kühne (la 41e) se porterait vers le nord par les deux rives de l'Argesh sur les communications de la 1re armée roumaine, tandis que les 2 autres prendraient en queue la 2e. Heureusement pour les Roumains, Mackensen ordonna que l'une de celles-ci resterait en réserve sur l'Argesh. Elle ne put par suite barrer le passage aux Roumains au pont de Mihalesti et une partie de ceux-ci put s'échapper par là le 3 et le 4. Ils n'en avaient pas moins été battus sur toute la ligne et avaient fait de très lourdes pertes en tués, prisonniers et matériel.

Hindenburg, dans l'espoir d'y prendre une grosse garnison, avait recommandé de déborder Bucarest et de ne pas l'attaquer. Le 5 au soir, les Allemands s'aperçurent que cette place était évacuée et y entrèrent le 6 au matin.

La poursuite continua néanmoins. Le 8, la 4e division roumaine, sortant des montagnes qu'elle avait heureusement défendues jusqu'alors, fut arrêtée et anéantie. En revanche, la tentative d'intercepter la retraite du 4e corps d'armée russe (qui avait combattu contre Mackensen au sud de Bucarest) échoua, les chevaux étant épuisés. A partir du 14. la pluie changea le pays en un bourbier et fit déborder tous les cours d'eau. Sauf au pied des montagnes, la marche en avant devint extraordinairement difficile. « Comme dans la marche sur Craiova, on vérifiait que, sur une courte distance, les chevaux massés vont, il est vrai, plus vite que l'homme, mais que, sur une longue, le contraire se produit, l'animal souffrant plus des privations ou plutôt ayant moins la volonté d'y résister. » La cavalerie dut cependant participer le 18 et le 19 à une attaque tentée par Mackensen avec l'armée du Danube contre les positions russes sur la ligne Boreinaverde-Filipesti. « Comme il était à prévoir, elle échoua, car elles étaient munies de fil de fer et ne pouvaient être enlevées sans une préparation d'artillerie. »

Pour percer ces lignes, Hindenburg ordonna une grande opération. Au nord de la 9e armée, 6 divisions autrichiennes et 5 allemandes commandées par l'archiduc Joseph devaient, passant par les cols de Gyimes, Uz et Ojtoz, marcher vers Naruja (évidemment de nouveau dans l'espoir de prendre à revers la ligne ennemie au sud). « A la 9e armée, on était bien convaincu qu'elle n'avait aucune chance de réussite, étant données les difficultés d'approvisionnement dans les Carpathes l'hiver, et qu'elle pouvait même entraîner les plus lourdes pertes en cas de mauvais temps. » A l'attaque que la 9e armée devait faire simultanément, les alliés opposaient des forces à peu près égales : 7 divisions d'infanterie (dont 2 roumaines, les seules encores existantes !) et 2 divisions de cavalerie cosaque.

Le plan de Falkenhayn était de battre d'abord l'aile gauche des Russes dans la montagne et de les pousser ensuite dans les marais du bas Rimnik.

L'attaque commença le 22 décembre. D'abord heureuse à la droite, elle y reperdit peu après ses avantages par suite d'une contre-attaque russe rendue possible par l'inaction de Mackensen, qui crut devoir attendre pour avancer que la 9e armée le flanquât. A gauche, elle échoua aussi, mais au centre l'enlèvement le 24 de la cote escarpée 417 décida les Russes à battre en retraite le 25 : « Nous n'en remarquâmes d'ailleurs rien alors. Au contraire, le jour de Noël s'écoula de telle façon que l'on put craindre le soir l'arrêt des progrès de l'attaque. » Falkenhayn disposait encore d'une division fraîche, la 41e. Morgen au centre n'osant promettre le succès et Kühne à droite jurant qu'avec un renfort il percerait, Falkenhayn envoya cette division à Kühne. Celui-ci, malgré cela, ne fit le 26 aucun progrès notable. Morgen, au contraire, perça et le soir poursuivit les Russes vers Rimnik. « Si la 41e division lui était arrivée le matin, un grand succès eût pu s'en suivre : on aurait pu séparer complètement les troupes ennemies qui refluaient au nord vers Focsani de celles qui se trouvaient au (sud) est, atteindre avant ces dernières les ponts du Sereth à Nanesti » (et ainsi les capturer).

Les Russes étaient cependant assez forts au sud-est pour que Mackensen et Hindenburg aient ordonné ensuite, malgré les protestations de Falkenhayn, de diriger une puissante infanterie sur Gradistea par Sutesti, parce qu'ils craignaient une attaque le 30

décembre contre l'armée du Danube. Mais dans la nuit du 28 au 29, les arrière-gardes russes s'éclipsèrent sur cette partie du front. Mackensen demanda alors que l'aile droite de la 9e armée aidât l'armée du Danube à l'attaque de la tête de pont de Braïla que les Russes évacuèrent d'eux-mêmes le 4 janvier. La 9e armée fut ainsi détournée de la direction efficace sur Focsani et, dans cette région boueuse, le mauvais temps rendit d'autant plus pénible de l'y remettre. Aussi Falkenhayn eût-il différé l'attaque sur Focsani si Hindenburg ne l'eût annoncée d'avance dans un communiqué. Malgré les protestations de ses inférieurs effrayés de l'épuisement de leurs troupes, il ordonna donc d'attaquer un ennemi supérieur d'un tiers. La journée du 5 janvier procura des succès sérieux, mais le 6, une grande contre-attaque des Russes perça la 144e brigade autrichienne, s'avança jusque dans le dos de la 41e division et prit les batteries lourdes en action à ce moment-là. Falkenhayn ordonna alors à son tour pour le lendemain une grande contre-attaque dans la direction du nord-ouest, mais avant qu'elle ait été exécutée, il apprit que la situation avait été rétablie par un régiment allemand. Il retira donc son ordre et ordonna de reprendre l'attaque sur Focsani. Les progrès des Allemands ce jour-là décidèrent les Russes à évacuer la rive droite du Sereth.

La 9e armée s'arrêta alors pour se préparer à affronter les vents du nord-est russe, mais trop tard, car, un peu après, le froid lui fit éprouver en une semaine plus d'un quart des pertes de la campagne.

ÉMILE LALOY.

§

Raymond Lefebvre est mort en mer, alors qu'avec deux camarades il revenait de Russie. Entre les mille raisons qu'on a de pleurer la mort de cet homme jeune, hardi, généreux et qui, selon l'expression de Montaigne, « montrait un beau visage à tout sens », il en est une, plus purement intellectuelle que les autres, mais moins souvent invoquée : Lefebvre rapportait de son voyage les témoignages d'un cœur noble et sain. De quel poids ce témoignage n'eût-il pas été pour notre ignorance et notre angoisse ! J'y pense en lisant ce petit livre noir et blanc, ce petit livre où il ne faudrait pas chercher le testament social de l'écrivain révolutionnaire, mais bien quelque chose de plus secret, de plus précieux à mon sens,

de plus émouvant aussi : l'amertume et la brûlure d'une âme chaleureuse submergée par la bêtise, la folie, la cruauté, l'absurdité de l'époque.

A la lecture de ce petit ouvrage, **L'éponge de vinaigre,** je conçois que Lefebvre, épargné par le sort, eût peut-être cédé au désir d'action, mais sans cesser pour cela d'être un poète. J'entends qu'il eût fait harmonieusement la part de l'acte politique et du rêve créateur. Entreprise ardue! Qu'est donc ce livre ? Un recueil de courts récits où l'on sent, à certains frémissements, à certains accents, l'influence directe de la réalité ; les entretiens de bourgeois provinciaux, entretiens surpris par un observateur qui sait museler son indignation pour mieux tendre l'oreille ; les méditations d'un solitaire errant dans un monde d'égoïsme et de sottise.

Lefebvre n'est pas là pour épiloguer sur le sens de son ouvrage. A nous donc de chercher. Voici pour moi :

La déchéance de notre société appelle non point une révolution, mais plusieurs révolutions. La révolution politique, la première à laquelle on songe et la plus facile, n'est pas la plus importante. La révolution sociale, plus complexe, et qui s'élabore de longue date, est plus satisfaisante, plus urgente. Enfin révolution politique et révolution sociale risquent d'être inefficaces sans l'œuvre laborieuse et souveraine de la lente révolution morale. La révolution morale est affaire individuelle ; il serait absurde de chercher à la déterminer dans tous les esprits à la fois. Mais que faire et qu'espérer sans elle ? Une fois de plus j'ouvre le petit livre de Raymond Lefebvre et j'écoute deviser ces personnages dépeints avec une clairvoyance dénuée de tout optimisme parasite. Qu'attendre de tant de bêtise, qu'attendre de cette cruauté insolente, de cette hypocrisie, de ce mensonge ? Peut-être est-il possible au législateur d'élever une digue contre certaines passions. Mais cette digue ne sera-t-elle jamais débordée ? Suffit-il de mettre les fauves en cage et de leur rogner les ongles ? Les ongles repoussent et les cages finissent toujours par céder en quelque point.

Le problème n'est pas simple, ce qui ne veut pas dire qu'il soit insoluble. Pour l'attaquer, pour le résoudre, il faudra plus d'une croisade et plus d'une sorte de courage.

GEORGES DUHAMEL.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

La Conférence de Cannes et les relations franco-belges. — Qu'on l'envisage sous toutes ses faces, sentimentale, économique, historique, géographique, stratégique, l'alliance franco-belge apparaît indispensable. Des nuages passagers ont pu obscurcir les rapports entre nos deux pays, un accord complet ne s'impose pas moins comme une de ces lois naturelles qu'on n'enfreint jamais impunément.

Mais que de temps perdu depuis l'armistice et même depuis le début de la guerre ! Si notre peuple est caractérisé par un sens robuste des réalités, il faut reconnaître que nos hommes d'État, au cours des événements, n'ont pas paru taillés à son image. Point de chinoiserie, d'ergotage, de chimère, de nuée où ils n'aient versé. Leurs yeux ne voyaient pas clair et l'effort de leur intelligence n'a produit rien d'autre qu'une épaisse confusion.

Au lendemain de la victoire de la Marne, leur première et lourde faute fut de ne point adhérer au nom de la Belgique à la Convention de Londres, qui interdisait aux membres de l'Entente toute paix séparée avec les États centraux et c'est pourquoi nous figurâmes piteusement à la Conférence de la Paix parmi les nations à intérêts limités. De même qu'aujourd'hui encore, nos hommes d'État *sacrifient trop aux illusions de la finance internationale au détriment des réalités belges*, obéissent dans des cas trop nombreux aux vilaines conventions de la politique de parti et de clan, ne se sont point dégagés des bas soucis électoraux qui paralysent l'intérêt national, sacrifient l'essentiel à l'accessoire, de même, en 1914, ils se laissaient prendre à la duperie de mots que les circonstances venaient précisément de dépouiller de leur ancienne signification. Leurs raisons ressemblaient aux sophismes des plus ridicules parmi les pédants illustrés par Rabelais : les Allemands venaient de violer cyniquement notre statut international ; nos soldats résistaient vaillamment sur l'Yser ; nos compatriotes réfugiés dans les pays alliés ou autres et en âge de porter les armes (entre 18 à 40 ans) étaient obligés à s'enrôler sous nos drapeaux en vertu d'un décret de salut public... et nos grotesques pontifes soutenaient et faisaient triompher leur thèse, à savoir qu'agir diplomatiquement de conserve

avec nos alliés, eût constitué une atteinte à notre « neutralité »! En supposant l'Allemagne victorieuse, cette réserve neutraliste n'empêchait pas notre annexion pure et simple au Reich. Par contre, après la victoire des Alliés, l'attitude piteuse et injustifiable de nos « hommes d'État » nous valut, au congrès de Versailles, d'être traités, somme toute, en quantité négligeable. Nos petits neveux auront peine à croire que de pareilles bourdes purent éclore dans des cerveaux lucides et virils.

Pour prix de notre concours, le gouvernement français nous avait formellement promis d'appuyer en notre faveur la revision du traité de 1839 par lequel la Belgique avait été arbitrairement dépouillée d'une partie du Limbourg, du Luxembourg et de la rive gauche de l'Escaut, c'est-à-dire de ses moyens naturels de défense. Il est établi que la pusillanimité et les maladresses de notre ancien ministre des Affaires Étrangères, le baron Beyens, rendit ce concours inopérant. C'est là de l'histoire et de la plus triste.

Au moment de l'armistice, se produisit l'imposture de Lophem dont M. des Ombiaux a fixé les détails, confirmés par une des plus hautes autorités politiques belges, M. Charles Woeste ; cette imposture qui devait si profondément troubler et corrompre l'atmosphère de notre vie publique. Des milliards de marks furent introduits en Belgique en sus de ceux qu'y avaient laissés les Allemands et remboursés au pair, alors que le cours du mark s'était effondré. Certainement cette opération, désastreuse pour notre trésor public, profita à quelques-uns. Lesquels? On n'a jamais cherché *sérieusement* à l'établir. *Pourquoi?* Mais on n'a jamais contesté non plus que la somme remboursée dépassait de près de deux milliards le total des marks introduits par l'occupant ennemi, grâce au cours forcé. Quelle puissance occulte et formidable a pu obtenir d'un gouvernement régulier qu'une telle prime à l'immoralité soit prélevée sur le budget d'un pays aussi profondément meurtri que le nôtre ? Est-il exact ou non qu'on ait tenté de faire inscrire cette flibusterie au compte de nos réparations et qu'il a suffi d'un haussement d'épaule indigné de M. Lloyd George pour mettre fin à cette prétention évidemment insoutenable ! Cela se passait sous le ministère de M. Delacroix qui ne possédait, non plus que l'Avocat Jaspar et le rhéteur et sournois Paul-Emile Janson, d'autre titre à l'accession au pouvoir que la faveur de

M. Francqui, financier de haute envergure, inspirateur de la démarche de Lophem qui lui valut le titre de ministre d'État et qui eût pu même prendre à ce moment la tête du gouvernement, s'il n'avait préféré y voir des personnes fidèles à ses directives. A quel sentiment un honnête homme comme M. Delacroix a-t-il obéi en couvrant de son autorité le remboursement désastreux des marks? Comment ne s'est-il jamais expliqué sur ce point ? Sans doute, le gouvernement belge a désavoué M. Francqui quand celui-ci agissant en simple négociateur officieux, a proposé aux Allemands, s'il faut en croire certains journaux belges, la renonciation de la Belgique aux poursuites contre les criminels de guerre, si l'Allemagne reprenait tous les marks au cours d'un franc vingt-cinq. Mais si l'information des journaux belges était exacte, un pareil impair ne méritait-il pas autre chose qu'un simple désaveu ?

L'étrange ministère de Lophem délégua à la Conférence de la paix trois hommes : MM. Vandervelde, Hymans et Jaspar qui pensaient et s'exprimaient différemment sur tous les problèmes à l'ordre du jour. La revision des Traités de 1839 fut chaleureusement défendue dans le sens de l'intérêt national belge par le principal collaborateur diplomatique de M. Clemenceau, et cette intervention de M. André Tardieu démontra que l'amitié et la reconnaissance de la France pour la Belgique étaient des sentiments qui ne cherchaient qu'à se traduire par des actes. M. Paul Hymans, notre ministre des Affaires étrangères, soutint naturellement la thèse de la revision avec cette éloquence et cette clarté qui lui sont particulières ; seulement il se trouvait gêné, embarrassé par toutes les maladresses et équivoques de son prédécesseur, le baron Beyens, et qui faisaient beau le jeu des Hollandais. Mais l'incohérence atteignit son plus haut point quand M. Vandervelde opina. C'est une des plus brillantes intelligences politiques de la Belgique que M. Émile Vandervelde, mais il croit en l'Internationale ouvrière (dont il fut le président) et en Karl Marx, comme un ultramontain croit en l'infaillibilité du Pape. Lors donc, afin de ménager les susceptibilités hollandaises, il se prononça contre toute restitution territoriale à la Belgique. L'affaire, comme on le sait, fut résolue par la suite dans un sens nettement favorable à la Hollande : seulement a-t-on idée d'un gouvernement se faisant représenter à une Conférence de l'importance de celle de Versailles par des

délégués s'ingéniant réciproquement à détruire leurs arguments et à charger de la défense de la cause nationale l'ex-grand pontife de l'Internationale ?

Le bloc franco-belge pour l'obtention des minces avantages octroyés par le Traité de Versailles apparaissait comme une nécessité s'imposant indiscutablement par les forces conjuguées du sentiment et de l'intérêt. Mais le ministre qui pratique cette politique de bons sens fut aussitôt frappé dans le dos par ses collègues du ministère de Lophem. La faute de M. Paul Hymans, aux yeux des chefs de la combinaison de Lophem, avait été d'envoyer des troupes belges se joindre au corps français d'occupation de Francfort. On lui fit expier cet acte qui avait cependant contribué à augmenter le prestige de notre pays aux yeux de la France. Mais c'est à l'Angleterre que la camarilla de Lophem désirait surtout complaire. Profitant d'une absence de M. Paul Hymans, le conseil des ministres, obéissant principalement aux injonctions de MM. Vandervelde et Jaspar, s'opposa au passage sur notre sol des munitions destinées à la Pologne. Ces gouvernants qui s'imaginaient tout prévoir croyaient à une défaite polonaise : encore si l'admirable victoire du général Weygand avait eu pour effet par la suite de les rendre plus modestes !

Après cette gaffe monstrueuse, M. Delacroix se retira non sans dignité. Si le jeu normal de nos institutions parlementaires n'avait pas été faussé par l'imposture de Lophem, ce sont tous les auteurs responsables de cet acte à la fois impolitique et inélégant qui eussent dû suivre dans sa retraite M. le premier Ministre. Je ne sais comment cela se fit, mais les flamingants aidant, M. Jaspar trouva le moyen d'obtenir dans la nouvelle combinaison le portefeuille des Affaires étrangères et, comme pour donner des gages à sa clientèle, débuta dans sa charge par de mesquines vexations à l'égard de l'ambassadeur de France à Bruxelles.

Il dut bientôt en rabattre. Mais à chacune des réunions du Conseil Suprême, on le vit aider M. Briand à céder aux adoucissements proposés par l'Angleterre en faveur de l'Allemagne. Acculé à la démission par un soubresaut du sentiment national français, M. Briand vient de céder la place à M. Poincaré : quel sera dorénavant le rôle de M. Jaspar ?

Ce qui nous rassure, c'est que le roi Albert lui a donné un chef en la personne de M. Theunis. Dans la question de la prio-

rité belge, l'intervention de MM. Theunis et de son coadjuteur a été vigoureuse et efficace. Mais que M. Jaspar veuille bien méditer ces lignes de M. André Tardieu dans *l'Echo national*, de M. André Tardieu, le grand ami de notre pays : « *Les ministres belges, trop souvent depuis deux ans, ont commis les mêmes fautes de faiblesse que les ministres français.* Pour la Belgique comme pour la France, il n'est aujourd'hui de salut que dans le retour au contrat. »

Le grand malheur de M. Jaspar, introduit au pouvoir par un coup de hasard, est de manquer de l'expérience et même de la connaissance des grands problèmes politiques internationaux. Quant à ses conseillers de la finance, comment ne se rend-il pas compte que leur fortune n'est due qu'à d'heureuses combinaisons de chance et de malice ? La tactique dada peut réussir à un individu, elle n'est pas recommandable à une nation; et puis, qu'il fasse attention, quand les députés français acclament la Belgique, ce n'est pas à M. Jaspar qu'ils pensent, mais au Roi chevalier, aux poilus de l'Yser, à tout un ensemble de grandeur et de noblesse, dont M. Jaspar est aussi différent que le sont MM. Briand et Loucheur, de la France de la Marne, de Verdun, de Foch et de Clemenceau. Notons à l'actif de M. Theunis et de son collaborateur Jaspar la conclusion d'un accord militaire anglo-belge. Mais comment cette aide pourra-t-elle être efficace aussi longtemps que la Hollande prétendra au contrôle de l'embouchure de l'Escaut ? Comment la flotte anglaise s'y prendrait-elle si les circonstances l'obligeaient à se porter au devant d'Anvers ?

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Chine.

LA SITUATION POLITIQUE. — La situation ne s'améliore pas. Certains espéraient que la conférence en cours de Washington mettrait un terme, — tout au moins, provisoirement, — à cette nouvelle guerre de Sécession et que, pour une fois, les chefs militaires supprimeraient leurs exigences inconsidérées. Malheureusement les faits sont là pour démentir de telles espérances et, pendant que les délégués chinois discutent avec âpreté et réclament pour la Chine les droits souverains des nations libres, l'anarchie grandit dans ce malheureux pays.

Demander la suppression du privilège de l'exterritorialité, c'est certainement très bien, mais assurer une protection efficace aux étrangers serait encore mieux... Et nous savons par des incidents récents, que le gouvernement actuel est totalement dépourvu d'autorité; il est impuissant devant les grands chefs militaires qui décident du sort du pays.

Une nouvelle conférence de ces peu intéressants personnages se tient à Paotingfou chez le « super-toukioung » Tsao-Koun, un des « Bouddahs » de la guerre... Les conciliabules alternent avec des fêtes d'une somptuosité inouïe, que paiera naturellement le malheureux contribuable.

On y a parlé de guerre à outrance contre le Sud et une nouvelle expédition serait prônée contre le gouvernement de Canton. Il est vrai de dire que ce dernier aurait pris les devants en organisant une expédition contre le Nord. Les armées susdites seraient commandées en personne par le Président Sun Yat-Sen.

Les trois potentats militaires Tsao Koun, Tchang Tso-Lin et Ou Pei-Fou seraient d'accord pour mobiliser des troupes et marcher contre les sudistes. Seul le nerf de la guerre manquerait : l'argent...

En réclamer au gouvernement, il n'y faut pas songer pour l'instant, car les coffres sont vides et les hommes au pouvoir ont à faire face actuellement à une crise financière d'une acuité inouïe.

On avait déjà, depuis quelque temps, lancé des insinuations malveillantes contre le gouvernement de Pékin. On prétendait qu'il ne pourrait pas faire honneur à sa signature, et qu'il allait à la banqueroute. La première partie se réalisa pour un petit emprunt à court terme qui venait d'échoir et que le gouvernement ne put rembourser à la Banque Américaine qui l'avait émis.

Cette situation grave évidemment, mais non désespérée, pour un pays possédant de si formidables richesses, fut-elle la cause initiale de la panique financière qui se produisit alors, ou doit-on en chercher les motifs dans des contingences extérieures?... Nul ne pourrait le dire, mais une constatation qu'il nous fut permis de faire, ce fut d'assister à la ruée folle des détenteurs des billets chinois vers les guichets de la Banque de Chine et de la Banque des Communications; chacun voulant échanger son papier monnaie contre des espèces trébuchantes et sonnantes.

Ces banques durent bientot restreindre leurs payements et il

fut décidé de ne rembourser à chaque personne que 20 dollars pour la première et 10 dollars pour la seconde. Le commerce en subit de fâcheux à-coups et les transactions furent en partie arrêtées.

Le salut des deux banques fut d'abord envisagé sous la forme du « surplus de la douane » ; mais il fallut déchanter, car sir Francis Aglen, inspecteur général des Douanes, se refusa catégoriquement à faire cette petite opération.

Tchang Tso-Lin, le potentat de la Mandchourie, en profita pour offrir trois millions de dollars contre de « légers avantages » : il réclamait simplement quelques places pour ses protégés dans les conseils d'administration de ces banques ; c'était le contrôle déguisé de ce satrape militaire sur les différents établissements financiers de la capitale.

Il fallut donc chercher autre chose et, devant l'état grandissant de la crise, l'Association des Banquiers chinois décida d'apporter son concours entier pour le sauvetage de ces banques. Réussiront-ils?... Nous le souhaitons bien volontiers, mais si la crise a perdu quelque peu de son acuité, elle n'est pas encore complètement conjurée. Et les masses appréhendent les pertes qu'elles peuvent subir par suite de la dépréciation des billets. Elles se souviennent de ce qui se passa déjà il y a quatre ou cinq ans lorsque ces mêmes billets subirent des réductions minima de 20 à 25 o/o.

Le gouvernement d'ailleurs ne paraît pas très stable.

Chacun proteste avec force contre le changement éventuel de ministère, mais personne ne tente rien pour l'éviter. Bien plus, certains efforts se conjuguent sournoisement pour saper le gouvernement par traîtrise. On prétend même que le Président de la République se trouverait englobé dans ce mouvement. N'oublions pas que son mandat présidentiel expire vers la fin de 1923 et que les prochaines élections, si elles avaient eu lieu, ainsi que certaines personnes le réclament avec force, seraient l'arbitrage suprême de la nation dans ce conflit existant déjà à l'état latent depuis de longs mois.

Fait curieux : aucun Président de la République ne put encore remplir jusqu'au bout les pouvoirs de sa charge. Le Président Hsu Cheu Tchang est le cinquième et l'état chaotique du pays use les hommes politiques avec une rapidité déconcertante...

Pékin, 4 décembre 1921.

RENÉ LAYS.

§

Russie.

INSURRECTION EN CARÉLIE. — Au moment où j'écris les présentes lignes, une révolte armée contre le gouvernement bolchevik se développe avec succès en Carélie Orientale.

On sait que ce qu'on appelle la Carélie est une large et très longue bande de terre entre la frontière orientale de la Finlande et le chemin de fer de Mourman. Elle est très boisée et marécageuse. Pendant l'hiver, qui dure plusieurs mois, ses nombreux lacs et rivières sont pris de glace et ses forêts sans fin, couvertes de neige. La Carélie est peu peuplée. La population est un mélange de Finnois et de Russes. En Carélie du Nord et du Midi l'élément russe prédomine, tandis qu'en Carélie Orientale, située dans le voisinage immédiat de la Finlande, la prépondérance est à la race finnoise.

En 1920, la République Finlandaise conclut avec les Soviets un traité de paix, à Dorpat. Les bolcheviks se sont engagés, par ce traité, à assurer à la Carélie Orientale une autonomie locale et un « droit de disposer d'elle-même ». Il est inutile de dire que cet engagement n'a pas été tenu par le gouvernement des Soviets. Au lieu de garantir aux Caréliens le droit de disposer d'eux-mêmes ou une autonomie locale, il envoya en Carélie de nombreux commissaires qui y établirent un régime de réquisitions forcées, de persécutions politiques et de terreurs. Dans sa perfidie, le pouvoir rouge alla si loin que, lorsque les réfugiés caréliens qui se trouvaient en Finlande ajoutèrent foi à l'amnistie politique proclamée par les bolcheviks et retournèrent dans leurs foyers, ils furent arrêtés et fusillés par les bourreaux communistes.

Après quelques mois de souffrances matérielles et morales, les paysans caréliens se virent obligés de se soulever contre les oppresseurs rouges. Au commencement de l'hiver 1921, les représentants de plusieurs cantons de la Carélie orientale se réunirent en une conférence secrète dans les profondeurs de leurs forêts et y décidèrent à l'unanimité d'appeler leurs frères à une insurrection armée contre les bolcheviks. A la fin d'octobre les premiers détachements d'insurgés firent leur apparition en Carélie orientale. Deux mois après ils constituaient déjà une force de plusieurs milliers d'hommes armés. Bons skieurs, connaissant bien la topographie du pays qui ne possède presque pas de routes, les francs-tireurs caréliens, avec une facilité étonnante, ont pu déloger les

bolcheviks de nombreuses localités de Carélie orientale. La lutte a un caractère acharné. Le commandant en chef de l'armée bolcheviste a publié une proclamation où les habitants de la Carélie sont menacés de la peine de mort pour crime de simple *sympathie* pour les rebelles. Les insurgés, à leur tour, n'épargnent pas les commissaires rouges lorsque ces derniers tombent dans leurs mains: beaucoup de commissaires bolcheviks ont été noyés par les paysans qui les glissaient vivants *sous la glace* qui couvre les lacs et les rivières. Les bolcheviks concentrent de grandes forces pour écraser la révolte, mais les conditions naturelles du pays étant particulièrement favorables à une action de *guérilla*, les insurgés pourront facilement tenir tête aux bolcheviks pendant des mois et des mois.

L'inquiétude des autorités soviétiques est d'autant plus grande que la révolte carélienne peut être très dangereuse dans ses conséquences. En cas de succès, les insurgés pourront couper la voie ferrée de Mourman ou même s'en emparer et priver les bolcheviks de toutes communications avec cette partie de la Russie du Nord qui deviendra immédiatement une place d'armes pour une action militaire contre les Soviets. D'autre part, la situation intérieure de la Russie soviétique n'est pas favorable au régime rouge qui a déçu les masses populaires et ne se maintient qu'au moyen de la force brutale et de la terreur. Dans un pareil état de choses, tout mouvement antibolchevik possède une grande puissance d'attraction et comme la Carélie orientale n'est pas très éloignée de Pétrograd, les bolcheviks pétrogradois manifestent une très grande nervosité et réclament du gouvernement de Moscou des mesures décisives contre les rebelles.

Les bolcheviks croient que l'insurrection carélienne est soutenue par les Finlandais. Le gouvernement de Finlande proteste au contraire de sa neutralité et on n'a pas le droit de soupçonner la sincérité de ses déclarations, parce que ses actes démontrent qu'il ne veut pas entrer en conflit avec les Soviets à propos de la Carélie. Mais la société finlandaise et l'opinion publique du pays ne peuvent rester indifférentes à la lutte soutenue par les Caréliens que les Finlandais considèrent comme leurs frères de sang. On fait en Finlande des collectes au profit des réfugiés caréliens et des ambulances qu'on envoie auprès des troupes d'insurgés. Les bolcheviks y voient une intervention de la Finlande dans leurs affaires intérieures » et les rapports entre les Soviets et la Finlande, pen-

dant ces dernières semaines, sont devenus de plus en plus tendus.

Après la conclusion de la paix de Dorpat, le gouvernement de Finlande et les Soviets ont échangé des représentations diplomatiques et commerciales de rapatriement. Après une brève expérience, les Finlandais ont constaté que la représentation des Soviets dans leur pays ne s'occupait pas des affaires pour lesquelles elle y était venue officiellement, mais de beaucoup d'autres choses incompatibles avec les clauses du traité de paix. On a notamment établi que les membres de la commission bolcheviste de rapatriement étaient des agents de la Tche-Ka et qu'ils s'occupaient en Finlande de la propagande communiste et de l'espionnage militaire. Les autorités finlandaises se sont vues obligées de demander au gouvernement des Soviets de rappeler cette singulière commission. En réponse à cette demande plus que justifiée, les bolcheviks ont *expulsé* de Pétrograd la commission de rapatriement finlandaise et au moment de son passage à la frontière l'ont dévalisée. Pour impressionner les milieux commerciaux en Finlande, les bolcheviks ont retiré des banques finlandaises les sommes qu'ils y avaient déposées (en tout, 11 millions de marks finlandais) et ont rappelé à Moscou une partie de la délégation commerciale qu'ils entretenaient à Helsingfors. Au commencement de janvier 1922, M. Gylenbogel, ministre de Finlande à Moscou, est rentré à Helsingfors et a déclaré à son gouvernement et à la presse qu'il ne voulait plus retourner à son poste, parce qu'il considérait comme inutile pour la Finlande d'avoir une représentation diplomatique à Moscou. La seule chose que cette représentation puisse faire, d'après M. Gylenbogel, c'est de viser les passeports des agents communistes qui se rendent à l'étranger sous l'étiquette de « courriers diplomatiques ». En même temps M. Gylenbogel a raconté quelques détails instructifs de son existence à Moscou, où la Tche-Ka arrêtait les fonctionnaires et les employés de sa légation sans se préoccuper beaucoup de leur immunité diplomatique ; quelques jours encore avant son départ de Moscou, la police secrète de Lenine avait fait disparaître la cuisinière de la légation finlandaise.

Le gouvernement finlandais a proposé à celui des soviets de soumettre l'affaire carélienne à l'examen de la Société des Nations et de charger une commission spéciale nommée par ladite société d'étudier la question carélienne sur place. Le gouvernement sovié-

tique a répondu qu'il considère cette proposition comme une tentative d'intervention étrangère dans ses affaires et qu'il ne saurait tenir compte de l'avis de la Société des Nations où siègent ses ennemis mortels : la France et le Japon. En même temps, la presse bolcheviste commençait de violentes attaques contre la Finlande, déclarant que le gouvernement des Soviets se verrait peut-être obligé de reviser le principe même de l'indépendance finlandaise. Pour effrayer les Finlandais, le haut commandement de l'armée rouge a fait, le 27 décembre, une démonstration militaire entre Pétrograd et la frontière finlandaise. Une semaine après, un détachement bolchevik, combattant les insurgés de Carélie, violait la frontière même de la Finlande et occupait une localité située sur son territoire; c'est seulement quinze heures après que les soldats finlandais purent refouler les rouges au delà de la frontière.

Il faut dire que le gouvernement finlandais ne veut pas la guerre et fait tout son possible pour l'éviter. Les bolcheviks aussi craignent la guerre, parce que leur situation intérieure n'y est plus favorable. Ils ont 12 *trillions* de roubles-papiers en circulation et 30 millions de roubles-or dans leur caisse d'État. Ajoutez à cela 22 millions d'hommes frappés par la famine dont les 10 0/0 seulement peuvent être ravitaillés par les institutions soviétiques et les organisations de Hoover et de Nansen. L'état des transports est très mauvais. Le ravitaillement pour l'armée rouge fait défaut et le moral faiblit. Ce n'est pas le moment de faire la guerre et les menaces que les bolcheviks profèrent à l'adresse de la Finlande sont plutôt un moyen de chantage. Dans le moment présent, les bolcheviks mettent leurs espoirs non dans la stratégie de Trotzky, mais dans la diplomatie de Lloyd George et je ne crois pas qu'ils oseraient faire la guerre aux Finlandais. Et cependant le danger de guerre existe à cause de ces difficultés même de la situation intérieure en Russie soviétique. Les conditions matérielles et morales de l'existence de la population y devenant toujours plus difficiles et le mécontement populaire contre le régime communiste grandissant, les bolcheviks ne peuvent pas admettre que l'insurrection carélienne se prolonge et contamine des régions voisines. C'est pourquoi ils doivent faire tout leur possible pour l'étouffer. Mais cela les amène à un conflit avec la Finlande.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Folklore

Georges Rocal : *Les vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord.* Préface de M. Géraud-Lavergne ; Marqueste, Toulouse. 6 75

Histoire

A. Aulard : *Le patriotisme français de la Renaissance à la Révolution* ; Chiron. 7 50

P. Boissonnade : *Le travail dans l'Europe chrétienne au moyen âge* (*Ve-XVe siècles*). Avec 15 grav., Alcan. 18 »

Docteur A. Donnadieu : *L'hérédité dans la maison ducale de Lorraine-Vaudémont.* Préface de M. Henri Mengin ; Berger-Levrault. 70 »

L. Leclère : *La question d'Occident.* Les pays d'entre-deux de 843 à 1921 ; Lamertin, Bruxelles.

Littérature

Marius Balmelle : *Lavandes et genêts* ; Planchon, Mende. 4 50

Charles Baudelaire : *Les Fleurs du mal*, édition intégrale revue sur les textes originaux, préfacée et annotée par Ernest Raynaud ; Garnier. 5 »

Remy de Gourmont : *Pages choisies.* Avec un portrait et 4 pages autographes. Préface de Marcel Coulon ; Mercure de France. 10 »

A. E. M. Grétry : *Réflexions d'un solitaire*, tome II. Avec une introduction et des notes par Lucien Solvay et Ernest Closson ; Van Œst. » »

Paul Hubère : *Visions et reflets* ; Plon. 12 »

Norbert Mersanne : *Les ascensions mystiques.* Lettre préface de Johannès Jorgensen ; Téqui. » »

Henry Mustière : *Blagues commémoratives, extraits concentrés du carnet de guerre d'un officier bougrement supérieur.* Préface de Paul Reboux ; Grande Imprimerie, Meulan. 5 75

Les poètes septentrionaux d'aujourd'hui, France et Belgique, morceaux choisis ; Crès. 3 50

Isabelle Rimbaud : *Reliques.* Avec un portrait d'Isabelle Rimbaud d'après le tableau du Musée du Luxembourg ; Mercure de France. 6 50

Jean Van Dooren : *Anthologie des poètes français de France et d'étranger des origines à nos jours.* Préface de Georges Duhamel ; Hermann, Verviers. » »

Les voix du silence, traduit de l'anglais par Amaravella ; Editions Rhéa. 3 50

Ouvrages sur la guerre 1914-1919

La dernière lettre écrite par des soldats français tombés au champ d'honneur 1914-1918 ; Flammarion. 7 »

Jacques Duhelly. *Philosophie de la guerre* ; Alcan. 8 »

Georges Leygues : *Les marins de France*, l'œuvre de la Marine française pendant la guerre ; Berger-Levrault. 3 50

Philosophie

James Mark Baldwin : *Le médiat et l'immédiat.* Traduit par E. Philippi ; Alcan. 20 »

Charles Baudouin : *Études de psychanalyse* ; Delachaux et Niestlé. 8 »

Poésie

Alphonse Beauregard : *Les alternances* ; Maillet, Montréal. » »

Maurice Pelloutier : *Terre et ciel* ; Imp. Tourangelle, Tours.

Général de Piépape : *Légendes et poèmes* ; Imp. Champenoise, Langres. » »

Georges Vallières : *L'amoureuse chanson* ; Emile-Paul. » »

Léon Vérane : *Images au jardin* ; les Facettes. 5 »

M. Wandah : *Les envolées* ; Office de publicité, Bruxelles. » »

Politique

Justin Godard : *L'Albanie en 1921*. Préface de M. d'Estournelles de Constant. Illust. et cartes; Presses universitaires de France. 15 »

Questions militaires

Général Maitrot : *La prochaine guerre, son caractère scientifique*; Alcan. 5 »

Roman

C.-E. Curinier : *Fille de rien*. Préface de Paul Brulat; Cointier. 4 50

Edouard Estaunié : *L'appel de la route*; Perrin. 7 »

Victor Féli : *Le jardin du silence*; Bloud. 5 »

Joseph L'Hôpital : *Villevieille*; Bloud. 6 »

Jehanne d'Orliac : *Dans notre monde*, Férenczi. 6 75

P'Oterlet : *Affranchi-Palace*; P'Oterlet. 12 »

Noël Sabord : *Le buisson d'épines*; Grasset. 6 75

Sciences

A. Rutot : *Les grandes mutations intellectuelles de l'humanité*. 1re partie : *D'où venons-nous? Que sommes-nous?* 2e partie : *Où allons-nous*; Lamertin, Bruxelles. » »

Sociologie

Lucien Deslinières : *Notre doctrine* (Bibl. de la ligue pour la réforme économique et sociale); Au siège social. » »

Sports

Divers : *Les Jeux sur les cimes*, souvenirs sportifs, publiés par Alexandre Castell; Crès. 5 »

Théâtre

Claude Villiers : *Le bourgeois mal marié*, fantaisie en 2 actes, en vers. Préface de Nozière; Sirven. » »

Varia

Aimée Blech : *Les souffrances muettes*, essai sur l'évolution et la destinée de l'animal; Editions Rhéa. 4 50

Fernand Corcos : *L'art de parler en public*, avec une préface de Me Henri Robert et une lettre de J. Paul Boncour; Jouve. 7 50

L. Quaitoun : *L'élevage rationnel des portées*; L'Eleveur. 6 »

Voyages

W. Scott-Elliot : *L'histoire de l'Atlantide*. Avec 4 cartes. Traduit de l'anglais; Editions Rhéa. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Sur un buste de Molière disparu. — Un jugement allemand sur Molière. — Molière, Sainte-Beuve et la princesse Mathilde. — Du Brillat-Savarin inédit. — Guy de Maupassant a collaboré au « Château des Cœurs ». — L'Affaire Fualdès. — Cryptographie. — Un mot de Robert de Montesquiou. — Un procès littéraire. — La Foire internationale du Livre à Florence. — Le mystère de la « Marie-Céleste ». — Impressions parisiennes d'une actrice de cinéma allemande. — Contre la calvitie. — Errata. — Les femmes à l'Académie. — Gérontocratie académicienne. — Publications du « Mercure de France ».

Sur un buste de Molière disparu. — Molière ne fut pas de l'Académie Française. Un peu plus de cent ans après sa mort, l'illustre Compagnie en éprouva une certaine honte et chercha le moyen le plus

convenable de réparer cette injustice. D'Alembert était alors secrétaire perpétuel de l'Académie. Au nom de celle-ci, il demanda au sculpteur Houdon d'exécuter un buste de notre grand comique.

Ce buste fut offert à l'Académie qui l'accepta dans sa séance du lundi 23 novembre 1778.

cette séance, assistaient cinq académiciens. Sur la proposition du secrétaire perpétuel, ils promirent de chercher, chacun de son côté, une inscription convenable à faire graver sur le socle et de la soumettre au choix de l'Assemblée.

Le jeudi 26, ils se réunissaient à nouveau et Saurin, — un immortel bien oublié aujourd'hui, qui fut le prédécesseur de Condorcet et qui occupait alors le fauteuil qui est actuellement celui de M. Henri de Régnier, — proposa l'inscription suivante, qui fut aussitôt acceptée :

J.-B. POCQUELIN DE MOLIÈRE — 1778
Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Quand vint la Révolution, le couvent des Petits-Augustins, — aujourd'hui l'École des Beaux-Arts, — fut transformé d'abord en dépôt, plus tard, en Musée des Monuments Français. Là on réunit toutes les œuvres d'art disséminées dans les collections publiques ou privées, afin d'en assurer la conservation.

Alexandre Lenoir, qui en était le directeur, reçut ainsi de l'Institut le buste de Molière le 27 juillet 1799.

Dans le jardin du couvent, il avait eu l'idée d'élever un monument à la gloire des lettres françaises. Il y plaça les effigies de Molière, de Boileau, de La Fontaine et de Racine. Il sollicita, en même temps, que les cendres de La Fontaine et de Molière qui avaient été exhumées le 8 juillet 1792 et qui, depuis, étaient demeurées sans sépulture dans un grenier de la section de la Fontaine Montmartre, lui fussent confiées afin d'être déposées dans le monument qui serait devenu, ainsi, un objet de vénération et de pèlerinage.

En 1816, le buste de Molière provenant de l'Académie était toujours au Musée des Monuments Français, ainsi qu'on peut s'en assurer en consultant l'inventaire dressé à cette époque, où il figure sous le numéro 510.

Après cette date, on ne trouve plus trace de ce buste. Il n'est pas à l'Institut et il n'est pas possible de le retrouver nulle part ailleurs.

Il y a bien, dans le vestibule de la salle de spectacle du Château de Versailles, un plâtre de Molière par Houdon, inscrit dans le catalogue de Soulié, sous le numéro 228. Peut-être M. Gaston Brière, le distingué conservateur-adjoint du Musée, pourrait-il nous dire si ce n'est pas le buste provenant de l'Académie ?

Mais c'est là une hypothèse, car il n'est pas invraisemblable non plus,

comme nous le faisait remarquer M. Vitry, l'aimable conservateur du Musée du Louvre, que cette œuvre de Houdon ait été brisée, lors de la fermeture du Musée des Monuments français, à l'époque de la Restauration, quand, Houdon n'étant plus à la mode, ses œuvres étaient estimées de peu de valeur.

§

Un jugement allemand sur Molière. — Les journaux allemands, à l'occasion du tri-centenaire de Molière, n'ont pas manqué, comme ils l'avaient fait au sujet de Flaubert, de publier des feuilletons, bien renseignés, et sympathiques en général ; la plupart d'entre eux ne sont guère que de bons articles d'encyclopédie, ou font l'effet de leçons littéraires bien faites.

L'article développé de Franz Mugk (paru dans le supplément de la *Zeit* de Berlin, du 14 janvier et dont on va lire la conclusion) échappe plus aux généralités. Son auteur l'intitule : *Molière et nous*. Après avoir contesté que Molière soit un grand poète pour les Français, qui lui préfèrent, dit-il, Corneille, Racine ou Victor Hugo ; après lui avoir reproché de vouloir faire rire le public, de peindre des types généraux ; après avoir comparé Alceste (en qui palpite réellement le cœur douloureux du poète lui-même) à Don Quichotte, M. Mugk conclut ainsi :

Les littérateurs et les philosophes français ont osé prétendre, pendant la guerre, que l'Allemagne n'aurait pas sombré dans la barbarie de Bismarck et de Hindenburg, si elle s'était laissé guider par l'esprit de Molière et sa conception du monde ! L'Allemagne avait besoin pour son salut d'étudier Molière !

Ici les chemins se divisent. Molière n'est pas un poète éducateur du peuple, comme ce délicieux La Fontaine ! Bonaparte voulait, pour chauffer au maximum l'enthousiasme de ses troupes, faire représenter des tragédies de Corneille. Molière lui aurait aussi peu servi qu'à nous, et quand les Français nous engagent aujourd'hui à prendre Molière pour conseiller intellectuel et moral, ils ne font que montrer qu'ils veulent nous maintenir dans les bas-fonds de novembre et de l'impuissance noir-rouge-jaune, dans le marasme et la prose, dans le délire du papier-monnaie et des amusements.

En des temps de bonheur, de force et de satiété, nous pourrions peut-être souscrire au jugement de Gœthe sur Molière ; *aujourd'hui*, nous donnerons raison au véritable éducateur du peuple allemand, à notre Schiller, qui regrette de *ne pas* trouver en Molière ce qui confère la grandeur *nationale* à un véritable grand poète. Molière nous enseigne la connaissance de l'homme et une vision de la société, mais non une vision du *monde* et de Dieu. Molière nous fait rire, comme peu de grands écrivains peuvent le faire. Molière nous donne par là des moments d'affranchissement. Molière peut nous rendre prudents, mais non sages. Loin de nous la pensée de vouloir diminuer Molière aujourd'hui. Mais si la meute, hurlante, boulevardière, des Tartuffes et des gens affolés de richesses, se rue à la dévastation de l'Europe et de la civilisation humaine, l'auteur de l'*Avare* et de *Tartuffe* en est-il responsable ? Nous ne nous défendrons que d'une chose, c'est qu'on veuille nous présenter un art de Molière comme un modèle

poétique, et *une* morale de Molière comme une éthique allemande. Nous nous en tenons simplement aujourd'hui à notre Schiller ; le poète doit entraîner son public, si haut que la médiocrité ne puisse le suivre des yeux qu'avec un « désespoir infini » ! La poésie, dit Schiller dans *Pathetisches*, peut devenir pour l'homme ce que l'amour est au héros. Elle ne peut ni le conseiller, ni le seconder, ni travailler pour lui : mais elle peut en faire un *héros*, elle peut l'appeler à l'*action*, et l'armer de tout ce qu'il doit être, avec *force*. L'art comique de Molière n'est donc nullement, d'après Schiller, un aliment intellectuel pour notre peuple malade, car on n'améliorera rien en bafouant nos grands hommes politiques d'aujourd'hui dans le miroir de Molière. Il nous manque aujourd'hui l'impassible objectivité de Gœthe. Nous vivons une lutte désespérée pour notre existence allemande. Dans nos heures de délassement nous avons besoin de Beethoven, non des gavottes Louis XIV ; nous n'avons pas besoin du rire de Molière, mais du chant de l'épée de Schiller et de Kleist.

J.-G. P.

§

Molière, Sainte-Beuve et la princesse Mathilde. — On connaît la célèbre page de Sainte-Beuve sur Molière ; elle a été reproduite par tous les suppléments littéraires des quotidiens à l'occasion du tricentenaire :

Aimer Molière, c'est être assuré de ne pas aller donner dans l'admiration béate et sans limite pour une humanité qui s'idolâtre et qui oublie de quelle étoffe elle est faite... etc. Aimer et chérir Molière, c'est être antipathique à toute *manière* dans le langage... etc., etc.

Sait-on que cette étude avait particulièrement enthousiasmé la princesse Mathilde, laquelle pourtant prisait assez peu Molière et professait, d'accord en cela avec les Goncourt, que c'était le poète des bourgeois? Aussi, dans certaine lettre qu'elle adressa à ce sujet, le 14 juillet 1863, au sénateur P.-A. Lebrun (de l'Académie française), réserve-t-elle toutes les louanges au critique :

Quel charmant article sur Molière et ses œuvres de M. de Sainte-Beuve ! Je suis sûre, écrit-elle, que vous en avez été charmé. Il y a plus de jeunesse, de verdeur, de netteté que jamais dans cet esprit si perspicace et si vif...

§

Du Brillat-Savarin inédit. — Brillat-Savarin a laissé une œuvre inédite qui est menacée d'un triste sort. Le gastronome, pour distraire ses convives à la fin des repas célèbres qu'il leur offrait à Vieu en Valromay, composa quelques morceaux littéraires, plus exactement cinq nouvelles qui portent les titres : *Ma première chute, Le voyage à Arras, Ma culotte rouge, l'Inconnu* et *le Rêve*. Nous connaissons les quelques fragments de ces récits que M. Paul Tendret a pu copier, un jour qu'on lui avait confié les manuscrits. Ces passages suffisent pour juger la qualité de cette littérature. Ce sont de petits chefs-d'œuvre de grâce, de malice, de style mesuré, clair et ingénieux, de gaîté et d'aimable indul-

gence. C'est la grande tradition de Voltaire dans toute sa splendeur. Seulement, destinés à de vieux amis, ces contes sont évidemment de sujets assez osés. Pour cette raison, ces héritiers directs du magistrat-gastronome, qui détiennent aujourd'hui les manuscrits, se refusent à les publier et, m'a-t-on affirmé, s'apprêteraient même à les détruire ! C'est leur droit strict, mais c'est aussi un attentat contre la littérature française, car ces récits ont leur place évidente parmi ses plus charmants trésors. Que ne dorment-ils au moins à l'abri, dans les cartons de la Bibliothèque Nationale ! — M. R.

§

Guy de Maupassant a collaboré au « Château des Cœurs ». — Dans le chapitre VII de leur ouvrage si documenté sur Gustave Flaubert (*Autour de Flaubert*, Mercure de France), MM. René Descharmes et René Dumesnil ont fait l'historique du *Château des Cœurs*, cette féerie dont Flaubert avait conçu l'idée en 1862 et qui ne fut publiée, dans *la Vie moderne*, qu'en février 1880. Ils ont notamment confirmé les indications données par Maxime Ducamp et qui montrent que l'auteur de *Salammbô*, ne se sentant pas une connaissance infaillible de tous les trucs de métier que comporte l'art dramatique, avait demandé la collaboration de son ami le comte d'Osmoy, dont quelques comédies avaient réussi au Théâtre. En outre, il lui fallait un poète pour les couplets de rigueur et il avait songé naturellement à Louis Bouilhet. Mais ceux-ci, absorbés par d'autres travaux, ne tardèrent pas à se décharger sur lui de toute la besogne.

M. Georges Montorgueil nous apprend aujourd'hui, dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, qu'il y eut un troisième collaborateur, plus zélé : Guy de Maupassant.

Cette intéressante découverte littéraire est due à la communication d'une lettre inédite de Flaubert à Maupassant qui provient de la collection de M. Eugène Pitou. Le premier paragraphe de cette lettre est des plus probants : Flaubert y recommande à son ami de songer aux cinq ou six pièces de vers ou couplets qui doivent entrer dans *le Château des Cœurs*.

D'après M. Georges Montorgueil, les pièces écrites par Maupassant seraient les suivantes :

Au cinquième tableau, dans l'île de la Toilette, le chœur (*C'est le pays de la toilette,— C'est l'empire des affiquets...*) ; le couplet du grand couturier (*Silence, Silence, Silence,— C'est le Monarque qui s'avance...*); le chœur de la Cour (*Mortels que sa faveur inonde,— De l'un à l'autre bout du monde*) ; enfin, dans le tableau : La forêt périlleuse, le chœur des brises (*Réveillez-vous, arbres des bois, — Travaillez toutes à la fois — Forêts profondes...*)

§

L'Affaire Fualdès.

Paris, 15 janvier 1922.

Mon cher Directeur,

J'attendais les dénégations de M. Praviel. Il est, dit-il, « sûr d'avance » qu'il ne sera « guère embarrassé » pour répondre à mon livre *sur l'Affaire Fualdès*, mais non pas, — comme il l'écrit ingénument, — *contre son roman* à *lui*, qui ne mérite pas qu'on consacre, à le réfuter, tout un volume ! Je ne doutais pas de la belle assurance de ce félibre. Mais il y a réponse et réponse. A en juger par celle qu'il anticipe dans le *Mercure* de ce jour, je n'ai guère à en redouter la valeur probante, si l'on est d'accord, en bonne méthode historique, à situer celle-ci hors du domaine banal des affirmations sans fondement critique. Répondons, cependant, aux trois arguments actuels de l'auteur de *L'Assassinat de Monsieur Fualdès*, dans l'ordre où il les présente :

1° La Société des Gens de Lettres n'a « nullement » attribué le prix Jean Revel à son livre sur Fualdès. C'est tant pis pour ce dernier et tant mieux pour la Société. Mais les journaux avaient laissé entendre le contraire, à commencer par le *Petit Parisien* du samedi 26 novembre 1921 et l'on ne voit pas que M. Praviel ait rectifié alors ;

2° M. Marcel Prévost, en présentant le roman de M. Praviel aux lecteurs de sa Revue comme « un roman historique » conçu selon une « formule neuve », n'était-il pas victime de cette « très grande indulgence » dont parle M. Praviel lui-même ? Toujours est-il que, dans une récente interview, où il exprime ses « vœux professionnels » pour l'an 1922, il ne cite plus, parmi les romans dont il souhaite que soit continuée l'esthétique, que ceux qui vont « depuis le roman réaliste jusqu'au roman psychologique, en passant par le roman d'aventures », — ceux, en un mot, dont l'imagination fut « celle de Balzac, l'ancêtre de tous les romanciers français de notre époque, exception faite des fils spirituels de Victor Hugo et de ses émules ». Voir *l'Avenir* du mercredi 4 janvier ;

3° Quand M. Praviel se défend d'avoir, en écrivant *L'Assassinat de M. Fualdès*, obéi à d'autres considérations qu'à des considérations d'impartial historien, il s'abuse étrangement, à moins qu'il n'essaie d'abuser autrui. Il lui est, certes, aisé de prétendre que ce livre est « établi, en opposition avec tous les racontars, sur » ...ce qu'il appelle « le compte rendu officiel » et « les pièces authentiques » du procès (à ce propos, connaît-il, de ces dernières, autre chose que ce que lui en disait M. B. Combes de Patris et voudrait-il nous indiquer à quelle époque exactement il est allé les étudier aux *Archives Nationales*, où les noms des travailleurs sont enregistrés ?). En attendant, ce ne sont point seulement d' « absurdes bavards » qui nous ont félicité d'avoir eu le cou-

rage de nous élever contre les déformations tendancieuses que le livre de M. Praviel tente d'imposer à l'Affaire Fualdès. Parmi les gens *compétents* qui nous ont écrit, il en est du Nord et il en est du Midi. Entre ces derniers, nous signalerons M. Justin Grimaud, à Albi, dont la communication, volumineuse et contenant de précieux autographes, commence ainsi : « Monsieur, j'ai lu avec un vif plaisir votre critique des livres de MM. Praviel et Combes de Patris. C'était se moquer des gens... » Ce qui suit sera intégralement reproduit dans notre livre, car cet exposé de la pitoyable situation financière des assassins de Fualdès est d'une éloquence troublante. Parmi les témoignages qui nous sont venus de Paris même, le plus précieux émane de M. Pierre Figerou. Celui-ci nous a écrit, en effet, une lettre d'où nous détachons le passage suivant :

Amateur passionné de tout ce qui touche à l'histoire criminelle, — j'ai constitué en cette matière une bibliothèque dont j'ai la faiblesse d'être très fier, — votre article du *Mercure de France* m'intéresse énormément, d'abord en raison du document que vous produisez, ensuite parce que vous jugez dans le même esprit que moi le *roman* de M. Praviel...

Mais, non content de nous écrire, M. Pierre Figerou a eu le courage d'exprimer publiquement ses opinions de spécialiste de l'Affaire Fualdès. Il l'a fait sous la forme d'un très notable et très modéré article, publié par le journal susmentionné, *L'Avenir*, aussitôt après la mise en vente du *Mercure*, le mardi 2 janvier 1922 et dont nous avons déjà repris quelques-uns des arguments, dans un article par nous publié sur cette question, dans le journal de Bruxelles, *Le Soir*. Usant ici de notre droit légal de nous justifier des imputations du membre de l'*Action Française*, nous réimprimons au moins les passages principaux de ce travail, sa longueur nous interdisant malheureusement une réimpression intégrale :

Si le roman que M. Armand Praviel vient d'écrire sur l'Affaire Fualdès paraît avoir quelque succès auprès des romanciers et aussi d'une certaine catégorie de lecteurs, qui lui doivent de savoir maintenant que l'ancien Procureur Impérial de Rodez fut la victime en ce crime célèbre et non point l'assassin, il ne semble pas que ce volume ait trouvé un identique accueil chez ceux qui possèdent quelque lumière sur l'histoire criminelle en général et sur cette cause en particulier. M. Praviel a fait, en effet, un roman « historique » et cela suffit pour déplaire à ceux qui estiment que, — en pareille matière surtout, — l'Histoire est assez riche en imprévu, en mystère, en complications, en beautés de toutes sortes pour n'avoir point besoin de l'aumône de la fiction.

M. Praviel, tout en faisant un roman « historique », a mis tout en œuvre, — y compris son imagination, — pour essayer de démontrer que les procès Fualdès se terminèrent par une erreur judiciaire et que Bastide et Jausion furent injustement condamnés à mort et exécutés. Il s'agit donc d'un roman historique *à thèse*, et voilà bien une sorte d'ouvrage, ni chair ni poisson, guère qua-

lifié pour convaincre ceux qui ne cherchent la vérité que dans le contrôle des textes. Un historien sérieux n'étudiera pas dans Dumas père le règne de Louis XIII ; pas davantage les guerres carlistes d'Espagne au siècle dernier dans le *Pour Don Carlos* de M. Pierre Benoit. Mais, à côté de ceux qui reprochent à M. Armand Praviel d'avoir inutilement mêlé la vérité à la fiction, dans des conditions telles qu'on ne sait plus exactement où l'une finit et où l'autre commence, — et cela, dans le but d'innocenter deux hommes que, successivement, deux jurys différents reconnurent coupables des mêmes faits, — il en est d'autres qui se demandent si sa thèse et la partialité qu'il met à la défendre, ne lui furent point inspirées, ou imposées par ses opinions politiques... Ici, le débat sort du domaine de la littérature, s'il ne dépasse pas le cadre de l'histoire criminelle.

Evidemment, il ne fallait pas s'attendre à ce que les partisans de l'*Action Française* qui écrivent dans des journaux y avouassent naïvement que le livre de leur coreligionnaire avait pour but d'innocenter deux royalistes au détriment d'un franc-maçon. Cette façon d'écrire l'Histoire n'est pas dans leur manière et, encore que ce soit à un Daudet, — feu Ernest, — que l'on soit redevable du meilleur travail d'ensemble (avec Houssaye, au tome III de son *1815*) sur la *Terreur Blanche*, avons-nous lu, sans stupeur aucune, dans l'organe du Duc d'Orléans, le 1er janvier dernier, que, si la « critique du sieur Pitollet » était « troublée de passion politique », il n'en était pas de même de celle de l'ami Praviel. Mais revenons à l'article de M. Pierre Figerou, qui a le mérite de mettre au point la question Fualdès avec une impartialité d'historien véritable :

C'est tout au début de la Restauration, — continue-t-il donc, — alors qu'à certains de ses sujets, Louis XVIII paraissait *jacobin* ; alors que, dans le Centre et le Midi de la France surtout, les *ultras* poursuivaient, d'une haine implacable et que le crime n'effrayait point, bonapartistes, républicains et protestants : c'est le 19 mars 1817 que fut assassiné Fualdès. Or Fualdès avait été juré au Tribunal Révolutionnaire de Paris, en 1793, accusateur public au Tribunal Criminel de Rodez en 1798, juge audit Tribunal, et, enfin, Procureur Criminel près la Cour d'Assises de l'Aveyron, sous l'Empire. A la rentrée des Bourbons, il avait démissionné. On devine quelles étaient ses opinions politiques et la réputation qu'il en pouvait avoir. Quant aux assassins ? Il est permis de croire que le gigantesque hobereau Bastide était royaliste ; il est incontestable, en tous cas, que le clergé le défendit. Pour ce qui est de Jausion, pas de discussion possible. En 1793, bénévolement, il s'était enrôlé parmi les défenseurs de Lyon, révoltée contre la Convention. La ville prise, il fut fait prisonnier et, si on ne l'envoya pas à la guillotine, — à la guillotine qui devait pourtant mettre fin à ses jours vingt-quatre ans plus tard, — c'est qu'une maîtresse, maternelle, obtint sa grâce du paralytique Couthon en échange d'un remède contre la goutte...

M. Praviel déclare avoir commencé son travail en 1912. Nous permettra-t-il de lui apprendre que nous nous trouvons concorder sur ce

point, — le seul, — de l'origine de nos travaux sur l'Affaire Fualdès? En effet, c'est à la grande obligeance de M. Martin, originaire de l'Aveyron, et occupant à Nîmes un poste dans l'administration, que nous sommes redevable, par la communication qu'il nous fit du *Vieux Rodez* paru cette année-là chez Carrère, d'avoir songé à élucider l'Affaire Fualdès, à laquelle ce beau livre dédiait ses pages 339-343. Depuis, nous n'avons cessé de travailler à reconstituer la bibliographie, si copieuse, de cette Affaire, et nous croyons bien avoir lu la majorité de ce qui a vu le jour sur elle et être aussi en possession d'un matériel inédit considérable, la concernant. Et c'est parce que, au cours de ce pénible travail, nous avons acquis la preuve que la vérité sur l'Affaire Fualdès était contenue, pleine et entière, dans le matériel préexistant, que nous nous refusons à admettre que M. Praviel ait fait autre chose que de se documenter superficiellement sur elle. Sinon, ce serait sa bonne foi qui apparaîtrait directement en cause. Nous avions déjà le témoignage de M. De Serre, ministre de la Justice, dans le *Moniteur* de 1819, p. 854 ; nous pourrions ajouter que le grand Niebuhr, — il était, M. Praviel, d'origine *danoise* ! — a dit de De Serre que c'était « l'âme la plus pure de la terre et le cœur le plus aimable » (voir *Lebensnachrichten über B. G. Niebuhr*, t. II, pp. 218, 495, 510). Nous devrions, à cette affirmation effroyable du Garde des Sceaux dans le ministère Decazes, associer le *confirmatur* de Benjamin Constant, citant « comme établissant une chose qui ne pouvait plus désormais être contestée », la phrase de De Serre sur la culpabilité des ultras de l'Aveyron disputant « au glaive de la loi les accusés de l'assassinat de Fualdès »... Mais à quoi bon? M. Praviel connaît *toutes* les sources de l'Affaire; il a lu, par exemple, dans l'acte d'accusation d'Albi, ce passage, — qui réduit à néant l'objection faite à la noyade par ceux qui prétendent que l'assassinat de Fualdès ne fut pas un crime politique, — où il est dit qu'on « a recueilli le sang de Fualdès ; on veut feindre un suicide ; on tente de transporter les restes dans sa maison ; un nouvel obstacle se présente : le fidèle Etampes attend son maître ; la dame Fualdès veille aussi ; elle est assiégée de sombres pressentimens... Cependant, il faut prendre un parti : on transporte le cadavre sur les bords de l'Aveyron, on l'y précipite... » M. Praviel possède aussi, comme nous, le *calel*, la misérable lampe à huile, — sa faible lumière étant moindre que celle d'une petite lampe Pigeon, — dont était éclairée, comme toutes les pauvres demeures d'alors, la cuisine des Bancal, où eut lieu le crime et qui, en maintenant dans la pièce une demi-obscurité, permit à des participants du crime de rester inconnus ; comme le fait de *parler français* leur permit de n'être pas compris des misérables valets dont ils avaient loué les services, et qui n'entendaient, eux, que ce beau patois dont M. Praviel est le féru partisan... M. Praviel a, dans sa bi-

bliothèque, l'acte d'accusation d'un ultra de l'Aveyron, député de ce département, Clausel de Coussergues, contre le duc Decazes, à la page 111, *note* 1, de la *troisième édition* duquel on lit que Bastide et Jausion « avaient abandonné dès leur jeunesse leurs principes héréditaires; leur immoralité les avait rendus comme étrangers à leurs plus proches parents, et ils ont donné une nouvelle preuve de ce qu'on a vu tant de fois pendant notre Révolution : qu'il ne sert de rien d'être issu d'une bonne race, quand on a abandonné les bons principes ». (Voir : *Projet de la Proposition d'Accusation contre M. le duc Decazes, à soumettre à la Chambre de 1820*, trois. éd. augmentée, Paris, 1820.) M. Praviel sait tout cela et bien d'autres choses encore. Et cependant il croit ferme que Bastide et Jausion sont des martyrs. Le pauvre homme... !

En vous priant, moi aussi, d'insérer cette lettre, je vous offre, à mon tour, mon cher Directeur, l'expression de mes sentiments entièrement dévoués.

CAMILLE PITOLLET.

§

Cryptographie.

Paris, le 15 janvier 1922.

Monsieur le Directeur,

Le n° 566 du *Mercure de France* contient un article intitulé « *Cryptographie* », dans lequel le signataire (Dr Max-Albert Legrand), qui paraît peu documenté sur les travaux cryptographiques qui ont précédé ses propres études, recommande l'emploi d'un alphabet spécial (*Krypt*), composé de cent éléments (lettres simples, lettres redoublées, polygrammes les plus fréquents), à chacun desquels on affecte un groupe de deux chiffres (de 00 à 99), l'équivalence entre les cent éléments de l'alphabet et les cent groupes de deux chiffres pouvant varier d'après une loi dépendant d'une combinaison arithmétique convenue entre les correspondants.

Cette idée n'est pas nouvelle : elle n'assure aucune sécurité dès qu'on dispose de quelques centaines de groupes de deux chiffres résultant de chiffrements effectués avec le même alphabet.

Dans la pratique, le système précité est réalisé sous la forme d'un tableau carré de cent cases comprenant dix lignes et dix colonnes de dix cases chacune, numérotées respectivement par les dix chiffres 0, 1, 2,..... 9. Les lettres et polygrammes les plus fréquents sont répartis dans les cases du tableau dans un ordre convenu et chaque case est chiffrée par ses coordonnées : numéro de la ligne, suivi du numéro de la colonne (ou inversement).

Quant au *maquillage* auquel il est fait allusion (et qui est généralement appelé *surchiffrement*), il ne peut que comporter une transformation complémentaire, substitution ou transformation, ou une combinaison de ces deux opérations qui constituent la base de la cryptographie.

Il est indéniable que la sécurité peut en être sensiblement accrue.

Mais il est douteux, étant donné le grand nombre de systèmes de ce genre précédemment utilisés ou proposés, que la solution envisagée par le Dr Legrand constitue une innovation.

Le procédé additionnel, qui fait l'objet de l'appendice de l'opuscule « Krypt » et qui consiste à répartir, suivant une loi numérique convenue, les mots successifs du texte secret dans un texte clair destiné à le masquer, ne constitue pas davantage une innovation, surtout sous la forme employée dans l'exemple donné où la clef numérique 2. 5. 10. 1. 8. 7. 9 n'est autre que la date : 25 octobre 1879.

Il est à remarquer que ce procédé est notamment décrit dans un ouvrage publié en 1641 sous le titre : MERCURY *or the secret and swift Messenger*.

Veuillez agréer, etc. H. C.

§

Un mot de Robert de Montesquiou. — Ceci remonte à l'époque où le poète des *Hortensias bleus* donnait, au Pavillon des Muses, d'incomparables fêtes.

La rédactrice d'un courrier de mondanités dans un grand quotidien, Mme X.., qui signait « Princesse de R. », simplement, avait annoncé l'une de ces fêtes, puis, un mauvais plaisant s'étant amusé à lui envoyer un billet, faussement signé Montesquiou, décommandant la soirée, elle avait inséré une note avisant les invités de ce contretemps.

Personne ne se rendit donc, ce soir-là, chez Robert de Montesquiou, lequel, très mécontent, écrivit une lettre fort dure au directeur du journal.

Celui-ci jugea que sa collaboratrice devait aller présenter des excuses au poète irrité.

Mme X.., une fois en présence de Robert de Montesquiou, ne crut pouvoir faire mieux que de lui montrer la lettre qu'elle avait reçue.

Robert de Montesquiou se contenta de lire, de sa voix aiguë, la suscription de l'enveloppe :

« A Madame la Princesse de R... »

Puis dédaignant de prendre connaissance du contenu de ce pli, il dit avec commisération :

« Ah ! Madame, si vous avez cru *aussi* le reste... »

§

Un procès littéraire. — Lord Alfred Douglas, qui est né en 1870 et qui est le fils du marquis de Queensberry, appartient à plus d'un titre à la littérature. Il est l'auteur de la *Cité de l'Ame*, de *Sonnets* et, surtout, il fut l'ami d'Oscar Wilde.

Un journal anglais, *London Evening News*, annonça faussement, il y a quelques mois, la mort de lord Alfred Douglas. Dans la notice

nécrologique qu'il lui consacra, le journal le représentait comme un dégénéré et rappelait, en même temps, les relations « spéciales » qu'il avait eues avec Oscar Wilde.

Devant les juges, lord Alfred Douglas appela l'éditeur du *London Evening News* et lui demanda des dommages et intérêts, — non pour avoir annoncé sa mort, non pour avoir rappelé son passé, — mais pour n'avoir pas, en même temps, rendu justice à l'existence vertueuse qui fut la sienne au cours des vingt dernières années.

Son avocat fit remarquer que toute personne, non avertie, qui d'aventure aurait lu cette notice nécrologique, n'aurait pas manqué de croire que lord Alfred Douglas avait conservé les vices qui marquèrent sa jeunesse.

Le juge, M. Horridge, convint que rien n'était plus déplorable que la conduite de lord Alfred Douglas jusqu'en 1900. « Sa liaison avec Oscar Wilde, a-t-il dit notamment, est un des maux les plus terribles dont il ait eu à souffrir. Les lettres qu'ils échangèrent sont dégoûtantes et répugnantes », et le juge regretta, en même temps, que cette correspondance fût écrite par Oscar Wilde « avec des expressions poétiques d'une beauté honteuse »; il n'en conclut pas moins contre les *London Evening News*.

Le jury adopta cette manière de voir, le journal fut condamné à 1.000 livres d'amende et le président, au nom des jurés, émit le vœu que la correspondance Wilde-Douglas fût détruite.

Ce jugement revient donc, en quelque sorte, à une nouvelle condamnation de l'auteur du *De Profundis*. — L. DX.

§

La Foire Internationale du Livre à Florence. — Notre ami, M. Giuseppe Fumagalli, ancien Bibliothécaire et Directeur de la Bibliothèque de Bologne, auteur de l'ouvrage bien connu : *Chi l'ha detto ?* dont la VIIe édition refondue vient de paraître à Milan chez l'éditeur Hoepli, nous prie d'annoncer dans le *Mercure* que, sous un patronage officiel, s'ouvrira à Florence, au printemps prochain, une Foire Internationale du Livre, ayant pour but de promouvoir entre les diverses nations la connaissance réciproque et directe de leurs industries du livre, et aussi de favoriser le commerce international de la librairie, si handicapé actuellement par le change, les moyens de transport lents et défectueux, etc. Elle tendra aussi à restituer ses caractères nationaux à l'art de la typographie et de la décoration du livre, grâce à la confrontation directe, que rend seule possible une exposition internationale de cette nature. La Foire de Florence sera divisée en différentes sections : I, Livres modernes ; II, Livres anciens ; III, Illustrations et décorations du livre ; IV, Exposition spéciale de photographies ; V, Exposition d'affiches ; VI, le Livre en tant qu'agent de culture populaire ; VII, le Livre en

tant que dépendant des arts graphiques. — Un article inséré dans l'*Almanacco Italiano* pour 1922, publication de l'éditeur Bemporad, contient tous détails sur l'Exposition et l'on pourra, au surplus, s'adresser pour plus amples renseignements aux Bureaux du Comité, Via Cavour, n° 20, à Florence. M. Fumagalli, qui en est le Directeur, nous a écrit, à la date du 27 décembre, que l'on espérait bien voir la France participer amplement à l'Exposition. D'ailleurs, si nos renseignements sont exacts, il vient de se constituer à Paris un Comité spécial, qu'appuient la Chambre de Commerce Italienne et l'Attaché Commercial à l'Ambassade d'Italie. D'autre part, le journal de M. Luigi Campolonghi, qui a remplacé son *Don Quichotte*, mort en août dernier, pourra être consulté avec fruit pour tout ce qui a trait à cette *Fiera Internazionale del Libro*. — C. P.

§

Le mystère de la « Marie-Céleste ». — Nous avons reçu les deux lettres suivantes :

Paris, le 11 janvier 1922.

Monsieur le Directeur,

Je viens de m'assurer que les récits ayant trait au mystère de la « Marie-Céleste » ont paru dans les numéros de juillet et de novembre 1913 du *Strand Magazine*, maintenant épuisés. Cet éloignement et la guerre qui a encore allongé le temps peuvent vous expliquer le flou de mes souvenirs (1).

Veuillez agréer, etc. A. P.

Paris, le 12 janvier 1922.

Monsieur le Directeur,

Dans sa lettre, publiée par le *Mercure* du 1er janvier, et mettant en doute l'explication donnée, dans le numéro du 1er septembre 1920, de la disparition de l'équipage de la « Marie-Céleste », M. de Bellabre demande la source des informations de votre correspondant. Je ne sais si ce dernier a déjà répondu à cette invitation : Voici quelques renseignements de nature à satisfaire peut-être les doutes du signataire.

Le *Strand Magazine* a publié tout au long, dans le numéro de novembre 1913, le récit de la disparition de l'équipage de la « Marie-Céleste ». La revue anglaise commence par rappeler les constatations faites par le consul des Etats-Unis à Gibraltar lors de l'arrivée dans ce port du navire remorqué par le « Dei Gratia ». Elle indique ensuite que le récit qu'elle publie lui a été envoyé par M. A. Howard Linford, directeur du Peterborough Lodge, la principale école préparatoire de Hampstead.

La revue donne la lettre d'envoi de M. Linford. On y voit qu'un vieux domestique de l'école, Abel Fosdyk, remit, à son lit de mort, à M. Linford, divers papiers, dont quelques-uns, disait le mourant, se rapportaient à [la] Marie-Céleste. M. Linford avait relégué ces papiers dans un coin et c'est en lisant, dans un numéro précédent du *Strand*, les hypothèses proposées pour la solution du

(1) Errata : Tome CLII, page 576, ligne 6, lire : « Vers les « Açores » au lieu de : « Dans les leçons » ; ligne 14-15, lire : « Angleterre » au lieu de « Argentine »

mystère, par différents auteurs, que le souvenir lui en revint. Il ouvrit le paquet et, dans les mémoires de Fosdyk, il trouva le récit du bain involontaire de l'équipage suivi de la mort des naufragés, auxquels survécut seul Fosdyk dans des circonstances qu'il précise.

Suit enfin le récit d'Abel Fosdyk copié sur son manuscrit.

Veuillez agréer, etc.

GEORGES GUÉRIN.

§

Impressions parisiennes d'une actrice de cinéma allemande. — La pangermaniste *Gazette universelle allemande* a publié récemment une lettre d'une actrice de cinéma, Mme Ellen Richter, « la première Allemande filmée à Paris depuis la guerre », qui a traversé la France et visité Paris, au retour d'une expédition en Afrique. Le ton des observations, fort bienveillantes pour nous, de Mme Richter, contraste singulièrement avec celui des articles politiques du journal qui les a accueillies, et cela les rend d'autant plus intéressantes. En voici la partie essentielle :

Notre expédition revenait du Nord de l'Afrique. A Madrid, tous nos amis se demandaient si nous réussirions à obtenir un passeport pour la France, d'autant plus que le consul d'Italie à Berlin avait refusé formellement tout passeport pour prise de films. Mais, à notre joie, le consul de France nous accorda sans difficulté les passeports, avec autorisation de traverser Paris ; et il se montra aussi conciliant que son collègue de Gênes, qui nous avait donné sans explication des passeports pour Marseille, et même, nous les avait fait expédier après la fermeture de ses bureaux, afin de ne pas retarder notre départ.

Néanmoins notre expédition cinématographique n'était pas sans appréhension en mettant le pied sur le sol parisien. N'avions-nous pas entendu dire que les Allemands étaient insultés dans les rues par les chauvins, et ne savait-on pas que la presse du boulevard attaquait tout ce qui est allemand ?

Pendant notre voyage dans le Midi, nous fûmes traités avec la plus grande amabilité, non seulement dans les hôtels et restaurants, mais par tout le monde. Mais à Paris, l'amabilité qu'on nous témoigna dépassa toute attente. Nous commençâmes nos prises au quai d'Orsay, et nous continuâmes dans tout Paris, notamment à Notre-Dame, à l'Arc de Triomphe, place de la Concorde, au Louvre, à la tour Eiffel, et dans bien d'autres endroits. La population se montrait absolument calme. Au début, nous essayâmes de parler en français entre nous ; mais dans la chaleur de notre conversation, un mot allemand nous échappait, et personne autour de nous n'y faisait attention ; si bien que, pour simplifier notre travail, nous nous mîmes à régler toutes nos scènes en allemand.

Le chauffeur du taxi qui transportait nos appareils parla avec mon mari et lui demanda textuellement si, lui aussi, il avait été dans la m.... (il voulait dire la guerre). Sur une réponse affirmative, il répartit en riant que lui et tous ses amis étaient bien contents que cette histoire fût finie. Partout, à l'hôtel, au restaurant, pendant que nous tournions, en chemin de fer, nous entendîmes la même chose.

On nous accorda avec bienveillance toutes les autorisations de photographier les monuments publics, et même de prendre des scènes en chemin de fer, ce que

les sociétés cinématographiques obtiennent très difficilement en Allemagne. En chemin de fer, des voyageurs mirent plusieurs fois la conversation sur la politique, dont, naturellement, nous ne parlâmes qu'avec la plus grande réserve.

Le premier versement allemand en or eut lieu pendant notre séjour. Nous avions rendez-vous, le soir, avec un homme d'affaires français, et nous vînmes à parler de cet événement. Il nous dit que nous, qui venions de traverser la France, avions dû voir que tout le Midi, plus des trois quarts du pays, ne possèdent pas d'industrie, et que ce sont précisément les régions industrielles qui ont souffert de la guerre. Il nous dit:

— Chez vous, dans la province rhénane, dans la Ruhr et en Westphalie, toutes les usines sont en activité. L'Allemagne travaille de toutes ses forces, et elle a déjà un très gros chiffre d'exportations; tandis que, chez nous, toutes les industries ont été détruites, et notre pays a été appauvri. Mais, malgré d'importants versements d'indemnités, nous ne pouvons penser, avant un temps qu'on ne peut prévoir, à faire concurrence à l'Allemagne sur le terrain industriel, et si vous considérez que notre change est bien plus bas que celui de nos voisins d'Espagne, vous aurez la preuve que la France peut être victorieuse en apparence, mais qu'en réalité, elle a plus souffert de la guerre que l'Allemagne.

Nous nous sommes efforcés, conclut la correspondante de la *Gazette*, de faire montre envers tous de la plus grande affabilité et d'éviter toute discussion inutile ou déplacée. Nous avons ainsi réussi à faire notre travail sans aucun trouble, et nous pourrons montrer au public allemand des tableaux du Paris d'aujourd'hui.

Souhaitons que ces films rapportés de France par Mme Richter donnent au public allemand une idée un peu plus exacte de la vie de chez nous que ne le font d'ordinaire les déclamations furibondes des journaux pangermanistes tels que la *Gazette universelle allemande*.

J.-G. PROD'HOMME.

§

Contre la calvitie. — Un nombre incalculable de remèdes ont été préconisés contre la calvitie; mais ils ne semblent pas avoir eu pour effet de diminuer le nombre des chauves. Le procédé que vient d'inventer un Américain sera-t-il plus efficace ?

Cet inventeur, nous dit le *Rhin Français*, a conçu un appareil consistant en un tube, dans lequel se meut une aiguille électrique creuse et d'une extrême finesse, dans laquelle est préalablement inséré un cheveu désinfecté avec son bulbe.

L'aiguille perfore le cuir chevelu et y introduit le cheveu. C'est, en somme, perfectionnée, la méthode employée de temps immémorial, en agriculture, pour planter les salades et les choux.

S'il faut en croire l'inventeur, il aurait obtenu des résultats positifs et serait en mesure de planter cent cheveux à l'heure.

Six chauves de New-York, dont le crâne est absolument dénudé, ont donné leur consentement pour être soumis à une expérience minutieusement contrôlée.

§

Errata. — Dans la chronique des théâtres du dernier numéro, lire p. 469, dans la citation de M. Alfred Savoir d'un mot de Tristan Bernard : « Surprendre par ce que l'on *attend* », et non *entend*. Et à la signature, lire *Henri* Béraud, et non *Louis* Béraud.

§

Les femmes à l'Académie. — Mme la comtesse de Noailles a été élue et vient d'être reçue membre de l'Académie de Belgique. On est plus galant en Belgique qu'en France, car on sait que, dans le pays de Mme de Sévigné, les femmes ne peuvent pas faire partie de l'Académie Française.

La question de l'admission des femmes à l'Académie ne date pas d'aujourd'hui. En 1862, Charles Monselet en disait un mot dans une chronique en vers, parue d'abord dans le *Figaro* sous le titre des *Immortels* et publiée ensuite dans un volume chez Michel Lévy frères, dont la deuxième édition porte la date 1865.

Il s'agissait, à l'Académie Française, de l'élection qui devait donner un successeur à l'auteur de *Michel et Christine.*

Etaient sur les rangs : Edouard Mazères, Camille Doucet, Joseph Autran, Cuvillier-Fleury, Octave Feuillet et l'abbé Gratry.

Pendant que l'on scrutinait, surtout sur les noms de Doucet et Autran, Monselet fait tenir ce dialogue à des Académiciens :

VICTOR DE LAPRADE (*à M. Patin*).

... Oui, mon cher,
Un article excellent dans le *Temps* d'avant-hier.
On veut qu'à l'Institut nous accordions des places
Aux femmes de talent.

M. PATIN

Fauteuils, voilez vos faces !..

M. DE SACY

Un semblable projet doit plaire à Legouvé.

M. LEGOUVÉ

En effet, autrefois, mon père l'a rêvé,
Par les femmes toujours notre âme fut ravie.
Elles jonchent de fleurs le chemin de la vie,
Et mêlent sur nos fronts, dans leurs yeux ingénus,
Aux lauriers d'Apollon les myrtes de Vénus.

M. AMPÈRE

Soit, mais qu'à George Sand nous ouvrions nos portes,
Vous verrez des bas-bleus s'avancer les cohortes,
Et Madame Ancelot, et la comtesse Dash...

Et pendant ce temps douze tours de scrutin se succèdent, qui donnent le même nombre de voix à Doucet et à Autran. — .

§

Gérontocratie académicienne. — Si l'on prend les dates de naissance des huit académiciens nommés dans le testament d'Edmond de Goncourt :

Alphonse Daudet (1840), Huysmans et Mirbeau (1848), Hennique (1852), Geffroy (1855), Rosny aîné (1856), Rosny jeune (1859), Paul Margueritte (1890),

l'année moyenne de leurs naissances est 1853. En 1896, date de la mort de Goncourt, leur âge moyen était de 43 ans.

Par l'élection des deux membres complémentaires et le remplacement des disparus (A. Daudet, Huysmans, Mirbeau et Paul Margueritte), les nouveaux membres :

Bergerat (1845), Céard (1851), Bourges (1852), Descaves (1861), Ajalbert (1863), Léon Daudet (1868), ont peu fait varier l'année moyenne de naissance, seulement de 1853 à 1856. L'âge actuel moyen de l'académicien Goncourt est donc de 66 ans. Est-ce que E. de Goncourt ne le trouverait pas trop élevé pour le rôle qu'il lui a assigné de juger les jeunes écrivains ?

L'année moyenne de naissance des 38 académiciens français de 1922 est 1854, l'âge moyen est 68 ans ; mais si l'on ne prend que les académiciens qui paraissent aux jours de vote, il s'abaisse bien au-dessous de celui de leurs confrères Goncourt.

Où est donc la jeune Académie ? — A. DE V.

§

Publications du « Mercure de France ».

PAGES CHOISIES de Remy de Gourmont, avec un portrait et 4 pages autographes. Préface de Marcel Coulon. Vol. in-8 écu, 10 francs. Il a été tiré 110 ex. sur vergé pur fil, numérotés de 1 à 110, à 25 francs.

RELIQUES (*Rimbaud mourant. Mon frère Arthur. Le Dernier Voyage de Rimbaud. Rimbaud catholique. Dans les Remous de la Bataille* (*passages censurés*), par Isabelle Rimbaud, avec un portrait d'Isabelle Rimbaud d'après le tableau du Musée du Luxembourg. Vol. in-16, 6 fr.50. La première édition a été tirée à 550 ex. sur vergé pur fil, savoir : 525 ex. numérotés de 40 à 564, à 12 fr., 25 ex. marqués de A à Z (hors commerce). Il a été tiré et numéroté à la presse 39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 25 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CLIII

—

N° 565. — 1er JANVIER

N° 566. — 15 JANVIER

N° 567. — 1er FÉVRIER

Art et décoration



REVUE MENSUELLE
D'ART MODERNE

LA ROSE ✝ CROIX

Revue Mensuelle Synthétique des Sciences d'Hermès

Organe de la Société Alchimique de France (XXIV[e] année)

DIRECTION et ADMINISTRATION: 9, rue Saint-Jean, DOUAI (Nord)

ABONNEMENT : **12** francs par an. — PRIX DU NUMÉRO ; **1 fr. 50**

M. JOLLIVET-CASTELOT, Président de la Société Alchimique de France a repris, sous le titre de la **ROSE † CROIX** et sous un format actuellement très modeste, la publication de sa revue interrompue à la guerre.

Le public éclairé et les disciples de l'Hermétisme lui feront le même accueil favorable qu'ils réservèrent jadis à *L'Hyperchimie*, à *Rosa Alchimica* et aux *Nouveaux Horizons*.

LA ROSE † CROIX, en effet, vient à son heure. Elle s'attache à réaliser l'œuvre de synthèse religieuse, scientifique et sociologique, plus urgente que jamais aujourd'hui. Héritière de la doctrine traditionnelle que les frères illuminés de la Confrérie de la Rose † Croix reçurent et transmirent fidèlement, elle a pour but de répandre les connaissances mystérieuses qui découlent des principes immuables constituant la Méthode Occulte.

Groupant les meilleurs écrivains actuels dont la compétence est indiscutable en hermétisme, en alchimie, en astrologie, en médecine spagyrique, en psychologie : M. SAGE, H. DELOSERAIE, D[r] Em. DELOBEL, D[r] ELIAS, Achille DELÈVE, G. MEUNIER, L. GASTIN, Porte du TRAIT DES AGES, etc... **LA ROSE † CROIX** lutte pour le triomphe de l'*Unité* dans la conscience, dans la religion, dans le savoir et dans le monde, Unité génitrice du Royaume de Dieu dont Jésus, le Christ, est l'éternel Messie.

(*Adresser toute correspondance et le montant des abonnements à* M. JOLLIVET-CASTELOT, *19, rue Saint-Jean, à DOUAI* (Nord).

On n'envoie pas de numéro spécimen.

Principaux Ouvrages de JOLLIVET-CASTELOT

En vente chez CHACORNAC, Bibliothèque Chacornac,
11, Quai Saint-Michel, PARIS (V[e])

La Vie et l'Ame de la Matière. — Comment on devient Alchimiste. — La Science Alchimique. — Nouveaux Evangiles. — Le Livre du Trépas et de la Renaissance. — La Médecine Spagyrique. — Croquis Scientifiques et Philosophiques. — Sociologie et Fouriérisme. — Natura Mystica ou le Jardin de la Fée Viviane. — Au Carmel (*roman mystique. Vie intime des Carmélites d'après documents secrets*). **— Le Destin ou les Fils d'Hermès** (*Histoire réaliste d'un adepte*). **— Les Sciences Maudites. — La Synthèse de l'Or. — Bréviaire Alchimique** (*Lettres d'August Strindberg à Jollivet-Castelot*).

Le 1er et le 16 du mois

LE CRAPOUILLOT

Revue Parisienne Illustrée

Directeur : JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

Est un organe jeune, vivant, combatif : Ancien journal de tranchée, le Crapouillot a su, en deux ans, conquérir Paris avec une formule de revue absolument originale :

Le Crapouillot publie, tous les quinze jours, une copieuse livraison illustrée comprenant une nouvelle ou un chapitre de roman, des poèmes, des articles de fond sur l'Art, les Lettres, le Théâtre, le Cinéma, et l'analyse de toutes les expositions, de tous les livres, de toutes les pièces et films qui font sensation à Paris.

Toute personne cultivée qui veut suivre le mouvement artistique et littéraire, « se tenir à la page », **DOIT** s'abonner à cette revue et posséder dans sa bibliothèque sa collection complète d'une haute valeur documentaire.

LE CRAPOUILLOT

A RÉUNI DANS SA COLLABORATION

L'ÉLITE D'UNE GÉNÉRATION

D'ÉCRIVAINS

Alexandre Arnoux (***l'auteur « d'Indice 33 »**, Prix de la Renaissance*), Roland Dorgelès (***« Les Croix de bois »**, prix Vie Heureuse*), Jean Bernier (***« La Percée »**, prix Clarté*), Paul Reboux (***les Drapeaux***), Jean Galtier-Boissière (***Loin de la Rifflette***), Francis Carco (***L'Equipe***), Pierre Mac-Orlan (***La Cavalière Elsa***), Louis-Léon Martin (***Tuvache***), Jean-Louis Vaudoyer (***Le dernier rendez-vous***), Emile Henriot (***Les Temps innocents***), Henri Béraud (***Le Vitriol de Lune***), Jules Mauris (***Alfred Rautare***), Marcel Berger (***Les Dieux tremblent***), André Obey (***L'Enfant inquiet***), André Salmon (***Tendres Canailles***), René Bizet (***La sirène hurle***), André Warnod (***Petites histoires du temps de guerre***), Claude-Roger Marx (***Les deux Amis***), Gaston Picard (***La Confession du chat***), René Kerdyk (***Mon ami Pax***), etc.

En dehors de ses livraisons littéraires le " Crapouillot ", la plus vivante des revues parisiennes illustrées, s'est fait connaître par ses célèbres NUMÉROS SPÉCIAUX dont certains : « Le Crapouillot-pastiche », « Le Crapouillot de l'An 3000 », « Le Cinéma », « La Mode », « La Gastronomie » *ont obtenu d'énormes succès de librairie. Tout nouvel abonné qui souscrit à la collection de paix reçoit toutes ces remarquables livraisons ainsi que les numéros spéciaux des SALONS, très recherchés des amateurs pour leurs nombreuses reproductions. Le* Crapouillot *prépare, sur le* « Salon des Indépendants », *un numéro sensationnel qui paraîtra fin janvier.*

LE CRAPOUILLOT** : 3, place de la Sorbonne, **PARIS

Abonnement d'un an (24 nos à **1** fr. **50** et spéciaux à **3** et **5** fr.)

France : **30** francs. — *Etranger :* **35** francs.

ABONNEMENT (*du 1er janvier 1922*) **AVEC ENVOI DE LA COLLECTION COMPLÈTE DE PAIX (62 nos PARUS)**.......... **100 fr.**

ABONNEMENT DE LECTURE

« ... Quelqu'un qui veut se tenir au courant de ce qui s'écrit et qui n'a pas les moyens d'acheter chaque matin les deux ou trois livres nouveaux qui arrivent chez son libraire régulièrement, pourra grâce au cabinet de lecture, faire à peu de frais un voyage à travers la jeune production. »

Georges Oudard.
(*L'Opinion.*)



« ... Si j'avais là, sous la main mon Jean-Jacques, je vous citerais ce passage des Confessions *où il narre qu'il vendit ses hardes pour payer son abonnement au cabinet de lecture... »*

Charles-Henry Hirsch.

« ... Le cabinet de lecture poussiéreux et ridicule n'existe plus guère que dans les romans feuilletons. Il est devenu un " poncif "... »

Georges Le Cardonnel.

L'ancien volume à 3 fr. 50 se vendant actuellement entre 5 fr. 75 et 7 fr. 50, le public, mal informé, a fait sienne cette légende : **le livre cher**. Or, de tous les objets dont le prix a été augmenté depuis la guerre — dans des proportions connues de chacun — le livre est celui qui, de beaucoup, a subi **la moindre hausse**, et la vérité est que nos éditeurs se sont ingéniés à maintenir le livre au **plus bas prix possible**. M. A. Vallette a d'ailleurs écrit, sur cette question, pour les lecteurs du *Mercure*, des articles qui font autorité.

Mais précisément parce que la vie est chère et difficile à satisfaire dans ses besoins primordiaux, le prix des livres, bien que tout à fait justifié, n'en demeure pas moins trop élevé pour de nombreux lecteurs. D'autres, qui en auraient les moyens, hésitent à acheter, avant de les avoir lus, tous les volumes nouveaux. C'est à l'intention des uns et des autres que nous avons créé nos librairies-bibliothèques et institué nos abonnements de lecture. Dès maintenant

QUATRE BIBLIOTHÈQUES

contenant chacune plusieurs milliers de volumes
sont à la disposition des lecteurs :

8, RUE DUPUYTREN, PARIS VIe
MÉTRO : ODÉON

2, RUE BELLONI, PARIS XVe
MÉTRO : PASTEUR

9, RUE SAUSSIER-LEROY, PARIS XVIIe
MÉTRO : LES TERNES

84, RUE LAMARCK, PARIS XVIIIe
NORD-SUD : LAMARCK

Afin de restreindre le plus possible nos **frais généraux** — grave problème auquel est lié l'intérêt immédiat des abonnés — nous avons fondé nos librairies-bibliothèques dans des locaux modestes mais pratiques, bien éclairés, agencés avec une sobre élégance et dignes en tous points du respect que nous avons pour les livres.

VOIR CI-CONTRE

LIBRAIRIE GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84



BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Sous ce titre seront indiqués chaque mois, dans ces feuilles, les ouvrages qui, à divers titre, nous paraîtront dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. ANTOINE ALBALAT. Comment il ne faut pas écrire .. .. 7 fr.
2. ALMANACH DE L'ACTION FRANÇAISE. Prix .. .. 3 fr.
3. JEAN BERTHEROY. Les pierres qu'on brise .. .. 7 fr.
4. LOUIS BERTRAND. Flaubert à Paris ou le mort vivant (les Cahiers verts). Prix .. .. 6 fr.
5. PIERRE BENOIT. Le voyage de l'Isabella au centre de la terre. Broché : 32 fr. Relié .. .. 40 fr.
6. HENRI BERAUD. Le vitriol de lune. 6.75
7. CH. BIGOT. Gloires et souvenirs militaires. Broché : 20 fr. Relié.. 30 fr.
8. BOMBONNEL. Bombonnel, le tueur de panthères. Broché : 2.50. Relié. 3.25
9. IVAN BOUNINE. Le monsieur de San Francisco 5.50
10. PAUL-ÉMILE CADILHAC. L'héroïque. 8.75
11. JACQUES CHARDONNE. L'épithalame. Prix 11.50
12. CH. CHASSE. Sous le masque de Jarry. Prix .. .. 6 fr.
13. B. CREMIEUX. Le premier de la classe. Prix 6.75
14. VICTOR CYRIL. L'amour avait raison. Prix .. .. 7 fr.
15. ÉLIE DAUTRIN. Un coquin.. .. 4 fr.
16. FAGUS. La guirlande à l'épousée. 7.50
17. FARRÈRE. L'extraordinaire aventure d'Achmet Pacha Djemaleddine. 7 fr.
18. ARNOULD GALOPIN. Un poilu de 12 ans. Prix .. .. 12 fr.
19. Comte DE GOBINEAU. Souvenirs de Voyage 6.75
20. PAUL GSELL. Firmin Gémier.. 2 fr.
21. LOUIS HÉMON. Maria Chapdelaine. 6.50
22. Lettres de Joubert à Madame de Vintimille publiées par A. Beaunier. Sur vélin .. .. 20 fr.
23. RUDYARD KIPLING. Lettres de voyage. Prix .. .. 9 fr.
24. TRISTAN KLINGSOR. Humoresques poèmes 7.50
25. ANDRÉAS LATZKO. Les hommes accusent. Traduit de l'allemand par Magdeleine Marx .. .. 7 fr.
26. MAURICE LE GRAY. Badda, fille Berbère. Prix .. .. 7 fr.
27. GEORGES LENOTRE. Histoires étranges qui sont arrivées.. .. .. 4 fr.
28. LOUIS LETELLIER. Louis Bouilhet, sa vie et ses œuvres.. .. .. 7.50
29. HENRY LYONNET. Les premières de Molière .. .. 7 fr.
30. J.-H. LOUWYCK. Un homme tendre. Prix 6.75
31. M. MAETERLINCK. Les fiançailles. Sur Japon : 150 fr. Sur Hollande : 90 fr. Sur Lafuma .. .. 30 fr.
32. CH. MAURRAS. Tombeaux.. .. 12.50
33. OCTAVE MIRBEAU. Théâtre. T. II. 7.50
34. MOREAU VAUTHIER. Quarante siècles d'art et de gloire. Broché : 10 fr. Relié .. .. 15 fr.
35. HENRY MUSTIÈRE. La nouvelle Franciade 7.50
36. LOGAN PEARSALL SMITH. Trivia.. 5 fr.
37. ARMAND PRAVIEL. L'assassinat de Monsieur Fualdès .. .. 7 fr.
38. ÉMILE RIPERT. L'or des ruines.. 7 fr.
39. MAURICE ROSTAND. La gloire .. 6 fr.
40. JEAN ROSTAND. Pendant qu'on souffre encore 3.50
41. J. ROUCH. Le pôle Sud : 7 fr. Relié. 13 fr.
42. SAINT-SORNY. Bicchi 6.75
43. EDMOND SEE. La lettre anonyme. 6.75
44. A.-T. STERTEVENS. Le Dieu qui danse. Prix 6.75
45. MARCELLE TINAYRE. Les lampes voilées 4.90

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

46. FRANTZ TOUSSAINT. Le jardin des caresses .. .. 10 fr.
47. FRANTZ TOUSSAINT. Sakountala.. 10 fr.
48. FERNAND VANDEREM. Le miroir des lettres .. .. 7 fr.
49. PAUL VAILLANT-COUTURIER. Jean sans pain .. .. 15 fr.
50. BENJAMIN VALLOTTON. Achille et C[ie]. Prix .. .. 6 fr.
51. GILBERT DE VOISINS. La conscience dans le mal.. .. .. 6 fr.
52. MARCELLE VIOUX. Une repentie.. 6.75
53. WAGNER. Collection des albums musicaux .. .. 6 fr.
54. LÉON WERTH. Les amants invisibles. Prix 6.75

PHILOSOPHIE — SCIENCE — POLITIQUE — DOCUMENTATION

55. B ALLENDY Le symbolisme des nombres .. .. 20 fr.
56. ALMANACH HACHETTE. Édition complète. Cartonné : 6.50. Relié.. 11 fr.
57. CHARLES ANDLER. Nietzsche et le pessimisme esthétique .. .. 18 fr.
58. JAMES-MARK BALDWIN. Le médiat et l'immédiat .. .. 20 fr.
59. C. CLERC-RAMPAL. Les navires. Illustré de 92 gravures.. .. .. 6 fr.
60. GASTON DESCHAMPS. De Noyon à Strasbourg 6.75
61. J.-H. FABRE. Le livre des champs. 7.50
62. JAMES-GEORGE FRAZER. Adonis.. 25 fr.
63. L. LAURAND. Manuel des études grecques et latines. Broché : 40 fr. Relié .. .. 50 fr.
64. S. FERDINAND LOP. La Tunisie et ses richesses .. .. 8 fr.
65. CH. MAURRAS. La démocratie religieuse. Prix .. .. 18 fr.
66. GASTON MOCH. La relativité des phénomènes 7.50
67. NORDSMANN. Einstein et l'univers. 7 fr.
68. ÉMILE OLLIVIER. Lettres de l'exil. 1870-1874 .. .. 7 fr.
69. R. POINCARÉ. Chronique de quinzaine. Prix 7.50
70. PROBLÈMES ACTUELS DE L'ÉCONOMIQUE (L. March. J. Moret Hawtrey. Ch. Gide. Affalton. Barone. Augié Laribe. Prist Lazard. Dugé de Bernonville). Prix .. .. 20 fr.
71. WALTER RATHENAU. Le Kaiser.. 4 fr.
72. P. RICHER. Nouvelle anatomie artistique. T. III .. .. 20 fr.
73. HENRY ROBERT. Les grands procès de l'histoire 7.50
74. AUGUSTE RODIN. Les cathédrales de France .. .. 12 fr.
75. HENRY DE LA VAULX. Les vainqueurs de l'air .. .. 22 fr.
76. A.-D SERTILLANGES. La cathédrale. Prix .. .. 25 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

77. ANDRÉ BLUM. Histoire générale de l'Art .. .. 30 fr.
78. GUSTAVE FLAUBERT. Madame Bovary. Salammbô. Trois Contes. Chaque volume broché : 15 fr. Relié.. 42 fr.
79. LOUIS HOURTICQ. De Poussin à Watteau .. .. 20 fr.
80. ALFRED LENOIR. Anthologie d'art. Sculpture-peinture. Broché : 30 fr. Relié. Prix .. .. 45 fr.
81. ROMAIN ROLLAND. Jean Christophe. Tome II. La révolte. La foire sur la place. Sur alfa satiné.. .. 25 fr. Sur Hollande .. .. 60 fr.
82. MÉMOIRES DE SAINT-SIMON. Tome XXXII .. .. 30 fr.
83. HENRI SELLIER. Habitations à bon marché du département de la Seine. Prix .. .. 45 fr.

RÉIMPRESSIONS

84. MAURICE BARRÈS. Sous l'œil des barbares .. .. 7 fr.
85. CHATEAUBRIAND. Les martyrs. Broché : 12 fr. Relié.. .. .. 18 fr.
86. GUSTAVE FLAUBERT. L'éducation sentimentale 4.50
87. H. DE GALLIER. Gens de cour et d'autres lieux 4.90
88. EDMOND DE GONCOURT. La fille Élisa. Prix .. .. 7 fr.
89. EDMOND et JULES DE GONCOURT. Germinie Lacerteux .. .. 7 fr.
90. LE TASSE. La Jérusalem délivrée. Broché : 12 fr. Reli é.. .. .. 18 fr.
91. ERNEST PÉROCHON. Nène.. .. 3 fr.
92. SAINTE-BEUVE. Le clou d'or.. 4.90

VOIR CI-CONTRE LE BULLETIN DE COMMANDE

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (suite)

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

63. ALMANACH DU MASQUE D'OR.
5 ex. sur Japon impérial avec suite. Prix .. .. 175 fr.
20 ex. sur Japon impérial .. 125 fr.
500 ex. sur Hollande Van Gelder. 60 fr.

94. BAUDELAIRE. Le spleen de Paris. Trente eaux-fortes de Lobel-Riche. 233 ex. sur vélin avec un état des illustrations .. .. 385 fr.

95. ÉMILE BAYARD et G. CHARAIRE. Montmartre immortel.
1000 ex. sur vélin pur fil.. .. 250 fr.
50 ex. sur Hollande .. .. 300 fr.

96. PIERRE CHAINE. Les commentaires de Ferdinand. Sur Japon : 440 fr. Sur vergé d'Arches : 330 fr. Sur fibre de bambou.. .. .. 220 fr.

97. ANATOLE FRANCE. Histoire contemporaine. L'orme du Mail. Le mannequin d'osier. L'anneau d'améthyste. Monsieur Bergeret à Paris. 17 ex. sur Japon : 650 fr. 83 ex. sur papier impérial : 425 fr. 150 ex. sur vélin de Hollande .. .. 250 fr.

98. JEAN GIRAUDOUX. Provinciales.
10 ex. sur Japon impérial.. 150 fr.
750 ex. sur papier bright wite antique. Prix .. .. 35 fr.

99. GULLIVER. Illustré par Mossa.
12 ex. contenant une aquarelle originale .. .. 500 fr.
488 ex. num. .. .. 125 fr.

100. A.-F. HEROLD. La vie du Bouddha.
Broché .. .. 10 fr.
500 ex. sur Japon.. .. .. 35 fr.

101. RUDYARD KIPLING. Kim. 16 compos. hors textes et 100 dessins de Fouqueray. Broché : 35 fr. Relié.. 55 fr.

102. E. MOREAU NELATON. Millet raconté par lui-même. 3 vol. 365 reproductions .. .. 360 fr.

103. RABELAIS. Gargantua. Illustré par Hermann Paul.
120 ex. sur Chine.. .. .. 480 fr.
800 ex. sur vergé.. .. .. 240 fr.

104. PAUL REBOUX et CH. MULLER. A la manière de.
Sur Japon impérial.. .. 300 fr.
Sur bright wite antique.. .. 60 fr.

105. ALBERT SAMAIN. Polyphème.
50 ex. sur Japon à la forme. 88 fr.
950 ex. sur beau vélin.. .. ..44 fr.

106. STENDHAL. Le rouge et le noir. 33 compositions de A. ROBAUDI.
Sur Japon ou vélin d'Arches avec 2 états des eaux-fortes.. 66 fr.
Sur vélin d'Arches avec un état. 24 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par le débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

NOM ....

ADRESSE ....

....

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles.

POUR LES LIVRES DE LUXE ET LES ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE — TAXE DE LUXE EN SUS — FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

UN LIVRE HUMORISTIQUE VIENT DE PARAITRE :



Tant que vivray en aage fleurissant,
Je serviray Amour, le Dieu puissant,
En faits, en dicts, en chansons et accords,
Car j'ay l'amour de la belle au gent corps.

CLÉMENT MAROT, Chanson XII.

L'AMOUR VAINQUEUR

Quarante-neuf dessins et des ornements de J. TOUCHET
qu'accompagnent des sonnets de Gabriel VOLLAND

LES DESSINS DE J. TOUCHET FURENT EXPOSÉS
-:- AU SALON DES HUMORISTES DE 1920 -:-

Un joli volume élégamment présenté, tiré en deux couleurs sur papier d'Arches.............................. **30 fr.**
Exemplaires numérotés sur Japon Impérial, avec un dessin original de l'artiste, l'exemplaire.................. **100 fr.**
Exemplaires numérotés sur Japon impérial, l'exemplaire.. **60 fr.**

L'ÉDITION, 4, rue de Furstenberg, PARIS-VIe.

ŒUVRES DE LÉON BLOY

La Femme Pauvre, *Episode contemporain*, roman. Vol. in-18 .... 7 50

Le Désespéré, roman. Nouv. édition. Vol. in-18 .... 7 »

Exégèse des Lieux Communs. Vol. in-18 .... 6 50

Exégèse des Lieux Communs. Nouvelle série. Vol. in-18 .... 6 50

Les Dernières Colonnes de l'Eglise (Coppée, Le Révérend Père Judas, Brunetière, Huysmans, Bourget, etc., Le Dernier Poète catholique). Vol. in-18 .... 5 75

Pages choisies, 1884-1905. Vol. in-18 .... 7 »

Mon Journal, 1896-1900. *Dix-sept mois en Danemark* (pour faire suite au *Mendiant ingrat*). Vol. in-18 .... 7 »

Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne, 1900-1904 (pour faire suite au *Mendiant ingrat* et à *Mon Journal*). Vol. in-18 .... 7 »

L'Invendable, 1904-1907 (pour faire suite au *Mendiant ingrat*, à *Mon Journal* et à *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*). Vol. in-18 .... 6 50

Le Vieux de la Montagne, 1907-1910. Pour faire suite au *Mendiant ingrat*, à *Mon Journal*, à *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne* et à *L'Invendable*. Préface par André Dupont. Vol. in-18. .... 6 50

L'Ame de Napoléon. Vol. in-18 (7e édit.) 6 50

Le Pèlerin de l'Absolu, 1910-1912, pour faire suite au *Mendiant ingrat*, à *Mon Journal*, à *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*, à *L'Invendable* et au *Vieux de la Montagne*. Vol. in-18 .... 7 »

Au Seuil de l'Apocalypse, 1913-1915, pour faire suite au *Mendiant Ingrat*, à *Mon Journal*, à *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*, à *L'Invendable*, au *Vieux de la Montagne* et au *Pèlerin de l'Absolu*. Vol. in-18 .... 7 »

Méditations d'un Solitaire en 1916. Vol. in-18 .... 6 50

Dans les Ténèbres, avec un portrait de l'auteur dessiné par sa femme. Vol. in-18 .... 6 50

Je m'accuse... avec un portrait de l'auteur. Vol. in-16. .... 5 75

La Porte des Humbles, 1915-1917, pour faire suite au *Seuil de l'Apocalypse*. Vol. in-16 .... 8 »

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs, 1916-1917. Vol. in-16 .... 7 »

Civilisation 1914-1917 (Prix Goncourt 1918). Vol. in-16 6,50

Confession de Minuit. Vol. in-16 .... 7 »

Les Hommes abandonnés. Vol. in-16 .... 7 »

La Possession du Monde. Vol. in-18 6,50

Entretiens dans le tumulte, *Chronique contemporaine, 1918-1919.* Vol. in-16 6,50

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16. 6,50

Le Combat, pièce en 5 actes. Vol. in-18 5,75

ŒUVRES DE LOUIS DUMUR

Pauline ou la liberté de l'amour, roman. Vol. in-18 5,75

Un Coco de génie, roman. Vol. in-18 5,75

Les trois demoiselles du père Maire, roman, illustré de 58 dessins par Gustave Wendt. Vol. in-16 5,75

Le Centenaire de Jean-Jacques, roman, illustré de 64 dessins par Gustave Wendt. Vol. in-16 5,75

L'Ecole du Dimanche, avec 70 dessins de Gustave Wendt. Vol. in-16 5,75

ŒUVRES DE JULES DE GAULTIER

De Kant à Nietzsche. Vol. in-18 6,50

Le Bovarysme. *Essai sur le pouvoir d'imaginer.* Vol. in-8 .. 10 »

La Fiction universelle. *Deuxième Essai sur le pouvoir d'imaginer.* Vol. in-18 6,50

Nietzsche et la Réforme philosophique. Vol. in-18. 6,50

Les Raisons de l'Idéalisme. Vol. in-18 6,50

La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs. Vol. in-18 6,50

Comment naissent les dogmes. Vol. in-18 6,50

Le Génie de Flaubert. Vol. in-18 6,50

Collection de feu M. le Comte de REISET

Ancien Ministre plénipotentiaire

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

PRINCIPALEMENT DU XVIII[e] SIÈCLE

Faïences, Porcelaines, Orfèvrerie, Émaux, Ivoires, Sculptures, Pendules, Bronzes
Sièges et Meubles — Tapisseries au point — Étoffes
Tapisseries des Gobelins, de Cadillac, des Flandres et d'Aubusson

TABLEAUX ANCIENS

PAR VAN BLOEMEN, H. DANLOUX, J. DUCREUX, J.-B. GREUZE, VAN DER MEULEN, TAUNAY, ETC.

AQUARELLES, DESSINS, GOUACHES, PASTELS, PAR DUMONSTIER, FRAGONARD, GREUZE, GROS, INGRES, NICOLLE, VINCENT, ETC.

PROVENANT DU CHATEAU DU BREUIL-BENOIT (EURE)

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

Par suite du Décès de Madame la COMTESSE DE REISET

Et en vertu d'un Jugement du Tribunal civil d'Évreux

A PARIS, HOTEL DROUOT, SALLE N[os] 9, 10 & 11 RÉUNIES

Du Lundi 30 Janvier 1922 au Jeudi 2 Février 1922

Et SALLE N° 11, le Vendredi 3 Février 1922, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS :

M[e] **F. LAIR-DUBREUIL,** 6, rue Favart, 6 | M[e] **HENRI BAUDOIN,** rue de la Grange-Batelière, 10

Experts :

MM. MANNHEIM	M. HENRI LEMAN	M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges, 7	*37, rue Laffitte, 37*	*7, rue Saint-Georges, 7*

Exposition publique, le dimanche 29 janvier 1922, de 2 à 6 heures

(*Entrée par la rue de la Grange-Batelière*)

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 4 Février, 14 h. 1[er] lot : **FERME DE NOISEAU,** à **NOISEAU** (Canton **Boissy-St-Léger**) (S.-et-O.) S. 214 ha. M. à pr. : **650 000 fr.** 2[e] lot : **BOIS DE LA QUEUE-DE-NOISEAU à Noiseau et Sucy** (S.-et-O.) surf. 89 hect. M. à pr. : **140.000 fr.** fac. réunion. **Tout libre de location.** *Chasse libre prochainement.* S'adresser : Duplan, Milhaud, Béguin, avoués ; Panhard, Thion de la Chaume, Salle, notaire ; Lecouturier, administrateur judiciaire à Paris, et Véron, notaire à Boissy-Saint-Léger.

---

2 Imm. à Paris 1[e] R. **COQUILLIÈRE,** 16, et r. **J.-J. ROUSSEAU** 50 (angle). R. br. : 12.000 fr. M. à pr. : **120.000** 2[e] rue de la **SABLIERE.** 23. Cont. 284 m. Rev. br. : 6.000 f. M. à p. : **70.000 f.** Adj. ch. not. **24 janv.** M[e] M. Dauchez, 37, q. Tournelle.

Adj. 20 janv. 14 h. en l'ét. M[e] Vallée, not. à Clermont, **Parties du DOMAINE DE FITZ-JAMES** (Oise) près **Clermont** (à 1 h. 05 de Paris et 10 m. gare Clermont, gr. lignes) compr. **BEAU CHATEAU DE FITZ-JAMES,** av. parc, prairies, ferme, pot. verger, 17 hect. terre labour., le tout **70 Hect. seul tenant. HARAS DE L'ETANG DE CRECY, 87 Hect. Prairies** closes 5 hect. *Le tout seul tenant.* Adj. en **3 lots.** Fac. réunion et traiter av. adj. Pour rens. ou traiter, s'adr. à M[e] Vallée, not.

Vente au Palais, Paris le 21 janvier 1922, à 2 h., **en quatre lots : 1° MAISON SISE A PARIS, SQUARE MONCEY, N° 8,** compr. bâtiment de **6** étages. Cour et courette. Rap. brut : 20.600 fr. Superficie 199 mètres environ. **M à pr. : 200 000 francs**

2° Propriété à St-Jean-des-Monts (Vendée) quartier de la Plage, dénommée « Ker Désiré », villa, dépendances et jardin. **M. à pr. : 7.000 fr.** —

3° PROPRIÉTÉ A S[T]-JEAN-DES-MONTS, quartier du Valon, **deux chalets,** dénommés « Bel Air » et « Belle-Vue », avec jardin. Cont. 1.600 m. environ. **M. à pr. : 5.000 fr.** — 4° **NUE-PROPRIÉTÉ D'UN IMMEUBLE à St-JEAN-DES-MONTS,** lieudit « Le Cairray-Vilain ». Maison d'habitation avec jardin. Contenance : 12 ares 13 cent. environ. **M. à pr. : 2.500 francs.** S'adresser pour renseignements, M[es] BRUNET, Denet, Thorel, avoués; Tollu et Benoist, not. à Paris.

Etudes de M[es] AMAT, avoué à Bernay, Rivière et Roullet, avoués au même lieu. Vente sur surenchère du sixième au Palais de Justice à Bernay (Eure), le Mercredi 25 Janvier 1922, à 1 h. 30 **UN CHATEAU** avec dépendances et **MAISON DE FERME** 5 Hect. 53 a. 72 c., sis à **AUBY (NORD)** M. à pr. **112.000 fr. DEUX MAISONS A AUBY M. à pr. : 22.050 fr. et 23.920 fr.** S'adresser à M[es] **AMAT**, Rivière et Roullet, avoués à Bernay.

PAYOT & Cie, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS (VIe)

HENRI ROBERT
Ancien Bâtonnier

LES GRANDS PROCÈS DE L'HISTOIRE

Un volume in-16 grand jésus, orné de 60 ill........................ 7 fr. 50

Marie Stuart, Cinq-Mars, Nicolas Foucquet, Calas, Camille Desmoulins, tels sont, parmi les accusés célèbres, ceux dont Me Henri-Robert étudie le procès, non pour le reviser, mais pour en restituer la vraie physionomie en ces pages alertes et claires comme sa parole.

(*Le Journal des Débats.*)

Ces récits des temps jadis prennent un attrait particulier quand ils sont éclairés par la flamme d'une parole telle que celle du bâtonnier Henri-Robert.

(*Le Temps.*)

RUDYARD KIPLING

LETTRES DE VOYAGE
(1892-1913)

Un volume in-16 grand jésus.................................... 9 fr.

Kipling, décrivant les cités monstrueuses des États-Unis, le Canada silencieux sous son manteau de neige, le Japon, le désert égyptien,... les décrit avec un relief et une concentration extraordinaires; — et sans rêver. Ce n'est pas un Barrès cherchant à enrichir son moi de sensations rares, ni un Loti suivant d'un œil mélancolique l'écoulement de toutes choses vers le " gouffre sans nom ". C'est un homme d'action qui se mêle aux vivants et distingue les énergies en mouvement. Que de choses à glaner en ce beau livre !

(*La Liberté.*)

H.-G. WELLS

KIPPS

Roman traduit de l'anglais par L. WOLFF

Un volume in-16.. 10 fr.

Dans la partie de l'œuvre de Wells, qui constitue sa critique de la société britannique, **Kipps** occupe une place à part. La note humoristique y domine. C'est de l'inspiration comique que relève l'idée maîtresse, si ingénieuse, de l'ensemble : dégager la vanité grotesque des milieux bourgeois anglais, par le respect que leur voue un admirateur dénué de tout sens critique... Le roman le plus vrai et le plus attachant de tous ceux du célèbre auteur anglais et qui restera comme son chef-d'œuvre.

(*Paris-Midi.*)

Le Journal de Lee Meriwether

Attaché spécial de l'Ambassade Américaine à Paris (1916, 1917, 1918)

Préface de M. ÉDOUARD DE BILLY

Haut Commissaire du Gouvernement français auprès des États-Unis d'Amérique

Un volume in-8.. 10 fr.

Attaché spécial de l'Ambassade américaine à Paris en 1916, 1917, 1918, M. Lee Meriwether a inspecté les camps de concentration et les camps de prisonniers militaires en Corse, en Provence, en Normandie. Il accomplit diverses missions en Lorraine, en Champagne, en Italie, en Espagne. Il a vécu sous le bombardement de Paris. Dans des lettres d'une allure jolie et qui sont simples, cordiales, sincères, pittoresques, il a écrit, quasi au jour le jour, ses impressions de diplomate et d'homme du monde. Il sait conter l'anecdote, dégager le trait dominant d'un petit fait ou d'une physionomie, évidemment sans le chercher. Ses pages se lisent avec infiniment d'agrément.

(*La Libre Belgique.*)

LA ROSERAIE

Revue des Arts et des Lettres

FONDATEUR
Lucien Chauvière

DIRECTEUR ARTISTIQUE
Édouard Chimot
peintre graveur

57 *bis*, BOULEVARD ROCHECHOUARD, PARIS, IXe
TÉLÉPHONE : TRUDAINE 10-98

La *Roseraie* sera la première Revue de grand luxe à tirage limité et numéroté qui paraîtra en France.

La Roseraie sera publiée par cycle de quatre volumes dans l'année. Il a été établi un numéro spécial hors série dont le tirage a été limité à 210 exemplaires. Ce volume contient des textes inédits de Georges Duhamel, Léon Deshairs, Maurice Magre, André Suarès, des gravures originales à l'eau-forte de Félicien Rops (cuivre inédit et annulé après ce tirage), E. Chimot, Galanis, Drian, Delâtre, R. Serres, des bois de Jules Germain, Dauvergne, Sauget, Galanis, des dessins de Despiau, H. Martin, Thomas.

Le numéro hors série de *La Roseraie* contient en outre, avec sa pagination spéciale, ses gardes, ses tables, sa couverture, le petit chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny, " Laurette ", illustré par Galanis. Dans l'avenir, chaque numéro de *La Roseraie* contiendra tout ou partie d'une œuvre littéraire qui sera détachable et pourra être brochée ou reliée à part. Cette collection constituera la série la plus belle des livres de grand luxe modernes.

Pour recevoir les prospectus spéciaux, écrire, téléphoner ou s'adresser à *La Roseraie*, 57 *bis*, boulevard Rochechouart, Téléphone : Trudaine 10-98.

Art et décoration



REVUE MENSUELLE
D'ART MODERNE

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18........................... 6 50
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18........................... 6 50
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18................. 7 »
Les Médailles d'Argile. Volume in-18....................... 7 »
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18..................... 6 50
La Sandale ailée. Volume in-18............................. 6 50
Le Miroir des Heures. Volume in-18......................... 7 »
1914-1916, *Poésies*. Volume petit in-18.................. 3 »
Vestigia Flammæ, *Poësies*. Volume in-16................... 7 »

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18............................ 7 »
La Double Maîtresse. Volume in-18.......................... 7 50
Les Amants singuliers. Volume in-18........................ 6 50
Le Bon Plaisir. Volume in-18............................... 6 50
Le Mariage de Minuit. Volume in-18......................... 7 »
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18.... 6 50
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18.......... 6 50
Le Passé Vivant, *roman moderne*. Volume in-18.............. 7 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18........................... 7 »
Couleur du Temps. Volume in-18............................. 7 »
La Flambée. Volume in-18................................... 7 »
L'Amphisbène, *roman moderne*. Volume in-18................ 7 »
Le Plateau de Laque Volume in-18........................... 6 50
Romaine Mirmault. Volume in-18............................. 7 »
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18........ 6 50
Histoires incertaines. Volume in-16........................ 6 50
La Pécheresse, *Histoire d'amour*. Volume in-16............ 7 »

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18........................ 6 50
Sujets et Paysages. Volume in-18........................... 6 50
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18.. 1 50
Portraits et Souvenirs. Volume in 18........................ 7 »
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16......................... 5 »

THÉATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18.................................. 6 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16... 1 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18 .... 6 50
Les Chevaux de Diomède. Volume in-18 .... 6 50
D'un Pays lointain. Volume in-18 .... 6 50
Le Songe d'une Femme. Volume in-18 .... 6 50
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18 .... 7 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18 .... 7 »
Couleurs, *Contes nouveaux suivis de* **Choses anciennes**. Volume in-18 .... 6 50
Sixtine. Volume in-18 .... 7 »
Histoires magiques. Volume in-18 .... 6 50

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume .... 7 »
La Culture des Idées. Volume in-18 .... 6 50
Le Chemin de velours. Volume in-18 .... 6 50
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie*. Volume in-18 .... 6 50
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie*. (IIe série). Vol. in-18 6 50
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie*. (IIIe série). Vol. in-18 6 50
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie*. Volume in-18 .. 7 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18 7 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18 .... 6 50
Esthétique de la Langue française. Volume in-18 .... 6 50
Le Problème du Style. Avec une préface et index des noms cités. Volume in-18 .... 6 50
Promenades Littéraires. Volume in-18 .... 6 50
Promenades Littéraires, IIe série. Volume in-18 .... 6 50
Promenades Littéraires, IIIe série. Volume in-18 .... 6 50
Promenades Littéraires, IVe série. Volume in-18 .... 7 »
Promenades Littéraires, V^e série. Volume in-18 .... 6 50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16 ... 1 50
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18. 3 »
Pendant la Guerre. Volume in-16 .... 6 50
Lettres à l'Amazone. Volume in-16 .... 7 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16 .... 6 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel*. Vol. in-18 .. 7 »
Promenades Philosophiques. Volume in-18 .... 6 50
Promenades Philosophiques, IIe série. Volume in-18 .... 6 50
Promenades Philosophiques, IIIe série. Volume in-18 .... 7 »

POÉSIE

Divertissement, poèmes en vers. Volume in-18 .... 6 50

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18 .... 7 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 ... 1 50

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Pages Choisies, publiées par HENRI ALBERT, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche gravé sur bois par JULIEN TINAYRE. Vol. in-18 .... 7 »

L'Origine de la Tragédie, ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit par JEAN MARNOLD et JACQUES MORLAND. Vol. in-18 6,50

Humain, trop Humain (1re partie, tome I), traduit par A.-M. DESROUSSEAUX. Volume in-16 6,50

Humain, trop Humain (1re partie, tome II), traduit par A.-M. DESROUSSEAUX. Volume in-16 6,50

Le Voyageur et son Ombre, *Opinions et sentences mêlées* (*Humain, trop Humain*, IIe partie), traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 6,50

Aurore (*Réflexions sur les préjugés moraux*), traduit par HENRI ALBERT Vol. in-18 6,50

Le Gai savoir (*La Gaya Scienza*), traduit par HENRI ALBERT. Volume in-18 6,50

Ainsi parlait Zarathoustra, traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 .... 10 »

Par delà le Bien et le Mal, *Prélude d'une Philosophie de l'avenir*, traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 6,50

La Généalogie de la Morale, traduit par HENRI ALBERT. Volume in-18 6,50

Le Crépuscule des Idoles, Le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antéchrist, traduits par HENRI ALBERT. Volume in-18 6,50

La Volonté de Puissance, *Essai d'une Transmutation de toutes les valeurs*, traduit par HENRI ALBERT. 2 vol. in-18 .... 13 »

Considérations inactuelles (*David Strauss. De l'utilité et des inconvénients des études historiques*), traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 6,50

Ecce Homo, suivi des Poésies, traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 .... 7 »

Le Cas Wagner, suivi de Nietzsche contre Wagner. Traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 1,50

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18...... 7 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18.................................... 7 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18.................................... 7 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.................................... 6 50

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Vol. in-18.................................... 7 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.................................... 6 50

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-18.................. 6 50

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon. Vol. in-18.................... 7 »

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-18.................................... 7 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18..... 6 50

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18............. 6 50

Actions et Réactions, Trad. par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18... 6 50

« Capitaines Courageux », Traduit par Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16.................................... 7 »